



EPB Supp #

60544/B

(VOL 2)



Digitized by the Internet Archive
in 2016 with funding from
Wellcome Library

REVUE
HOMOEOPATHIQUE

DU MIDI,

PUBLIÉE A MARSEILLE.

PAR

UNE SOCIÉTÉ DE MÉDECINS.

Similia similibus curantur.
(HAHNEMANN).

TOME DEUXIÈME.

MARSEILLE.

TYPOGRAPHIE BARLATIER-FEISSAT ET DEMONCHY,

RUE CANEBIÈRE, 19.

—
1849.

L'HOMŒOPATHIE N'EST PAS UN SYSTÈME ,

PAR LE D^r CHARGÉ.

Les systèmes, en médecine, sont des idoles auxquelles on sacrifie des victimes humaines.

Il y a vingt ans que nous avons entendu prononcer ces paroles par le professeur Cayol.

Pourquoi faut-il qu'elles aient passé inaperçues pour le plus grand nombre ?

Elles sont l'expression magnifique d'une incontestable vérité.

Mais, qu'est-ce donc qu'un système ?

Pourquoi y a-t-il des systèmes en médecine ?

L'homœopathie est-elle un système ?

Notre but, en ce moment, est de résoudre ces trois questions :

Tout système n'est qu'une combinaison raisonnée, un assemblage de propositions, de principes vrais ou faux, mis dans un certain ordre et enchaînés ensemble, de manière à en tirer des conséquences et à s'en servir pour établir une opinion.

Si nous avons à discuter la valeur d'un système pris en particulier, nous aurions à examiner si les principes qui lui servent de base sont vrais ou faux ; mais quand nous parlons des systèmes en général, il nous importe peu de connaître la réalité ou le néant des principes de chacun d'eux. Ce que nous voulons établir, c'est que, dans tout système, la plus large part est faite au raisonnement et à l'arbitraire qui s'exerce librement : 1° dans le choix des faits et des suppositions qui lui donnent naissance ; 2° dans les explications et dans les interprétations d'où dérivent les conséquences.

Or, en médecine, l'arbitraire ne peut et ne doit pas être permis, c'est à observer la nature et ses lois et non à les expliquer que les médecins doivent consacrer leur vie.

De quelle utilité pratique peuvent être toutes les explications données de la maladie et de la santé !

- Quelles qu'elles soient, elles offrent le danger d'écarter des voies de l'observation et de l'expérience, de conduire à dénaturer les faits, à en tirer de fausses conséquences, à substituer à la vérité les rêves de l'imagination.

Et l'histoire est là pour nous dire combien ces explications, toujours erronées, ont enfanté de méthodes thérapeutiques funestes, depuis l'origine de la médecine jusqu'à nos jours.

Pour ne parler que des temps les plus rapprochés de nous, Brown règne en souverain maître, et à peine est-on guéri du système de BROWN qu'on exalte, comme un chef-d'œuvre, la *nosographie philosophique* de PINEL, puis s'élève BROUSSAIS, qui balaye tous ses devanciers et élève à leur place un édifice, hélas ! dont le faite est à peine terminé et qui déjà s'écroule. C'est à peine s'il en reste quelques pierres, et si après BROUSSAIS on n'a pas vu surgir quelque nouveau triomphateur, c'est que l'empire laissé par lui était trop lourd pour les pygmées qui se disputent ses débris.

Ainsi, dans la médecine, les systèmes se sont succédé comme se succèdent les flots de la mer, sans laisser plus de traces de leur passage.

Et il devait en être ainsi. Des opinions individuelles, conjecturales, des raisonnements spécieux, des interprétations arbitraires, des explications subtiles de phénomènes physiologiques et pathologiques pouvaient bien, surtout quand elles étaient défendues par des hommes de valeur, captiver un certain temps les esprits, mais assurément c'eût été se montrer trop exigeants que de leur demander de fonder l'art de guérir.

Pourquoi donc y a-t-il eu tant de systèmes en médecine, s'il est vrai que les bons esprits aient toujours protesté contre leurs funestes conséquences, et que d'un autre côté l'expérience ait établi qu'il n'avait été réservé à aucun de fonder l'art de guérir sur une base solide !

Il y a eu des systèmes, et il y en a eu un si grand nombre, parce que les médecins ont mis jusqu'à ce jour plus de soins à expliquer les faits qu'à les observer, le rôle est plus brillant ; parce que toujours en révolte contre les explications fausses, bizarres, inexactes qui leur étaient transmises, les hommes supérieurs avaient hâte de travailler à leur destruction, puisant dans leur orgueil le courage de substituer à des suppositions des suppositions nouvelles, à des interprétations mensongères des interprétations plus vicieuses encore. Tous les systèmes ont eu des partisans, parce que, par habitude et par paresse, les hommes trouvent plus commode d'accepter en entier les idées qui ont cours dans la science que de les discuter ; parce que lorsqu'un médecin, d'une grande renommée, acquise par des travaux recommandables, propose un système nouveau, le prestige même de son nom concourt puissamment à propager ses idées, nous allions dire ses erreurs ; parce que les hommes sont ainsi faits qu'ils suivent le torrent, qu'ils le grossissent, qu'ils croient ce que les autres croient.

L'homœopathie se présente à nous avec des caractères différentiels, si tranchés, qu'il devient impossible de la confondre avec tous les systèmes dont l'histoire de la médecine nous a transmis le souvenir : c'est qu'elle n'est pas une combinaison raisonnée, une interprétation arbitraire de la nature, une manière nouvelle d'expliquer la santé et ses dérangements ; elle raisonne peu, elle n'explique rien, elle est la conséquence, l'expression naturelle des faits, elle est donc séparée de tous les systèmes de la distance qui existe entre l'erreur et la vérité.

Brown, Pinel, Broussais furent des inventeurs ; Hahnemann n'a rien inventé ; tout son mérite à lui est d'avoir étudié la nature et de lui avoir arraché son secret pour la guérison des maladies.

Similia similibus curantur. Les maladies sont guéries par les remèdes qui, à l'état sain, ont la propriété de faire naître des symptômes analogues ; tout est là ; l'homœopathie n'enseigne rien autre de fondamental, et cette loi, elle ne l'a pas imaginée, elle l'a trouvée formulée dans les procédés de la nature.

La guérison des maladies, par voie d'homœopathie, est un fait qui n'a point de date dans nos annales ; il est aussi vieux que le monde, et les siècles les plus reculés lui rendent hommage aussi bien que Hahnemann et ses disciples. Ce fait a été vrai dans tous les temps ; dans tous les pays, sous tous les climats, dans toutes les conditions ; que peut-il être s'il n'est pas la vérité ?

Tant que nos aveugles détracteurs n'en viendront pas à la discussion de ce fait principe, ils se flatteront en vain d'avoir jugé l'homœopathie. Ils n'auront pas même eu le mérite de s'élever à sa hauteur ; leur dédain n'excitera que nos sourires, et leur ignorance notre pitié.

THÉRAPEUTIQUE HOMŒOPATHIQUE.

De quelques Affections morbides que l'Allopathie ne sait ni traiter ni guérir,

PAR LE D^r SOLLIER.

La doctrine homœopathique n'en est plus, Dieu merci ! à ces jours de rudes épreuves qui ont entravé ses premiers

pas dans le monde scientifique : honnie , conspuée , dès sa naissance , par l'immense majorité des médecins , et surtout des pharmaciens , tremblant pour leurs intérêts compromis ; condamnée *tout d'abord et sans connaissance de cause* par les hauts et puissants barons des *sangsues* et de la *lancette* ; comme une médecine *nulle et partant dangereuse* ; tolérée , mais seulement tolérée par les malades de toutes les classes , qu'alarmait quelque peu l'étrangeté apparente de sa posologie , si complaisamment , si méchamment exploitée par nos adversaires ; la doctrine homœopathique a conquis , péniblement il est vrai , mais enfin elle a conquis son rang dans la science , et marche aujourd'hui l'égale , *pari passu* , pour ne pas dire autrement , de toutes les doctrines rivales .

Ce n'est pas que nous veuillions donner à entendre le moins du monde que toute opposition ait cessé désormais à l'encontre de la doctrine des semblables , loin de là . Nous savons trop bien , et l'histoire nous le rappellerait au besoin , si nous pouvions l'oublier jamais , que les découvertes les plus importantes , les plus immédiatement utiles à l'humanité , ne parviennent d'ordinaire à se faire accepter sans conteste , qu'à la double condition de briser , d'une part , la force d'inertie dans laquelle se complait la lourde , l'immobile phalange de ces *hommes-bornes* , que l'on voit partout et toujours se buter contre toute innovation , sans qu'ils prennent tant seulement la peine de s'enquérir par eux-mêmes , de sa valeur réelle ou supposée , attendu qu'il leur est infiniment plus commode de formuler une négation , que de se livrer à de longues , à de pénibles recherches ; de museler , d'autre part , cette opposition haineuse , furibonde , qui désespérant de convaincre les hommes d'intelligence , trouve plus facile , sinon plus honorable , de procéder par voie de sarcasmes et d'impertinences que par voie d'argumentation . Oh ! non , certes ; non , l'homœopathie n'en est pas encore arrivée , tant s'en faut , à ce point d'avoir surmonté tout-à-fait l'opposition systématique des

uns, l'indifférence peut-être plus coupable des autres ; mais ce que nous tenons à constater, c'est que la brutale, l'irrésistible éloquence des faits heureux qui vont s'accumulant de jour en jour dans la pratique homœopathique, si elle n'a pas entraîné la conviction chez ceux qui, par calcul, s'obstinent à ne vouloir pas être convaincus, a du moins produit cet immense bienfait de réagir indirectement mais forcément sur eux, en modifiant tellement l'opinion publique, un moment égarée sur le mérite réel de notre impérissable doctrine, que nos adversaires sont réduits, ou à peu près, à l'impuissance de nuire, par ce revirement inattendu de l'opinion, et se voient contraints désormais à se renfermer dans une réserve de commande, en attendant le jour où il leur faudra compter sérieusement avec nous.

Il suffit, en effet, de jeter un coup d'œil sur le camp allopathique, pour s'assurer aussitôt du changement notable, et tout à notre avantage, qui s'opère peu-à-peu chez nos confrères dissidents. Tandis que plusieurs, parmi eux, et nous pourrions les nommer au besoin, sans pratiquer l'homœopathie dont ils avouent franchement que l'étude leur paraît trop pénible, lui sont néanmoins si peu hostiles, qu'ils ne craignent pas de lui confier, dans l'occasion, la santé et la vie de personnes qui leur sont chères à bien des titres ; le plus grand nombre, à part quelques esprits bargneux, encroûtés de préjugés, qui persévèrent dans une opposition ouverte, bien plus par entêtement que par suite d'une conviction arrêtée ; à part aussi quelques *enfants perdus* qui, pour gagner leurs éperons, s'aventurent étourdiment à rompre çà et là une lance contre nous, au risque de se retirer de la lice désarçonnés et meurtris ; le plus grand nombre, disons-nous, se renferme dans un silence prudent, ou ne traduit son mauvais vouloir que par un imperceptible haussement d'épaules, ou par un de ces sourires équivoques destinés à donner le change au public, en cachant sous une

apparence de raillerie, l'anxiété que tout homme doit éprouver alors que, placé entre le cri de sa conscience et les exigences d'un amour-propre froissé, il se trouve acculé dans cette pénible alternative, ou de convenir avec toute franchise que la médecine homœopathique est aussi vraie dans ses principes que féconde en brillants résultats, et que cependant il a négligé volontairement les moyens de la connaître, ou de continuer à la dénigrer avec la conviction intime que ses calomnies ne rencontreront guère que le doute et l'incrédulité.

Mais ce qui par dessus tout peint bien l'influence toute puissante qu'exerce, sur nos adversaires, la confiance toujours croissante du public en l'homœopathie, c'est que les plus rusés se disent hardiment homœopathes, toutes les fois qu'un client, impatienté de la longue durée du traitement auquel il est soumis, manifeste la moindre velléité de leur échapper, pour recourir à la médecine hahnemannienne; administrent, sous ce titre d'emprunt, quelques globules pris au hasard dans une pharmacie de poche, dont ils ont le soin de se munir, et ne manquent pas de mettre effrontément sur le compte de notre doctrine, les échecs inévitables qui suivent d'ordinaire des traitements aussi savamment improvisés. Cette nouvelle perfidie, inspirée à nos adversaires par une basse jalousie ou un sordide amour du lucre, n'est-elle pas, de leur part, un aveu tacite de la prépondérance qu'acquiert journellement la doctrine des semblables? En voyant ces messieurs s'affubler ainsi du manteau de l'homœopathie pour couvrir leurs bévues, on se rappelle ce que Voltaire disait de l'hypocrisie: qu'elle est un hommage que le vice rend à la vertu.

La cause de la faveur dont jouit l'homœopathie auprès d'un public, chez qui le bon sens naturel et l'absence de toute idée préconçue compensent le défaut de connaissances médicales, c'est que, pour l'homme souffrant, la meilleure des médecines

est celle qui guérit le plus vite et le plus souvent. Or, l'homœopathie, par l'excellence, par l'enchaînement logique de ses principes, qui l'élèvent à la hauteur d'une véritable science, car chez elle rien d'arbitraire, tout, au contraire, est exact et d'une précision pour ainsi dire mathématique; l'homœopathie est en puissance, elle l'a prouvé bien des fois, de guérir *tutò, citò et jucundè*, tandis que l'allopathie ne guérit que *periculosè, tardè et dolenter*; il lui arrive même assez souvent de guérir encore, alors que celle-ci se montre tout-à-fait inhabile à amener la guérison; comment s'étonner après cela de l'empire qu'elle prend sur l'opinion?

Dans cet état de choses, on ne peut pas plus heureux, ce que nous avons de mieux à faire, c'est de persévérer dans la voie qui nous est ouverte, en continuant à prouver aux plus incrédules, par le nombre et la qualité de nos guérisons, la supériorité de notre doctrine sur toutes les doctrines rivales. C'est dans ce but que nous allons nous occuper de la thérapeutique homœopathique d'une foule d'états morbides, auxquels l'allopathie ne sait opposer qu'une médication d'une insignifiance tellement démontrée, que d'ordinaire elle s'abstient de les traiter, impuissante qu'elle se reconnaît elle-même à les guérir.

Pour ne pas dépasser les limites qui nous sont assignées, en embrassant un cadre trop étendu, car ici nous n'avons que l'embarras du choix, nous nous attacherons particulièrement à mettre en regard les traitements que l'allopathie et l'homœopathie opposent à quelques affections, prises çà et là dans le vaste domaine de la pathologie, telles que le *mal de mer*, les *vomissements spasmodiques*, les *vomissements des femmes enceintes*, les *dispositions à l'avortement*, les *douleurs d'enfantement*, les *gerçures du mamelon*, le *défait* ou les *mauvaises qualités du lait*, le *refus du sein*, le *serrage*, les *cris des enfants*, l'*intertrigo*, les *croûtes de lait*, la *dentition difficile*, l'*incontinence d'urine nocturne* (*pissement au lit*),

la chute du rectum , les fissures à l'anus , l'épiphora ou larmolement , l'ophtalmie scrofuleuse , la disposition aux orgelets , aux furoncles , la menstruation douloureuse , faible ou forte , tardive ou hâtive , la ménopause (âge critique) , les varices , les verrues , les suites de l'ivrognerie , le penchant au suicide, etc., etc. Ces diverses affections , considérées principalement au point de vue de la thérapeutique , nous fourniront d'utiles sujets d'études ; il suffira , en effet , de comparer les résultats obtenus par chacune des deux écoles , pour reconnaître aussitôt de quel côté se trouve l'avantage.

Mal de mer.

Si , généralement parlant , le mal de mer ne constitue pas une maladie grave , en ce sens qu'elle ne se termine jamais , ou presque jamais , d'une manière fâcheuse qu'à l'occasion des mauvaises dispositions du sujet , ou de quelque affection dont il se trouvait atteint au moment de l'embarquement , on peut dire avec vérité que c'est une bien douloureuse indisposition , fort redoutée des voyageurs , et même de quelques-uns de ces *vieux loups de mer* qui , bien qu'ils aient navigué toute leur vie , n'en ressentent pas moins les atteintes à chaque voyage nouveau , tandis que , par une heureuse et bizarre exception , tout-à-fait dépendante de leur idiosyncrasie , il est des personnes privilégiées qui ne l'ont jamais éprouvé.

On ne saurait raisonnablement assigner d'autres causes à cette étrange affection , que le double mouvement de *roulis* et de *tangage* auquel est soumis le navire , sans qu'on puisse dire cependant que l'intensité et la durée du mal de mer soient en rapport avec le plus ou moins de violence de ces mouvements ; car nous l'avons vu se déclarer aussi fréquemment sur les canots et les bateaux de pêche , à quelque distance du rivage , quand , le temps étant très-calme , ces légères embarcations n'éprouvent qu'un balancement à peine sensible , mais fort désagréable , et qui à quelque chose

d'énervant, que lorsque la mer est forte et houleuse. Sans doute les émanations de la mer, les odeurs de goudron et autres plus ou moins insolites que l'on respire à bord, ne sont pas absolument étrangères au développement de ce mal et surtout à son degré d'intensité; mais ces causes ne jouent évidemment qu'un rôle secondaire, si nous en jugeons par les malaises, plus légers, il est vrai, mais de même nature, que quelques personnes éprouvent à l'occasion du roulement d'une voiture plus ou moins bien suspendue ou aérée, des oscillations d'une balançoire, etc.

Nous nous contenterons de mentionner ici, mais seulement pour mémoire, l'opinion de M. Guéprat, chirurgien de la marine, qui suppose que le mal de mer est dû principalement au sentiment de la peur (*Académie de médecine*, 1843); celle de M. Jobart, de Bruxelles, qui l'attribue à la mobilité des intestins qui dans le mouvement d'abaissement du corps, alors que le navire plonge dans la mer et semble se dérober sous les pieds, « vont chatouiller le diaphragme, « ce qui détermine aussitôt une sensation douloureuse et des « envies de vomir » (*id.* 1846); celle encore de M. Pellarin, qui l'explique par le trouble de la circulation, occasionné par le mouvement du navire, et qui est tel, suivant lui, que le cerveau ne recevant plus la quantité de sang nécessaire, le malade se trouve dans la condition d'un homme qui est sur le point d'avoir une syncope après la saignée (*id.* 1847). Toutes ces explications, plus ou moins oiseuses, auxquelles l'allopathie attache tant d'importance, l'homœopathie n'en a que faire, inutiles qu'elles sont pour elle au point de vue pratique.

Nous n'insisterons pas non plus beaucoup sur la symptomatologie d'un mal aussi connu dans ses manifestations, et qui, chacun le sait, cesse aussitôt que le pied pose sur le sol. Les symptômes, du reste, varient singulièrement, et pour la violence et pour la durée, suivant certaines dispositions

individuelles qu'on ne saurait apprécier par avance. C'est ainsi que, pendant que des êtres frêles, maladifs, d'une impressionnabilité excessive, n'en sont que peu ou même pas du tout tourmentés, on voit des hommes forts, vigoureux, en être accablés, brisés, en quelque sorte anéantis, dans le court espace de quelques heures, tant est profonde la prostration dans laquelle ils sont plongés.

« La scène s'ouvre par un sentiment de malaise qui se concentre à l'épigastre. Bientôt le voyageur cesse toute conversation, commence à cracher, fléchit le tronc sur les cuisses, et reste ainsi *accroupi* dans un *douloureux anéantissement*. Chez quelques personnes, ce *malaise épigastrique* et *l'anéantissement* qui l'accompagne montent au plus haut degré, sans pouvoir être suivis de vomissements, quelques efforts que fasse le *patient*. Cet état est plus douloureux que celui des personnes qui vomissent. A ces symptômes se joignent, chez la plupart des individus, des *nausées*, des *éblouissements*, des *vomissements très-douloureux*. » (*Dict. de Méd. et de Chirurg. pratique*, t. XI, pag. 347).

Quant au traitement, cette pierre de touche de toutes les doctrines médicales, l'ancienne médecine, si fière de ses deux mille ans d'antiquité, est réduite à avouer humblement son impuissance, disons mieux, sa complète nullité contre le mal de mer, tandis que sa jeune rivale, à peine nubile, sait en triompher presque dans tous les cas. C'est que l'allopathie, on ne saurait trop le redire, ne possède aucun principe fixe qui puisse la diriger dans l'emploi de médicaments, qu'elle ne connaît que très-imparfaitement et d'une manière tout-à-fait empirique; et qu'il est toujours possible à l'homœopathie, en prenant pour guide l'analogie des symptômes, déduction logique de sa loi fondamentale *similia similibus*, d'opposer avec certitude à un état morbide quelconque, les agents thérapeutiques dont les véritables propriétés lui sont bien connues, par l'expérimentation chez l'homme sain.

Examinons.

TRAITEMENT ALLOPATHIQUE. « Le traitement est tout-à-fait
 « nul : rien ne saurait empêcher le spasme dont la cause est
 « toujours agissante et incessamment renouvelée. Tout ce
 « qu'on a proposé à cet égard, et tout ce qu'on a tenté dans
 « le but soit de prévenir, soit de calmer les vomissements, a
 « constamment échoué contre l'inévitable influence de la mer.
 « Le décubitus, loin de soulager, ne fait qu'augmenter l'affa-
 « faissement et l'état de malaise général ; d'ailleurs les vo-
 « missements ne reprennent qu'avec plus de force, sitôt
 « qu'on quitte la position horizontale. Aussi le plus sage
 « est-il, suivant l'expression des marins, de s'amariner de
 « suite. La seule chose qui paraisse apporter quelque soula-
 « gement, c'est de boire fréquemment, principalement des
 « boissons acides, les seules pour lesquelles on conserve
 « quelque goût : l'effet des boissons répétées, comme de
 « l'ingestion des aliments, est de rendre les contractions
 « convulsives de l'estomac moins douloureuses, en four-
 « nissant en quelque sorte un aliment au vomissement.

« Ainsi se donner du mouvement et se distraire autant que
 « cela peut se faire, se serrer le ventre, boire et manger, telles
 « sont à peu près les seules recommandations que l'on se
 « borne à faire au patient destiné à subir les conséquences du
 « roulis. Nous terminerons en disant que M. Alex. Ricord
 « conseille l'usage de l'eau de Seltz à petites doses. L'emploi
 « de ce moyen aurait, selon lui presque toujours réussi. »

(*Dict. des dict. de Médecine*, T. 8, page 1054).

Si l'on ne savait que ceci a été écrit par, ou du moins, sous la direction d'un allopathe renforcé et, comme tel, grand contempteur de l'homœopathie, dont il connaît à peine le nom, quoiqu'il fasse métier de l'invectiver à tout propos, dans un journal publié sous ses auspices, on croirait volontiers à une mauvaise plaisanterie. Les voilà donc ces messieurs qui,

dans leur fol orgueil, se sont attribués la ridicule mission de régenter la science, et, se posant en arbitres suprêmes, s'efforcent de la rapetisser aux mesquines proportions d'un prétendu *rationalisme*, dont ils se parent sottement, pour cacher à tous les yeux le vague de leurs systèmes. Les voilà donc contraints d'avouer leur pauvreté thérapeutique, alors qu'ils osent conseiller sérieusement pour toute *médication*, au patient destiné à subir les conséquences du roulis, de boire, de manger, de se serrer le ventre, de faire beaucoup de mouvement, de se distraire, et autre billevesées de même force ! Vous l'entendez, vous patients que le mal de mer plonge dans un *douloureux anéantissement* ; pourquoi diable restez-vous ainsi *accroupis*, lorsqu'il vous est ordonné, de par la science, de vous promener, de vous distraire ? En vérité, c'est y mettre de la mauvaise volonté. Vous avez, dites vous, des *éblouissements*, du *malaise gastrique*, des *nausées*, des *vomissements* incessants ; plaisante raison ! Eh ! que nous importe tout cela ? il fallait vous *amariner* de suite ; vous ne l'avez pas fait, tant pis pour vous ; allons, vite, avalez quelques *petites doses* d'eau de Seltz qui, M. Alex. Ricord vous l'assure, *réussit* presque toujours à *arrêter le vomissement* ; ou bien, si vous le préférez, et cela vaudrait peut-être mieux, *buvez beaucoup* de boissons acides et *mangez* à l'avenant, « afin de rendre les contractions convulsives de votre estomac moins douloureuses en fournissant « un aliment au vomissement » ; et puis s'il arrivait que tout cela ne suffit pas à vous soulager, ce qui est à peu près probable, puisque nous avons formellement déclaré d'avance que « le traitement est tout-à-fait nul, et que rien ne saurait « empêcher le spasme dont la cause est toujours agissante « et incessamment renouvelée, « ne vous reste-t-il pas l'immense, la précieuse ressource de vous *serrer le ventre*, afin d'empêcher vos intestins trop mobiles d'aller *chatouiller* le diaphragme et d'entretenir ainsi les envies de vomir ?

Tel est le pitoyable traitement que nos adversaires n'ont pas

craint de publier dans un ouvrage qui s'intitule ambitieusement *dictionnaire des dictionnaires de médecine* ! Encore s'ils ne se montraient que ridicules, on le leur passerait volontiers ; mais pourquoi mentir sciemment , en proclamant, avec un aplomb incroyable, que *tout ce qu'on a proposé et tout ce qu'on a tenté* dans le but soit de prévenir, soit de calmer les vomissements, a *constamment échoué* contre l'inévitable influence de la mer ; lorsqu'ils savent ou devraient savoir qu'à côté d'eux, il est des médecins, leurs égaux pour le moins, qui affichent la prétention fondée de *prévenir* et de *guérir* ce qu'ils déclarent , eux, être au-dessus des ressources de leur prétendue science ! Pourquoi ? C'est tout simplement parce que les progrès de l'homœopathie les importunent, troublent leur quiétude, et que, n'osant pas la combattre en face , ils ont imaginé d'organiser contre elle la vaste *conspiration du silence*. Heureusement entre eux et nous , il y a une puissance qui s'appelle l'opinion publique ; elle nous jugera à nos œuvres.

TRAITEMENT HOMŒOPATHIQUE. Combien différemment et plus scientifiquement procède la médecine homœopathique ! opposer à un état pathologique donné, le médicament qui, chez l'homme sain, produit un ensemble de symptômes aussi semblable que possible à celui que présente la maladie ; voilà tout le secret de ses guérisons souvent si rapides. Les symptômes caractéristiques du mal de mer, ceux qui ne manquent jamais et ne varient guère que par leur degré d'intensité, sont les éblouissements, le malaise épigastrique, les nausées, les vomissements, ou les envies de vomir sans résultats, malgré les plus violents efforts , avec anxiété , accablement qui va quelquefois jusqu'à la prostration complète. Eh bien ! que l'on prenne la peine de consulter la pathogénésie des médicaments expérimentés jusqu'à ce jour , et l'on verra qu'aucun ne couvre aussi bien le tableau des symptômes que présentent les individus tourmentés par le mal de mer, en d'autres

termes, n'est aussi homœopathique à ce mal que *coccul.* et *metal. alb.* avec cette différence pourtant que le premier de ces médicaments, par ses symptômes inscrits sous les chiffres 1—8, 15, 16, 30, 87, 88, 139—184, 190, 191, 435, 441, 446—48, 450—53, 519, 520, 534, 538, 540 (*Hahnemann, mat. méd. pure*, tom. 2 pag. 176), correspond parfaitement à la période des prodrômes, et généralement dans tous les cas où, le mal n'offrant que peu d'intensité, le système nerveux n'a pas été fortement ébranlé; tandis qu'au contraire, le second convient mieux chez les personnes timorées, tourmentées par la pensée d'une mort prochaine, alors surtout que le mal parvenu à son plus haut degré de violence, le patient est dans un état de complète démoralisation, avec angoisse précordiale excessive, agitation continuelle, chute rapide des forces, pâleur cadavérique, décomposition des traits, sueur froide et visqueuse, etc., tous symptômes mentionnés en entier dans les effets purs de ce médicament, notamment aux chiffres 1—11, 18—35, 126—134, 220—225, 281—290, 311—323, 330—367, 400, 736, 824—843, 840—50, 920—32, 994, 1012—1024, 1028 (*Hahnemann, mat. méd.* tom. 1, pag. 403).

Metal. alb. a été préconisé contre le mal de mer par MM. Theuillé et Joly (*Archives et journal de la médecine homœopathique*; tom. 6, pag. 303), *Coccul.* par Héring (*Bibl. homœopathique*, tom. 12, pag. 345), qui en ont éprouvé les heureux effets sur eux-mêmes. Nous ne saurions trop recommander *coccul.* pour prévenir le mal de mer, ou le combattre dès le début, et aussi ce qu'on pourrait appeler, par analogie, *mal de voiture*. Maintes fois nous avons eu occasion de le conseiller avec succès, comme moyen préservatif à des voyageurs qui s'apprétaient à traverser la mer, en particulier au commandant P..., aide de camp du général S... qui ne s'embarquait qu'avec une extrême répugnance, par l'appréhension des tortures que lui faisait éprouver le mal de mer, chaque

fois qu'il lui fallait accompagner son chef en Corse. Nous pouvons encore citer une dame, habitant dans un département voisin, que la voiture tourmentait singulièrement, et qui aujourd'hui peut franchir impunément d'assez longues distances, pourvu qu'elle ne néglige pas de s'administrer une dose de *coccul.* dont elle est toujours munie. Ajoutons que sur nos vives instances, notre confrère et ami, le docteur B., médecin des paquebots de la correspondance du levant, a administré *coccul.* à des passagers, et n'a eu qu'à se louer de son emploi, principalement à titre de moyen préventif, ou bien lorsque le mal commençait seulement à se développer, tandis qu'il ne lui a paru agir que faiblement et comme palliatif, alors que le mal présentait les conditions dans lesquelles nous avons vu que *metal. alb.* était approprié.

Dans quelques cas exceptionnels, le praticien pourrait encore consulter *petrol.*, *silic.* et *therid.*

(La suite au prochain numéro.)

DES NÉVROSES ET NÉVRALGIES

PAR LE D^r TURREL.

Le trait qui caractérise essentiellement les sciences incomplètes, comme les esprits imparfaits, c'est une intolérance étroite, un exclusivisme mesquin; des classifications absolues et tranchées qui révèlent une perversion dans le sentiment naturel, qui nous pousse à la possession de la vérité, et un orgueil mal entendu qui consiste à se persuader que l'on est arrivé à ce but lorsqu'on en a saisi à peine quelques lambeaux.

L'Histoire de la médecine nous apporte suffisamment de preuves que ces réflexions sont applicables à cet art conjectural auquel l'humanité confie, avec un si intrépide abandon, ses biens les plus précieux, la santé et la vie.

La théorie dans la médecine ancienne domine la thérapeutique, qui n'en constitue qu'un corollaire peu important; cette subordination de l'art de guérir à l'art de connaître la maladie, donne l'explication de la fausse route dans laquelle se sont engagés les successeurs d'Hippocrate, et leur préoccupation exclusive de la partie spéculative de la science qu'ils prétendaient asseoir sur des bases certaines, a imprimé forcément au côté pratique, à l'art, le caractère d'indécision et d'incertitude qui règne dans la nosologie. C'est ainsi que nous avons vu régner les mécaniciens et les solidistes, les vitalistes et les humoristes; c'est ainsi que nous avons assisté naguères au triomphe des matérialistes, auxquels on s'en tient, faute de mieux, parce qu'ils semblent se séparer des spéculations théoriques de leurs adversaires.

L'école de Paris a imprimé ce mouvement matérialiste, et les organiciciens solidistes, après y avoir long-temps dominé sans partage, ont fini par admettre des altérations humorales primitives, ce qui était un progrès, mais un progrès rétrospectif, car les vices des humeurs avaient été signalés bien avant Sydenham et Huxham, et ce n'était vraiment pas trop la peine de parvenir, après deux siècles de polémique et de recherches, à la confirmation de cette ancienne vérité. Telle est cependant la marche habituelle de l'école allopathique dans le cercle vicieux où elle dépense si infructueusement les travaux et le génie de ses plus glorieux adeptes.

L'école de Paris ne s'est point cependant arrêtée à ce résultat, et nous nous rappelons encore vivement aujourd'hui l'étonnement dans lequel nous jeta la lecture du chapitre des maladies nerveuses du traité de thérapeutique et de matière médicale de Trousseau et Pidoux. Pionniers aventureux, novateurs hardis, ces enfants perdus de l'organicisme cherchaient à jeter un pont entre les doctrines dont ils étaient les défenseurs officiels, et celles de l'école de Montpellier: ils admettaient des lésions de sensibilité, des maladies *sinè materiâ*. L'entreprise était audacieuse, et l'accueil qui fut fait à cette

hérésie fut hostile ou moqueur ; mais les contemporains ne la prirent pas au sérieux. Nous n'exagérons pas en disant qu'il fallut du courage à un professeur de la faculté de Paris pour oser imprimer qu'il pouvait y avoir des maladies sans lésion organique qui en expliquât les symptômes. Hâtons-nous de dire, pour compléter l'éloge, que MM. Trousseau et Pidoux n'en sont point restés là. Le nom de la doctrine homœopathique s'est étalé sur les pages de leur livre, aujourd'hui classique, et si l'esprit de la doctrine y est encore étrangement défiguré, si l'on n'y accorde à la véritable loi de la thérapeutique qu'une place restreinte et une importance limitée, du moins devons-nous à cette circonstance de n'être plus, nous autres les croyants de cette foi nouvelle, considérés comme d'improbables charlatans ou comme des fous rêveurs et mystiques ; nous sommes classés à côté de nos adversaires, c'est beaucoup.

Il y a donc, suivant les représentants les plus progressifs de l'école allopathique, des maladies sans lésion organique, des lésions pures et simples de la sensibilité. Nous ne désespérons pas qu'ils n'arrivent ainsi de hardiesse en hardiesse à écrire un jour, qu'au point de vue de la thérapeutique, il n'y a que des lésions de sensibilité, ou du moins, que ces lésions jouent le rôle le plus important dans le drame de la maladie. S'ils arrivaient jamais sur ce terrain, nous pourrions nous entendre, et la loi de similitude compterait bientôt deux croyants de plus.

Cette conversion serait le complément nécessaire de la vérité qu'ils ont entrevue ; car enfin, de quelle utilité leur découverte a-t-elle été pour la médecine, et en quoi la thérapeutique des névroses en a-t-elle été modifiée ? A-t-on moins saigné lorsqu'on a su que les liquides étaient susceptibles d'altérations primitives, et les recherches analytiques de MM. Andral et Gavarret, Oscar Figuier et Boussingault sur l'augmentation de la fibrine dans le sang des pneumoniques,

quelle que soit la quantité de liquide vital enlevé à la circulation, ont-elles fait faire un pas à la thérapeutique des Bouillaud, des Andral et des Chomel? Ne continue-t-on pas à saigner quand même, malgré le désaccord flagrant entre les prémisses et la conclusion? Et l'école allopathique a-t-elle recherché, avec le zèle et la persévérance dont elle est capable, un agent dynamique pouvant modifier la vitalité, et enrayer cette tendance fatale de l'organisme à produire une surabondance de matière fibrineuse? Nous voyons encore ici, et nous verrions dans toutes les parties de la thérapeutique des allopathes le même vice originel, la même impuissance radicale, parce qu'elle n'a pas su s'élever à la compréhension de la maladie, et asseoir solidement la corrélation entre le fait morbide et l'agent curateur.

Que dirons-nous maintenant de la thérapeutique allopathique des névroses et névralgies? *La découverte* de MM. Trousseau et Pidoux a-t-elle fait que l'on ait moins tourmenté le système nerveux par la série confuse et arbitraire des anti-spasmodiques, des nervins et par l'anti-périodique obligé?

Les névroses constituent la section la plus intéressante et la moins étudiée peut-être des cadres nosologiques. Ces maladies consistant essentiellement, comme l'ont parfaitement établi MM. Trousseau et Pidoux, en des lésions de sensibilité, il est facile de tirer de leur étude d'intéressantes déductions qui nous conduisent logiquement à la notion philosophique *de la maladie*. Ici, en effet, nous pouvons nous séparer franchement de la préoccupation matérialiste de l'école organicienne, nous n'avons plus besoin (je me suppose au point de vue allopathique) de rechercher quels sont les désordres anatomiques auxquels correspondent les dérangements des fonctions. Il est vrai que d'intrépides champions des idées matérialistes en sont encore à se bercer du vain espoir de retrouver dans le tissu névral ou dans le né-

vrilème, lorsque les moyens d'investigation seront plus parfaits, le mot de l'énigme qu'ils laissent échapper à regret aujourd'hui, mais l'école nouvelle s'accorde assez généralement à reconnaître que les névroses sont de pures lésions de sensibilité sans altération des fluides ou des tissus.

Quoique ce fil d'Ariane, si indispensable à leur avis, leur manque, les allopathes n'en abordent pas moins résolument le traitement des névralgies. L'anatomie pathologique n'est donc pas aussi nécessaire qu'ils l'affirment, pour asseoir un traitement, et je doute qu'ils fussent plus avancés s'ils venaient à découvrir que le névrilème, par exemple, est altéré dans l'épaisseur ou la composition de son tissu. Ces découvertes n'ont qu'une valeur purement littéraire, et ces altérations, si pompeusement décrites et figurées, ne cherchent qu'à masquer le vice des moyens employés pour rétablir la santé. Le regard de l'allopathie a savamment plongé dans l'intérieur des organes, il a prédit avec une certitude mathématique (que d'insolents homœopathes mettent quelquefois en défaut) l'époque de la mort prochaine et les phases douloureuses de l'agonie : mais il assiste impassible et impuissant à ce douloureux spectacle d'un organisme qui se détruit. N'a-t-il pas fait son devoir ? N'a-t-il pas dit que le malade était perdu ? Et de qui recevrait-il un démenti, si ce n'est quelquefois de la nature qui triomphe quand même, ou du vrai médecin lors qu'il est appelé à disputer la partie avec quelques chances de succès.

L'étude des névroses nous conduit donc à reconnaître l'inanité des études anatomo-pathologiques au point de vue du traitement. N'est-il pas rigoureux de conclure qu'il pourrait bien en être ainsi dans les maladies *avec matière* ? Voyons, en effet, de quel secours est à l'allopathie, dans le traitement d'une pneumonie, de savoir que la maladie est au premier, au second ou au troisième degré. N'est-il pas obligé de consulter l'état du pouls pour savoir s'il doit saigner, et ne saigne-t-il

pas de la même manière que la maladie soit au début, ou qu'elle ait parcouru quelques-unes de ses phases ? Si elle est au troisième degré, le médecin déclarera que le malade est perdu, ou bien il aura recours aux révulsifs les plus énergiques : au tartre stibié, aux autres antimoniaux et perdra sa partie, en tourmentant d'une autre manière le malade agonisant.

Les névroses nous apprennent que sans autre symptôme tangible que la douleur, des maladies se déclarent qui usent les forces du malade, ruinent en quelques années, en quelques mois, la constitution la plus robuste, et font le désespoir du médecin lorsqu'il a vainement épuisé tout son arsenal. Et cependant l'allopathe n'a-t-il pas entre ses mains les remèdes qui guérissent entre les nôtres ? La *belladonne*, la *douce amère*, la *noix vomique*, la *camomille*, le *zinc*, le *datûra*, ne font-ils point partie de sa matière médicale, et l'impuissance dans laquelle ces remèdes le laissent, ne doit-elle pas lui prouver qu'il y a une question qui domine la recherche du médicament ? C'est l'appropriation de ses qualités connues au génie de la maladie. La névralgie ne se révèle que par le symptôme douleur ; eh bien, apportez à l'étude de l'élément douleur, la patiente investigation que vous mettez à l'étude de la lésion organique, tenez compte des nuances de son expression, ne négligez pas les heures de la journée où il se manifeste, et lorsque vous en aurez coordonné toutes les circonstances, demandez-vous à quel titre vous choisissiez tel ou tel des remèdes que vous offre votre matière médicale ; en poussant plus loin vos études, vous reconnaîtrez la loi homœopathique dans les guérisons que vous aurez obtenues par un effet du hasard.

Nous le déclarons avec la certitude d'être dans le vrai, c'est par l'étude des névroses que le médecin allopathe, qui ne repousse pas systématiquement la lumière, doit être initié à la connaissance de l'homœopathie.

Les maladies avec matière ne diffèrent pas des maladies

sinè materiâ aussi essentiellement que tendrait à le faire croire la classification allopathique. Il n'y a entre ces deux ordres de maladies que la circonstance peu importante au point de vue philosophique, de l'époque où s'effectue la production d'altérations anatomo-pathologiques. Car les maladies nerveuses ne conservent pas constamment ce caractère d'intangibilité microscopique qui fait le désespoir des dissecteurs. Il est impossible que des douleurs profondes, des altérations fonctionnelles n'agissent pas à la longue sur la nutrition générale, ou sur les conditions anatomiques de tel ou tel organe. Il était difficile que ce corollaire physiologique échappât aux auteurs du traité de matière médicale que nous avons déjà si honorablement cités; aussi, ont-ils établi, avec une logique incontestable, que les névroses et névralgies constituent presque toujours les périodes d'opportunité des *maladies chroniques*. Cette intuition est parfaitement vraie; elle sera pour nous le point de départ de déductions fécondes au point de vue de la thérapeutique homœopathique. Une maladie nerveuse, en effet, se caractérise par des déviations fonctionnelles, le plus souvent accompagnées de douleurs. La maladie sévit principalement sur l'appareil sensitif et locomoteur, elle n'attaque qu'indirectement et par conséquent qu'à la longue, les appareils de nutrition dont l'altération consécutive produit les lésions anatomiques que le médecin allopathe attend pendant plusieurs semaines et plusieurs mois avant d'oser instituer un traitement. Une maladie aiguë, au contraire, semble porter immédiatement et presque sans prodromes (ils existent toujours cependant), son action perturbatrice sur les appareils de nutrition; aussi, les lésions anatomiques apparaissent-elles presque immédiatement dans l'espèce. Il n'y a donc d'autre différence entre les névroses ou *maladies sans matière*, et les *maladies avec matière*, que la durée de la période d'opportunité, durée dont nous avons expliqué la cause physiologique, et qui ne saurait différencier suffisamment les deux ordres de maladies.

Nous caractériserions volontiers les névroses, maladies à longue période d'opportunité, parce qu'elles attaquent l'innervation et consécutivement la nutrition ; et les maladies aiguës, maladies à courte période d'opportunité, parce qu'elles attaquent la nutrition d'une manière immédiate.

Ce rapprochement, superflu pour le médecin hahnemannien, qui possède entière et vraie la notion philosophique de la maladie, est nécessaire pour le médecin allopathe qui admet, au point de vue du traitement, des classes essentiellement distinctes de maladies et des genres identiques dans les familles, repoussant la généralisation en haut et l'individualisation en bas. Il en résulte dans le traitement des différences graves et dangereuses.

Le médecin allopathe appelé à traiter une maladie nerveuse attend ou agit.

L'expectation révélerait son impuissance ; aussi, se décide-t-il le plus souvent à diriger contre le mal les remèdes que l'empirisme le plus grossier ou une observation vicieuse dans sa base, lui conseillent le plus ordinairement. Une fois que son insuccès a été pour lui bien constaté, il abandonne la partie, en conseillant du régime et de la patience, et en consolant le malade avec ces mots sacramentels : « ce sont les nerfs qui sont malades ; c'est nerveux ». Cette formule invariable produit en effet le résultat attendu, le malade se résigne et se console.

D'autres médecins, plus édifiés sur les ressources de leur art, débutent par ce que font en finissant leurs confrères plus hardis ou moins désillusionnés. Dans l'un et l'autre cas, la maladie livrée à elle-même aboutit presque toujours à une lésion anatomique, et dès lors l'allopathie se remet ardemment à l'œuvre, espérant vaincre, dans ses effets, la maladie, contre la cause de laquelle elle avait avoué son insuffisance.

Dans le traitement des maladies aiguës, le partisan de la localisation se garde bien en général d'agir pendant la période

d'opportunité; il ne saurait quelle est la maladie qu'il va traiter, il lui faut un nom, une étiquette, une localisation morbide pour se croire le droit d'ouvrir la veine ou d'appliquer les sangsues, ou de balayer le tube digestif. Mais une fois la maladie bien caractérisée, si d'ici là, ce qui arrive trop souvent, le malade ne s'est pas mis à l'abri du traitement, soit en succombant, soit par une crise salutaire, le médecin déploie son activité; s'il a affaire à une pneumonie, il sait à peu près d'avance ce qu'il a à faire, il ouvre sa lancette et fait jaillir le sang, en se promettant bien de recommencer dans la journée, le lendemain, et plus souvent même *s'il le faut*. Ici commencent les funestes effets de ces généralisations qu'il applique pour la plus grande commodité de la pratique et le plus grand dommage des patients.

Le médecin homœopathe procède tout autrement: Dans les maladies nerveuses comme dans les maladies aiguës, il ne perd pas de temps et il agit dès que les symptômes se montrent. Dans l'une et l'autre classe de maladies, il note, il étudie avec soin les phénomènes morbides, les désordres fonctionnels; dans l'un et l'autre cas, il voit une déviation physiologique, une altération dans le principe de la vie, qui va se traduire, ici par des symptômes purement dynamiques, là immédiatement par des produits morbides nouveaux. Dès lors il ne perd pas un temps précieux à attendre que la lésion soit produite, il cherche à ramener dans la normalité la fonction qui se dévoie, il attaque dynamiquement *des forces* fourvoyées, il aide la nature dans la lutte qu'elle soutient contre la cause morbide, et il rétablit la santé sans secousses, sans souffrances nouvelles pour le malade, sans crainte surtout d'avoir fait taire le mal pour un temps.

Mais pour l'application de l'agent médicamenteux, il déploie toutes les ressources de l'observation la plus minutieuse, il étudie le génie de la maladie comme il a précédemment étudié le génie du médicament; et c'est par l'indi-

vidualisation la plus absolue qu'il parvient, en s'isolant de toute conception théorique, à répondre le plus efficacement possible aux efforts de l'organisme qui lutte avec tous ses moyens, et par conséquent de manières aussi diverses qu'il y a d'individualités.

Donc pour le médecin homœopathe, les névroses ne demandent pas un autre traitement que les maladies aiguës, c'est toujours en aidant l'économiesouffrante à se débarrasser d'une cause de trouble que le médecin procède; c'est toujours par des moyens dynamiques qu'il essaie de rétablir dans leur normalité des forces et des fonctions déviées. Cette conduite est logique puisque *la maladie* est une lutte, le plus efficace possible dans l'espèce, qu'un organisme soutient contre une ou plusieurs causes de trouble, et que c'est seulement lorsque la normalité des fonctions est rétablie que s'arrêtent les productions pathologiques qui préoccupent tant l'allopathie. La fibrine des pneumoniques, l'albumine des diabétiques, ne disparaît du sang quel que soit le nombre de saignées qui ait été fait, que lorsque la maladie décroît, et que la fonction tend à redevenir normale. Ce fait est trop bien établi pour qu'il soit contestable, et il est trop capital, pour nous, pour que nous ne le mettions pas plusieurs fois en saillie.

Rétablir la normalité des fonctions altérées toujours *dynamiquement* au début, et matériellement ensuite, par des agents qui ne peuvent être que *dynamiques*, tel est donc le but que doit toujours se proposer le vrai médecin.

Cette longue étude préliminaire ne semblera pas, j'en espère, un hors d'œuvre à nos lecteurs. Notre revue s'est proposée d'appeler l'allopathie sur le terrain de la lutte afin de la conduire logiquement à la conviction. La classe de maladies dont j'ai abordé l'étude m'a paru se prêter mieux que toute autre à une démonstration de la supériorité de notre doctrine thérapeutique, et j'ai dû entrer en matière par des prélimi-

naires indispensables pour le développement de mon idée. Ils tendront à prouver aux malades que si les névroses sont difficiles, impossibles même à guérir pour le médecin allopathe, ce n'est pas que ces maladies soient inaccessibles aux moyens de traitement, puisque l'homœopathie en triomphe presque aussi aisément que des autres; c'est que la thérapeutique allopathique, capable de produire dans les maladies aiguës des effets appréciables, parce que ces maladies sont riches en manifestations symptomatiques et qu'elles sont le plus souvent exemptes de complications, pêche par sa base et demeure impuissante devant l'énigme, indéchiffrable pour elle, des altérations dynamiques et des désordres fonctionnels, qui jettent cependant un si grand jour sur l'histoire de la maladie.

(La suite à un autre numéro.)

OBSERVATIONS PRATIQUES,

PAR LE D^r BÉCHET.

Suite (1).

Rhumatisme polyarticulaire aigu; péricardite, rechute : guérison en 12 jours.

Le 2 mai 1848, M. Faure, dessinateur dans l'administration du canal des Alpines, résidant en cette qualité à St-Remy (Bouches-du-Rhône), fit au sortir du lit, une course en voiture découverte, par une matinée humide et fraîche; le 3, il éprouva de la raideur douloureuse dans presque toutes les articulations; celles des pieds étaient plus spécialement douloureuses; dans l'après-midi, ces douleurs se dissipèrent, mais il fut saisi d'une céphalalgie assez vive qu'il apaisa par

(1) Voir les pages 513 et 664.

des applications d'eau sédative. Cependant un profond malaise lui fait prévoir une maladie grave, et le 4, il arriva chez son grand-père, M. Gallet, demeurant rue du Pont-Trouca, il a eu les plus grandes peines pour s'y rendre à pied, en descendant de la voiture, place du Corps Saint. Je suis allé le visiter dans la matinée du 5, et je l'ai trouvé dans l'état suivant.

M. Faure est âgé de 18 ans; issu de parents très-sains, il est d'une constitution, quoiqu'affaiblie par les veilles, qui ne laisse rien à désirer; il est d'un tempérament bilioso-nerveux; il n'a jamais eu d'autres maladies, si ce n'est une fracture comminutive de la jambe gauche, qui a guéri parfaitement.

Sa nuit dernière a été fort mauvaise; il n'a pu dormir à cause d'un besoin constant de changer ses membres de place, bien que ces changements ne lui donnassent pas le soulagement qu'il en attendait. Toutes les articulations de la jambe droite sont envahies par la douleur; elles sont légèrement tuméfiées et un peu rouges; l'articulation coxo-fémorale est surtout très-douloureuse. Le membre inférieur gauche est généralement moins souffrant; le genou et l'articulation de la cuisse sont seulement douloureuses. La région lombaire, les épaules, la droite surtout, sont fortement souffrantes; toute la portion cervicale de la colonne vertébrale est douloureuse, et le moindre mouvement de la tête y réveille des douleurs vives.

La peau est modérément chaude; le pouls, un peu dur et concentré, est à peine au-delà du rythme normal. Le malade n'éprouve pas une soif notable; la langue est blanche, les urines rares et chargées: nul symptôme important du côté des cavités abdominale et pectorale.

Le malade est inquiet sans être irritable; il ne peut parfaitement définir ses sensations; il ne sait si le repos ou le mouvement soulage ou aggrave ses douleurs, cependant il change souvent de position.

A défaut d'indications plus précises, je m'arrête à la constance de la cessation des douleurs articulaires, le 3 mai, remplacées par une violente céphalalgie; celle-ci disparaissant, l'arthralgie est revenue; ce phénomène me porte à diagnostiquer un rhumatisme erratique: *pulsatilla*, d'ailleurs me paraît représenter dans sa pathogénésie l'ensemble des symptômes éprouvés par mon malade; j'en prescris quatre gouttes de la 15^e dynamisation, dans 120 grammes d'eau gommée, dont le malade prendra une cuillerée à bouche toutes les trois heures, en alternant avec un bouillon. Eau sucrée pour boisson.

6 mai: le malade est beaucoup plus mal, la fièvre est vive, la peau très-chaude et couverte de sueur; le pouls dur et tendu bat cent pulsations par minute. Les douleurs articulaires sont très-aiguës; celles qui ont leur siège le long de la colonne vertébrale et dans les articulations scapulo-humérales, ne permettent pas au malade le moindre mouvement du tronc. Les deux articulations coxo-fémorales sont également très-atteintes: le genou est très-enflé et rouge, le coude-pied de ce côté est également tendu, rouge et très-douloureux; les coulisses tendineuses des extenseurs et fléchisseurs des mains et des pieds, sont relevées, rouges et très-douloureuses. Le mouvement n'est permis qu'aux avant-bras et à la jambe gauche. *Aconit.* 12, g^{tes} 5, dans 90 gram., une cuillerée à bouche, de trois en trois heures; diète absolue.

Le soir, à huit heures, la mère de M. Faure vient me prier d'aller voir son fils qui est beaucoup plus mal: dans l'après-midi, une douleur vive occupant toute la région du cœur, s'est manifestée; bientôt des élancements violents et insupportables se sont fait sentir, une oppression très-anxieuse s'est déclarée et devient de plus en plus effrayante. Cet état se complique d'une angoisse morale extrême, d'une altération des traits de la face et d'une sueur ruisselante qui alarment beaucoup la famille.

Ayant la fièvre moi-même, je ne puis me rendre auprès de M. Faure ; mais les détails précis qui me sont donnés, me suffisent pour saisir l'indication pressante que j'ai à satisfaire. Je rassure M^{me} Faure, et lui prescris d'administrer à son fils le médicament dont je lui remets l'ordonnance, (*bryonia* 15, g^{tes} 5, eau gommée 90 gram.) Cette substance sera alternée de deux en deux heures, avec *aconit*, et pris par cuillerée à bouche.

7 mai : l'angoisse morale, l'altération des traits, l'oppression et les douleurs cardiaques ont sensiblement diminué depuis trois heures du matin ; cependant le malade n'a pu s'endormir un seul instant, tant ses souffrances sont vives.

Le coude-pied et le genou droits sont beaucoup moins enflés qu'hier, au contraire, ces mêmes parties, à gauche, le sont beaucoup plus qu'hier, depuis ce matin. L'épaule droite est presque libre ; la gauche, au contraire, est plus enflée et plus douloureuse qu'hier. La région précordiale n'est point libre d'élanements, qui, bien que moins fréquents et moins aigus, ne permettent pas le plus petit mouvement, la plus légère toux au malade, sans devenir intolérables ; le ventre lui-même est un peu relevé, et la toux y cause des élancements. Urines très-rares et rouges ; le pouls est large, plein, dur et accéléré ; la peau chaude et inondée de sueur. Continuation des mêmes médicaments.

La journée s'écoule sans changements notables ; cependant, le soir je trouve le malade dans de meilleures conditions : la sueur est moins copieuse, le pouls moins dur et toutes les souffrances moins vives. Il peut faire opérer quelques mouvements à la jambe droite.

8 mai : hier, à onze heures, les douleurs dans la région du cœur se sont accrues et ont ramené de l'oppression ; mais elles se sont apaisées à une heure du matin. Le malade a dormi pendant une heure, et la sueur a été bien moins copieuse que la nuit précédente.

La fièvre est sensiblement calmée, les douleurs peu vives; il faut des inspirations profondes pour réveiller celles du côté gauche de la poitrine. Le membre inférieur droit est complètement libre dans toutes ses articulations, il n'y reste qu'une sensation de torpeur et de pesanteur; le gauche serait aussi bien, sans un léger gonflement à la malléole externe. Les membres supérieurs ont éprouvé la même amélioration, qui ne s'est point étendue sur la région cervicale de la colonne vertébrale. Mêmes médicaments, alternés de trois en trois heures.

9 mai: mieux très-sensible sur tous les points; le malade a dormi pendant trois heures, il a très-peu sué.

Pendant la journée l'amélioration va croissant; le malade goûte, à plusieurs reprises, un sommeil calme et réparateur: les douleurs se dissipent et la fièvre s'éteint complètement. Suspension de toute médication.

10 mai: la nuit a été excellente. La peau est très-bonne, la sueur a cessé, le pouls est à peu près normal. Il a eu, ce matin, une légère épitaxis, et il a poussé une selle dure et copieuse.

Quoique ne souffrant pour ainsi dire plus, le malade ne peut, cependant, changer de position dans son lit, à cause d'une raideur douloureuse qu'il ressent encore dans la partie postérieure du cou et les épaules. Bouillon toutes les trois heures, *aconit.* et *bryonia*, alternés dans l'intervalle des bouillons.

11 mai: je trouve mon malade assis sur son lit, jouissant de toute la liberté de ses mouvements, depuis hier dans l'après-midi. Il a très-bien dormi, il serait absolument sans souffrances, sans une légère raideur et un peu de gonflement qui ont reparu sur la malléole externe gauche. Potages clairs toutes les quatre heures. Cessation de toute médication.

Le soir, on vient me prier d'aller le visiter; il s'est levé pour faire faire son lit (malgré ma défense): un mouvement

de fièvre, avec malaise général, suivi d'une épistaxis copieuse, s'est déclaré bientôt après qu'il est rentré dans son lit. Le pouls est accéléré et relevé, le genou et le coude-pied gauches se sont de nouveau gonflés, et sont devenus douloureux, sans rougeur à la peau. Une autre épistaxis se déclare pendant ma visite. *Aconit* 6, g^{tes} 5 dans 90 grammes d'eau gommée, dont une cuillerée de trois en trois heures; diète.

12. Il n'a point dormi : un malaise général, sans souffrances déterminées, l'a privé du sommeil. Il est mieux qu'hier soir; mais il n'est pas absolument sans fièvre. Continuation d'*aconit*, bouillons.

13. Il est sans fièvre; il n'a point dormi la nuit, parce que, dit-il, il a dormi hier toute la journée. L'articulation coxo-fémorale droite est très-affectée, le moindre mouvement y cause une espèce de douleur, et il change néanmoins ce membre constamment de place. *Pulsatilla* 4j6, en deux doses, dont une ce matin et l'autre demain matin : aliments légers.

14. Il est absolument bien, l'appétit est bon; je lui permets de se lever. Sa guérison ne s'est pas démentie. J'ai revu M. Faure, qui n'a plus rien éprouvé de cette grave affection, qui laisse si souvent de sinistres souvenirs par le traitement allopathique, malgré les tortures, les frais exorbitants imposés aux malades.

Rhumatisme vague polyarticulaire.

GUÉRISON EN DOUZE JOURS.

Le 16 mai 1848, ma plus jeune fille, âgée de cinq ans, jouissant d'une très-bonne santé habituellement, à la suite d'un refroidissement fut prise de douleurs vives dans toutes les articulations des membres inférieurs, jusqu'aux genoux in-

clusivement : toutes ces articulations sont très-enflées, rénitentes et douloureuses à la pression et au mouvement ; la fièvre est vive et les douleurs s'exacerbent surtout pendant la nuit : une sueur ruisselante les accompagne. *Aconit*, *mercurius* et *chamomilla*, font disparaître en trois jours tous ces phénomènes.

Après un jour et demi de guérison apparente, les mêmes symptômes se reproduisent sur les membres supérieurs, et avec les mêmes caractères dans les douleurs ; les sueurs sont moins copieuses. *Mercurius* et *pulsatilla* en triomphent en trois jours.

Nouvelle réapparition des mêmes symptômes et avec la même intensité, après trente-six heures de guérison apparente, pendant lesquelles l'enfant est gaie, contente ; elle mange et digère parfaitement, le sommeil était revenu très-calme ; le tout, en un mot, comme pendant la première rémission. *Pulsatilla* répétée toutes les six heures, la guérit de nouveau en trois jours, et cette fois la guérison est parfaitement définitive.

DES FORMES LES PLUS FRÉQUENTES

**sous lesquelles le choléra se présente, et de
leur Traitement.**

PAR LE D^r RAPOU, père, de Lyon.

(En 1832, quand le choléra sévissait à Paris, menaçant d'envahir tous les départements, les médecins homœopathes français, alors en très-petit nombre, ne connaissaient la supériorité de l'homœopathie dans le traitement du fléau asiatique que par des extraits de rapports ou de mémoires des médecins allemands. Ces rapports et ces mémoires,

quoique revêtus de tous les caractères d'authenticité que l'on pouvait désirer, étaient bien insuffisants pour apprendre à employer dans le choléra, avec certitude de succès, toutes les ressources de l'homœopathie. C'est ce que sentit très-bien le docteur *Rapou* père, qui aussitôt eût le courage, par amour pour l'humanité, de s'arracher à sa famille et à sa clientèle pour aller en Allemagne étudier la maladie dans son caractère et dans sa marche, et surtout, comme il le dit si bien, pour apprendre à la guérir. Il séjourna successivement à Vienne, à Presbourg, à Raab, à Pesth, à Berlin, toujours en contact avec des cholériques et dans l'intimité des praticiens les plus recommandables qui pouvaient l'éclairer le mieux sur la valeur de tous les traitements qui avaient été employés.

De retour de ce pénible voyage, quand le midi gémissait encore sous les coups redoublés du terrible fléau, le dr *Rapou* père ne voulut pas garder pour lui seul les bienfaits de son expérience personnelle et les résultats de ses laborieuses investigations. Il publia une brochure qui a pour titre : *Seul traitement préservatif et curatif du choléra asiatique, dont l'expérience a constaté l'efficacité d'après les procédés homœopathiques*, et dont nous croyons juste et utile de reproduire le passage suivant.)

Comme le choléra, considéré dans ses symptômes précurseurs ou dans ses périodes les plus avancées, ne suit pas, à beaucoup près, la marche régulière qu'on lui fait observer dans les histoires qu'on en a données ni même dans le tableau que je viens d'en tracer, pour en rendre le traitement plus facile, surtout aux personnes étrangères à l'art, je crois devoir rappeler ici les formes sous lesquelles il se présente le plus souvent, en indiquant les soins et les remèdes qui conviennent à chacune d'elles.

1. Quelquefois les premiers ressentiments de la maladie consistent en des accès de fièvre suivis du froid et de la soif, accompagnés de douleurs tiraillantes et déchirantes des membres avec léger engourdissement de ces parties; en même temps la tête est lourde, embarrassée, dans une sorte d'état presque apoplectique. Les malades alors perdent toute espèce de connaissance, le pouls devient plein, la respiration diffi-

cile, et ils mourraient bientôt, s'ils n'obtenaient de prompts secours. Cet état cède facilement à l'usage de *l'esprit camphré* à la dose d'une goutte toutes les dix ou quinze minutes, dans une cuillerée d'eau; on peut même l'employer en friction sur les membres inférieurs. Une douce transpiration s'établit, et le malade ne tarde pas à guérir. Dans ce cas, on a quelquefois donné *bryonia* VIII^{oo} avec beaucoup de succès.

2. D'autres fois le malade éprouve des crampes sans vomissement et sans diarrhée, des tiraillements, de la raideur dans les membres, des mouvements convulsifs, une sorte de courbure du tronc, et de l'agitation dans tout le corps. Alors on aura recours d'abord à *l'esprit de vin camphré* comme il a été dit plus haut, et si, au bout de quelques heures de l'emploi de ce moyen, on n'a pas obtenu un amendement, ce qui est très-rare, on administrera le *veratrum* IV^{oo}. Lorsque la maladie cède à l'un de ces deux moyens et que les crampes reparaissent, on donnera alors avec le plus grand succès le *cuprum aceticum* X^{oo}.

3. Le plus souvent la maladie se manifeste par une diarrhée affaiblissante d'un fluide aqueux, verdâtre ou noirâtre, accompagnée quelquefois de borborygmes, de ténésme, avec pouls fréquent, forte chaleur, soif ardente. La diarrhée cède presque toujours à une dose d'*acidum phosphoricum* (1) II^{oo}

(1) Déjà le dr Rapou avait dit, dans le traitement de la cholérine : le *rheum*, l'*antimonium crudum*, la *chamomilla*, etc. peuvent être utiles suivant les modifications variées qu'elle peut offrir; mais le moyen le plus généralement efficace et qu'on peut regarder comme le spécifique de cette maladie est l'*acidum phosphoricum* (page 28.)

Ailleurs nous lisons encore : L'*acide phosphorique* convient surtout dans les cas de borborygmes et de diarrhée. L'abbé et dr Veith, de Vienne, qui l'a proposé le premier, affirme que ce moyen n'a jamais manqué dans aucun cas de remplir son attente. On en a retiré les mêmes avantages à Magdebourg, à Prague et autres lieux où on l'avait fait connaître. Il employait auparavant le *phosphore*, mais l'*acide phosphorique* a une action beaucoup plus prompte.

ou de *veratrum* VI^{oo}. Il est quelquefois nécessaire de répéter ces remèdes après douze ou vingt-quatre heures. Le *veratrum* est préférable, lorsque les maux de cœur se joignent aux autres symptômes. S'il se joignait à ce groupe de symptômes une douleur vive, brûlante dans l'estomac, vive anxiété, grande faiblesse, on emploierait avec avantage le *metallum album* X^{oo}. Dans ce cas, comme dans le précédent et dans la plupart de ceux qui suivent, on doit, autant qu'il est possible, faire prendre de l'eau glacée souvent et en très-petite quantité, la valeur d'une cuillerée toutes les cinq ou dix minutes. Dans les cas de diarrhée opiniâtre, on donne avec beaucoup d'avantage des quarts de lavement d'eau glacée.

4. Lorsque le mal débute par des vertiges, des nausées, du froid, de la diarrhée et des vomissements, on donne encore l'*esprit de camphre* sur du sucre, ou mêlé avec un peu d'eau froide. Lorsqu'il y a seulement nausée ou vomissement, l'*ipécacuanha* I^{ooo} doit suffire, et si, répété trois ou quatre fois dans une heure, il ne produit aucune amélioration, on donnera de suite le *veratrum*.

5. Si aux symptômes indiqués dans la troisième période se joignent des secousses convulsives des mains, des doigts, des pieds et des orteils, on donnera préférablement le *cuprum aceticum* X^{oo} toutes les heures et toutes les demi-heures, jusqu'à ce qu'il y ait amélioration. Le *veratrum* et l'*acide phosphorique* peuvent être nécessaires.

6. Si le malade n'éprouve que des vomissements aqueux accompagnés de vertiges, avec soif, chaleur augmentée et plénitude du pouls, il suffit le plus souvent d'une dose de *veratrum* pour dissiper ces symptômes en quelques heures. Ce remède provoque bientôt une douce transpiration, une sorte de rafraîchissement, un état de bien-être et souvent un sommeil tranquille suivi d'une guérison complète.

7. Quand on observera les symptômes suivants : crampes

aux mollets et aux mains accompagnées de vives douleurs ; petitesse et faiblesse du pouls, froid aux joues et à la langue, avec rétention d'urine ; insouciance , sorte d'hébètement ; raucité de la voix ; grande faiblesse du pouls ; froid aux pieds et aux mains, face livide, terreuse , bleuâtre, yeux abattus, cernés, nez effilé, sueur froide et gluante qui se répand sur tout le corps, cyanose ou bleuissement des membres , déjection blanchâtre, très-floconeuse, grumelée, on aura de suite recours au *veratrum* II, à la dose de six, huit ou dix globules (selon l'intensité et le nombre de ces symptômes) ; que l'on répétera d'heure en heure suivant l'urgence du cas. Mais si une partie de ces symptômes disparaissaient sous l'action de ce remède, que l'on peut considérer, dans ce cas surtout, comme spécifique, et que les crampes persistassent, on donnerait le *cuprum* X^{oo}, que l'on pourrait répéter plusieurs fois, ou même alterner avec le *veratrum*.

8. Lorsque le pouls est imperceptible, que les pieds sont d'un froid glacial, ainsi que les mains, le visage, la langue, et quelquefois tout le corps ; que la diarrhée et le vomissement cessent ; que la respiration devient précipitée ; que presque tout le corps, surtout la face, les membres et les ongles, sont d'un bleu violet, livide, noirâtre ; lorsqu'il survient du délire, une extrême anxiété ; que le malade veut sortir de son lit, sauter par la fenêtre et se coucher par terre, on donnera préférablement à tout autre remède le *carbo vegetabilis* V^{oo} ; le *veratrum* est encore employé dans ce cas avec avantage.

9. On rencontre quelquefois des cas caractérisés par la cessation complète du vomissement et de la diarrhée, sueur froide, front couvert, yeux très-enflammés, visage tout à fait décomposé, point de pouls, état d'agonie, et avec cela crampe, soubresauts. Heureusement ces cas sont rares et ne s'observent que chez les malades soumis à un mauvais traitement ou abandonnés à la nature.

Bien que dans la situation la plus dangereuse, il ne faut pas désespérer du malade ni le laisser sans secours. Si, après avoir employé le *veratrum* et le *cuprum*, aucune amélioration ne se manifeste, on administrera une goutte d'eau de laurier-cerise (*prunus laurocerasus*), ou du moins on placera sur la langue quelques globules ou un très petit morceau de sucre imprégné d'eau de laurier-cerise. On a merveilleusement réussi dans ces cas avec le *carbo vegetabilis* V⁰⁰⁰. Après l'administration de ce remède la vie se ranime, et le *veratrum* agit avec succès.

10. Dans les cas où il se manifeste des douleurs de ventre vives, insupportables, tranchantes, avec faiblesse extrême, on obtient de très-heureux effets du *metallum album* X⁰⁰. Ce remède opère quelquefois seul une guérison radicale; mais souvent on ne peut l'obtenir qu'en employant ensuite le *veratrum* et l'acide phosphorique.

11. Quelquefois le froid du malade disparaît subitement; la respiration devient chaude, ainsi que tout le corps, le visage rouge, le pouls vif et précipité; fièvre avec délire.

Si le malade est couché dans un état de stupeur, l'acide phosphorique est le plus sûr moyen à mettre en usage. On préférera la *belladonna* X⁰⁰ lorsqu'il y a délire, que les yeux sont brillants, le visage rouge, vultueux. Quand le malade est très-agité, qu'il se tourne sans cesse dans son lit de côté et d'autre, et surtout s'il a quelques membres de paralysés, on aura recours au *rhus toxicodendron* VIII⁰⁰⁰ toutes les huit, douze ou vingt quatre heures. Mais si le malade est tranquille, qu'il n'éprouve que les symptômes généraux susénoncés avec piqûres dans la poitrine et sur la langue, on donnera la *bryonia* VIII⁰⁰⁰, et souvent on l'administrera, ainsi que le *rhus*, en alternant ces deux médicaments toutes les huit ou douze heures.

12. Une des formes les plus graves de choléra, mais heureusement très-rare, est celle dans laquelle les accidents spas-

modiques disparaissent ; seulement il y a crampe , mais sans vomissement ni diarrhée, assoupissement, carrus, sorte d'état apoplectique.

Si les secours ne sont pas trop tardifs, il y a encore espoir de guérison. Dès le commencement, le *camphre*, puis le *veratrum* doivent être employés ; peut-être aussi *laconit VIII^{oo}*, répété quatre fois dans l'espace d'une heure, ou *l'ipécacuanha I^{oo}* ou *II^{oo}* ; si l'on n'obtient aucune réaction vitale de l'usage de ces remèdes, il sera bon de recourir au *laurocerasus* ou au *carbo vegetabilis*, comme moyen au moins susceptible de réveiller la susceptibilité organique. On donnera ensuite le *veratrum*.

Les maladies qui résultent d'une transformation du choléra, doivent être traitées par les moyens qui leur sont propres. Nous ne pouvons donc nous en occuper ici.

On donnera aux malades, pour toute boisson, de l'eau froide ou, s'il se peut, frappée de glace. On ne leur permettra quelque nourriture légère, telle que panade au gras très-claire, crème de riz, d'orge ou d'avoine, pâtes de Gènes, etc., que lorsque la convalescence sera confirmée, et on la rendra successivement plus substantielle en les soumettant à toutes les exigences du régime indiqué à l'article des *Pré-servatifs*. Cependant dans les cas qui offrent le moins de danger, et où la maladie se prolonge, il convient de soutenir les forces du malade par quelque peu de bouillon ou autres aliments appropriés à la force et à la constitution du malade. Après la guérison, et dans la convalescence, s'il reste de la faiblesse, elle cédera facilement au *china III^{oo}*.

Je n'ai indiqué que les formes les plus fréquentes sous lesquelles le choléra peut se présenter, et les médicaments les plus efficaces. J'ai restreint ces derniers au plus petit nombre, afin de simplifier autant que possible le traitement et d'en rendre l'intelligence et la conduite plus facile aux personnes étrangères à l'art.

CLINIQUE MÉDICALE.

PAR LE D^r CHARGÉ.

Le 9 janvier dernier, Émile B. . . . , âgé de 8 ans et demi , d'une constitution robuste , n'ayant jamais été sérieusement malade , d'un tempérament lymphatique , après avoir toussé pendant quelques jours d'une toux assez insignifiante pour n'être remarquée ni par la sollicitude de sa famille , ni par la surveillance éclairée du pensionnat dans lequel il était placé , fut pris dans la matinée de malaise et de frissons , ce qui ne l'empêcha pas de prendre son repas à midi , comme d'habitude. A 2 heures . pendant l'étude , tout à coup il poussa un cri plaintif et fut aussitôt en proie aux angoisses d'une oppression excessive ; sa respiration demeura accélérée , bruyante , avec un sifflement effrayant ; la toux rauque , sèche , amena à de courts intervalles des quintes prolongées et très-pénibles. Pendant les quintes de la toux les membres s'étendaient spasmodiquement ; après la toux il restait de l'étouffement et un sentiment d'étranglement à la gorge.

Immédiatement un médecin fut appelé , et celui-ci , des plus honorables et des plus habiles , prononça dès son arrivée , le nom de croup , et jugea le cas assez grave puisqu'il prescrivit une application de sangsues au cou , et la potion suivante :

Sirop d'ipécacuanha , 90 grammes.

Tartre stibié , 1 décigramme.

Eau de laitue , 90 grammes.

Mais le professeur , justement effrayé de la responsabilité que faisait peser sur lui le diagnostic et le pronostic du médecin , n'eut rien de plus empessé , tandis que l'on courait

chercher les sangsues, que de ramener l'enfant dans sa famille.

Ayant l'habitude de se confier exclusivement en l'homœopathie, le père de l'enfant refusa obstinément de suivre les conseils du médecin appelé en premier lieu.

Cependant, l'état de l'enfant ne s'améliore pas, la respiration devient de plus en plus difficile, accélérée, bruyante, sifflante; la toux est rauque, creuse, sèche, les accès se rapprochent, la face se colore, la jactation est extrême, il y a fièvre brûlante, etc.

A 4 heures, le docteur Gillet fait prendre à l'enfant une goutte *aconit* 12^e dilution.

Je n'arrive, moi, qu'à 7 heures, 3 heures après la visite du docteur Gillet, et 5 heures après le début foudroyant de la maladie; aussi ce n'est pas sans émotion que je trouve cet enfant dans l'état suivant :

Angoisse excessive, face rouge et bouffie, yeux larmoyants, hagards et parfois proéminents, fortement injectés, les ailes du nez sont convulsivement agitées, la tête est violemment portée en arrière, le tronc étant maintenu relevé; tuméfaction de toute la région sous maxillaire, douleur du larynx à la moindre pression; chaleur brûlante à la peau, pouls dur, fréquent à 130 pulsations, les carotides battent avec une violence extrême; décubitus dorsal impossible; l'enfant est assis et quoique très-docile, il s'agite et ne peut garder la même position: voix rauque, grave; toux stridente, sèche, brève, qui revient à des intervalles rapprochés par quintes et qui s'accompagne d'aphonie et de signes de suffocation imminente; après la toux, efforts de vomissements comme s'il voulait détacher quelque chose du gosier; dans la rémission des quintes le passage de l'air à travers la trachée et le larynx est accompagné dans l'expiration d'un roufflement; dans l'inspiration, d'un bruit pénible, aigu, de sifflement et de bruissement qu'on peut entendre de fort loin. L'expiration est plus courte que l'inspiration.

Tel est l'ensemble des symptômes que je relevai en un clin d'œil, et encore je fus heureux d'entendre dire, par tous les membres de la famille présents autour du lit de l'enfant, que depuis le médicament pris à 4 heures, suivant la prescription du docteur Gillet (*aconit*), les symptômes avaient, en général, perdu de leur acuité, que les quintes de toux, par exemple, avaient été moins fréquentes et moins prolongées. Je répétai *aconit* 3 globules 12^e dilution sur la langue, et j'envoyai chercher la potion suivante : *aconit* 6 gut. j, *caudist.* 100 gram., à prendre par cuillerées.

A 8 heures : sueur abondante, le pouls est moins dur et moins fréquent, les quintes ont été encore plus éloignées, mais l'oppression et la toux persistent avec les caractères que je leur ai assignés. *Spongia* 3/12 tout à la fois. Toutes les vingt minutes une cuillerée d'*aconit*.

A 9 heures : dans l'intervalle des accès, l'enfant retombe abattu dans la position presque horizontale et il dort.

A 11 heures : tous les symptômes se sont amendés au point de ne plus me laisser d'inquiétude légitime ; dans les efforts de vomissements il y a eu expuition de matières filantes et muqueuses, la toux est moins rauque, mais la respiration est toujours aussi bruyante avec accès d'étouffement.

Je prépare deux potions, une avec *spongia* 4/30, dans 6 cuillerées à bouche d'eau ; l'autre, avec *hepar sulfuris* 3/30, encore dans 6 cuillerées d'eau, à prendre une cuillerée toutes les heures, en alternant ; pour boisson, eau gommée tiède.

Sous l'influence de cette médication exclusivement et strictement suivie toute la nuit, l'état naguère si pénible de l'enfant, s'améliore de plus en plus, et à 4 heures du matin, sommeil paisible qui n'est plus troublé par aucune angoisse ; la respiration est libre, la toux rare et catarrhale, la voix naturelle, le pouls reste seul accéléré.

La potion d'*aconit* est reprise à 6 heures du matin, de deux en deux heures une cuillerée.

A midi : absence complète de toute souffrance, l'appétit est prononcé, suspension de tout remède; un bouillon est permis.

A 6 heures du soir, soupe légère.

Le 11, à 7 heures du matin, l'enfant a dormi toute la nuit.

Le 11 au soir, il a passé une grande partie de la journée levé et occupé de ses jeux. Toux rare et sans caractère.

Le 12, rétablissement complet.

Réflexions.

Ce fait est digne de prendre place dans les annales de l'homœopathie, parce qu'il témoigne hautement de la puissance de notre thérapeutique dans les cas les plus graves et les plus rapidement mortels s'ils sont abandonnés à eux-mêmes ou livrés, ce qui revient au même (ce qui est pire encore), à une médication exclusivement *rationnelle*; mais si heureuse que soit cette guérison, elle n'a rien qui doive étonner les médecins homœopathes; d'entre tous il n'en est pas un seul qui ne puisse mettre en avant des faits aussi concluants et aussi remarquables. L'homœopathie a pour résultat de restreindre de plus en plus le domaine de l'incurabilité, soit qu'on la place sur le terrain des maladies aiguës, soit qu'on l'invoque pour les victimes inévitables des maladies chroniques.

Pour ne parler ici que de la maladie qui fait le sujet de l'observation, maladie si redoutable, qu'on la considère comme le fléau du premier âge, nos devanciers, les partisans de l'allopathie, nous donnent à son égard un exemple trop douloureux de leur incertitude et de leur impuissance. Tandis qu'ils ne sont pas même d'accord sur les effets que l'on est en droit d'attendre des évacuations sanguines, puisque les uns préconisent ces dernières dans tous les cas, et que les autres tels que MM. BRETONNEAU, GUERSENT, NONAT

ET TROUSSEAU écrivent que la saignée est plutôt nuisible qu'utile dans le traitement du croup (1). La saignée, soit générale, soit locale, n'est point un moyen curatif, puissant, et n'arrête pas d'une manière frappante les progrès de la maladie (Valleix)... Tandis qu'il existe dans cette science des opinions aussi divergentes sur la valeur du premier agent thérapeutique qui est le plus généralement, je dirai presque universellement, mis en usage, quelques centaines de médicaments peuvent à leur tour invoquer en leur faveur l'autorité d'un ou de plusieurs noms. Ainsi, ont été vantés, préconisés, puis abaissés, quittés et repris : le *musc*, le *sénéga*, le *mercure*, l'*alun*, l'*ammoniaque*, l'*émétique*, l'*ipécacuanha*, la *digitale*, le *camphre*, le *sulfate de potasse*, les *purgatifs*, l'*hydriodate de potasse*, le *sulfate de cuivre*, le *nitrate de potasse*, le *nitrate de cuivre*, le *nitrate d'argent*, les *vésicatoires*, la *trachéotomie*, etc., etc., etc., etc. — Stériles richesses dont l'étalage pompeux suffit à peine pour séduire quelques jeunes néophytes, mais qui, aux yeux de l'homme sérieux, mûri dans la pratique, déguise le dénuement le plus complet.

Quelle main pourra se dire d'avance assez heureuse pour aller puiser à une source aussi impure le médicament justement souhaité et impatientement attendu ? Quel fil conducteur sauvera de ce labyrinthe inextricable les plus intrépides allopathes ?... Et ils persistent, aveugles qu'ils sont, à vomir des injures contre ceux de leurs collègues qui étaient condamnés comme eux à se traîner dans les ténèbres, mais qui, plus heureux qu'eux, ont avidement saisi le premier rayon de lumière qui leur est apparu.

Cette lumière, c'est l'homœopathie. Forte de son principe qui est la grande loi thérapeutique, *similia similibus*, elle a eu bientôt trouvé contre le croup les véritables remèdes, c'est-à-dire, ceux qui portaient en eux la puissance d'en-

(1) Bull. de thérap. — *Abeille méd.* 1re. année, février 1844.

raier la maladie et de l'effacer avec autant de promptitude que la force vitale pervertie en avait mis à la faire naître et à la développer.

Dès long-temps elle a mis hors de doute cette vérité, et sa démonstration repose sur des faits nombreux, authentiques contre lesquels viennent se briser les raisonnements spécieux.

Ces faits pullulent partout aujourd'hui, dans toutes les contrées, dans toutes les villes, dans tous les hameaux, et l'allopathie seule, faute de les comprendre, s'obstine à les nier.

Pourquoi ne les comprend-elle pas? Parce qu'elle est engagée dans une mauvaise voie, dans un impasse sans issue, où elle est condamnée à périr si elle ne revient pas sur elle-même pour se frayer une nouvelle route. Elle voit toutes les maladies dans les lésions de texture, dans le changement matériel survenu dans le tissu de nos organes, tandis que cette lésion, loin de constituer la maladie tout entière, n'en est jamais que le résultat, la part secondaire, celle sur laquelle il ne faut pas s'appuyer pour marcher avec succès dans la thérapeutique.

Toute maladie est vitale, exclusivement vitale à son début, et pour prévenir la lésion organique qui est la cause matérielle de la mort, pour la guérir, quand elle existe, le plus sûr moyen, le moyen le plus prompt, c'est de s'adresser à cette force vitale perturbée, et de s'adresser à elle avec des agents dynamiques qui aient une action sur elle.

D'ailleurs, parce qu'elle ne sait pas comprendre les faits que nous déroulons sous ses yeux; parce qu'elle ne veut pas les comprendre, l'allopathie est-elle fondée à les nier?

Rien n'est brutal comme un fait, on l'a dit, il y a long-temps, et c'est vrai. Si donc, les faits que l'homœopathie déroule publiquement, au grand jour, sont réels, en vain voudra-t-on les étouffer, leur cri est plus fort que celui

des hommes ; ils surgiront tôt ou tard, et il faudra que la doctrine qui les avait repoussés ou les accepte et se modifie par eux , ou que devant eux elle recule et disparaisse (1).

Mais la négation a pour elle un immense avantage, elle est facile, elle clôt la discussion du premier coup, elle autorise à négliger de nouvelles études , si pressant que s'en fasse sentir le besoin , si impérieusement que le réclament la santé et la vie des hommes. Quand on s'est déclaré l'ennemi acharné de l'homœopathie, sans connaissance de cause , n'importe ! Par l'entraînement de mauvaises passions, n'importe ! On n'y regarde pas de si près ! Nier les guérisons homœopathiques, c'est une satisfaction pour soi , c'est une justification pour les autres ; nier, c'est gagner la partie sans l'avoir engagée ; c'est abandonner l'arène sans y être entré ; c'est la douce consolation de se proclamer vainqueur sans avoir couru les chances d'être vaincu.

Ainsi le veulent nos détracteurs.

Que niera-t-on dans le fait que j'ai cité ? On niera, on a nié que l'enfant ait eu le croup. Je pourrais invoquer l'opinion du confrère qui, le premier et cinq heures avant moi , avait porté le diagnostic que je défends, confrère dont la compétence ne saurait être contestée par personne ; je pourrais en appeler au témoignage de toutes les personnes qui ont assisté à cette scène douloureuse et qui ont eu le cœur déchiré par cette toux stridente que les savants officiels ont de tout temps comparée au *cri d'un jeune coq*, à l'*aboiement d'un jeune chien*, au *bruit que fait entendre une scie mal aiguisée en action sur du bois dur*, etc. Les termes choisis de la comparaison sont d'une trivialité telle, que les personnes dont je parle, sans être médecins, étaient parfaitement aptes à juger s'il y avait ou non analogie entre la toux du malade et tous ces bruits. Mais je dédaigne de telles preuves ; je

(1) ANDRAL, *Précis d'Anatomie pathologique*.

les repousse parce que la science ne les admet pas, et que pour mon compte, je ne consentirai jamais à me dessaisir des armes scientifiques à l'usage de nos adversaires. Pour être homœopathe, ces armes ne nous sont pas moins familières; en vain voudrait-on le faire supposer.

Qu'avait donc mon jeune malade, s'il n'avait pas le croup? Quelle affection autre pouvait-il avoir?

On m'accordera bien, sans discussion, que le larynx et la trachée-artère étaient le siège anatomique de la maladie. Ce point établi, passons.

Les maladies aiguës du larynx ont été, suivant les autorités les plus modernes et les plus incontestées, divisées et désignées ainsi qu'il suit :

- 1° Laryngite simple aiguë;
- 2° Laryngite œdémateuse (œdème de la glotte);
- 3° Laryngite striduleuse (pseudo-croup, faux croup);
- 4° Laryngite pseudo-membraneuse (croup.)

La laryngite œdémateuse (œdème de la glotte), a été le plus souvent observée dans la convalescence des fièvres graves et sur des individus affaiblis par des maladies antérieures, atteints surtout de laryngite chronique; elle affecte le plus ordinairement une forme subaiguë et chronique; elle n'est pas accompagnée de turgescence inflammatoire. Par tous ces motifs je suis obligé de la séparer des affections avec lesquelles pourrait être confondue celle que j'ai eu à traiter.

La laryngite striduleuse (pseudo-croup), décrite dans plusieurs ouvrages sous le nom d'*asthme aigu* de Millar, n'est jamais accompagnée de fièvre (*Dict. de méd.*, en 25 vol, art. *croup*. Guersent). Les auteurs s'accordent à dire que dans l'affection qui nous occupe il y a peu ou point de fièvre. l'accélération du pouls et l'augmentation de la chaleur ne sont jamais portés à un degré extrême. (VALLEIX, page 285, tome 1) et dans mon observation, la chaleur a été brûlante, l'accélération du pouls extrême

dès le début; serait-il possible de méconnaître des différences aussi tranchées ?

Il me reste à établir le diagnostic différentiel entre la laryngite aiguë simple, et la laryngite pseudo-membraneuse (croup). La gravité de ces deux affections est loin d'être la même, mais il ne faudrait pas croire pourtant que la première, la laryngite aiguë intense, la seule qui puisse soutenir le parallèle avec le cortège des symptômes que j'ai relevés chez mon enfant, fût une affection trop peu sérieuse pourqu'il n'y eût pas déjà quelque mérite à en triompher dans quelques heures. VALLEIX en parle en ces termes : C'est une des affections dont la marche est la plus rapide. La mort est une terminaison fréquente de cette espèce de laryngite, surtout chez les enfants. Aux cas de mort cités par Constant, je pourrais en joindre d'autres en assez grand nombre, empruntés aux auteurs anglais. . . .

Donc, l'affection que j'ai guérie n'eût-elle été qu'une laryngite aiguë intense, mon observation n'en serait pas moins très-remarquable et le traitement homœopathique un immense bienfait.

Mais j'avais à combattre plus qu'une laryngite aiguë simple; la marche très-rapide de la maladie, l'intensité peu commune des symptômes appuyent mon affirmation. Entre la laryngite aiguë simple et la laryngite pseudo-membraneuse, considérées au point de vue de leurs manifestations symptomatiques, y a-t-il à établir une distinction plus marquée que celle inhérente à une marche plus ou moins rapide, à une intensité plus ou moins redoutable.

Il ne manque donc à mon observation que le caractère anatomique du croup.

Le caractère anatomique du croup est la production d'une fausse membrane. Or, je n'ai pas à montrer de fausse membrane, donc ce n'était pas un croup que j'avais à traiter.

J'apprécie toute la logique de ce syllogisme; et quoique

je connaisse plus d'un praticien qui se flatte d'avoir guéri par des sangsues, non pas un, mais plusieurs croups, sans avoir jamais été à même de montrer une seule fausse membrane comme pièce de conviction, je veux bien accepter pourtant, de bonne grâce, l'argumentation dans toute sa rigueur. Pour la crouler, il me suffira de démontrer que si, à l'autopsie, on est convenu de prendre pour base de la classification des maladies les altérations anatomiques, chez l'homme vivant, il faut bien se réduire à accepter une autre base, et que cette base n'est pas autre chose, ne peut pas être autre chose que les symptômes qui forment le côté objectif de la maladie.

Oui, la fausse membrane est le caractère anatomique du croup; mais il faut ajouter le caractère final du croup qui a suivi sa marche naturelle. Car, vous et moi, que voyons-nous dans cette fausse membrane? que nous est-il permis d'y voir? Rien autre chose que la lésion, c'est-à-dire, le produit de la maladie, le résultat du travail pathologique qui s'est opéré dans le larynx, travail dont les symptômes énoncés étaient la traduction, la manifestation extérieure. Or, si ce travail est accompli, le résultat doit être palpable, évident; et aussi dans le croup abandonné à lui-même, ou, ce qui est la même chose, attaqué par des agents thérapeutiques qui n'ont sur lui aucune action, la fausse membrane est là pour attester à l'anatomiste la nature de l'affection à laquelle le malade a succombé. Mais que faut-il pour qu'elle manque, pour qu'elle ne soit jamais formée? Il faut que le travail engendreur soit arrêté dans sa marche; d'où il suit que, sans changer de nature, un travail morbide peut avoir ou n'avoir pas les mêmes résultats; que les mêmes symptômes d'une seule et même maladie peuvent être ici le prélude d'une mort prochaine, et là peuvent soudainement faire place à la santé, suivant que l'art sera intervenu avec plus ou moins de puissance, ou, en d'autres termes, que le médecin se sera

rendu, ou non, maître de la maladie. Vous ne pouvez échapper à cette vérité, du bénéfice de laquelle vous jouissez d'ailleurs, vous les premiers, sans contestation. De deux fièvres intermittentes pernicieuses, exprimées par les mêmes symptômes, et résultant de la même intoxication, l'une, abandonnée à elle-même ou mal traitée, est inévitablement suivie de la mort au troisième accès ; l'autre, attaquée par son spécifique, frappe deux fois seulement pour ne plus revenir. Niez-vous l'identité de nature des deux maladies, parce que les résultats sont différents ?

Autre fait qui me servira à prouver que, même les partisans les plus outrés de l'école anatomique, ne sont pas conséquents avec eux-même, quand ils exigent de nous que nous mettions sous leurs yeux le caractère anatomique d'une maladie, avant d'en déterminer la nature. Deux malades se présentent avec céphalalgie, prostration des forces, stupeur, diarrhée, météorisme, sensibilité dans l'abdomen, dans la région iliaque droite ; gargouillement par la pression sur la moitié inférieure de l'abdomen, épistaxis fréquente, etc., etc. Quinze jours après, l'un a succombé, et l'autopsie vous permet de constater la tuméfaction et l'ulcération des follicules intestinaux ; l'autre malade, plus heureux, guérit par les seules forces de la nature. Chez le premier, vous avez vu, constaté, le caractère anatomique de la maladie ; chez le second, ce caractère est demeuré profondément caché pour vous, et pourtant vous n'hésitez pas à considérer ces deux faits comme deux cas de fièvre typhoïde, parce que l'expression symptomatique a été parfaitement semblable.

Que si l'on m'objectait que l'exemple est mal choisi, parce que dans ces deux cas la même lésion s'est reproduite, et que, pour être cachée à nos yeux chez le second malade, elle n'en a pas moins existé, je ferais observer que j'ai eu le soin de citer deux maladies abandonnées à leur marche naturelle, et que j'admets très-bien qu'un travail pathologique iden-

tique doit produire deux fois le même résultat ; mais cet exemple n'en est pas moins utile pour réduire à néant l'obligation que vous nous imposez de vous présenter le caractère anatomique d'une maladie pour preuve de son existence. Dans les deux cas de fièvre typhoïde, précités, la similitude des symptômes ne vous a-t-elle pas suffi, à vous, pour admettre la similitude de l'affection ?

Quæ artem solum modo ornant, sunt minus utilia et ferè superflua ; quæ verò ad curandum morbum faciunt, sunt essentialia et maximè necessaria ; nam in his VERA medicina versatur.

Tout ce qui ne tend qu'à l'embellissement de l'art est peu utile et presque superflu ; mais ce qui contribue à guérir les maladies est essentiel et très-nécessaire ; là se trouve la véritable médecine (STOERCK).

RÉFLEXIONS

A propos de la guérison d'un Croup,

PAR LE D^r TURREL.

Y a-t-il des maladies spécifiques ? A quels caractères peut-on les reconnaître ? Telles sont les questions que l'on s'est posé bien souvent et qui n'ont pas reçu de solution satisfaisante, parce qu'on ne les avait pas étudiées au point de vue convenable, et que l'on manquait d'une base solide pour asseoir une classification rigoureuse.

Ce principe fondamental, cet axiome, nous l'avons puisé dans l'aphorisme antique : *naturam morborum curationes ostendunt*. C'est par les médications que se révèle la nature des maladies. En acceptant cette proposition, l'école homœo-

pathique la définit rigoureusement et lui donne une valeur scientifique qu'elle n'avait pas.

Hahnemann, en montrant à ses disciples l'inutilité des efforts de l'allopathie, uniquement tournés vers la recherche de la nature intime des maladies, a frayé la route nouvelle qui doit nous conduire à peu près au résultat si vainement cherché par nos adversaires. Nous disons à *peu près*, car n'ayant pas la prétention de dire le dernier mot sur le mécanisme vital de la maladie, c'est-à-dire, sur son mode de formation, sur les causes à jamais cachées qui déterminent dans le corps humain la formation de la fibrine en excès, le développement des tubercules, etc., l'homœopathie se contente de choisir les remèdes qui doivent agir le plus efficacement possible contre les manifestations de la maladie. Elle aura atteint le *summum* de la perfection lorsqu'elle pourra dire à coup sûr : à tel groupe de symptômes correspond infailliblement tel médicament ; c'est ainsi qu'elle veut connaître la nature des maladies, c'est de cette manière qu'elle entend l'aphorisme que nous avons cité.

Pour les disciples de Hahnemann, les remèdes dont les effets étudiés sur les organismes sains ont la plus grande similitude possible avec les symptômes morbides observés, sont les spécifiques de la maladie, parce qu'ils la guérissent à coup sûr ; à ce point de vue, tous les médicaments homœopathiques seraient des spécifiques ; mais comme les manifestations pathologiques sont en général très-variées et si complexes, que deux maladies en apparence identiques pour un observateur superficiel deviennent pour l'homœopathe parfaitement distinctes et nécessitent des remèdes différents, il s'ensuit que nous ne pouvons pas retourner notre proposition et dire que toutes les maladies sont spécifiques, puisqu'elles sont guéries par des médicaments spéciaux. Nous ne donnerons cette dénomination qu'aux états morbides qui, dominés par une cause puissante, mais inconnue dans son

essence, réclament, pour être guéris, les mêmes médicaments, quels que soient l'âge, le tempérament, le sexe, l'état moral du malade.

Ainsi limitées, les maladies spécifiques se resserrent dans un cercle bien circonscrit, et nous en avons un très-petit nombre à conserver dans nos classifications.

La Syphilis n'est pas une maladie spécifique, car le *mercure* n'est pas, quoiqu'on en ait dit, applicable à toutes ses formes. Le chancre, à bords taillés à pic comme par un emporte-pièce, à fond grisâtre, est spécifique parce qu'il est guéri par *mercure*.

La Fièvre intermittente n'est pas une maladie spécifique, car elle n'est pas invariablement guérie par le *quinquina*. La fièvre à trois stades avec soif pendant le froid suivi de chaleur et de sueur, est spécifique parce qu'elle est toujours guérie par *china*.

La Variole est une maladie spécifique. *Aconit* au début, *soufre* et *mercure* alternés, *rhus* quelquefois, triomphent des cas les plus graves. Dans le nombre, encore petit de varioles que j'ai eues à traiter, aucune, même des plus confluentes, n'a été suivie de stygmates varioliques, parce qu'elles avaient été combattues par *mercure* dans la période de suppuration. Le nombre de mes observations est de neuf.

La Scarlatine est une maladie spécifique. *Belladone* est toujours indiquée.

La Rougeole est une maladie spécifique. *Pulsatille* en triomphe toujours.

Enfin, l'une des maladies les plus graves qui attaquent le jeune âge, le *Croup*, est aussi une maladie spécifique. Désespoir et terreur de l'allopathie, cette affection, si meurtrière, est pour l'homœopathie la plus simple et la plus facile à traiter.

Comme la saison de cette maladie, quelquefois épidémique, n'est pas encore passée, nous rapporterons un fait

assez récent de notre pratique comme exemple de traitement et justification de la proposition que nous avons avancée.

Observation.

Servan (Gustave), enfant de 4 ans, demeurant à la Garde, près Toulon, constitution robuste, tempérament sanguin, est pris, le 10 novembre 1848, d'une toux violente et rauque, qui se renouvelle par accès, à intervalles assez rapprochés, et éveille la sollicitude des parents, qui font appeler le médecin du village. Celui-ci reconnaît le croup commençant, et se hâte de faire une application de huit sangsues à l'angle des mâchoires et de prescrire le *tartre stibié*. — Des vomissements abondants procurent du soulagement et éloignent les quintes, mais le malade plus calme dans la journée du 11, est pris dans la nuit d'une toux croupale violente avec imminence de suffocation. Excité à vomir par l'émétique et des titillations de la luette, l'enfant expulse des lambeaux de fausses membranes. Il est mieux dans la matinée du 12, et les quintes s'éloignent, mais la nuit est encore terrible, et le médecin rendu prudent par deux succès qui avaient eu, dans sa petite localité, un fâcheux retentissement, demande à s'adjoindre un confrère de la ville. Je suis appelé le 13 au matin.

L'enfant est pâle et triste, sa respiration est sifflante, la toux est rauque et creuse; depuis le matin il a refusé de prendre sa potion stibiée; le pouls est fréquent et petit; la famille désespère de la guérison. Je prescris *aconit* 6/6, à prendre par cuillerée de demi heure en demi heure, et je laisse une potion avec *spongia* 3/12, à commencer une heure après que la première aura été achevée.

Le lendemain 14, j'apprends que la nuit a été moins mauvaise que les précédentes; je trouve l'enfant moins abattu; il a dormi pendant quelques heures, et les accès de toux ont

été moins rapprochés et moins violents. Le pouls s'est relevé, mais il conserve de la fréquence. Bouillon : *hepar sulf* 3/6 , aq. 150 ; *spongia tosta* 3/6 , aq. 150 , alternés d'heure en heure.

Le 15 , je trouve l'enfant plein de gaieté , demandant à se lever et à jouer. Il réclame des aliments. Il n'a pas eu de quintes croupales , la toux est devenue simplement bronchique , et le médecin du village ne peut revenir de sa surprise en voyant les merveilleux résultats de causes , en apparence si faibles et si petites. La toux de rhume persista encore quelques jours et disparut sous l'influence de *sulph.* 2/30 , dans une potion de 100 gr. d'eau distillée.

Rien de plus simple que le traitement du croup , rien de moins imprévu , rien de mieux ordonné par avance , rien de plus certain dans les résultats. Aussi , considérons-nous le croup comme le type le plus parfait des maladies spécifiques , et comme la plus facile à guérir. A moins de complications étrangères à la maladie , tout cas de croup est guérissable entre les mains du véritable médecin. — Avis aux mères et à l'allopathie.

PARALLÈLE

**Entre la Médecine ancienne (ALLOPATHIE) et la
Médecine moderne (HOMŒOPATHIE),**

PAR UN MÉDECIN HOMŒOPATHE,

Qui a long-temps pratiqué la méthode allopathique.

L'ancienne école est désunie dans ses principes. Il est un seul point sur lequel elle se montre unanime , c'est dans son opinion sur l'homœopathie qu'elle déclare la plus absurde des

absurdités ; mais demandez aux allopathes sur quoi repose leur assertion , les voilà encore désunis.

L'école nouvelle est UNE dans ses principes , UNE dans sa défense , UNE dans les reproches qu'elle adresse à sa rivale.

L'ancienne école offre ceci de particulier , que les plus savants et les plus loyaux de ses adeptes s'écrient , comme Salomon , que leur savoir est une bien triste chose.

L'école nouvelle triomphe par la simplicité , la clarté , la certitude de sa doctrine , et tous ses disciples , animés de la même ardeur , sont unanimes à proclamer ses immenses bienfaits.

A considérer les deux écoles dans leur manière d'agir , il est une différence bien autrement importante.

L'ancienne école rationalise , c'est-à-dire , généralise ; la nouvelle individualise. L'ancienne prend les caractères généraux , hypothétiques , des maladies , et dirige contre eux les propriétés générales , hypothétiques , des médicaments . La nouvelle ne s'attache dans les maladies , qu'à ce qui est particulier , sûrement apprécié et indubitable , et cherche à le combattre parce qu'elle sait de particulier , de sûrement expérimenté et d'indubitable sur le compte des médicaments.

La science de l'ancienne école n'a aucune vérité-principe ni dans sa nosologie , ni dans sa matière médicale , ni dans sa thérapeutique ; mais elle est riche , très-riche en hypothèses et en théories. Ce qui est cause que chaque praticien , prenant pour guide les idées qu'il lui a plu d'adopter , diffère toujours plus ou moins de ses collègues et que ces variantes se trahissent trop souvent auprès des malades par les sons les plus discordants. La science de la nouvelle école , définitivement assise sur une base immuable , ajoute constamment des découvertes nouvelles et impérissables aux trésors thérapeutiques qu'elle possède déjà , puis elle n'a jamais besoin d'hypothèse au lit du malade ; ce qui rend toute dissidence impossible entre ses partisans ,

L'ancienne école a, en pathologie, des noms hypothétiques de maladies, et en matière médicale, des dénominations hypothétiques; partout, les spécialités disparaissent sous des termes généraux bien ronflants; partout, l'observation et l'expérience manquent de certitude et de pureté. La nouvelle école n'exige que des faits spéciaux, des observations pures; elle écarte toutes les hypothèses quand il s'agit de guérir; elle prend les phénomènes morbides tels qu'ils se présentent, sans y rien ajouter d'hypothétique, puis, dans chaque cas particulier, elle choisit le médicament dont les symptômes ont le plus d'analogie, et en cela encore elle s'abstient de toute hypothèse.

Ne perdant jamais son but de vue, l'homœopathe se conduit au lit du malade comme le font tous les artistes qui ne prennent pour guide que l'observation et l'expérience pures, sans s'inquiéter d'explications, d'opinions, de conjectures, d'interprétations hypothétiques et d'expérimentations arbitraires.

Il ne peut pas y avoir d'observation plus pure que celle de tous les signes de la maladie, jusqu'au plus petit, ainsi que celle de tous les symptômes produits par un médicament. L'homœopathe choisit le médicament dont les symptômes ressemblent à ceux de la maladie, parce qu'une expérience préalable l'y autorise, non parce qu'il a un grand nombre d'exemples sous les yeux, mais parce que chaque cas, sans exception, atteste la vérité de sa loi thérapeutique.

Les guérisons opérées par l'homœopathie sont toujours la suite naturelle et nécessaire de la prescription, de même que le laboureur récolte du blé parce qu'il a semé du blé; au contraire, les guérisons de l'ancienne école sont constamment éventuelles, alors même que l'allopathie suit la voie purement empirique et ne place ses hypothèses qu'en seconde ligne.

En voici un exemple : un malade a la fièvre, une fièvre

intermittente; on lui donne du *quinquina* ou de la *quinine*, ou de la *chinoïdine*, il guérit. Maintenant on se demande :

1° Qu'est-ce que la fièvre ? Personne ne le sait. Il s'agit d'une fièvre intermittente, en quoi donc consistent l'essence, la nature et les propriétés de la fièvre intermittente ? On l'ignore, et c'est précisément pour cela qu'on bâtit des hypothèses à cet égard.

2° Pourquoi a-t-on donné du *quinquina* au malade ? Parce que c'est un fait connu que le *quinquina* guérit certaines fièvres ; mais le *quinquina* ne guérit pas toutes les fièvres intermittentes ; quelles sont celles que le *quinquina* a la propriété de guérir ? on l'ignore. Donc, c'est du hasard et du hasard seul que dépend la guérison du malade.

Le médecin homœopathe procède tout autrement. Il relève tous les symptômes du malade fébricitant jusqu'au plus spécial. Trouve-t-il que ces symptômes correspondent aux effets du *quinquina* essayé sur l'homme en santé, plus qu'à ceux de tout autre moyen connu et suffisamment expérimenté ? il donne par ce motif, et par ce motif seul, le *quinquina*. En homœopathie on obéit donc à une indication spéciale, infaillible ; on se décide pour le *quinquina* plutôt que pour tel autre médicament, en vertu d'un axiome, d'une vérité-principe, tandis que l'allopathie, même quand elle guérit avec le *quinquina*, se laisse dominer par l'empirisme et par (ce qui est son chef-d'œuvre) l'empirisme le plus grossier.

NOUVELLES DU CHOLÉRA.

Le choléra paraît continuer sa marche ascendante dans les départements du nord. Voici la note qui est arrivée au ministère de l'agriculture et du commerce le 31 décembre dernier.

Du 15 novembre au 29 décembre on a constaté dans les différentes villes du département du Nord, 246 cas de choléra bien évidents ; 142 se sont terminés par la mort, 57 par la guérison, et 47 sont en traitement. La ville de Lille, pour sa part, avait déjà perdu 44 malades, et 6 nouveaux cas s'y étaient développés le 30.

M. Levier écrit directement à l'Académie que le choléra vient de se déclarer avec intensité dans la commune de Feuchy (Pas de Calais). Dans une seule maison il y a eu 7 personnes d'atteintes, dont 4 ont déjà succombé.

(Extrait de la Gazette des Hôpitaux du 18 janvier.)

— M. Plouviez de Lille écrit à l'Académie nationale de médecine de Paris, que le relevé officiel des cas de choléra observés dans différentes villes du département donne, du 15 novembre au 29 décembre, 246 faits, dont 146 morts et 57 guérisons. Ainsi l'allopathie ne paraît pas devoir être plus puissante cette année qu'en 1832 !!!

— M. Magendie vient de signer, comme président du comité d'hygiène, des instructions sur les mesures à prendre dans le cas où le choléra viendrait à se développer ; nous nous promettons bien de reproduire ces instructions dans l'intérêt de nos lecteurs, et notre désir bien sincère est de n'avoir qu'à les faire suivre de courtes remarques,

**Lettre de la Société Hahnemannienne de Paris à
Monsieur le ministre de l'Intérieur.**

Paris, le 20 novembre 1848.

Monsieur le Ministre,

« Le choléra menace d'ajouter encore aux maux qui pèsent sur la patrie. Dans une aussi pénible conjoncture, il est du devoir de tout médecin de mettre les ressources dont il dispose au service du pays. Depuis longues années, déjà, deux doctrines fondamentales partagent l'opinion du corps médical : l'homœopathie est l'une de ces doctrines.

« Vous savez que, placée en face du choléra, l'ancienne école s'est trouvée sans moyen assuré de guérison. Vous savez aussi que la mortalité fut excessive pendant l'épidémie de 1832. Contre l'horrible fléau du choléra, l'homœopathie possède des moyens de guérison certains, si on les compare à ceux de l'ancienne école. Ces moyens ont reçu la sanction de l'expérience dans plusieurs contrées européennes, et notamment en Russie, en Hongrie et en Autriche.

« A Vienne, surtout, les expériences eurent un caractère officiel qui ne laisse aucune place au doute, puisqu'elles furent faites en présence du médecin, président du conseil suprême de santé. Leur résultat fut favorable

« Nous vous demandons, monsieur le ministre, d'être placés dans les conditions où l'empereur d'Autriche n'hésita pas à mettre les homœopathes de son pays, lorsqu'il leur concéda un hôpital temporaire, spécialement affecté au traitement des cholériques. Nous acceptons à l'avance la surveillance que vous jugerez convenable de nous imposer; nous la réclamons même, afin que les résultats obtenus aient un caractère officiel et indéniable.

« Ce faisant, monsieur le ministre, vous aurez rendu un double service au pays. Nous sommes intimement convaincus que vous aurez contribué à diminuer la mortalité parmi les

cholériques, et peut-être aurez-vous hâté le moment où l'homœopathie sera appréciée à sa juste valeur. Ce sera la première fois que les disciples de Hahnemann auront été mis en demeure de faire des expériences complètes et régulières. Comme il n'est aucune maladie où l'ancienne médecine avoue plus facilement son impuissance, vous pouvez accéder à nos désirs sans engager votre responsabilité comme homme et comme administrateur.

« Nous avons l'honneur d'être avec respect, monsieur le ministre,

Vos très-humbles et obéissants serviteurs.

Le président de la Société hahnemannienne,

Docteur GIRAUD.

Le vice-président,

Docteur CHANCEREL.

Le secrétaire-général,

Docteur LÉON SIMON.

L'initiative qu'ont prise en cette circonstance les membres de la société hahnemannienne honore leur caractère, et nous la considérons comme un témoignage irrécusable de leur dévouement aux intérêts les plus chers de l'humanité.

Puisse cette démarche, à laquelle doivent sûrement applaudir tous les hommes de cœur, être favorablement accueillie par un ministre de la République française.

Nous le souhaitons ardemment, sans oser l'espérer.

Nous donnerons la réponse de monsieur le ministre aussitôt qu'elle nous sera connue.

LE CHOLÉRA A MAGDEBOURG. — Du 11 au 26 septembre dernier, 515 malades ont été atteints par l'épidémie. De ce nombre 464 ont été traités par l'allopathie, et 51 seulement par l'homœopathie.

Sur les 51 malades soumis au traitement homœopathique,

42 ont été guéris, 9 ont succombé, c'est-à-dire, que la mortalité a été de 1 sur 4 malades 1/2, ou bien un peu moins de 18 pour 100.

Tandis que du côté de l'allopathie, sur 46 1/4 malades traités 288 sont morts, soit 1 sur 2, 0/4, ou bien 49, 5 pour 100 à peu près.

Les homœopathes ont donc sauvé 31 malades pour 100 de plus que les allopathes.

Dans ce siècle où tout se compte, où la quantité est tout, tandis que la qualité est fort peu de chose, ou même considérée pour rien, ce résultat a quelque chose d'assez concluant en faveur de l'homœopathie. Mais si nous tenons compte de la qualité des malades, qu'on me permette cette expression, le résultat sera plus favorable encore.

Ainsi, parmi les 9 malades que l'homœopathie a perdus, se trouvaient : 1° une femme de 64 ans, déjà malade d'un carcinome ulcéré du sein et qui n'appela le médecin que 24 heures après avoir ressenti les premières atteintes du choléra. Que pouvait faire la médecine contre une aussi terrible maladie qui avait eu 24 heures pour prendre tout son développement, et qui frappait sur un sujet miné par une affection déjà mortelle ?

2° Un second malade avait été beaucoup amélioré par le traitement, lorsque le dixième jour il mourut après avoir mangé du raisin et des prunes. A quelle cause doit-on rapporter la terminaison fatale dans ce cas ? A l'imprudence du malade.

3° Sur les 9 décès désignés, 4 malades sont morts entre les mains des homœopathes, après avoir reçu les secours de l'homœopathie, les uns, pendant 2 heures ; les autres, pendant 5 heures, c'est-à-dire, que l'homœopathie n'avait été appelée qu'après qu'ils avaient été soumis, *sans succès*, à toutes les autres méthodes du traitement.

Ces détails sont loin d'être superflus pour ceux qui ne se

bornent pas à faire une statistique brutale et qui veulent non-seulement compter, mais aussi apprécier les observations avant de les réunir. (*Non numerandæ sed perpendendæ observationes*).

LE CHOLÉRA A RIGA. — Dès le début, suivant le docteur Charles HENCKE, l'épidémie se présenta sous la forme de cholérine. Les malades étaient en proie à un froid prononcé, accompagné de crampes et d'une douleur pressive dans l'épigastre. Le pouls s'affaiblissait, et finissait par disparaître; le visage exprimait l'anxiété la plus grande; il y avait des vomissements et de la diarrhée.

« Le *camphre* fut un véritable spécifique pour cette forme de choléra ». (*Gazette homœop. de Leipsick*. Trad. du D^r Léon Simon fils. *Extrait du Journal de la Méd. homœop.* Paris, novembre et décembre 1848).

On administra le *camphre* en teinture sur du sucre ou dans de l'eau sucrée, répétant les doses de cinq en cinq minutes, jusqu'à ce que la sueur se fût établie. Et dans ce cas, si les crampes persistaient ou si elles reparaissaient sans que la sueur eût cessé, on redonnait une goutte de la teinture-mère de ce médicament.

Après le *camphre*, les médicaments qui ont le mieux réussi dans l'épidémie de Riga, sont : le *veratrum*, l'*arsenic*, le *secale cornutum*, l'*acide hydrocyanique* ou l'*hydrocyanate de potasse* (*kali hydrocyanicum*), enfin, le *jatropha curcas*.

Le *jatropha curcas* est le seul médicament nouveau sur lequel le docteur Hencke ait appelé l'attention des médecins homœopathes et encore les signes qui commandent son application n'ont-ils pas été suffisamment définis, (*Journal de la méd. hom.*).

QU'EST-CE QUE L'HOMŒOPATHIE ?

PAR LE D^r TURREL.

Expérimentale à son origine, comme toutes les sciences en travail de formation, la médecine consista d'abord dans un certain nombre de remèdes dont le secret était réservé à quelques privilégiés. La reconnaissance publique fit des êtres surnaturels de ces praticiens heureux, elle les défia même dans la personne d'Esculape. Les hommes habiles dans l'art de guérir qui figurent dans l'Illiade sont des fils de Dieux : ils ont reçu la tradition des recettes paternelles et sont qualifiés d'hommes divins. Nous retrouvons toujours, dans les temps héroïques de la Grèce, d'heureux guérisseurs qui sont en communication plus ou moins intime avec la divinité.

La tradition, l'observation ou le préjugé populaire font jusqu'ici tous les frais de la matière médicale ; mais bientôt l'esprit humain proteste contre cet empirisme grossier. Hippocrate et ses continuateurs portent le flambeau de la philosophie dans les études qui se rapportent à l'art de guérir ; mais par une réaction qui, bien que concevable lors de la première intervention du raisonnement dans le domaine des faits, n'aurait pas dû être aussi absolue, Hippocrate s'attache exclusivement à l'étude de la maladie. Il en examine avec une observation scrupuleuse et intelligente, les causes, la marche et les symptômes. Il s'attache à trouver le secret des guérisons spontanées ; il remarque qu'elles s'accompagnent ordinairement de certains symptômes qui jugent la maladie et auxquels il donne le nom de *crises* : il attribue à ces mou-

vements critiques une grande importance, et il s'attache à les favoriser et à imiter le plus possible les opérations de la nature. Il provoque les sueurs, la diarrhée, le vomissement. Il triomphe de la lassitude par le repos, des indigestions par la diète, des congestions par les évacuations sanguines, par les révulsifs et les dérivatifs. Le plus souvent, il se contente d'ordonner la diète et des boissons émoullientes, confiant à la nature le soin de la guérison qu'il savait expérimentalement devoir être d'autant plus prompte et certaine qu'il aurait moins intervenu. Hippocrate a reconnu que le médecin ne doit être que l'auxiliaire de la nature, et il a formulé, quelque part, la loi d'homœopathie que l'on retrouve aussi explicitement dans Celse : *similia similibus curantur*.

Comment se fait-il que ce trait de lumière ait été perdu ? que tant de siècles aient passé, tant de science et de travaux aient été dépensés pour aboutir à l'expectative, pour nous ramener par un cercle fatal à ce début de l'art de guérir, pour enchaîner les meilleurs esprits à cet immuable et glorieux premier anneau, dont ils ne savent pas se détacher, sans cesser d'y tenir par les chaînons intermédiaires ? Pourquoi les médecins les plus instruits parmi nos adversaires, sont-ils arrivés au scepticisme le plus désolant, à la négation la plus absolue de la science que cependant ils ont le triste courage d'appliquer tous les jours ? Nous n'aborderons que la solution scientifique de cette question, la solution humaine et individuelle étant du ressort de la philosophie.

Au début de cette longue et douloureuse lutte que l'humanité a engagée avec les causes de perturbation et de souffrances, les organismes plus robustes répondaient franchement et avec énergie à l'action de causes morbides simples et franches elles-mêmes. La méthode hippocratique fut donc suffisante dans le plus grand nombre des cas, et bien que les épidémies vinssent déjà dérouter toutes les combinaisons de l'hygiène la mieux calculée, comme ces grandes calamités

passaient pour des manifestations de la colère céleste, on comprend que l'étude du médicament ait pu être négligée, et que la thérapeutique d'Hippocrate se soit renfermée dans les limites que nous lui avons assignées ; mais depuis ces époques, le terrain de la pathologie a singulièrement changé. Des complications provenant de la détérioration de l'espèce humaine et du milieu dans lequel elle s'agite, ont rendu nécessaire l'emploi d'une thérapeutique efficace contre les désordres de toute espèce que l'imprévoyance humaine a développés en soi. Des infections variées, des virus à manifestations protéiformes, transmis et compliqués par la génération, par la combinaison aveugle des vices héréditaires, un développement inouï de l'excitabilité des appareils de l'innervation dont la prédominance s'établit d'une manière si fatale au sein de populations étiolées par le séjour et l'hygiène des villes, tels sont les éléments nouveaux dont le médecin doit tenir compte et se préoccuper. Comment les médecins hippocratiques ont-ils obéi à ces indications nouvelles ? C'est ce que nous allons rapidement examiner.

Hâtons-nous de dire que nous n'accusons pas ces médecins d'avoir méconnu les besoins d'une médication plus active que celle d'Hippocrate. Sans doute, ils se sont préoccupés des complications miasmiques infectieuses et virulentes qui ont surgi au sein des populations, mais c'est le plus souvent au profit d'une idée, dans le sens d'une doctrine, qu'ils les ont envisagées. Du reste, si nous nous séparons de l'école allopathique par la thérapeutique, nous nous y rattachons étroitement par les travaux accessoires, par les acquisitions importantes qui sont les auxiliaires obligés de l'art de guérir. Nous traitons exclusivement un principe de thérapeutique, et c'est au point de vue de la guérison des maladies, que nous allons examiner quel parti ont tiré les médecins de l'ancienne école, des admirables travaux d'anatomie physiologique et pathologique qui ont été accomplis par les plus illustres d'entr'eux.

Il était difficile, pour ne pas dire impossible, d'établir au début quels devaient être les rapports les plus naturels entre la maladie et le médicament. C'était là que devait être tourné l'esprit des médecins, c'était là le nœud du problème dont la solution devait donner une thérapeutique véritablement rationnelle. Malheureusement les termes n'en avaient pas été posés ainsi par Hippocrate, et les successeurs de ce médecin trop célèbre se fourvoyèrent à la suite dans l'étude exclusive de la maladie. Quant aux médicaments, ils devinrent l'objet de vues spéculatives qui se produisaient parallèlement aux théories nosologiques. Au lieu de se borner à étudier les symptômes et la marche des maladies, on voulut en connaître la nature intime, et sur ce point capital pour l'école allopathique, les théories les plus variées, les plus contradictoires ont occupé successivement et d'une manière exclusive, le domaine de la thérapeutique. On admit d'abord que toutes les maladies se produisaient par resserrement et par relâchement, *strictum et laxum*. Les remèdes qui guérissaient ces états opposés furent donc divisés en deux classes : les relâchants et les resserrants. Mais bientôt on s'aperçut que ces idées, qui simplifiaient à ce point la médecine, ne répondaient pas à tous les faits observés : de nouvelles théories surgirent alors, de nouvelles doctrines apparurent. Le chaud et le froid, le sec et l'humide vinrent jouer le rôle principal, et tant que le génie inventif qui les avait imaginées régna sans contestation sur le monde médical, on admit des remèdes chauds et froids, secs et humides. De nouveaux démentis donnés à la théorie régnante préparèrent l'avènement de théories nouvelles. A chaque fait qui sapait ses croyances, le médecin sentait par instinct, sinon par conviction raisonnée, l'impuissance et l'incertitude des règles dont on aidait son inexpérience. Aussi, désespérant d'un art problématique, effrayé de ce constant désaccord entre la parole du maître et le jeu de l'organisme souffrant, il cher-

cha dans une autre science l'appui qui lui manquait au sein de son école. C'est aux théories philosophiques régnantes qu'il demanda la certitude ; dédaignant l'observation entachée d'erreur, parce qu'elle se subordonnait à la doctrine, pour les creuses rêveries des philosophes et des métaphysiciens, il s'inspira successivement d'Aristote, de Ramus, de More, de Bacon, de Locke et de Descartes, de Condillac et de Reid continué par M. Cousin. L'histoire douloureuse de ces vaines transformations qui s'opèrent de siècle en siècle et que ne déconcertent ni les sarcasmes des sciences exactes, ni la raillerie de Guy-Patin et de Molière, on la trouve burinée avec une verve prodigieuse et un beau talent de critique dans l'exposé des doctrines médicales de Broussais. Mais il ne se doutait pas, l'ardent démolisseur, qu'il frappait impitoyablement sur lui-même et sur ses successeurs, car il n'apportait pas la première pierre d'un édifice nouveau ; réformateur incomplet, il allait seulement, après avoir ouvert une nouvelle porte à des pratiques meurtrières ou tout au moins dangereuses, se continuer par un filon puissant dans cette génération actuelle qui prend le nom d'éclectique.

Tout a été dit sur l'école moderne. On ne saurait, a dit un spirituel critique, faire un vêtement neuf en assemblant des lambeaux vieillis. Une science ne peut se constituer que lorsqu'elle possède une base, un axiome. Or, quel est l'axiome thérapeutique de nos contradicteurs ? Du reste, ce n'est pas en marchant dans la voie où l'on a fait si long-temps fausse route, que l'on peut espérer d'atteindre enfin la vérité. Nous ne pourrons y arriver [qu'en ouvrant des routes nouvelles, qu'en demandant nos inspirations à un *esprit nouveau*.

Quel rôle, en effet, a joué la thérapeutique au milieu de ces élucubrations plus ou moins ingénieuses, fruits éphémères d'une génération ? Qu'est-il résulté pour l'art de guérir, de cette dépense énorme de temps et de labeurs, qui ne se relie par rien aux travaux modernes ? Le mé-

decin de nos jours ne s'en occupe guère que par curiosité, recevant de ces confidences des siècles éteints, une impression de doute, de moquerie ou de regret, suivant la tournure de son esprit. Aux règnes de la bile et de l'atrabile, du sang et de la pituite, ont succédé ceux de l'inflammation et de la fièvre typhoïde. Les cadres nosologiques ont agrandi leurs casiers, les inflammations spécifiques, les infections miasmiques ou virulentes, les altérations humorales ont pu y prendre place, mais le traitement de ces maladies n'a pas fait un pas. Tous les jours les recueils scientifiques préconisent un nouveau remède auquel on fait un accueil empressé, ce qui déjà démontrerait l'insuffisance et l'incertitude de la thérapeutique. Puis vient l'expérience avec éclatans et sinistres démentis. En présence de ces déceptions incessantes et dans un cas urgent, il n'est sorte de hardiesse tenant du délire que ne tente un médecin à bout de moyens. L'un d'eux a osé, pendant le choléra de 1833, injecter de l'eau de mer dans les veines d'un cholérique, et pas une voix ne s'est élevée pour protester contre cette folie, parce que c'était la folie du désespoir d'un homme de bien, parce que tous ses confrères savaient les démentis que recevaient tous les jours leurs prévisions et leurs espérances, et que chaque moyen nouveau leur semble pouvoir être celui qui guérira sûrement et définitivement. Aujourd'hui M. Chomel déclare que la fièvre typhoïde se guérit mieux sans médication et en plaçant le malade dans de bonnes conditions hygiéniques que par le traitement le plus rationnel, et on le croit sur parole. Demain M. Serres préconise le *sulfure noir de mercure*, et aussitôt les médecins se précipitent sur ce nouveau remède et l'expérimentent jusqu'à nombreux démentis cliniques, avec la même confiance qu'ils avaient quelques jours auparavant pour le *quinquina* ou pour la saignée. Puis viennent d'autres travailleurs qui promettent ce qui tant de fois a été vainement promis. Sont-ce là, nous le

demandons, des allures scientifiques, rigoureuses, et ne comprend-on pas qu'il soit permis, après quelques mécomptes de cette nature, d'arriver à la négation, au scepticisme le plus complet ?

C'est à ce résultat qu'arrivent les plus intelligents des médecins allopathistes, lorsqu'ils sont retenus dans la mauvaise voie par une certaine paresse d'esprit, par de la fausse honte, ou par la crainte de compromettre une position acquise. Les autres restent intrépidement sous le coup de leurs mécomptes, dans la foi pour les paroles du maître, et se lavent les mains du sang de l'innocent. Et cependant la vérité est à côté d'eux, à leur portée, ils pourraient se l'assimiler et apprendre; mais il est pénible d'avouer que l'on s'est longtemps trompé, il est dur de désapprendre et d'étudier sur nouveaux frais, on craint d'entendre appeler lâcheté la désertion d'une erreur, l'abandon d'une cause mauvaise, et l'on aime mieux critiquer ce que l'on ne connaît pas, et médire, calomnier beaucoup afin qu'il en reste quelque chose. Nous aimons à croire qu'il y a dans ce fait plus de légèreté que de mauvaise foi.

Nous croyons avoir démontré que ce qui a frappé la médecine hippocratique d'une impuissance originelle, c'est d'avoir pris pour base, pour point de départ, la théorie de la maladie. Cet élément est essentiellement mobile et variable, car l'on ne parviendra jamais à la connaissance de la nature, de l'essence des maladies. Admettons toutefois qu'il fût possible d'y arriver un jour, on n'aurait pas encore établi la relation la plus naturelle entre la maladie et le remède, tout serait donc en question, et il dépendrait de la fantaisie ou du raisonnement de varier à l'infini les applications thérapeutiques dont la connaissance repose aussi sur des théories.

Une autre erreur non moins préjudiciable, c'est d'avoir considéré les maladies comme des manifestations régulières

et identiques dans l'espèce chez les différents individus. On a bien été forcé, il est vrai, dans la création des groupes artificiels, d'admettre des variétés de formes, et l'on a eu ainsi, par exemple, des fièvres typhoïdes à formes inflammatoire, ataxique, asthénique et bilieuse. Mais il y a loin encore de ce progrès au principe de l'individualisation que l'homœopathie a poussé jusqu'à ses dernières conséquences, entraînée logiquement qu'elle l'était par les déductions rigoureuses qui s'enchaînent à son point de départ.

Avec Hahnemann, en effet, la science de la thérapeutique est constituée. L'art de guérir procède comme toutes les sciences exactes; il part d'un axiome, d'un principe rigoureusement démontré par l'expérience et le raisonnement, et toutes les conséquences de la thérapeutique découlent invinciblement de ce principe. L'homœopathie n'a de théorie ni du remède, ni de la maladie. Pénétrée de l'esprit des sciences naturelles, cette doctrine, que j'appellerais volontiers doctrine de l'observation, étudie avec soin les manifestations morbides chez les différents individus, et c'est par l'ensemble des symptômes observés, qu'elle conclut au médicament à administrer. Ici, pas d'hésitation ni de divergence, les deux termes du problème sont faciles à étudier et leurs rapports faciles à déduire; voyons quels ils sont, et si l'esprit est satisfait après avoir parcouru le terrain fécondé par le génie de Hahnemann.

Nous avons dit que la maladie a été étudiée avec un soin tout particulier, trop exclusif par l'école allopathique, surtout en ce qui a trait aux altérations morbides des formes et des tissus; non contente de ces premiers résultats auxquels elle a donné une importance exagérée, puisqu'elle considérait les lésions des solides et des humeurs comme la cause de la maladie, tandis qu'elles n'en étaient que la conséquence ou plutôt qu'une partie de la manifestation, cette école rechercha les affinités naturelles des groupes nosolo-

giques dont elle fit arbitrairement des familles, les instituant, toujours en vertu de théories, en classes et tribus, catégories éphémères péniblement enfantées, échafaudage artificiel qu'un souffle devait détruire, et à l'édification desquels se sont épuisés les célèbres classificateurs des 18^e et 19^e siècles : Stahl, Hoffmann, Sauvages, Baumes et Pinel.

Pour Hahnemann, la maladie n'est que l'ensemble des symptômes par lesquels se manifeste l'état de souffrance de l'économie. Ces symptômes sont l'expression de la lutte engagée entre le *vis medicatrix* et une cause de trouble. Ce dérangement dans l'harmonie des fonctions, accuse des efforts plus ou moins fructueux pour rétablir l'équilibre rompu. Dans sa plus légère expression, la maladie peut être représentée par une simple réaction provoquée par l'application d'un modificateur peu énergique. A son plus haut degré, elle se traduit par des manifestations variées, par des formes insidieuses, par une lutte dont le terrain se déplace à chaque instant. La cause est alors un virus ou une infection miasmatique, à la première génération ou transmis héréditairement.

Dans cette lutte plus ou moins violente, le médecin homœopathe ne néglige rien. Sans attribuer une valeur exagérée à tel ou tel symptôme qui suffit souvent au médecin allopathe pour baser son diagnostic et instituer son traitement, il tient compte de toutes les manifestations anormales, il ne se décide à agir qu'après avoir observé l'ensemble des symptômes, soit dans l'ordre physique, soit dans l'ordre moral : il étudie l'hérédité, les maladies antérieures, la constitution, les aptitudes, le caractère; il note soigneusement le siège et l'expression particulière des douleurs, les circonstances qui semblent produire des aggravations ou de l'amendement, et c'est quand il a recueilli tous les traits de la manifestation morbide, quand il a dressé le tableau fidèle des symptômes, qu'il asseoit son diagnostic. On voit quelle supériorité le

médecin homœopathe a sur le médecin de l'ancienne école , car il profite des beaux travaux des anatomo-pathologistes, et se sert des moyens d'exploration des symptômes intérieurs, si perfectionnés par l'école de Paris, sans rejeter arbitrairement les indications plus faciles à saisir et si négligées jusqu'à nous , dans lesquelles Hahnemann a trouvé une source inépuisable d'applications thérapeutiques.

La théorie n'a que faire dans cette appréciation de la maladie. La cause et les symptômes dans toutes leurs nuances les plus délicates , voilà ce qui nous suffit pour asseoir un traitement. Or , à une même cause répondront des réactions diverses , suivant les différences individuelles. Et , dans les symptômes anatomiques les plus semblables , nous saurons trouver des différences très-grandes au point de vue thérapeutique en faisant intervenir , comme base de nos appréciations , les altérations dynamiques , les lésions de la sensibilité , les désordres de l'innervation. Nous n'adopterons point , par conséquent , les divisions artificielles et les classifications arbitraires de l'ancienne école , qui favorisent tant l'observation superficielle , et qui font si bon marché des différences individuelles : nous posons en principe que chaque malade doit être l'objet d'une étude attentive et sérieuse, parce qu'il nous offre un ensemble de symptômes qui n'a d'identité absolue chez aucun autre ; nous adoptons , parce qu'elle est dans la nature , la doctrine de l'individualisation .

Après l'examen que nous avons fait de l'incertitude , de l'arbitraire qui règnent dans l'ancienne école , et des divergences qui s'y manifestent dans l'application et la théorie des médicaments , il semblerait superflu d'insister sur la critique de ce point si vulnérable et si mal défendu ; mais nous croyons devoir dire un mot des travaux modernes qui ont eu un si grand retentissement , parce qu'ils s'appuient sur les sciences chimiques et physiques.

On a démontré, dans le sang de certains malades , des alté-

rations de consistance, par la diminution de la fibrine, comme dans le *scorbut*, le *purpura hæmorrhagica*, ou par l'augmentation de cet élément, par exemple, dans les inflammations. On a trouvé des diminutions dans la quantité des globules, et par conséquent dans la proportion du fer contenu dans ce liquide; on a pesé l'albumine qui manquait dans le sang des albuminuriques, et que l'on a retrouvée dans les urines. L'analyse a démontré du sucre dans les urines des diabétiques, et la chimie organique a déterminé quelles sont les conditions qui favorisent la combustion du sucre dans le sang humain. On s'est hâté de conclure, que pour rétablir l'équilibre, il fallait donner des acides dans le *scorbut*, du fer dans le *chlorose*, des alcalis dans le *diabète*, et saigner dans les inflammations. Sans doute, il est beau, il est utile de rechercher expérimentalement les lois qui président aux transformations des divers éléments de notre sang sous l'influence de la vie; mais prétendre arrêter un mouvement de décomposition dans le sang, en présentant à l'absorption les matières qui y sont en moins, ou en agissant chimiquement sur celles qui disparaissent, c'est ne pas tenir compte de la cause toute vitale, toute dynamique qui a produit la première déviation pathologique, c'est prétendre guérir une gastrite qui s'accompagne de dégoût pour les aliments, en offrant au malade des mets délicats et variés. Guérissez la cause du dégoût, de l'anorexie, mais ne vous arrêtez pas à l'effet de cette cause. Ces applications de la chimie à la médecine, sont cependant les plus beaux titres de gloire de la thérapeutique allopathique. Ici, comme partout, nous trouvons à côté d'un fait une théorie avec toutes ses conséquences. Nous ne nous étonnons pas, on le comprend, de l'aveu désespéré des maîtres de cette doctrine, qui ont soin d'avertir que nulle maladie n'est plus tenace que la *chlorose*, que le *diabète*, et qu'il ne faut pas se flatter d'un triomphe définitif quand on a obtenu les apparences d'une guérison: c'est

qu'ils ont pallié le mal, mais qu'ils en ont laissé subsister la cause.

La thérapeutique d'Hahnemann est complète et sûre, parce qu'elle connaît le médicament dont elle se sert. Cette connaissance est fondée sur l'expérimentation des substances qu'elle veut employer sur l'homme physiologique, sur l'homme jouissant d'une bonne santé.

L'école allopathique ne connaît pas les propriétés des médicaments qu'elle emploie, parce qu'elle les a déduites des résultats obtenus dans le traitement des maladies, et non d'une observation directe et rigoureuse; les effets qu'elle produit ne sont pas dus uniquement au remède en tant que puissance intrinsèque, ils dépendent en grande partie de la réaction de l'organisme souffrant. Or, cette réaction elle-même n'a rien de constant ni de certain, en raison du trouble que la maladie apporte dans les manifestations vitales des appareils de la vie de relation et de la vie organique. En outre, tel médicament administré avec avantage pour le but que se propose le médecin allopathe, en tant qu'il développe des effets primitifs, donne lieu souvent, par ses effets consécutifs, à un état tout différent de celui qu'il a d'abord produit. C'est ainsi que les purgatifs laissent après eux de la constipation, que les opiacés produisent consécutivement l'insomnie et la surexcitation du système nerveux : *opium meherclè non sedat*, disait Brown, car il avait bien vu les effets consécutifs de ce médicament si dangereusement prodigué dans les maladies chroniques.

C'est donc à l'étude du médicament sur l'homme sain qu'il faut recourir pour avoir des résultats non entachés des causes d'erreur que nous avons signalées. C'est ainsi qu'a procédé Hahnemann dont les travaux si admirables de patience et marqués du sceau de la saine observation, ont été repris en sous-œuvre, contrôlés et confirmés par la Société homœopathique de Vienne, pour l'expérimentation des mé-

dicaments. La toxicologie a fourni un contingent bien riche, et les accidents causés par les industries insalubres ont été mis à profit pour l'histoire de chaque substance. Les résultats une fois obtenus ont été garantis par des expériences répétées, et les erreurs qui auraient pu résulter d'un essai isolé, ont été soigneusement éliminées par les études comparatives.

La médecine possède donc une base solide. L'art de guérir est fondé sur des résultats bien acquis, en dehors de toute contestation, parce qu'ils ne dépendent pas d'une théorie. Les siècles et les générations se succéderont, sans que le *quinquina* cesse de produire une fièvre artificielle, le *mercure* des ulcérations, des exostoses, des sueurs nocturnes; l'*aconit* une fièvre angéioténique. La polémique la plus ardente et la plus haineuse ne peut rien contre de pareils effets, qu'il sera toujours facile de produire en se plaçant dans les conditions d'une bonne expérimentation.

Nous possédons les deux termes du problème : la maladie et le médicament. Il s'agit maintenant d'établir quelles seront les relations entre ces éléments de la thérapeutique, et comment on déterminera la guérison de la manière la plus prompte, la plus sûre et la moins pénible.

La médecine allopathique agissant en vertu de raisonnements plus ou moins hypothétiques et d'idées à *priori*, procède par doses massives, ébranle tous les systèmes organiques, met en jeu toutes les sympathies, produit des troubles violents pour triompher par révulsion, par déplétion ou par dérivation d'une cause de trouble, ou plutôt des effets de cette cause à laquelle elle ne sait pas remonter; aussi, est-elle loin de répondre aux conditions que nous avons posées d'une bonne guérison.

L'homœopathie ne prétend pas régenter la nature et lui imposer les moyens par lesquels elle doit triompher. Pour Hahnemann, la maladie n'étant qu'une réaction impuis-

sante , tout l'art du médecin doit tendre à favoriser cette réaction. C'est dans le sens de la réaction qu'il agira, parce qu'il sait que , bien qu'infructueux , les efforts de la nature sont le plus efficaces possible dans l'espèce. C'est ainsi que prend naissance et se complète la formule fondamentale , l'axiome sur lequel pivote toute la doctrine : *similia similibus curantur*. C'est en effet là qu'est toute l'homœopathie , comme toutes les mathématiques sont dans l'axiome : *la partie est plus petite que le tout*.

Il est facile de comprendre pourquoi le rapport de similitude est le plus naturel entre le remède et la maladie. Une autre relation ne pourrait exister que par différence ou par contraire, et , par conséquent , l'application ne saurait amener que désordre et perturbation ; car , de même qu'il y a danger dans l'ordre moral à fausser les aptitudes et à violenter les tendances naturelles , de même il y a grave inconvénient dans l'ordre physique à troubler les opérations organiques et à déranger le cours de la fonction pathologique. En s'appuyant sur la loi de similitude, on agit le plus sûrement et le plus efficacement possible, car le médicament qui aura développé, sur un organisme sain , le plus grand nombre des symptômes observés dans un cas de maladie , par l'action élective qui lui a été expérimentalement reconnue sur tel ensemble d'organes et de fonctions actuellement altérés , offrira la garantie la plus complète de puissance et de certitude d'effets. Enfin , en agissant dans le sens de la maladie, le remède ne crée pas ces troubles et ces désordres nouveaux que l'allopathie sème si généreusement sur son passage , et dont on lui sait gré comme d'autant de dangers et de douleurs dont elle aurait délivré le malade. Les guérisons homœopathiques ne s'achètent par aucune douleur artificielle et surajoutée ; aussi , pouvons-nous dire avec une confiance entière et un juste orgueil , que par cette médecine seule se trouve réalisée la proposition galénique :

citò, tutò et jucundè. Nous en appelons à la bonne foi des hommes consciencieux et au témoignage de ceux que nous avons guéris.

Telle est la doctrine homœopathique si étrangement défigurée par ceux qui ont intérêt à la reléguer au nombre des rêveries mystiques, ou des réclames du charlatanisme. Heureusement les accusations ne prouvent rien ; le temps sanctionne tous les jours une vérité qui n'a qu'à se montrer pour être acceptée par ceux qui veulent se donner la peine de la regarder en face, et le progrès s'accomplit malgré les résistances égoïstes et l'opposition calculée ou convaincue des hommes qui ont pour mission providentielle de le régulariser en le modérant.

OBSERVATIONS PRATIQUES,

PAR LE D^r BÉCHET.

Suite (1).

Rhumatisme coxalgique chronique : guérison en 15 jours ; rechute sous la forme vague et aiguë avec tumeur blanche commençante au genou.

Le 26 juillet 1847, je suis appelé, rue Carreterie, dans l'impasse à côté de M. Séguier, huissier, pour donner des soins au nommé Maumet, jeune et robuste charretier. Conduisant habituellement des équipages sur les grandes routes, Maumet, âgé de 21 ans, avait subi, avec l'insouciance de son âge, l'influence de bien des intempéries des saisons, et depuis long-temps il se plaignait d'une douleur vive dans l'articulation *coxo-fémorale* gauche. Il avait consulté à di-

(1) Voir les pages 513 et 664 du T. I., et 28 du T. II.

verses reprises ; mais soit que les moyens employés manquassent d'efficacité ; soit qu'ils ne fussent pas employés avec une suffisante constance , sa position s'était peu à peu aggravée. Il en était , lors de ma première visite , à ne pas dormir de toute la nuit , à cause de la douleur , et à ne pouvoir marcher à cause de la raideur articulaire. L'examen auquel je me livre , ne me révèle aucune lésion matérielle : *mercurius solub. et bryonia* alternés lui rendent , en peu de jours , et le sommeil et la marche le plus physiologiques. Le 10 août il reprend ses travaux.

Je suis rappelé auprès de lui le 1er. décembre. A la suite d'une longue marche , par une pluie incessante , après laquelle Maumet n'eut pas le soin de changer ses vêtements , la douleur primitive a reparu avec un état fébrile intense. *Aconit* et *bryonia* calment en peu de jours l'acuité de l'affection ; bientôt même la hanche cesse d'être atteinte ; mais aussitôt le pied et surtout le genou , du même membre , sont envahis. Les articulations du pied sont rapidement dégagées , celle du genou , au contraire , s'affecte de plus en plus ; un épanchement inter-articulaire naît et s'accroît considérablement ; les ligaments , tous les tissus fibreux et cartilagineux de cette articulation sont fortement enflés ; l'extension complète devient absolument impossible ainsi que la marche ; le sujet maigrit et le membre malade commence à s'atrophier ; toutes les fonctions , en un mot , subissent l'influence de l'affection grave qui s'est constituée dans le genou gauche. Enfin , dans les premiers jours de janvier 1848 , une amélioration de bonne nature s'est manifestée , et le 3 février je lui ai fait ma dernière visite.

Cette observation , surtout quant à la rechute , n'est nullement remarquable du point de vue de la rapidité de la guérison (elle pourrait l'être cependant à la suite d'un traitement allopathique). Je l'ai citée néanmoins à cause de la précision des indications qu'elle m'a offerte en juillet. Exa-

cerbation nocturne, sans irritabilité morale, rapidement guérie par *mercurius*; exacerbation pendant le mouvement qui cède également à *bryonia*, tels sont les points saillants du premier temps de cette observation.

La période sur-aiguë de la rechute n'a pas été moins brillamment combattue par *aconit* et *bryonia*; quant à la gonarthroce qui a suivi, je l'ai vainement attaquée pendant un mois par les médicaments qui m'ont paru le plus appropriés; elle allait en s'aggravant.

Le malade qui fait le sujet de cette observation n'est pas d'un esprit très-ouvert; à toutes les questions que je lui adressais pour découvrir les nuances de ses douleurs, il n'avait qu'une seule réponse : *je souffre*. Cependant, un jour, convaincu que l'insuccès que je déplorais après *pulsatilla*, *iodium*, *silicea* et *hepar* ne devait être attribué qu'à l'imperfection de la notion que j'avais de ce cas morbide, quoique bien caractérisé par des symptômes matériels, je redoublai de soins pour acquérir la notion exacte des douleurs qui accompagnaient cette tumeur blanche commençante. Enfin, je recueillis ce renseignement important qu'une *sensation de coups, plus forte surtout au genou, existait sur tout le membre*. J'administrai aussitôt *arnica mont.*, et deux jours après la guérison débutait par la diminution du gonflement, un peu plus de liberté dans les mouvements, un meilleur sommeil et un appétit plus normal; une deuxième dose de cette substance a enfin délivré le jeune Maumet d'une maladie ordinairement bien funeste.

Ce fait m'a paru d'un haut intérêt et bien propre surtout à prouver l'excellence des indications fournies par les manifestations de la douleur, en général, et dans le rhumatisme en particulier. Une pareille vérité ne pouvant être surabondamment démontrée, je vais citer un cas de névralgie *temporo-faciale*, dont la guérison est remarquable et par sa rapidité et par la cause qui me mit dans le cas de l'obtenir.

Un chiffonnier, nommé Marius, demeurant rue du Gal, souffrait depuis 24 jours de douleurs atroces, ayant leur siège dans la tempe, le haut de la tête et la face, à gauche. Saignées, sangsues, narcotiques à l'intérieur et à l'extérieur, remèdes de bonnes femmes, tout avait été absolument inutile. Les douleurs qu'éprouvait Marius étaient telles que, pendant trois fois, il a été tenté de se suicider; il n'a pas dormi pendant une seconde depuis le début de cette terrible névralgie. Ce qui lui permettait de supporter son existence, c'était d'errer çà et là comme un fou dans la ville, et surtout d'avoir de l'eau froide dans la bouche.

A ma visite, je le trouvai assis devant une table ayant une cruche pleine d'eau devant lui, un verre à la main, et un baquet entre les jambes. Prendre de l'eau dans la bouche, la rejeter aussitôt et en reprendre c'était la condition de ce pauvre malade; en dehors de cette circonstance de soulagement, il hurlait comme un furieux, et ne pouvait proférer une seule parole.

Ma tâche était difficile, d'autant plus que je débutais dans la pratique de l'homœopathie et qu'un confrère allopathe, désireux de voir l'homœopathie à l'œuvre, m'avait accompagné auprès de ce malade. Ayant recours à la matière médicale, je ne pus trouver aucune substance qui me parût homœopathique. Cependant, le *bismuthi magisterium* porte cette annotation en lettres italiques : *l'eau froide calme toutes les douleurs causées par le bismuth*. Mon choix s'arrête sur ce médicament et j'en administre aussitôt cinq globules de la trentième. Nous quittons mon malade à une heure de l'après-midi.

Le lendemain, à 11 heures du matin, je reviens le revoir et le trouve sur sa porte, le visage calme et la bouche riante; m'ayant aperçu, il s'écrie : *oh! Monsieur, puissent vous accompagner au ciel autant d'anges que ce que vous m'avez donné de minutes de bonheur; et de me raconter, qu'une heure*

et demie environ après ma visite d'hier, il a pu cesser de faire usage de l'eau froide ; qu'ensuite , il s'est couché et il s'est endormi , et ne s'est réveillé que *onze heures* après !! La douleur a reparu ce matin ; il a alors pris trois globules que je lui avais laissés, et il se trouve parfaitement.

La douleur n'est plus revenue.

Je voulus amener mon confrère, *désireux de voir l'homœopathie à l'œuvre*, pour revoir ce malade, je ne l'ai pu ; qu'avait-il à apprendre, me disait-il ? A contrôler une guérison qu'il attribuait aux médications antérieures, à la nature, au hasard, etc., etc.

J'ai depuis lors administré trois fois le *bismuth*, parce que *l'eau froide calmait*, et trois fois j'ai obtenu un pareil résultat.

Tumeur blanche de la hanche.

Au point de vue nosographique, la dénomination que je donne à l'affection grave qui exerce de si tristes ravages sur les articulations du bassin, pourra ne point paraître exacte ; tant d'autres noms qui lui ont été donnés, sous l'inspiration de telle ou telle idée étiologique, n'ont cependant pas une acception parfaitement légitimée. Au point de vue thérapeutique, il importe peu qu'elle soit appelée *coxalgie*, *coxarthrocace*, *luxation spontanée*, *rhumatisme* ou *tumeur blanche*. Les résultats qu'obtient l'homœopathie contre cette cruelle et périlleuse maladie, contrastent si fort avec ceux obtenus par l'allopathie, que j'ai cru ne pouvoir mieux terminer cette esquisse pratique anti-rhumatique qu'en rapportant quelques observations de *coxarthrocace* que j'ai recueillies.

Cette douloureuse affection a été spécialement étudiée par moi ; une dure nécessité m'en a imposé le devoir. Mon garçon, premier-né, à l'âge de 18 mois, après avoir contracté, chez sa nourrice, une éruption galeuse considérable, après avoir

tété, pendant cinq mois, du lait de grossesse, a commencé à souffrir de la hanche gauche. L'âge de l'enfant, mon inexpérience peut-être, sont cause que je n'ai point attaqué le début de cette affection avec le bonheur que j'ai eu plus tard. En somme, mon fils, âgé aujourd'hui de 7 ans et demi, jouit d'une très-bonne santé, et le membre malade est légèrement atrophié et raccourci d'environ huit à dix centimètres.

Je ne cite point ce cas comme un succès, mais j'ai été désireux de le faire connaître à cause de la triste issue qu'eurent deux maladies identiques survenues sur deux jeunes garçons d'Avignon, à la même époque où j'avais à gémir sur les douleurs de mon enfant. Ces deux malades étaient confiés à des allopathes de mérite; ayant à ajouter aux souffrances naturelles les tortures que l'art leur a imposées, ils se sont peu à peu affaiblis, et depuis long-temps ils ont succombé tous les deux. Mon fils, au contraire, a été épargné par les caustiques et le fer rouge, il n'a pris que des médicaments homœopathiques et il s'est rétabli, n'ayant recueilli qu'une faible part du fruit des méditations et des études auxquelles sa longue et torturante maladie a forcé son père de se livrer. Plus heureux que lui, les coxalgiques que j'ai eu à traiter, depuis lors, ont tous parfaitement guéri. Je vais citer les cas les plus récents.

Le 1er. juin 1847, M. Fabry, débitant de tabac, rue St.-Agricol, me fait prier d'aller visiter sa jeune fille, âgée de 10 ans. Cette enfant, frêle et délicate, avait eu, à diverses reprises, quelques éruptions suintantes sur le cuir chevelu, sa santé néanmoins n'était pas absolument mauvaise.

Depuis quelques jours, sans cause connue, elle se plaint de la hanche droite; la douleur, peu vive, est sentie profondément dans les chairs, en face de l'articulation coxo-fémorale, et dans l'aine droite; la marche a été de jour en jour plus difficile, et enfin, elle ne peut s'effectuer aujourd'hui sans claudication. Dans le repos, l'enfant ne souffre nulle-

ment; la pression en face de l'articulation réveille la douleur; le membre malade, comparé à l'autre, offre un allongement de deux centimètres environ, soit aux rotules, soit aux malléoles; les épines iliaques antérieures et supérieures sont parfaitement en place, ce qui m'autorise à croire que les symphises sacro-iliaques ne sont point affectées encore.

Je prescris le repos, un régime léger, et une dilution *colocynthis*, 5/15 dans 90 grammes d'eau distillée, dont la malade boira une cueillerée matin et soir.

Le 8, une amélioration sensible s'est manifestée; continuation du repos, et 5 centigrammes, matin et soir, de *mercurius solub.*, 3^e trituration, pendant quatre jours.

Le 15, la jeune malade a pu se lever et marcher, les deux membres inférieurs sont parfaitement égaux. Le 24, il ne reste plus trace de cette affection.

Le 29 avril 1848, le nommé Mus, dit *Cardeline*, cultivateur à Barbentane (Bouches-du-Rhône), me fait appeler pour visiter son fils aîné, âgé de 20 ans, d'une constitution sèche mais très robuste. Il y a environ un mois que ce jeune homme, à la suite de fatigues physiques, s'est plaint de la hanche droite; bientôt il a été obligé de s'aliter, et M. Mourret, médecin, a été appelé. Ce confrère m'avait depuis peu témoigné le désir de connaître l'honiœopathie; ma bibliothèque avait été mise à son service, et il fut satisfait que les parents du malade désirassent mes soins, afin de juger sans doute l'efficacité de la médication que mon amitié m'avait fait un devoir de lui vanter.

M. Mourret avait fait plusieurs applications de sangsues, de cataplasmes émollients, et enfin, des frictions mercurielles, *loco dolenti*.

Je trouvai le malade dans l'état suivant: la peau est chaude et aride; le pouls accéléré; les traits tirés; la langue est blanche, soit peu vive, le ventre souple, les urines

rare , ainsi que les selles ; l'aîne droite et la fesse sont légèrement tuméfiées et très-douloureuses. Le membre malade offre un allongement de cinq centimètres au moins. Le moindre mouvement du membre est très-douloureux. Pendant le jour , cependant , sa position est tolérable , mais la nuit , il ne peut reposer un seul instant , tant sont vives les douleurs de la hanche qui correspondent au genou. Cette insomnie , les douleurs et l'absence d'appétit l'ont fait considérablement maigrir.

Cette aggravation nocturne des douleurs indiquant d'une manière si précise *mercurius solub.* , nous lui en prescrivons la troisième trituration.

Cette substance ne tarde pas à produire un effet remarquable ; après cinq ou six jours de son usage , le malade peut dormir , et trois semaines après , non-seulement les douleurs ont complètement disparu , mais le membre malade n'offre plus d'allongement ; le jeune Mus peut le fléchir sur le ventre ; l'appétit est revenu avec le sommeil , le malade renaît rapidement à la santé , et vers la fin du mois de juin , il peut marcher et faire de petites promenades.

La transition d'un état aussi grave à un rétablissement complet ne s'est pas effectuée d'une manière constamment croissante ; le *mercurius solub.* seul n'a pu suffire et intérieurement *belladonna* , *colocynthis* et *rhus* ont contribué au remarquable résultat obtenu. Je dois encore faire observer , pour être exact , que lors de ma première visite auprès de Mus , je ne voulus pas repousser les frictions mercurielles qui avaient été ordonnées par M. Mourret , dans la crainte de nuire à cet honorable confrère dans l'estime de ses clients , qui auraient sans doute mal interprété la suppression entière du traitement prescrit par lui , médecin ordinaire. Je fis cette concession d'autant plus volontiers , que M. Mourret me promit de n'employer qu'une faible dose d'onguent mercuriel ; aussi , son étonnement fut grand , lorsqu'après quel-

ques jours de l'usage des triturations mercurielles, il observa chez le malade des phénomènes buccaux dus évidemment à l'action du *mercure*.

Il est une autre remarque que je ne puis passer sous silence ; j'ai dit que Mus était parfaitement guéri ; quant à l'affection de l'articulation *coxo-fémorale*, il l'était réellement. Mais la symphise sous-iliaque droite avait été envahie, lorsque l'affection paraissait quitter l'articulation primitivement atteinte de cette modification pathologique, plus commune qu'on ne le croit en général, il en était résulté un déplacement de l'os coxal droit, de telle sorte que l'apophyse iliaque, antérieure et supérieure se trouvait sur un plan antérieur et inférieur par rapport à celle du côté opposé. Cette lésion ne s'accompagna d'aucune douleur, mais elle apporta certaine gêne dans l'exercice du membre inférieur droit et une légère déformation dans la fesse. Le malade envoyait le membre en fauchant, et le bas de la taille était légèrement cambré pendant la marche.

Néanmoins, pendant tout le reste de l'été, Mus a pu se livrer à des travaux pénibles de la campagne ; il a pu faire de longues marches.

En fin septembre, à la suite de danses longues et multipliées et d'autres imprudences plus graves encore, ce jeune homme a vu revenir la terrible affection qui l'avait fait tant souffrir. De nouveau, il s'est alité ; les douleurs nocturnes ont reparu, plus violentes peut-être qu'à la première invasion ; le membre s'est allongé de nouveau, et le 24 octobre dernier, lorsque j'ai été rappelé auprès de lui, j'ai cru que la luxation du membre était imminente. L'état général répondait à la gravité de l'affection locale.

La même médication, déjà ordonnée par M. Mourret, et sans aucune friction mercurielle, a cependant de nouveau triomphé ; depuis un mois et demi environ, le membre malade est revenu à ses dimensions normales ; le déplacement

coxal a disparu et le jeune malade, soutenu sur des potences, peut faire de petites sorties devant sa campagne.

Cette deuxième guérison a été beaucoup plus lente que la première; la circonstance de la rechute, celle de la saison, sont évidemment la cause de la différence des résultats.

Les praticiens, qui croient le *mercure* seulement spécifique de la syphilis et le déshéritent, pour ainsi dire, de tout autre rôle thérapeutique, attribueront sans doute son efficacité, dans ce double cas, à une cause syphilitique qui deux fois aurait manifesté sa présence chez le jeune Mus. Je dois leur dire, qu'autant qu'il m'est permis d'affirmer un fait, j'affirme que nulle circonstance antérieure ou actuelle, ne m'a révélé chez ce malade la présence d'un principe syphilitique. Le *mercure* a guéri, parce qu'il est aussi le spécifique de la coxarthroscace, quand cette affection est caractérisée par des douleurs nocturnes intolérables qui, ordinairement, présagent la luxation spontanée et la suppuration osseuse.

Rhumatisme de la Hanche et du Genou gauche.

Le 29 mai 1848, je suis appelé auprès d'une jeune fille, âgée de 22 ans, robuste et bien réglée, qui, à la suite d'un violent exercice corporel, avait subi l'influence d'un courant d'air frais. Cette malade, fille de Rigaud, relieur, rue des Chevaliers, près les Invalides, a toujours joui d'une excellente santé depuis sa puberté; plus jeune, elle avait eu une affection herpétique squammeuse dont je l'ai débarrassée, il y a environ dix ans.

Cette jeune fille est alitée depuis trois semaines; elle souffre cruellement de la hanche gauche; le genou et le reste du membre sont le siège de douleurs moins vives; le plus léger mouvement est tellement insupportable, qu'il a fallu faire une percée à son matelas (elle est couchée sur un pliant),

en face du bassin pour lui faire rendre les urines et la préserver des écorchures qui auraient résulté de la malpropreté ; la constipation est telle, qu'elle n'a point poussé de selle depuis qu'elle est au lit.

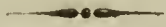
Cette immobilité absolue et forcée ne me permet aucune exploration du membre affecté. La malade est dans le décubitus dorsal, légèrement penchée à gauche ; la cuisse est un peu fléchie ; la jambe l'est davantage sur la cuisse, de telle sorte que le genou malade s'appuie contre la partie inférieure et interne de la cuisse saine, et le pied malade au-dessus de la partie inférieure de la jambe droite, la pointe du pied dirigée en dedans ; les os coxaux sont dans leur symétrie normale ; le genou, que je puis voir et toucher légèrement, est gonflé, sans être rouge, il n'y a point de liquide dans l'articulation ; le pied, quoique souffrant, ne présente aucune lésion physique.

La malade a une fièvre très-vive, elle a maigri considérablement ; la bouche est pâteuse, presque sèche, soif, appétit nul ; le sommeil est mauvais et très-rare. Elle n'a reçu d'autres soins que ceux dits *de bonnes femmes*. Elle a été réglée peu de jours avant d'être malade.

L'indication de la *bryonia* est précise, je la lui administre, alternée avec *aconit* ; bientôt la fièvre est moins vive et le mouvement moins intolérable. La *belladonna* et *bryonia* amènent ensuite un peu plus d'amélioration, une selle très-dure est poussée et suivie d'un bien-être très-grand. Au quinzième jour du traitement, la malade peut se permettre quelque déplacement de totalité dans son lit, en s'aidant puissamment des bras. La fièvre se dissipe, l'appétit revient, les fonctions s'accomplissent mieux et la santé de la malade renaît à vue d'œil. Vers la mi-juillet, elle peut se lever ; un mois après environ elle commence à marcher, d'abord avec deux crosses ; peu de temps après une seule lui suffit et elle me demande à sortir le 8 septembre, pour aller à l'église, où

elle croit pouvoir se rendre avec l'aide d'un bras. Aujourd'hui, il ne reste dans ce membre qu'un peu de faiblesse relative.

Cette guérison sera peut-être trouvée très-lente; cependant, vu la gravité de cette affection, je me suis estimé très-heureux de l'obtenir d'abord et dans cet espace de temps. Une cause qui a contribué à cette prétendue lenteur de cette cure, c'est l'absence d'indication; car, il est vrai que le mouvement augmentait ses douleurs, mais elle souffrait constamment, tantôt avec exacerbation légère, la nuit, tantôt le soir. Le mouvement lui était pénible, et cependant quelquefois elle faisait de grands efforts pour opérer un changement de position, dont elle espérait du soulagement. Ainsi que je l'ai dit, *bryonia*, *belladonna* et *aconit* ont été puissants à calmer les plus pressants symptômes; *pulsatilla*, *rhus*, *colocynthis*, *mercurius*, *chamomilla*, ont été successivement donnés avec des résultats plus ou moins marqués. En somme, je ne crains pas de le répéter, cette guérison est remarquable, à cause de la gravité très-grande de la maladie que j'avais à combattre. Il est évident qu'ici j'ai eu à détruire un rhumatisme musculaire siégeant, à gauche, sur toute la masse musculaire de la fesse et de la cuisse, dans les régions interne et externe; car, sans cela, la position du membre eût été inexplicable. D'un autre côté, les tissus articulaires du genou étaient certainement malades; ceux de l'articulation coxo-fémorale ne l'étaient-ils pas aussi? cela paraît probable. Que serait devenue cette jeune fille, livrée à l'allopathie? Il est vraisemblable qu'après bien des souffrances plus longues et plus vives, elle n'aurait pas récupéré le libre usage de ce membre: bien des exemples analogues m'autorisent à le penser.



**Rhumatisme poly-articulaire aigu : Guérison
en seize jours.**

M. Théodore Fischer, imprimeur, âgé de 36 ans, d'une constitution lymphatico-sanguine, a été atteint, dans son enfance, d'un rhumatisme général ; il en a été affecté de nouveau en 1842. Cette deuxième atteinte, aussi intense que possible, l'a éloigné de ses affaires pendant trois mois et demi. Traité par moi à cette époque, il a désiré, dans le dernier mois, de m'adjoindre un confrère allopathe : la cause qui provoqua cette consultation fut moins l'affection rhumatismale elle-même, qui était en très-bonne voie de guérison prochaine, qu'une débilité très-grande, résultant des sueurs copieuses qu'avait éprouvées le malade, débilité dont s'alarmait sa famille. Des vésicatoires aux membres et du quinquina en substance, furent ordonnés, et le malade guérit.

Depuis lors, M. Fischer n'avait plus éprouvé la moindre atteinte rhumatismale, malgré bien des imprudences propres à lui en rappeler. Le 3 janvier dernier, il s'est mis au lit souffrant des articulations coxo-fémorales, et vaguement dans les jambes. C'est à une nuit passée au corps-de-garde qu'il paraît rationnel d'attribuer ce retour d'affection rhumatismale.

Il a une fièvre légère, la langue est blanche et la bouche pâteuse, les urines sont rouges : je lui conseille le repos au lit, la privation d'aliments solides et une dilution d'*aconit*, à prendre par cuillerées, de trois en trois heures.

Malgré mon conseil, il se lève, et dans la journée il vaque à quelques affaires ; le lendemain, il est sensiblement plus mal. Toutes les articulations des jambes sont douloureuses, légèrement tuméfiées et rouges. Tout me présage une atteinte rhumatismale générale sérieuse, quoique bien moins grave que celle dont j'ai parlé plus haut. Le caractère de ce rhumatisme est cependant le même ; le mouvement aggrave les

douleurs, et la fluxion rhumatismale paraît être vague. Profitant des fruits de l'expérience, je n'ai pas hésité à employer l'alternation des deux substances les plus appropriées. Je débute par *aconit* et *bryonia*; lorsque l'éréthisme du poulx a été calmé, j'ai alterné *pulsatilla* et *bryonia*, j'ai combattu la disposition aux sueurs par *china*, et en seize jours, après avoir atteint toutes les grandes articulations de l'économie, ce rhumatisme a été complètement guéri.

J'ai cité cette observation, afin de signaler les heureux effets de l'alternation, dont l'importance est aujourd'hui généralement avouée, et que je crois propre à rendre particulièrement de très-grands services dans la thérapeutique du rhumatisme. M. Fischer serait-il resté trois mois malade en 1842, si j'avais connu les précieux effets de l'administration de deux substances, le plus homœopathiques au cas, et alternées à de courts intervalles? Je ne le pense pas.

Je ne sais si je dois m'excuser de nouveau auprès des lecteurs de *la Revue*, de ce que je lui ai présenté des observations aussi raccourcies. Quel a été mon but en publiant les résultats du commencement de ma pratique de l'homœopathie et celle des deux dernières années contre le rhumatisme? J'ai voulu d'abord prouver que l'homœopathie présente des ressources plus puissantes que l'allopathie, des moyens plus doux, plus sûrs et moins coûteux contre le rhumatisme, et ensuite que, s'appuyant sur un principe invariable, *la loi des semblables*, et sa conséquence, *l'expérimentation pure*, l'homœopathie échappait aux fluctuations systématiques qui déshonorent sa rivale, et la privent à jamais, aux yeux des penseurs sérieux, de la qualification de SCIENCE.

Ai-je atteint ce but? si je ne l'ai atteint, la faute n'en est pas aux matériaux que j'ai utilisés, mais à l'artisan qui s'en est servi et à l'espace nécessairement limité qui lui a été imposé par un article de journal.

Je reprendrai, dans le prochain numéro, ma *Revue critique* des publications allopathiques.

27 janvier 1849.

DU CHOLÉRA ÉPIDÉMIQUE.

Parallèle entre le traitement allopathique et le traitement homœopathique de cette affection, suivi d'observations pratiques recueillies pendant l'épidémie de 1837,

PAR LE D^r SOLLIER.

(*Quod scripsi, vidi.*)

Ainsi qu'il était facile de le prévoir, d'après la triste expérience d'un passé qui n'est pas encore bien loin de nous, une épidémie à laquelle se rattachent tant et de si douloureux souvenirs, le choléra, dont le nom seul frappe de terreur les populations, vient de s'abattre de nouveau sur notre belle France, et se montre tout aussi meurtrier que dans ses précédentes apparitions.

Le terrible fléau étendra-t-il ses ravages jusqu'à nos contrées méridionales? C'est le secret de la Providence; ses voies sont impénétrables, et nul ne saurait en sonder les mystères.

Sans doute, en ne considérant que l'impuissance radicale dont l'ancienne médecine a donné des preuves multipliées dans le traitement du choléra, nous comprenons aisément l'épouvante qui s'empare des malheureux frappés par le fléau, ainsi que des personnes chargées de les assister. Mais qu'on veuille bien ne pas oublier tout-à-fait, qu'à côté de cette médecine essentiellement raisonneuse par habitude et par tempérament, qui consacre un temps précieux à disserter à

perte de vue sur les causes , la nature et le siège du choléra ; semblable en ceci aux Grecs du Bas-empire , discutant sur la lumière créée ou incréée , alors que les barbares étaient à leurs portes ; il est une médecine bien autrement positive qui , laissant de côté toute controverse stérile , au point de vue pratique , se préoccupe principalement et avec raison de la thérapeutique , but et fin de toutes les doctrines médicales , qui sans cela ne seraient que de vaines abstractions . Que le public se rassure donc , et se pénètre bien surtout de cette vérité , qu'une panique exagérée constitue déjà une fâcheuse prédisposition aux atteintes de l'épidémie , favorise son développement , et en augmente toujours considérablement les dangers .

Et nous , dans l'attente d'une lutte prochaine , lutte acharnée , sans pitié ni merci , préparons nos armes maintes fois éprouvées dans les désastreuses épidémies de 1835 et 1837 ; rappelons-nous avec confiance combien elles nous ont valu de succès même dans les cas les plus graves ; aujourd'hui pas plus qu'alors elles ne nous feront défaut .

C'est une vérité désormais démontrée et bien digne de remarque que partout où le choléra épidémique a porté ses ravages , l'homœopathie a gagné dans l'opinion publique tout le terrain , et ce n'est pas peu dire , que l'allopathie a perdu . Autant la médecine qui se proclame *rationnelle* par excellence , s'est montrée d'une désespérante nullité vis-à-vis du choléra , auquel elle n'a opposé jusqu'ici aucune médication quelque peu positive , autant , par contraire , l'homœopathie , cette prétendue médecine des *riens* , ainsi qu'on se fait un malin plaisir de la qualifier , a su en triompher souvent à l'aide des moyens spécifiques dont elle dispose . C'est même à ce point que nous pouvons affirmer , autorisés en cela tant par les faits recueillis dans tous les pays où a sévi le choléra , que par ceux que nous a fournis notre propre pratique , que chez les cholériques de toutes les conditions ,

vierges de tout traitement, les médicaments homœopathiques sont administrés avec un succès *presque certain* dans la période des prodromes qui a reçu le nom de *Cholérine*, avec de nombreuses chances de *probabilité* dans le *choléra confirmé*, et que même dans la *forme asphyxique*, généralement considérée comme mortelle, on peut encore *espérer* de sauver quelques malades. Les documents authentiques, les statistiques officielles sont là pour attester l'énorme différence qui existe dans les résultats obtenus par chacune des deux écoles; cette différence est tout en faveur de l'homœopathie, et nos adversaires ne sauraient infirmer nos succès en recourant, suivant leur habitude, à l'influence du régime, de la nature, de l'imagination, etc.; car, ici, le mal s'étendait sur une assez vaste échelle pour fournir de nombreux points de comparaison et démontrer aux moins clairvoyants l'incontestable supériorité de la thérapeutique homœopathique.

Il serait superflu de nous arrêter à discuter la valeur des hypothèses plus ou moins hasardées, qui ont été *imaginées* sur les *causes déterminantes* du choléra épidémique, que l'on a attribué tour à tour à une influence cosmique, électrique, électro-magnétique, à une viciation des parties constituantes de l'air, à des animalcules vénimeux répandus dans l'atmosphère, etc., etc. Pour le même motif, nous nous abstenons volontiers d'aborder la question de la contagion ou de la non contagion du choléra, qui a soulevé, de part et d'autre, dans le monde médical et dans le public, tant de petites passions, et donné naissance à tant de théories, dont le moindre tort à nos yeux, c'est de vouloir trancher *à priori* une question des plus ardues, qu'au temps seul et à une observation aussi patiente qu'intelligente il appartient de résoudre.

Nous ne chercherons pas non plus à apprécier le mérite des diverses opinions émises sur la *nature* et le *siège* de notre maladie, que Broussais a considéré comme une *gastro-enté-*

rite intense ; M. Bouillaud comme une *espèce d'irritation sécrétoire gastro-intestinale* ; M. Andral comme une *entéralgie* ; MM. Bally et Ripault comme une *affection particulière des vaisseaux lymphatiques de l'appareil digestif* ; tandis qu'elle serait due à un *affaiblissement des contractions du cœur*, suivant M. Magendie ; à une *affection du grand sympathique*, suivant Delpech ; *du prolongement rachidien*, selon M. Foy ; *de la muqueuse gastro-intestinale et de la moelle épinière*, d'après M. Roche, etc., etc. Pour l'homœopathie qui, nous ne saurions trop le redire, repousse toute espèce d'hypothèses et s'en tient uniquement à la sévère observation des faits, le choléra n'est qu'un *empoisonnement miasmatique*, produit par un *miasme spécifique*, qui exige, pour sa guérison, l'emploi de moyens en parfait rapport d'appropriation avec les symptômes qui le caractérisent.

La symptomatologie du choléra mériterait davantage de fixer notre attention, si les symptômes pathognomoniques de la maladie, ceux qui lui donnent, pour ainsi parler, sa physionomie particulière, n'étaient bien connus d'un chacun, et si nous n'avions pas, du reste, à les étudier en détail à l'occasion du traitement auquel nous avons hâte d'arriver. Contentons-nous donc de rappeler que « des vomissements et
« des évacuations alvines aqueuses, blanchâtres, semblables
« à une eau-de-vie concentrée, mêlée de flocons albumineux ;
« la suppression des urines, une teinte violacée des téguments, un amaigrissement rapide, une flaccidité toute
« particulière de la peau, qui est froide ; l'anéantissement
« du pouls, des crampes douloureuses dans les membres,
« une oppression excessive, une faiblesse marquée avec con-
« servation de l'intelligence ; tels sont les accidents prin-
« cipaux qui font du choléra épidémique une maladie à part. »
(Delaberge et Monneret, *Compend. de méd.*, tom. 2, p. 236.)

— TRAITEMENT ALLOPATHIQUE. Nous fatiguerions certainement le lecteur, si nous voulions mentionner ici les di-

vers moyens que l'allopathie a tour à tour *essayés* contre le choléra épidémique, tant le nombre en est considérable. N'avons-nous pas entendu successivement vanter près de de nous, en 1835 et 1837, tantôt l'huile d'olives ou l'ipécacuanha, tantôt le charbon de bois ou la racine de mûrier, etc., etc ? Est-il même un seul remède de *bonne femme* que l'on ait refusé d'expérimenter ? On peut dire avec vérité, qu'en désespoir de cause, tout a été *tenté* par l'allopathie contre le fléau asiatique, tout..... à l'exception pourtant des *médicaments préconisés par l'homœopathie !!!*

Pour qu'on ne nous accuse pas d'exagération, nous croyons convenable de transcrire ici, en l'abrégéant toutefois, le traitement du choléra épidémique que nous trouvons dans un ouvrage classique (*Dict. des dict. de méd.*, t. 2, p. 516). On nous pardonnera, nous l'espérons, cette reproduction un peu longue, mais nécessaire au plan que nous nous sommes tracé.

« De toutes les *tentatives thérapeutiques* auxquelles on
 « s'est livré pendant l'épidémie, en ville et dans les hôpitaux,
 « il résulte, comme vérité dominante, que, pour la guérison
 « du choléra, il n'existe point de *spécifique*, ni de *méthode*
 « *exclusive* de traitement. » Telles sont les paroles *vraies*,
 « mais *peu consolantes*, par lesquelles s'exprime la commis-
 « sion de l'Académie. (*Rapport à l'Acad.*, 1832., pag. 18.)
 « Il faudrait en effet *plusieurs volumes* pour contenir les di-
 « vers traitements qui ont été conseillés ou mis en usage,
 « et pour ne citer que l'ouvrage du dr. Fabre (*Guide des*
 « *praticiens dans le traitement du choléra*), nous y trouvons
 « 70 TRAITEMENTS DIFFÉRENTS; comment sortir d'un tel
 « chaos ? Nous nous contenterons donc de faire
 « connaître les principales indications à remplir, et les
 « moyens qui *paraissent* avoir offert le plus d'efficacité entre
 « les mains de la généralité des médecins. »

Traitement prophylactique. Après quelques préceptes hygiéniques, qui appartiennent à toutes les écoles, l'auteur poursuit : « Si, malgré toutes les précautions, on voit sur-
 « venir les symptômes précurseurs du mal (diarrhée légère,
 « sentiment de malaise général, sueurs froides, défaillance)
 « il faut, d'après les conseils de M. J. Guérin (*Gazette méd.*
 « 1838), suspendre toute alimentation, administrer deux
 « ou trois fois par jour des quarts de lavements amilacés
 « avec addition de 8 à 10 gouttes de *laudanum* de Sydenham
 « dans chaque; faire prendre pour boisson de l'eau de riz
 « édulcorée avec un sirop astringent (tel que celui de
 « coing); le soir, prendre une ou deux doses de *poudre*
 « *sudorifique de Dower*. . . . Si ces moyens ne réussissaient
 « pas, il faudrait, d'après le même observateur, adminis-
 « trer le *spécifique de la cholérine*, c'est-à-dire, la poudre
 « d'*ipécacuanha* à la dose de 24 à 30 grains (environ un
 « gramme 50 centigrammes) comme *vomitif*. Cette substance
 « sera administrée en trois ou quatre doses, suivant la
 « constitution et la susceptibilité de l'estomac. Si, contraire-
 « ment à ce qui arrive 19 fois sur 20, les symptômes per-
 « sistaient, il faudrait *répéter* la même dose le lendemain
 « sans aucune crainte, ou la *remplacer* par un *purgatif*
 « salin, tel que l'*eau de Sédlitz*; enfin, si la première période
 « du choléra se manifeste malgré l'emploi de ces moyens ou
 « sans qu'on y ait recouru, le traitement devra être curatif
 « et varier suivant chaque période.

« *Traitement curatif.* Dans la *première période*, il y a plu-
 « sieurs indications à remplir :

« 1° Ranimer la chaleur et la circulation. — L'auteur con-
 « seille d'entourer le malade de corps chauds et de lui admi-
 « nistrer des bains de vapeurs, soit secs, soit humides, « dont
 « on aidera, dit-il, l'action, par des frictions faites sur toute
 « la surface du corps, avec le *liniment des Juifs* (composé
 « bizarre et indigeste de *vinaigre, d'alcool rectifié, de cam-*

phre, de piment, de moutarde, d'ail et de cantharides.) « A défaut de ce liniment, on pourra le remplacer par la composition suivante : (trois parties d'alcool camphré, sur une partie d'ammoniaque liquide.)

« Ces frictions devront être souvent répétées, dans le but d'exciter la peau et d'y ranimer la chaleur et la circulation ; on y joindra des *sinapismes*, qu'on promènera sur les membres et la région précordiale. En outre, on cherchera à désemplir le système circulatoire par la saignée du bras et l'ouverture de la *radiale* ou de la *temporale* ; si ces vaisseaux ne donnent pas de sang, on pourra appliquer 25 à 30 saignées à l'épigastre, chez les adultes, si les vomissements prédominent, ou à l'anus, s'il y a prédominance des déjections alvines. A défaut de saignées, on appliquera des *ventouses*. »

« 2° Ranimer la respiration.— (Au moyen d'une bande de flanelle légèrement imbibée d'essence de térébenthine et d'ammoniaque liquide, appliquée sur toute la longueur de la colonne vertébrale, sur laquelle on promène, pendant cinq minutes, et de quart d'heure en quart d'heure, un fer à repasser).

« 3° Calmer les douleurs abdominales.— On pourra atteindre ce but à l'aide de larges *cataplasmes* chauds de farine de graines de lin et de mie de pain largement arrosés avec le *laudanum* liquide de Sydenham.

« 4° Modérer les selles.— (Toutes les deux heures, quart ou demi-lavement émollient, fait avec de l'amidon et des têtes de pavots, auquel on ajoute du *laudanum*.) Si leur emploi n'est suivi d'aucun succès, on pourra les remplacer par ceux de *ratanhia*, dont l'action astringente pourra être suivie de résultats favorables.

« 5° Modérer les vomissements. — On pourra réussir en faisant prendre fréquemment de petits fragments de *glace*, dont les malades sont très-avides, et en administrant l'eau de *Seltz* ou la *potion de Rivière*.

« 6° Calmer la soif. — (Limonade de groseille, d'orange ou de citron, frappée de glace).

« 7° Apaiser les crampes. — On a *proposé* dans ce but des « ligatures appliquées sur les muscles à l'aide de rubans ou « d'autres liens, et des frictions faites avec parties égales « d'huile d'amandes douces et de *laudanum* de Rousseau.

« *Seconde période.* — Si la nature, aidée par l'art, a triom- « phé dans la première période, et que la réaction s'établisse, « le médecin aura deux indications à remplir : 1° Favoriser « la réaction quand elle s'annonce bien et qu'elle reste dans « de justes limites ; 2° combattre les accidents qui peuvent « entraver sa marche : (*Phlegmasies cérébrale, pulmonaire, gastro-intestinale*, etc., qui ne surviennent que trop fré- « quemment dans cette période.)

« Outre les nombreux moyens que nous venons d'énumérer, « et que tous les praticiens n'employaient pas d'une manière « exclusive, il existe plusieurs méthodes formulées de trai- « tement que quelques médecins ont employées ou recom- « mandées d'une manière exclusive, et que nous allons pas- « ser en revue. Parmi ces méthodes, on peut citer les sui- « vantes :

« 1° Celle par l'eau chaude : On administrait aux « malades, dans l'espace de deux heures, de douze à seize « verres d'eau très-chaude. Cette médication a paru plus « efficace que quelques autres.

« 2° Celle par l'eau froide (hydrothérapie) : Ce traitement, « qui a été employé à Paris, n'a produit aucun résultat sa- « tisfaisant.

« 3° La méthode excitante : Les boissons aromatiques, « l'éther, la liqueur d'Hoffmann, le sous-carbonate d'ammo- « niaque, les moxas, l'eau bouillante, etc., ont été employés « sans aucun avantage bien marqué.

« 4° La méthode par les astringents : Ils ont été surtout « employés pour combattre les évacuations.

« 5° Celle par l'opium : Dans le *début* du mal, l'opium a paru doué de quelque efficacité ; mais dans la *période avancée*, il a paru aggraver le danger de la période de réaction .

« 6° L'emploi des *purgatifs* et des *vomitifs* : C'est particulièrement le *calomel* et l'*ipécacuanha* qui ont été mis en usage ; leur emploi a été également suivi de *résultats favorables et funestes*.

« 7° Les *injections d'eau salée dans les veines* : En considérant que le sang se dépouille dans les évacuations cholériques de ses matériaux salins et de son sérum, l'idée est venue de faire dans les veines des injections salines.....

« On a injecté jusqu'à 31 liv. (15 kil. 1/2) de liquide composé de 8 grammes (2 gros) de carbonate de soude dans 60 onces (environ 4 kil.) d'eau, à la température de 108 à 110° Fahrenheit, ou 50 centigr., dans l'espace de 53 heures. Des effets admirables en ont été obtenus (sur 74 cas désespérés, on aurait obtenu 22 guérisons)..... ; mais des expériences ultérieures ont été faites sans succès par d'autres médecins, et, entre autres, par M. Magendie.

« 8° La *transfusion du Sang*.— Elle a été employée sans succès à Berlin.

« 9° La *Galvano-Puncture*. — Elle a été employée pour réveiller les battements du cœur ; à cet effet, on enfonçait des aiguilles à acupuncture dans le tissu de cet organe, et l'on dirigeait sur lui un courant galvanique.

« 10° Enfin, dans le but de favoriser l'hématose, on a fait respirer au malade de l'*oxygène*.

« Nous ne mentionnerons que pour mémoire l'injection dans les veines du *gaz hilarant* (protoxide d'azote), l'inspiration du *chlore*, l'administration de la plante *guaco*, du *charbon végétal*, de l'*huile de cajeput*, de la *vératrine*, de l'*alcool*, des *frictions mercurielles*, de la *magnésie*, de la *bile de bœuf*, etc., etc. »

Le **traitement** que l'on vient de lire, vrai modèle du

genre , est bien propre à nous donner la mesure de tout ce que peut la thérapeutique allopathique contre une épidémie qui a marqué jusqu'ici chacun de ses pas par des monceaux de cadavres. Si nous avons cédé à la tentation de le reproduire, c'est qu'il est si bizarre, si décousu, si peu scientifique, en un mot, qu'il nous dispense de toute réfutation de détails, qui exigerait plus de temps et d'espace que nous n'en avons à notre disposition. Que pourrions-nous dire, d'ailleurs, que le lecteur ne se soit déjà dit par avance? Dans notre pensée, le simple exposé d'un semblable traitement plaide plus éloquemment contre les doctrines de l'école, que ne pourrait le faire une argumentation en règle, qui appellerait à son aide toutes les ressources de la logique et de la rhétorique. Aussi, nous bornerons-nous à quelques brèves réflexions générales.

A la vue des essais multipliés et toujours malheureux tentés par l'allopathie pour tâcher de combattre, sans trop de désavantage, le choléra épidémique, on se prend à se demander comment il s'est fait qu'après tant de travaux entrepris, il est vrai, dans une mauvaise direction, par cette foule de commissions envoyées à grands frais sur tous les points de l'Europe et même en Asie, pour y étudier le choléra; comment, après tant et de si longs débats au sein de l'Académie, l'école allopathique, qui ne laisse échapper aucune occasion de manifester un superbe dédain à l'endroit de l'homœopathie, soit réduite à faire cet aveu passablement humiliant pour des hommes si fiers de leur vaine science : « qu'il faudrait plusieurs volumes pour contenir les divers « traitements qui ont été conseillés ou mis en usage contre « le choléra? » Mais ils ne s'aperçoivent donc pas, les imprudents, qu'en étalant ainsi à tous les regards les misères de leur thérapeutique, ils font une sanglante critique de ces pitoyables théories qu'ils décorent orgueilleusement du nom de rationnelles? Quel rationalisme, bon Dieu! et quelle

pauvre science que celle qui , après avoir traversé plusieurs épidémies cholériques , et ayant à sa disposition tous les moyens d'instruction , n'a pas su mettre à profit les enseignements de l'expérience, pour arriver à formuler une méthode quelconque de traitement; de telle sorte que, aujourd'hui comme jadis , une nouvelle invasion du fléau la prendra tout-à-fait au dépourvu ; car , ce serait étrangement abuser des mots que de vouloir donner le nom de méthode à ce pêle-mêle indigeste de moyens empiriques qui , suivant l'expression consacrée , « paraissent avoir offert le plus d'efficacité « entre les mains de la généralité des médecins » ; moyens dont , au reste , on n'ose conseiller l'emploi qu'avec une sorte d'hésitation , qui se trahit à chaque phrase par ces formules singulièrement dubitatives : *on s'efforcera, on pourra réussir, on pourra atteindre, etc.*

Qu'on se figure de quelle anxiété cruelle doit être tourmenté le praticien , nourri des doctrines de l'école, qui se trouvant pour la première fois aux prises avec une épidémie cholérique , et voulant s'éclairer de l'expérience des autres , s'empresse de recourir à l'un de ces nombreux traités dont le titre séduisant , tel , par exemple , que celui de *Guide du praticien dans le traitement du choléra* , semble promettre ce bienheureux fil conducteur dont le besoin se fait si vivement sentir devant les difficultés sans cesse renaissantes de la pratique. Fallacieuse espérance ! Amère déception ! Hélas ! ce guide prétendu augmentera encore sa perplexité , loin de la faire cesser , en lui donnant complaisamment le menu de 70 TRAITEMENTS , ni plus , ni moins , tous *inventés* par les célébrités de l'école , par conséquent également dignes de confiance , et dans lesquels pourtant se trouvent tour à tour , *e sempre benè* , préconisés les moyens les plus disparates. Ici , c'est le froid ; là , c'est le chaud ; la saignée , reconnue salutaire et chaudement recommandée par les uns , est repoussée non moins vivement par les autres comme éminemment

dangereuse, etc., etc. *Tot capita, tot sensus.* « Comment sortir d'un tel chaos ! » En vérité, à la vue de ce *tohu bohu* thérapeutique, qui songerait à blâmer le praticien désespéré si, prenant au sérieux cette boutade de Frappart, il s'écriait avec lui : « *Médecine, pauvre science ! Médecins, pauvres savants ! Malades, pauvres victimes !* »

Une telle impuissance vis-à-vis un fléau aussi redoutable, mettait trop à découvert les vices des doctrines allopathiques, pour que l'Académie ne cherchât pas à donner le change à l'opinion, en prononçant magistralement par l'organe de sa commission, ces paroles peu consolantes que : « Pour la « guérison du choléra, il n'existe point de spécifique. » Certes, à son point de vue, l'Académie a grandement raison de tenir un semblable langage, mais elle a tort, immensément tort au point de vue de l'homœopathie, attendu que s'il n'y a pas, et il ne peut pas y avoir, on le sait bien, de spécifique contre un nom de maladie, quoique ce soit malheureusement toujours ainsi que l'allopathie procède à la recherche de ses moyens de guérison, il y a certainement des *spécifiques* pour chaque groupe de symptômes. Aussi, combien de prétendus *spécifiques*, cette qualification étant prise ici dans le sens que lui attache l'allopathie ! combien de spécifiques sont préconisés un jour et dédaignés le lendemain, ce qui a fait dire au professeur Chomel : hâtons-nous d'employer ce médicament pendant qu'il guérit encore ! Combien de remèdes qui se sont montrés, dit-on, utiles contre le choléra, entre les mains de tel ou tel habile praticien, ont échoué complètement entre les mains de tel ou tel autre praticien également recommandable ! D'où vient cela ? C'est que, soyez en sûrs, ces médicaments ont été employés dans des conditions différentes, parfois même opposées ; en d'autres termes, c'est que dans la grande famille des cholériques il y a de nombreuses individualités, et qu'au lieu de s'égarer, comme on le fait, à la recherche d'un spécifique unique,

impossible à trouver contre une maladie essentiellement variable dans ses manifestations chez les divers individus, ou n'a pas assez senti la nécessité de s'attacher à reconnaître lequel, parmi tous les médicaments, est le mieux approprié à telle ou telle forme de la maladie, représentée par un ensemble donné de symptômes, ainsi que le pratique la médecine homœopathique.

TRAITEMENT HOMŒOPATHIQUE. Prophylaxie. — La grande loi *similia similibus* ne préside pas seulement à la guérison des maladies, elle régit encore la prophylaxie et seconde admirablement le médecin, toujours plus jaloux de *prévenir* le mal que d'avoir à le *combattre*. De même que la *vaccine* met obstacle au développement de la *variolo*, la *belladonne* à celui de la *scarlatine*, parce que *vaccine* et *belladonne* ont puissance de provoquer, chez l'homme bien portant, un ensemble de symptômes semblables à ceux de la *variolo* et de la *scarlatine*, de même le *veratrum* et le *cuprum*, alternés tous les 4 ou 7 jours, à la dose d'un ou plusieurs globules, 24 ou 30, suivant le degré d'impressionnabilité des sujets et le plus ou moins de réceptivité qu'ils montrent à ressentir l'influence cholérique, sont d'excellents moyens préservatifs, attendu qu'on retrouve dans leur pathogénésie le tableau de la plupart des symptômes caractéristiques de l'épidémie.

Cette propriété prophylactique que, par une déduction logique du principe homœopathique, nous attribuons au *veratrum* et au *cuprum* contre l'invasion du choléra, n'en est pas restée à l'état de simple spéculation; bien souvent déjà elle a reçu la sanction de l'expérience. Dans toutes les contrées visitées par le fléau asiatique, de milliers de personnes ont été soumises à cette médication préventive et toutes, sans exception, ont été entièrement préservées de la maladie ou bien n'en ont ressenti que de faibles atteintes. Il sera donc sage d'y recourir pendant toute la durée de l'épidémie.

Traitement curatif. — Pour rapides que soient l'invasion

et la marche du choléra épidémique, un esprit attentif peut toujours reconnaître dans son cours trois périodes assez distinctes : 1^o Celle des prodromes ou *cholérine* ; 2^o celle de confirmation ou *choléra* proprement dit ; 3^o la période *æstueuse* ou de *réaction*. Il y a plus : c'est que dans chacune de ces périodes, dans la deuxième principalement, les symptômes se groupent de manière à constituer certaines formes, que l'on a cru pouvoir désigner par les dénominations de choléra *acuta*, *dysenterica*, *vomitoria*, *spasmodica*, *asphixica vel sicca*, *inflammatoria*, suivant que prédominent tantôt les vomissements ou la diarrhée, tantôt les crampes et tantôt un état asphyxique, etc. (*Du traitement homœopathique du choléra*, par le docteur Quin, médecin ordinaire du roi des Belges, Paris. 1832.) Sans doute, ces divisions scolastiques peuvent avoir leur utilité au lit des malades, nous ne le nions pas ; mais seulement comme moyen de soulager la mémoire et rien de plus. Nous comprenons trop bien la nécessité de l'*individualisation*, cette pierre angulaire de toute thérapeutique véritablement *rationnelle*, ce mot étant pris dans sa plus rigoureuse acception, pour attacher une grande importance à ces divisions qui ne sont, du reste, jamais assez tranchées, pour ne se confondre pas sans cesse les unes les autres. On le sait ; la nature procède toujours par gradations insensibles, *natura non facit saltus*, et ne se plie pas volontiers à nos classifications arbitraires ; fréquemment, au contraire, elle leur donne un éclatant démenti.

1^{re} PÉRIODE : *Cholérine*. C'est vainement et bien à tort que l'on a voulu faire de la cholérine une maladie à part ; distincte du choléra, dont elle n'est en réalité que le diminutif, l'embryon, pour ainsi parler ; car, dans la plupart des cas, abandonnée à elle-même ou traitée d'une manière inopportune, la cholérine ne tarde pas à s'aggraver et à se convertir en choléra proprement dit.

Cet état se décèle d'ordinaire par un trouble général de

l'organisme, vertiges, tintements dans les oreilles, face pâle, défaite, perte de l'appétit, bouche sèche et pâteuse, soif prononcée, malaise épigastrique, nausées, vomissements, embarras intestinal, coliques, borborygmes, selles plus ou moins fréquentes et abondantes, d'abord bilieuses, glaireuses, puis bientôt tout-à-fait aqueuses, diminution des urines, sueurs froides spontanées, froid des extrémités, tiraillements dans les membres, fréquence et petitesse du pouls.

Tant que les selles restent jaunâtres, glaireuses et d'une odeur acide, qu'il y a nausées et vomissements prolongés de matières bilieuses, sans beaucoup de soif, *ipéca.* est indiqué à la condition d'en rapprocher les doses.

Si, par contraire, il y a prédominance de la diarrhée, pincements dans le ventre, à la région ombilicale principalement, pression à l'épigastre, angoisse vive s'étendant jusqu'au cœur, langue muqueuse, jaunâtre, et désir prononcé pour les boissons froides, on aura recours avec avantage à *cham.*, ou bien à *merc. sol.*, lorsque les selles sont fréquentes, peu copieuses, sanguines ou sanguinolentes, avec ténésme.

Le 10 juillet 1837, une enfant de huit ans, frêle, délicate, est sévèrement grondée par son père, pour un léger méfait commis pendant le repas du soir. Bientôt elle est prise de vomissements qui lui font rendre les aliments qu'elle venait d'ingérer, et se prolongent en s'accompagnant de diarrhée abondante de matières glaireuses, jaunâtres, avec malaises abdominaux, borborygmes, tension du ventre, tiraillements tressaillants dans les membres. La face est très-pâle, couverte d'une sueur froide, le pouls petit, concentré. *Ipéca.* 3/3 sur la langue.

Une demi-heure était à peine écoulée, que les vomissements avaient cessé, mais non la diarrhée. Chaque selle était précédée de forts gargouillements, de pincements dans le ventre, surtout autour de l'ombilic. *Cham.* 3/12 en une seule

dose, et 4/6 dans 150 grammes d'eau, à prendre par cuillerées de demi-heure en demi-heure, avec recommandation expresse de les éloigner aussitôt que les coliques et la diarrhée diminueront. A la troisième cuillerée, l'enfant s'est endormie dans une douce transpiration; le lendemain, elle n'éprouvait qu'un sentiment de brisement dans les membres et demandait à manger.

Lorsque *ipéca.*, *cham.* ou *merc. sol.* ne remplissent pas l'attente du praticien; si, surtout, les évacuations alvines deviennent involontaires, inodores, séreuses, orizées, avec borborygmes bruyants, coliques, vives douleurs de torsion à la région ombilicale, diminution marquée des urines, langue recouverte d'un enduit visqueux, gluant, au point de coller, en quelque sorte, le doigt qui la touche, chute des forces, yeux ternes, caves, traits altérés, le remède capital est *phos. ac.*

M. Baude, 56 ans, tonnelier, rue Sainte, 97, avait depuis deux jours, une diarrhée assez peu intense pour ne pas l'inquiéter. Le 22 août, à dix heures du soir, il est pris tout à coup d'un grand malaise avec évacuations fréquentes par le bas de matières aqueuses, semblables à du petit-lait. Ce malade, naturellement timoré, offrait à un haut degré tout l'ensemble des symptômes ci-dessus indiqués. Une première dose *phos. ac.* 3/3 le soulagea visiblement; la nuit fut assez calme; le lendemain, le mal paraissant vouloir s'aggraver de nouveau, une deuxième dose le rétablit au point que le 24 il put quitter son lit.

Phos. ac. nous a si souvent réussi dans des circonstances semblables, que nous n'hésitons pas à le proclamer spécifique de cette forme de cholérine, qui est de beaucoup la plus fréquente comme aussi la plus grave; car, pour peu qu'elle se prolonge, on voit les vomissements, les tranchées, la diarrhée devenir incessants, avec facies décomposé, soit inextinguible, urines à peu près nulles, prostration extrême-

me des forces , crampes inquiétantes , refroidissement général , couleur bleuâtre et flaccidité de la peau , pouls petit, filiforme. Cette aggravation constitue le passage de la première à la deuxième période , de la cholérine au choléra. C'est aussi le moment opportun pour l'emploi de *spirit. camph.* , médicament qui , par un déplorable mal-entendu , a été jusqu'ici mal apprécié , les uns s'obstinant à le considérer comme le spécifique obligé de tout choléra commençant , tandis que les autres voudraient le rejeter comme absolument impuissant. Un mot d'explication à ce sujet.

Nul doute qu'en préconisant *spirit. camph.* , au début du choléra épidémique , Hahnemann a eu égard , comme toujours , à l'homœopathicité de ce médicament , c'est-à-dire , à la parfaite analogie qui existe entre les symptômes qui lui sont propres et les symptômes morbides qui , en Allemagne , en Hongrie principalement , caractérisaient cette époque de la maladie , tels que grande angoisse , malaises indéfinissables , vertiges , palpitations , oppression anxieuse à l'épigastre , soif ardente , sans beaucoup de vomissements ni de diarrhée , suppression des urines , crampes *toniques* , refroidissement de la peau , commencement de cyanose , faiblesse extrême du pouls , etc. Administré dans ces conditions , *spirit. camph.* provoquait la réaction , favorisait une transpiration salutaire , et arrêtait ainsi les progrès du mal. Tel est le témoignage rendu en faveur de ce médicament par les praticiens les plus recommandables.

Mais il arrive assez souvent que le choléra ne débute pas de la manière ci-dessus indiquée ; que , par exemple , les vomissements et la diarrhée restent les symptômes dominants avec crampes *cloniques* , etc. , ainsi que nous l'avons vu à Marseille , dans les épidémies de 1835 et 1837. Or , de ce que , dans ces circonstances , *spirit. camph.* a complètement échoué , et cela devait être , puisqu'il n'était nullement homœopathique à cet état , est-on bien fondé à venir infirmer

les résultats obtenus par nos confrères d'Allemagne, et à vouloir exclure ce précieux médicament de la thérapeutique du choléra ? Une semblable prétention, que le bon sens repousse, ne tendrait à rien moins, si elle pouvait être favorablement accueillie, qu'à nous ramener aux errements de l'ancienne école, en inaugurant une médecine hybride, la pire espèce de toutes les médecines ; ce serait, en un mot, allopathiser en homœopathie.

Un autre avantage de *spirit. camph.*, c'est la propriété qu'il possède à un si haut degré, de neutraliser l'action des médicaments tirés du règne végétal, propriété précieuse dans les cas où le médecin homœopathe n'est appelé qu'à une époque déjà avancée de la maladie, après que le malade a été soumis à un traitement allopathique ; ou bien encore lorsque l'entourage du malade n'inspire pas assez de confiance pour qu'on puisse espérer de le soustraire à ces infusions théiformes, dont le public en général, et les garde-malades en particulier, se montrent toujours si prodigues. Ajoutons cependant que l'administration de *spirit. camph.*, si elle n'est pas suivie de guérison, offre un inconvénient majeur, celui de nuire, par sa puissance antidotaire, à l'action des médicaments qui doivent lui succéder. On le donne par gouttes étendues dans une cuillerée d'eau fraîche, que l'on répète toutes les trois ou cinq minutes, en ayant le soin d'en éloigner de plus en plus les doses, au fur et à mesure que l'on voit la réaction s'opérer, et de le suspendre tout-à-fait si aucun changement favorable ne se déclare, une demi-heure ou tout au plus une heure après son administration, pour se hâter de passer à une médication mieux appropriée ; nous voulons parler surtout de l'emploi du *veratr.*, qui s'est montré si constamment utile dans cette période.

2^e PÉRIODE : *Choléra confirmé.* Les effets du *veratr.* sont admirables dans le choléra confirmé, quand les malades sont en proie à des évacuations alvines et des vomissements ré-

pétés coup sur coup, à une soif dévorante que rien ne peut satisfaire, avec raucité de la voix ou même aphonie complète, sifflement dans les oreilles, agitation excessive, etc. Souvent à lui seul, il a suffi, dans le court espace de quelques heures, pour ramener le moribond à la santé. D'autres fois il a fallu lui adjoindre *cupr.*, à cause de la persistance des spasmes *cloniques*, et lorsque les vomissements s'accompagnaient de contractions spasmodiques des muscles de la poitrine, allant jusqu'à occasionner la suffocation. Nous ne saurions trop recommander, dans ce cas, l'alternance de ces deux médicaments.

Le 30 juillet, un piémontais, âgé de trente-six ans, était depuis quelques jours tourmenté par des dérangements d'estomac. Par crainte du choléra, il s'était décidé à quitter Marseille à cinq heures du matin, lorsqu'un malheureux hasard le fit rencontrer le convoi qui, des vieux quartiers, se rendait au cimetière. Il rentra chez lui couvert d'une sueur froide, et dans un tel état d'anxiété, qu'il s'alita aussitôt.

En quelques instants, cet homme robuste, vigoureux, fut plongé dans un état de prostration considérable, dont il ne sortait que pour boire avec une extrême avidité, vomir, aller à la selle, ou jeter les haut-cris à cause des douleurs de ventre et des crampes atroces qu'il ressentait surtout aux gras de jambes. La face était violacée, froide, ainsi que le reste du corps; le pouls petit, serré, tremblotant. Sous l'influence du *veratr.*, 3j12 sur la langue et 4j12 en potion, par cuillerées, d'heure en heure, l'ensemble des symptômes s'amenda rapidement, les crampes seules persistaient avec constrictions spasmodiques de la poitrine; *cupr.* 3j24 fut donné, d'abord à sec, puis en potion, alternativement avec *veratr.* Le troisième jour le malade entra en convalescence.

Lorsque l'emploi de ces moyens n'amène pas une réaction convenable; que les symptômes, au contraire, tendent à s'aggraver de plus en plus; que le pouls faiblit et même

s'efface, avec angoisse excessive, à la région précordiale principalement ; peur de la mort, diminution rapide des forces jusqu'à la prostration extrême, jactation continuelle, soif ardente, sueur visqueuse, froide, coïncidant avec une sensation de chaleur brûlante à l'intérieur : *metall. alb.* est un moyen précieux.

M^{me} Demolin, âgée de 32 ans, Canebière, 14, est enceinte de quatre mois, et souffre habituellement de l'estomac. Après une diarrhée assez forte, pour l'obliger à se mettre au lit, elle présente les symptômes suivants, le 21 juillet au soir :

Vomissements réitérés ; diarrhée incessante, coulant sans que la malade en ait la conscience ; les matières rendues sont aqueuses, orizées ; urines supprimées ; crampes dans les mollets ; bruit continu dans les oreilles ; étourdissements ; face allongée, yeux ternes, langue pâle, froide, soif excessive ; aphonie ; gémissements ; oppression ; peau et ongles bleuâtres ; pouls précipité, à peine sensible ; agitation, découragement, peur de la mort. *Veratr.* 30 et 24, à doses rapprochées, ne produisit aucun effet ; 4/12 à sec et 8/6 en potion, calmèrent promptement les vomissements et les selles, mais non la soif, la sensation de chaleur interne, le découragement, la jactation, qui avaient plutôt augmenté, et dont *metall. alb.* fit justice ; la réaction se prononça, douce d'abord, puis de plus en plus violente, avec malaise épigastrique, face colorée, pouls fort et fréquent ; ce qui fit donner *acon.* 5/30 en solution, dont l'action dépressive ramena les symptômes primitifs, qui disparurent sans retour après une nouvelle et dernière dose *veratr.*

Dans quelques cas exceptionnels, on pourrait donner *secal.* si, les vomissements ayant cessé, on voyait persister les crampes et autres symptômes spasmodiques, les selles continuant à rester décolorées, fréquentes, involontaires, accompagnées d'un sentiment de brûlure dans l'estomac et les intestins ; ou bien *cicul. vir.*, s'il survenait de violentes crampes

de poitrine, avec roulements des globes oculaires, alternant avec des vomissements réitérés, tandis que la diarrhée serait légère ou même nulle; ou bien encore *lauroc.*, lorsque le malade accuse des déchirements dans les membres avec étourdissements, dureté prononcée de l'ouïe, contractions spasmodiques des muscles de la face, des yeux principalement, et constriction de la gorge en avalant.

Dans un degré plus avancé, alors que les vomissements et la diarrhée ayant cessé ou à peu près, il y a absence totale de pouls, engourdissement général et comme paralytique, sueur gluante avec froid glacial de tout le corps, même de la langue, ainsi que de la respiration, congestion à la tête et à la poitrine, occasionnant de l'assoupissement avec délire et une forte oppression : nul médicament n'est aussi bien approprié que *carb. veg.*, en ce que, s'il n'amène pas toujours la guérison, il offre du moins cet avantage immense qu'il réveille la vitalité de l'organisme prête à s'éteindre, et le rend ainsi apte à ressentir l'action d'un médicament jusqu'ici trop peu employé, *hydrocyan. ac.*; les succès que nous en avons obtenus dans des cas désespérés, alors que le patient semblait toucher à l'agonie, le faciès hippocratique, les yeux convulsés, immobiles, le pouls nul, toutes les évacuations supprimées, la peau couverte d'un enduit visqueux, glacial, conservant les plis que l'on y faisait, et présentant, ainsi que les ongles, une couleur livide ou même noirâtre, etc., nous portent à le recommander vivement aux praticiens. Donné d'abord par nous, sans aucun succès, aux hautes dilutions, nous avons fini par arriver aux plus basses, telle que la 2^e ou 3^e, dont nous faisons prendre, à courts intervalles, quelques globules ou même une goutte, dans une cuillerée d'eau froide.

Le 13 août, M^{me} Denis, âgée d'environ 60 ans, marchande d'allumettes, rue de la Juiverie, rue étroite, salle, humide,

où le soleil ne pénètre jamais , nous présenta , après trois jours de maladie, le tableau complet de la forme asphyxique que nous venons de signaler. Elle était couchée sur un grabat ; on aurait dit un vrai cadavre, tant elle était prostrée , froide , insensible ; la peau cyanosée , ratatinée , était couverte d'un enduit gluant ; rien qu'à la voir on avait le frisson. De loin en loin, elle respirait longuement , en poussant des sons plaintifs , inarticulés ; absence complète du pouls. Deux doses *carb. veg.* 3124, dans l'espace de 20 minutes, ne parurent avoir aucun effet ; après *hydrocyan. ac.* 313, deux doses , l'artère frémit sous le doigt, la respiration devint moins pénible. Ces deux médicaments furent donnés alternativement pendant douze heures , à des intervalles toujours plus éloignés ; alors reparurent peu à peu les vomissements, la [diarrhée et les crampes , qui avaient signalé le début de la maladie ; ce nouvel état exigea l'emploi alternatif de *verat.* et de *cupr.*, bientôt tout s'amenda au point que le septième jour , dixième de la maladie, il ne restait qu'un état de faiblesse qui céda à une dose de *chin.* 3112.

3^e PÉRIODE. *Réaction.* Lorsque, au moyen du traitement que nous venons d'indiquer , on est parvenu à enrayer la marche du choléra , on doit se borner à entourer le malade de soins hygiéniques bien entendus, en s'abstenant soigneusement de toute médication active qui pourrait contrarier le mouvement réactionnaire , pourvu toutefois que ce mouvement ne dépasse pas certaines limites , ce qui a lieu trop souvent , surtout dans les cas qui ont présenté beaucoup de gravité , ou lorsque le malade a usé immodérément des boissons froides et de la glace. La réaction est même parfois tellement brusque et poussée si loin , qu'il devient nécessaire de recourir à une dose d'*acon.*, pour réprimer l'orgasme qui succède à la dépression des forces , en ayant le soin de ne pas trop insister sur son emploi , si on ne veut s'exposer à voir reparaître tout le cortège des symptômes cholériques.

Si , malgré l'emploi d'*acon.* , une forte congestion s'établit vers les cavités splanchniques , vers la tête principalement , ainsi que cela a lieu d'ordinaire après l'emploi allopathique des opiacés , on donne avec avantage *bellad.* quand il y a assoupissement profond , délire , yeux convulsés et à moitié ouverts , chaleur brûlante et rougeur de la face , pouls plus ou moins fort , accéléré , etc.

Mlle. Mercier , âgée de 12 ans , quartier des Petites Grottes , venait d'être traitée du choléra au moyen des préparations opiacées à fortes doses. Pendant la réaction , il se fit sur l'encéphale une violente congestion , qui résista , pendant quatre jours , à toutes les ressources des médications dites anti-phlogistique et révulsive ; enfin , en désespoir de cause , on s'adressa à l'homœopathie. Voici son état au 4 septembre :

Assoupissement d'où elle ne sort qu'avec peine , en fixant autour d'elle des regards égarés , articulant brusquement quelques paroles incohérentes , et retombant bientôt dans le même état. Décubitus dorsal , les membres jetés çà et là , la tête creusant sans cesse l'oreiller , les yeux à demi ouverts , les pupilles dilatées , immobiles , la face alternativement pâle ou colorée ; la langue est sèche , rouge , tremblotante , l'enfant oublie de la rentrer ; le ventre est ballonné , l'épigastre douloureux , la respiration suspireuse , soubresauts des tendons , pouls plein , mou , fréquent. *Bellad.* 2j30 en une fois.

Le lendemain , mieux sensible , mais l'assoupissement persiste quoiqu'il soit moins profond. *Bellad.* 4j24 en potion à prendre par cuillerée.

La potion n'était pas achevée que l'enfant était rétabli.

La congestion cérébrale qui s'accompagne d'assoupissement comateux , plaintif , avec ronflement , intermittence de la respiration , qui parfois est suspendue , suppression des selles et des urines , rougeur foncée de la face qu'agitent sans cesse des mouvements convulsifs ; pouls plein , dur , accéléré ; réclame *op.*

La prédominance de la stupeur , avec pouls irrégulier , souvent intermittent , spasmes convulsifs , carphologie , persistance de la diarrhée , alternative de froid et de chaleur , indique *hyosc.*

Enfin , contre l'appareil des symptômes caractéristiques d'un état typhoïde , nul médicament n'est mieux approprié que *bry.* et *rhs.* alternés à courts intervalles.

Pendant la convalescence , on trouve encore utiles *sulph.* contre l'œdématisé des extrémités ; *chin.* pour dissiper la faiblesse générale ; *nux. vom.* celle des membres inférieurs.

Tel est le traitement homœopathique du choléra , dans son ensemble et dans ses détails ; sans doute les préceptes très-généraux que nous venons d'esquisser à grands traits , ne sont pas absolument invariables ; ils doivent , au contraire , nous l'avons déjà dit , subir de nombreuses modifications chez les divers individus , parce qu'il en est du choléra comme de toutes les maladies , même épidémiques , qui , tout en imprimant un cachet particulier , une sorte d'air de famille aux malades qui en sont atteints , ne se présentent jamais avec des caractères aussi tranchés que ceux que nous sommes forcés de leur assigner pour la commodité de nos descriptions toujours si imparfaites. Ce ne sont , en un mot , que des jalons placés de distance en distance , pour indiquer au voyageur la route qu'il doit suivre.

Nous avons cru devoir joindre à ce travail , un peu long , quelques courtes observations recueillies pendant la dernière épidémie. Elles n'ont d'autre mérite à nos yeux que celui de présenter l'exemple à côté du précepte , tant pour le choix que pour les doses des médicaments les mieux appropriés aux formes les plus communes du choléra.

Un dernier mot , en terminant : d'après les statistiques officielles , la moyenne de la mortalité , qui n'est pour l'homœopathie que de 9 , 84 p. cent , s'élève pour l'allopathie au chiffre énorme de 51 , 31 p. cent.

COMMENT S'EST FORMÉE MA CONVICTION,

PAR LE DOCTEUR ROUX, DE CETTE.

(Le dr Roux que j'ai été heureux de connaître personnellement , il y a cinq ans , est un des médecins les plus honorables du Midi , sous le double rapport du talent et du caractère. Sa conversion à l'homœopathie est l'œuvre d'une conscience droite qui ne transige pas avec son devoir ; préparée par de longs travaux , elle est aujourd'hui un fait accompli , et nous nous en réjouissons bien sincèrement , parce que nous savons toute l'influence d'un homme de bien .

Les pages que nous allons reproduire forment le premier chapitre d'une brochure fort intéressante que nous avons sous les yeux , et dont nous nous réservons de publier une analyse complète dans le prochain numéro.)

C.

.... Ma mère était depuis long-temps attequée d'une cruelle affection, qui l'a conduite lentement au tombeau. Nuit et jour ses souffrances lui arrachaient des plaintes étouffées et déchirantes ; pour la soulager à tout prix , j'administrai l'opium, d'abord d'une main avare, et peu à peu à de hautes doses toujours croissantes. Mais tout palliatif devenant impuissant, je voulus tenter même les moyens qui soulevaient mon incrédulité. Un médecin homœopathe, à qui j'adressai une note sur l'état de ma mère, eut la complaisance d'indiquer quelques médicaments. Malheureusement, il prescrivait de suspendre totalement l'opium , et , ce narcotique étant devenu pour elle un besoin , je ne pus me résoudre à la condamner à des nuits d'insomnie et de tourments, en attendant l'effet de ces remèdes sur lesquels je comptais si peu. Ils ne furent pas employés.

Mais , apprenant que le doyen de la Faculté des sciences de

Montpellier; M. Dunal, avait adopté l'homœopathie, je pensai qu'il était de mon devoir de recourir aux lumières de ce savant professeur. Il eut la bonté de me donner quelques instructions pratiques, m'indiqua les livres élémentaires, et m'offrit quelques globules pour ma mère, à titre d'essai. A cette question que je lui posai nettement : Croyez-vous que ces doses infiniment petites aient une action réelle ? Il répondit avec l'accent d'une conviction profonde : « Je n'en doute plus. »

Pour l'acquit de ma conscience, je donnai ces globules à ma mère, tout en continuant l'opium dont elle ne pouvait se passer. Comme on devait s'y attendre en procédant d'une manière défectueuse, aucun effet apparent ne fut produit, et, découragé, abattu, perdant tout espoir de soulager un mal si invétéré, je ne poussai pas plus loin cet essai.

Mon entrevue avec M. Dunal ne resta pas infructueuse. J'avais toujours présent à la pensée ce mot relatif à l'action des doses infinitésimales : « Je n'en doute plus. » L'exiguïté de ces doses révolte l'esprit ; de prime-abord, on se dit : Cela ne peut pas agir. Mais quand un homme de bon sens et de bonne foi (sans compter le savoir et le talent) vous dit : Je ne doute plus que cela n'agisse... , on commence à se sentir ébranlé. Plus cette efficacité paraît incroyable, et plus un tel homme a dû se montrer défiant, sévère dans l'examen des faits sur lesquels repose sa conviction : selon toutes probabilités, ses préventions n'ont pu céder qu'à des preuves décisives. Son témoignage mérite de fixer l'attention ; il faut, sinon l'admettre de confiance, du moins chercher à le vérifier par un examen pratique.

Je pris donc la résolution d'en appeler moi-même à l'expérience.

C'est une grande affaire que d'expérimenter en médecine. En physique, en chimie, l'expérience portant sur des objets d'une nature fixe, constante, les résultats, une fois bien

acquis, demeurent invariables. Mais l'homme n'est ni une machine, ni un creuset; c'est le sanctuaire de la vie; et l'instabilité des phénomènes physiologiques et morbides exclut le degré de rigueur analytique applicable aux phénomènes de la matière brute.

Si les symptômes et la marche des maladies sont inconstants, les effets des remèdes ne le sont pas moins. Chez l'homme, la sensibilité varie autant que l'activité, la réaction autant que l'action. Dans la double opération de la nature et de l'art, il arrive souvent de confondre les efforts spontanés avec les mouvements provoqués, les phénomènes morbides avec les effets thérapeutiques. De là, l'immense difficulté d'apprécier la valeur d'un traitement.

Hippocrate l'a déclaré : « L'expérience est trompeuse, le jugement est difficile. »

Faut-il donc renoncer à tout espoir de reconnaître la vérité, et s'endormir dans le scepticisme ?

Non, le vieillard de Cos n'a pas dit que le jugement fût impossible, et que l'expérience induisît fatalement en erreur. C'eût été d'un trait de plume rayer tout son livre qui n'est que le fruit de l'expérience. Mais l'expérience est trompeuse lorsqu'on l'interroge légèrement. Pour en obtenir une réponse sûre, il faut la consulter avec soin et persévérance. Il faut beaucoup de peine et beaucoup de temps.

La paresse recule devant cet énorme labeur, et se rejette mollement dans les bras complaisants de la routine.

Un autre obstacle vient entraver l'expérimentation; c'est la crainte de nuire au malade. Le chimiste peut sans scrupule jeter et combiner dans son creuset toutes les substances qu'il veut éprouver; le médecin craint de jeter dans l'estomac de son malade des médicaments à l'essai. Celui, par exemple, qui le premier a tenté l'emploi, à hautes doses, d'un poison violent, l'émétique, a dû trembler! . . . Et pourtant l'essai a réussi; la thérapeutique en a profité. Des ex-

périences dangereuses ont fini par être utiles. Si l'on ne tentait rien de nouveau, la médecine ferait peu de progrès, ... et elle a besoin d'en faire beaucoup : demandez aux malades !

Ce n'est pas une raison suffisante pour se permettre des imprudences. Heureusement pour moi, qui suis fort timoré, il n'y avait rien à risquer dans l'expérience que je voulais entreprendre. Je pouvais suivre le précepte : *Si non prodes, saltem non noceras*. Si l'homœopathie était vraie, cet essai devait tourner au profit des malades ; si l'homœopathie était fausse, il ne pouvait en résulter, pour eux, aucun mal.

En effet, les plus grands ennemis de cette méthode ne l'ont jamais accusée d'être nuisible, et se sont bornés à la taxer d'inertie.

L'essai de ce traitement ne pouvait porter préjudice, qu'en usurpant la place d'autres moyens d'une efficacité reconnue. Dans ce cas, l'inconvénient n'était jamais de faire du mal, mais d'écarter des remèdes qui auraient fait du bien. L'expérimentateur pouvait ainsi pécher, non par action, mais par omission.

Il y avait moyen d'éviter ce danger, en réservant cet essai pour les cas où la médecine usuelle est réduite à l'expectation ou à l'emploi des moyens d'une efficacité plus que douteuse.

Je pouvais également éprouver l'homœopathie, dans les cas où les malades, fatigués de traitements infructueux, ont complètement renoncé à la médecine courante, et dans les cas où il n'est pas urgent d'en venir à une médication énergique ; dans ceux où toutes les ressources connues sont épuisées, comme dans ceux où il convient de tenir celles-ci en réserve.

Je pouvais essayer, dans certaines périodes morbides, sauf à recourir, s'il le fallait, aux moyens habituels dans d'autres périodes. Les vertus des remèdes ne se jugent pas seulement par l'issue de la maladie ; mais surtout par les modifications

imprimées aux symptômes. Un médicament peut se montrer utile, alors même qu'il n'est pas complètement curatif.

Dans ces diverses circonstances, je pouvais expérimenter si les doses infinitésimales produisent les effets que leur attribue l'homœopathie.

Je me mis donc à l'œuvre. Mais, après avoir étudié les principes généraux de la nouvelle doctrine, il fallait maintenant apprendre à les appliquer. La difficulté n'est pas légère. Je me mis à feuilleter les *Manuels*, ou *Guides pratiques*, et j'eus beaucoup de peine à me diriger même dans les cas les plus simples.

Sans entrer dans les détails de ma longue série d'expériences, je dirai que, d'abord, je n'obtins que des résultats assez équivoques. Lorsque, çà et là, des effets plus saillants se présentaient, la réserve qu'on doit apporter en pareilles circonstances, et la timidité de mon esprit, lent à tirer des conclusions, m'empêchaient d'attribuer positivement ces effets aux moyens mis en œuvre. Si, après une purgation, une saignée, on avait vu succéder une telle amélioration, personne n'aurait manqué de la rapporter à ces remèdes énergiques. Mais, à l'égard d'une méthode nouvelle, singulière, j'étais sévère, exigeant; il me fallait des résultats nombreux, soutenus, décisifs.

Cependant, il surgissait parfois des effets si remarquables, que je me sentais frappé d'étonnement, et j'avais besoin de me cramponner au doute philosophique pour rester observateur impassible, en attendant de nouveaux faits.

Au milieu de mes expériences tentées de loin en loin, à bâtons rompus, une réflexion vint m'arrêter.

Dans la médecine rationnelle on arrive, par une série d'opérations logiques, de la nature ou des éléments de la maladie, au traitement applicable. En homœopathie, le tableau des symptômes conduit au choix du médicament par un procédé qu'on dirait mécanique. Suivre cette dernière

voie, n'est-ce pas supprimer la science, et abdiquer l'usage des facultés intellectuelles ?

Ainsi donc, le premier venu, sans instruction, sans talent, avec un Manuel d'homœopathie et un peu d'exercice, aurait tout ce qu'il faut pour traiter les malades ! Ce serait, en fait de médecine, ce qu'est, en fait de peinture, le daguer-réotype ; en fait de musique, l'orgue de Barbarie.

Dans cet abaissement de l'art, le praticien ne serait plus qu'un manœuvre. . . .

Mais bientôt je coupai court à cette objection, en m'apercevant qu'elle m'écartait de la véritable question à résoudre.

L'homœopathie est-elle efficace ? Son action curative est-elle plus sûre, plus douce, plus rapide que celle de la médecine usuelle ? Voilà toute la question.

Si l'expérience, convenablement et suffisamment consultée, répond par la négative, il faut rejeter l'homœopathie, eût-elle revêtu les plus belles formes scientifiques.

Si l'expérience répond par l'affirmative, il faut adopter la nouvelle méthode, fût-elle de nature à laisser inactives les plus hautes facultés de l'entendement.

Faisons des cures, voilà l'essentiel. La plus belle, comme la meilleure médecine, est celle qui guérit. . .

Hâtons-nous de le dire par anticipation, à mesure qu'on creuse la nouvelle doctrine, on en découvre la profondeur ; on reconnaît qu'elle exige beaucoup d'études et d'efforts, et qu'elle ouvre une vaste carrière au génie médical.

Loin d'être banale ou mécanique, la pratique de l'homœopathie n'est que trop difficile ! . . .

Je repris le cours de mes essais qui furent signalés par une cure étonnante, dont voici l'histoire :

Barthiélemy Tryaire, faisant le service militaire en Afrique, et forcé de coucher sur un sol humide, fut atteint d'une sciatique aux deux membres, surtout au membre droit.

Ses douleurs atroces devinrent chroniques. Divers remèdes échouèrent, entre autres, l'opium, qui n'agissait pas même comme palliatif. On envoya le malade prendre les eaux de Bourbonne, en bains et en boisson pendant deux ans de suite, sans aucun résultat. On voulait l'admettre à l'Hôtel des invalides; mais il préféra rentrer dans sa famille. Je le vis alors. Sa maladie datait de trois ans. Il était maigre, hâve, défait : douleurs continuuelles; mouvements pénibles; presque point de sommeil ni d'appétit. Après avoir longtemps employé sans succès divers moyens internes et externes, je finis par abandonner à la nature ce malheureux infirme, que je n'espérais nullement guérir.

Quatre années s'étaient écoulées depuis son retour dans ses foyers, sans autre changement qu'un peu de soulagement en été, suivi d'aggravation en hiver, lorsque, sept ans après l'invasion du mal, au milieu de la mauvaise saison, au plus fort de ses souffrances, l'idée me vint de le traiter par l'homœopathie.

Je lui administrai quelques globules d'un médicament approprié : soulagement durant sept à huit jours; je répétai la dose : amélioration plus marquée durant un mois. Je répétai de nouveau la dose : cessation complète des douleurs.

Dès ce moment, la liberté des mouvements, le sommeil, l'appétit, les forces revinrent de jour en jour; la santé reprit sa vigueur, et bientôt il ne resta plus le moindre vestige d'une maladie si cruelle et si invétérée.

En présence d'un pareil événement, j'avais peine, d'abord, à en croire mes yeux, et je m'attendais toujours à une rechute. C'est seulement après des mois et des années de santé parfaite, que j'ai pu apprécier toute la valeur d'un tel résultat.

Je poursuivis mes études avec une nouvelle ardeur, et ne manquai pas d'appliquer l'homœopathie à des cas de ce genre. Mais, je fus loin d'avoir autant de bonheur; souvent même

j'échouai complètement. Je pensais bien que cet insuccès tenait à mon inexpérience, le choix du remède approprié à telle ou telle modification de la maladie étant quelquefois très-difficile. Cependant, ces essais bouleversaient mes convictions naissantes. A mon début, ils ne m'avaient ni surpris ni affecté, alors que j'entrevois à peine la possibilité de réussir; mais, à présent, ayant quelque chose à perdre en fait de conviction et d'espérances, j'en ressentais les impressions les plus pénibles.

Le médecin seul peut savoir combien est douloureux le sentiment de l'insuffisance de l'art, en face des êtres souffrants qui implorent ses secours. L'homme du monde, indifférent à l'égard de la médecine, tant qu'il n'en a pas besoin pour lui ou pour les siens, n'éprouve qu'accidentellement les sollicitudes dont le médecin est dévoré tous les jours. Aussi, comme le ministre de la santé se réjouit, quand il croit tenir une découverte thérapeutique! Et, quand cette découverte lui échappe, comme il s'attriste et s'afflige!....

Lorsque, dans une maladie de nature à être rapidement influencée par un médicament homœopathique, j'avais administré un de ces remèdes, avec quelle émotion j'attendais l'événement! Comme le cœur me battait à la visite suivante, au moment de constater les résultats! Bien entendu que le malade ne courait aucun danger; ma conviction seule était en péril... Et, lorsque mon attente se trouvait déçue, quel trouble, quel découragement! Ayant trop vu pour reprendre mon ancienne incrédulité et trop peu pour m'affermir dans ma nouvelle conviction, souvent je me demandai, avec inquiétude: Suis-je esclave d'une illusion? Suis-je maître de la vérité?

Cruel tourment que le doute! Non point le doute philosophique qui précède l'examen impartial; mais ce doute pénible qui suit les résultats équivoques. Tourment pour

l'esprit , quand il s'agit des intérêts de la science ! Tourment pour le cœur, quand il s'agit des intérêts de l'humanité ! . . .

Tantôt , fatigué de ces incertitudes , je suspendais mes recherches et reprenais mes anciennes habitudes médicales ; tantôt , redoublant d'efforts , je demandais aux livres et aux journaux de la nouvelle école toutes les lumières capables de me diriger .

C'est ainsi que je consultai plusieurs écrits importants dont je ne connaissais encore que les titres ; et dont la plupart des médecins ignorent même l'existence . J'appris de la sorte que cette école était plus répandue que je ne le croyais ; qu'elle avait conquis des hôpitaux , des chaires, des associations , des savants écrivains, des praticiens habiles , des partisans dévoués ; et ces lectures m'offraient à la fois des notions utiles et des exemples propres à raviver mon zèle et mes espérances .

J'appris , en même temps , que M. Risueno d'Amador s'était publiquement prononcé en faveur de l'homœopathie . La position de ce professeur, son talent reconnu, ses antécédents scientifiques faisaient de cette manifestation un événement de haute portée . Nourri des principes de la plus saine philosophie médicale, ce défenseur éprouvé des traditions de l'École de Montpellier, témoignait , par son adhésion, de la valeur de la doctrine homœopathique . Voici sa profession de foi , prononcée du haut de sa chaire :

« Pratiquement, l'homœopathie est une méthode de plus
 « à ajouter aux autres méthodes existantes, mais méthode
 « qui surpasse généralement les autres. C'est un chemin plus
 « court, plus droit, sur lequel on marche avec plus de célé-
 « rité, de commodité même ; et, si vous voulez me permet-
 « tre une comparaison, qui me paraît ne pas manquer de
 « quelque justesse, je trouverai à cette méthode médicale
 « quelque analogie avec ces voies rapides ouvertes par l'indus-
 « trie moderne, qui étonnent les générations contemporai-

« nes. Les voies nouvelles n'effacent pas les vois anciennes ;
 « mais elles conduisent plus vite et mieux d'un point de
 « l'espace à l'autre; elles font plus et mieux, en moins de
 « temps; c'est la condition de toute découverte venue la
 « dernière. L'homœopathie, pour la grande majorité des cas,
 « remplit à merveille cette condition de toute concurrence.

« Théoriquement, l'homœopathie est pour nous une doc-
 « trine congénère avec le vitalisme; que dis-je? c'est le vi-
 « talisme lui-même largement appliqué à la thérapeutique.
 « La thérapeutique nouvelle s'adresse aux forces de la vie
 « pour guérir la maladie, comme la pathologie vitaliste étu-
 « die ces forces pour concevoir sa formation. La doctrine de
 « la vitalité a toujours professé ce grand principe, qu'avant
 « toute chose, les forces vitales étant la source originelle de
 « la maladie, il fallait aussi, avant toute chose, que ce fût
 « aux mêmes forces que s'adressât l'agent qui devait détruire
 « la modification morbide. Pour trouver la vérité complète
 « et ravir à l'Allemagne cette belle gloire, il n'a manqué au
 « vitalisme de Montpellier que de trouver le moyen de dé-
 « gager des agents médicamenteux les forces vives qu'ils re-
 « cèlent; c'est là ce qu'a fait Hahnemann, par le grand prin-
 « cipe des atténuations des substances. Par cette grande et
 « belle découverte, il a largement agrandi la sphère du vita-
 « lisme, et, qui plus est, donné à cette doctrine une base
 « pratique désormais à l'abri du doute. »

J'eus recours aux conseils de ce savant professeur, et ses précieux encouragements me soutinrent dans la voie du progrès.

Enfin, les premiers obstacles une fois franchis, je marchai d'un pas rapide. Les faits se multipliaient, se groupaient, et venaient se prêter un mutuel appui. La cure que j'ai citée croissait encore en importance, par son rapprochement avec d'autres résultats moins étonnants, mais nombreux et significatifs. J'apprenais à reconnaître les causes de quelques-uns

de mes insuccès, et à procéder d'une manière plus exacte et, par suite, plus sûre. A force d'épreuves, ma conviction s'établit sur une base inébranlable; j'obtins ce que Cabanis appelle la certitude pratique. L'efficacité des doses homœopathiques devint pour moi un fait positif, manifeste, une vérité presque triviale.

Pour arriver là, j'avais mis beaucoup de temps, soit à cause des difficultés de la question, soit à cause de la réserve de mon esprit. A côté des arguments plaçant toujours les objections, j'ai l'habitude de peser minutieusement le pour et le contre, et n'admets jamais une opinion sans avoir donné loyalement audience aux raisons qu'on peut lui opposer.

Mais les attaques dirigées par les adversaires de l'homœopathie étaient de nature à m'affermir dans ma croyance nouvelle, en trahissant chez eux une ignorance complète sur une matière dont ils ne daignent pas sérieusement s'occuper. Que pouvaient-ils objecter à des faits, à des faits que j'avais constatés, et qu'ils n'ont point vus, qu'ils ne connaissent pas?

Autant une conviction a peine à entrer dans ma tête, et une affirmation à sortir de ma bouche, autant ensuite je persiste dans ma pensée et dans mon dire. Par l'effet d'une loi naturelle, plus ma croyance est lente à se développer, plus elle est vivace.

Un exemple fera juger des précautions et de la défiance que j'avais apportées dans mes recherches. Une malade ressentait des douleurs rhumatismales, modérées mais continues, qui cédèrent, durant quelques jours, à l'administration d'un médicament homœopathique. Les douleurs reparaisant, une nouvelle dose amena le même calme. Que fis-je alors? Afin d'éprouver si l'imagination ou la complaisance n'entraient pour rien dans les résultats déclarés par la malade, je lui donnai, pour la tromper, une nouvelle dose de même couleur et de même apparence, mais formée de matière purement inerte: point de soulagement. Je revins,

sans rien dire, au médicament réel : soulagement complet. Lors de nouvelles apparitions de douleurs, je répétai et variaï cette expérience, et toujours le résultat répondit à la nature de la substance administrée.

Personne n'était dans le secret et rien ne pouvait le trahir.

Que l'action des doses homœopathiques ne dépende nullement de l'imagination des malades, cela m'était démontré par des observations encore plus concluantes. Il arrivait souvent au malade, après l'ingestion d'un remède de ce genre, d'accuser nettement, sans les connaître à l'avance, les effets caractéristiques de ce médicament, tels qu'ils sont signalés dans les ouvrages d'homœopathie ; et, si je changeais de remède, les sensations se modifiaient dans un rapport fidèle avec les propriétés particulières du nouveau médicament.

L'efficacité curative des agents homœopathiques m'étant pleinement démontrée, j'en vins progressivement à les appliquer aux cas les plus graves.

Avant d'avoir entièrement formé ma conviction, je me serais fait scrupule de recourir, dans des cas urgents, à des moyens d'une efficacité pour moi douteuse. Dorénavant, au contraire, ma conscience m'imposait l'obligation d'employer des remèdes dont j'avais constaté l'excellence.

Si, lorsque la violence du mal brave la médecine ordinaire, le praticien croit posséder de meilleurs instruments de salut, aucune considération étrangère à l'intérêt du malade ne doit l'empêcher de les mettre en œuvre.

Le médecin consciencieux doit traiter les malades comme il voudrait qu'on le traitât lui-même, s'il se trouvait placé dans les mêmes conditions physiologiques et morbides.

Les succès que j'obtins dans des cas graves ou rebelles, furent la plus belle récompense de ma persévérance et de mes efforts.

DES NÉVROSES ET NÉVRALGIES;

PAR LE D^r TURREL.

Deuxième Article (1).

On a dit des maladies nerveuses qu'elles étaient les seules que l'homœopathie pût soulager et quelquefois guérir. Telle est la pensée souvent formulée de nos adversaires, les médecins allopathes, et nous croyons avoir, dans la première partie de notre travail, suffisamment répondu à cette étrange objection. Nous disons, nous, avec beaucoup plus de logique, que les maladies nerveuses sont les plus difficiles à traiter et à guérir, qu'elles constituent le champ de triomphe du vrai médecin, se rapprochant beaucoup, à cet égard, des maladies chroniques dont elles constituent souvent les prodrômes, et que la médecine allopathique, en confessant son impuissance sur un terrain où l'homœopathie triomphe, reconnaît et accepte implicitement sa profonde infériorité.

Les maladies nerveuses sont-elles donc si peu nombreuses ou si peu importantes, que l'incapacité pour leur traitement ne laisse dans l'art de nos adversaires qu'une lacune insignifiante ou peu regrettable? Nous voudrions qu'il en fût ainsi pour le bonheur de l'humanité; mais il n'en est rien, et nous n'hésitons pas à affirmer qu'elles forment au contraire, par leur gravité, par leur caractère et par leur nombre, la classe la plus redoutable des maladies.

L'humanité n'achète que par de douloureux sacrifices les

(1) Voir le numéro 13, tome 2, page 18.

progrès qu'elle accomplit lentement à travers les siècles. Chaque phase nouvelle et glorieuse, chaque invention utile destinée à économiser dans l'avenir l'espèce humaine, en tant que force brutale, et à augmenter le bien-être des masses, sont marquées par des souffrances immédiates qui font douter quelquefois de la possibilité du mieux pour l'avenir. Eh! bien, les écrits des médecins, les statistiques d'hygiène publique, démontrent qu'à mesure que la civilisation progresse vers le but qu'elle doit atteindre, les maladies nerveuses, les désordres cérébraux, les lésions si variées de la sensibilité, augmentent dans une effrayante proportion. Aujourd'hui ces maladies dominent notre nosologie, et leur traitement allopathique est encore si imparfait, si incertain, que l'on peut dire de lui, qu'il est encore à créer.

Cependant, il faut l'avouer, quelques éclairs de l'art médical jaillissent au milieu de cette nuit profonde. Un médecin dont les actes et les écrits se recommandent par un cachet de saine philosophie, M. Leuret, a appliqué aux maladies mentales un traitement dynamique. Il a traité souvent avec succès diverses hallucinations par le raisonnement, par la démonstration logique et quelquefois matérielle de l'erreur. Ce traitement incomplet, témoignait toutefois de la conviction, chez le médecin, que le mal était purement dynamique, et que tous les moxas, tous les vésicatoires du monde étaient impuissants pour rétablir l'équilibre intellectuel d'un halluciné. Il est affligeant que l'homme d'élite aux essais duquel nous nous plaisons à rendre hommage, parce que, plus qu'aucun autre médecin, il rompt énergiquement avec les hideuses traditions du traitement ancien des maladies mentales, n'ait pas connu les effets pathogénétiques du *Datura stramonium*, de l'*Ignatia amara*, du *Delphinium staphysagria* qui rappellent d'une manière éblouissante pour des yeux non aveuglés volontairement les traits les plus saillants de certaines affections délirantes. Par l'emploi ho-

mœopathique de ces agents médicamenteux, combinés avec les soins moraux qu'il sait si bien employer, M. Leuret n'aurait connu que peu d'insuccès, même dans les cas de monomanie les plus compliqués.

Nous ne faisons pas un mérite aussi grand de l'emploi de moyens dynamiques aux médecins qui souvent, en désespoir de cause, prescrivent à leurs malades atteints du spleen ou de mélancolie profonde, de se distraire, de voyager, d'aller aux eaux ou à la campagne. Il est rare que ces moyens banalement employés soient suivis de succès. Quel que soit le paysage que l'on fasse passer sous les yeux du malade, quelques distractions qu'on approche de son esprit préoccupé, si la cause de son mal n'est pas précisément dans un manque de distraction, dans une privation absolue d'alternance dans les occupations ou dans les événements d'une vie monotone, « le chagrin monte en croupe et galoppe avec lui. »

Lorsque cette médication désespérée de l'allopathe, réduit à ces expédients dont il rougit *in petto*, vient à réussir, elle ne peut même pas être revendiquée comme une application heureuse de la loi *des contraires* : l'ennui, diverses variétés du spleen, ne sont que le résultat d'un besoin moral *contrarié*, l'homme d'intelligence surtout, l'organisation d'élite, ne peut pas supporter aisément une existence monotone et des occupations invariablement les mêmes; un poète est, sous ce rapport, plus exigeant qu'un maçon, et si un cercle étroit vient à se serrer autour de cette organisation qui demande impérieusement de la variété, la mélancolie, la monomanie, les hallucinations pourront surgir de cette douloureuse compression; dès lors les distractions, les plaisirs variés des voyages tendront à rétablir la fonction morale altérée par la *contrainte*, agiront par voie d'*homœopathie*.

Mais que la maladie se complique, que la simple mélancolie provenant de l'ennui, soit remplacée par un dégoût de la vie que rien n'explique, qu'au milieu des plus vives

jouissances de la famille et de la propriété, un homme en vient à ce point de vouloir rejeter la vie comme un insupportable fardeau, que feront les voyages, que feront les plaisirs de Paris? Le malade ira, poussé par cette force invincible que l'on n'a pas su maîtriser, se suicider misérablement au milieu des fêtes brillantes auxquelles il est toujours resté indifférent ou étranger.

Donc ces essais de traitement moral ont été ou involontaires ou impuissants. Les allopathes n'ont pas su voir, lorsque tout les y conviait, la loi de similitude que Hahnemann faisait briller à leurs yeux, aussi sont-ils restés dans leur stérilité orgueilleuse et dans leur indifférence coupable pour les travaux thérapeutiques sur lesquels est fondée la gloire impérissable du vieillard de Coëthen.

C'est surtout dans les maladies du *mens divinius* que Hahnemann, au début de sa carrière, a démontré la supériorité de sa doctrine et la vérité de son axiome fondamental *similia similibus curantur*. Les résultats qu'il a énoncés sont assez remarquables pour mériter une vérification; mais il est plus commode de nier que de faire de laborieuses recherches, et le traitement des maladies mentales en est resté au même point pour les aveugles de l'allopathie.

Nous avons indiqué l'étendue du sujet que comprend notre titre *des Névroses et Névralgies*; nous allons le délimiter plus nettement en nous servant des dénominations synthétiques sous lesquelles on a l'habitude de grouper ces maladies.

Névroses de la vie de relation :

A. Névroses des centres nerveux : Somnambulisme, hallucinations, spleen, mélancolie, manie, monomanies, délire.

B. Névroses de la moelle épinière : Epilepsie, paralysies, danse de St.-Guy, chorée, catalepsie.

Névroses de la vie de nutrition : Hypochondrie, chlorose, boulimie, asthme nerveux (n. du pneumo-gastrique).

Névroses de l'appareil reproducteur : Hystérie, nymphomanie, satyriasis, éclampsie.

Névralgies : Cranienne, faciale, cervicale, thoracique, abdominale, sciatique, etc.

Ces divisions n'ont d'utilité que comme moyens d'étude. Il ne faudrait pas croire que nous attachions à notre classification une importance quelconque, et nous ne voudrions pas qu'il vint à la pensée de nos lecteurs que chacune de ces maladies, auxquelles nous venons d'attacher une étiquette, qui nous dispense de longues périphrases, soit réellement et dans la pratique séparée des autres par l'intervalle que la méthode nous oblige à laisser dans nos classifications. Un trouble dans un centre nerveux, que ce centre soit le cerveau ou l'un des grands plexus thoraciques ou abdominaux, entraîne forcément des troubles variés de retentissement et de sympathie dans le reste de l'organisme.

D'autres fois même, les névroses n'ont pas de symptôme tranché qui révèle le point de départ du mal, et le médecin superficiel, ne tenant compte que des douleurs qui apparaissent dans les nerfs de la vie de relation, néglige les désordres fonctionnels obscurs et insidieux, qui dominent cependant toute la maladie. Nous citerons pour exemple les névroses de l'utérus.

Ceci bien entendu, et toutes réserves faites à ce sujet, nous allons aborder l'étude du traitement.

On dit avec raison que le médecin doit s'attacher, avant tout, à s'attirer la confiance et la sympathie de ses malades. On sait l'influence considérable qu'exerce sur la famille et sur le malade lui-même, le médecin qui a su mériter de l'estime et de l'amitié. C'est surtout dans les maladies nerveuses que cette recommandation est importante, et je connais des malades en proie à de vives souffrances qui se sentaient consolés et soulagés par la seule présence de leur médecin. Il est aussi facile de comprendre que lorsque la confiance et l'amitié se sont établies entre le malade et le médecin, celui-ci ait plus de facilité pour pénétrer dans certains détails de la vie

intime qu'une fausse honte empêche si souvent de révéler, et qui sont d'une si grande importance pour asseoir un traitement.

C'est aussi lorsqu'il est nécessaire d'instituer une hygiène morale, comme puissant auxiliaire du traitement purement médical, que l'on est heureux d'avoir pu s'entourer auprès du malade d'une atmosphère de bienveillance et de sympathie.

L'hygiène morale, auxiliaire obligée dans toutes les maladies mentales, en tant qu'elle consiste à ménager autant que possible la susceptibilité du malade, et à se conduire de manière à calmer ou à prévenir ses emportements (s'il y est sujet), sans recourir à des moyens violents ou à des châtiements physiques, devient le traitement principal, la thérapeutique en seconde ligne dans certaines conditions.

Si la maladie mentale est récente et n'a pas sa source dans une altération organique, le traitement moral sera presque suffisant pour amener la guérison.

Des voyages, des distractions, à ceux que le défaut de changement, la monotonie des occupations plonge dans une profonde mélancolie.

Des enseignements intelligents, des consolations affectueuses, des conversations raisonnables et logiques, une gymnastique appropriée, relèveront le sens moral dégradé par de mauvaises habitudes, une éducation vicieuse, une ignorance funeste.

Quelle que soit, du reste, l'origine de la maladie à traiter, le médecin sera calme, énergique et résolu : de sang froid devant le fou furieux, il témoignera de la compassion au maniaque qui se désespère et qui pleure ; il gardera un silence dédaigneux vis-à-vis l'halluciné qui déraisonne ; il opposera l'inattention la plus absolue à l'indécence des paroles et des gestes. Enfin il aura soin de soustraire à la manie destructive de certains malades, ce qui pourrait lui donner

occasion de s'exercer, mais il ne se départira jamais de sa mansuétude, il n'oubliera jamais qu'il a vis-à-vis de lui un homme malade. Le médecin s'enquiert avec soin de la cause ou des causes de la maladie, et souvent, alors même que les symptômes actuels ne répondraient pas complètement au tableau pathogénétique du médicament qu'indique la recherche étiologique, la maladie n'en est pas moins, par son administration, notablement améliorée.

Les troubles nerveux ont essentiellement leur source dans les désordres moraux. Le feu des passions, énergiquement contenues dans les sociétés actuelles, se signale quelquefois par des explosions funestes qui retentissent douloureusement sur la famille et sur la société. Les passions sensibles qui se résument dans l'amour du luxe poussent à tous les excès qui résultent d'une dominante sensuelle. Les passions affectives, selon qu'elles dominent par leur côté matériel ou leur côté spirituel, produisent ces manifestations sauvages et brutales qui alimentent les bagnes et les asiles de la folie, ou déterminent cette surexcitation nerveuse qui se traduit par diverses manies amoureuses et par la catalepsie. Enfin, les passions distributives ou de relations générales produisent toutes les aberrations morbides de l'ambition, du dévouement, de la rivalité.

Qui ne connaît les effets de la colère, de la jalousie, de l'ambition, de l'excès dans les plaisirs de l'amour ou dans leur privation absolue? Qui ne sait aussi que certains caractères, même dans les conditions les plus favorables de l'éducation actuelle, sont presque irrésistiblement poussés par une dominante passionnelle laissée sans contre-poids, ce qui nous ferait presque croire, si nous n'étions éclairés par les lumières de la philosophie et de la foi, au fatalisme antique, si nécessaire aux peuples enfants?

L'éducation bien entendue, l'éducation utilisant toutes les forces vives de l'homme, peut seule remédier à ces vices de

l'éducation actuelle et rénover nos générations plongées dans les *carrières* démoralisantes des écoles trop souvent devenues, par l'ignorance et l'impéritie de ceux qui les gouvernent, des apprentissages de vices. La thérapeutique homœopathique vient apporter un soulagement efficace aux effets pathologiques des passions agissant subversivement.

L'école ancienne avait remarqué qu'à certains caractères morbides correspondait un certain remède qu'un empirisme heureux avait indiqué, un spécifique absolu, aussi est-il assez commun de trouver dans les livres de l'ancienne médecine les fièvres paludéennes désignées sous le nom générique de *fièvres à quinquina* ; mais là se sont bornés les efforts de nos adversaires, et c'est à Hahnemann qu'appartient tout entière la gloire d'avoir tracé d'une main magistrale la *psychologie* des médicaments, si je puis ainsi m'exprimer ; cette étude ne se trouve nulle part dans la matière médicale de l'allopathie.

Hahnemann avait remarqué que certains remèdes pris à doses élevées en une seule fois, comme dans le cas d'empoisonnement, ou à doses réfractées, comme dans les expérimentations physiologiques, déterminaient dans l'intellect des désordres plus ou moins graves et variés. Plus tard, étendant à tous les remèdes ce qu'il n'avait établi que pour ceux dont l'action s'exerce le plus énergiquement sur le système cérébral, il vit des effets appréciables se produire sur le moral, et les caractères changer quelquefois du tout au tout chez les personnes soumises à l'effet des substances toxiques. Pousant plus loin ses recherches, et donnant à ses déductions une forme doctrinale, il établit qu'à certains tempéraments, à certains caractères répondent dans l'ordre thérapeutique certains médicaments, et que l'on pourrait classer les caractères d'après les remèdes qui leur conviennent le mieux, qui ont le plus d'efficacité sur eux dans les maladies. L'expérience a confirmé cette observation du père de la médecine

moderne, et le praticien homœopathe distingue à première vue, chez son malade, les caractères de *pulsatille*, *noix vomique*, *lycopode*, *aconit*, etc.

La loi de similitude se trouvait dès lors complétée, et la thérapeutique des maladies nerveuses solidement instituée.

(La fin au prochain numéro)

REVUE DES JOURNAUX ALLOPATHIQUES.

Suite (1)

Lorsqu'on se rappelle comment et en quels termes l'allopathie a accueilli, il y a peu d'années, sa jeune mais puissante rivale, lorsqu'on observe attentivement l'action réformatrice que celle-ci exerce sur celle-là, on est tenté de se demander combien de générations médicales ont passé sur cet antagonisme d'écoles qui paraissait devoir être indestructible. Les choses n'en sont point encore venues cependant au point où les adversaires des deux camps, se dépouillant de tout dehors ennemi, poursuivent ouvertement et en ouvriers du même labeur, la glorieuse tâche qu'ils ont à accomplir, celle de faire fructifier le champ thérapeutique. Bien loin de là, les allopathes s'obstinent à nous refuser tout rapport scientifique; mais leurs publications et leur pratique démontrent suffisamment combien est grande l'influence que l'homœopathie exerce sur leurs idées et leurs actes. Un pareil résultat, fort en contradiction avec leur dédain obstiné, a deux causes: d'un côté, l'absence de tout principe thérapeutique stable, et de l'autre, l'existence d'une loi qui les domine malgré eux et à leur insu.

Dans un des précédents numéros de la *Revue*, je me suis

(1) Voir les pages 288, 513 et 664 du tom. 1^{er}.

occupé à faire ressortir les coïncidences de théorie et de pratique d'un travail sur l'action thérapeutique de l'*aconit* par le docteur Teissier, de Lyon, avec les idées de l'école homœopathique sur cette précieuse substance. Mon attention est aujourd'hui sollicitée par deux articles publiés dans le journal de médecine de Lyon par le même docteur.

Le premier démontre par des observations que l'*arsenic* a été merveilleusement efficace contre *un cas de fièvre intermittente*, contre *une névrose intermittente du cœur et des organes de la respiration*, et contre *une gastralgie caractérisée par des douleurs atroces*.

Le docteur Teissier déduit de son travail : 1° que l'*arsenic* manié avec prudence est d'une innocuité complète et peut rendre de grands services en thérapeutique ; 2° qu'on peut l'employer avec avantage dans les névroses, régulièrement et irrégulièrement intermittentes du cœur ou des organes de la respiration, comme l'angine de poitrine ; 3° qu'il partage avec le quinquina la propriété de couper les fièvres intermittentes ; 4° qu'on peut également l'employer avec succès dans les gastralgies intenses qui ont résisté aux préparations de morphine, aux anti-spasmodiques, à la noix vomique, et qu'il a cette propriété singulière de stimuler l'appétit et de faciliter les digestions, tout en diminuant la sensibilité de l'estomac ; 5° qu'il peut amener la salivation, même à des doses excessivement faibles ; 6° qu'il paraît avoir, à ces doses minimales, une action dépressive sur la circulation, car il rend souvent le pouls petit et même misérable ; 7° que l'*arsenic* paraît avoir la propriété de modifier profondément non-seulement la sensibilité animale, mais aussi la sensibilité organique ; propriété qui peut avoir une influence destructive sur la vie, si le médicament est administré d'une manière imprudente, mais qui peut être salutaire et purement sédative, s'il est manié avec la circonspection qu'il commande.

Je ne ferai pas ressortir tout le vague de ces conclusions,

qui sont au reste à peu près la reproduction de celles de Trousseau et Pidoux (1). Peut-on, en présence d'un agent aussi dangereux, se contenter d'indications aussi peu précises? Peut-on se flatter de faire avancer d'un pas la thérapeutique, en plaçant des jalons aussi incertains? Depuis Dioscoride jusqu'à nous, l'arsenic a été tour à tour vanté et délaissé; tous les grands médecins en ont recommandé l'usage externe, mais, à l'intérieur, cette substance a paru dangereuse à un grand nombre d'entre eux, et l'histoire de la médecine se partage à son occasion en deux opinions fort contraires; des praticiens ont bravé les dangers de son administration interne pour ne pas se priver de ses précieuses propriétés thérapeutiques, d'autres ont renoncé à celles-ci parce qu'ils redoutaient trop ses funestes effets sur l'économie.

Ce fait historique prouve deux choses: que l'arsenic a, sur l'économie vivante, de puissants effets que la thérapeutique peut merveilleusement utiliser, et, en second lieu, que depuis bien des siècles, les diverses écoles allopathiques n'ont pu découvrir la *loi* du *principe* qui doit préciser son administration. Les travaux les plus récents promettent-ils de plus heureux résultats? nullement, et les conclusions du docteur Teissier ressemblent singulièrement à tout ce qui a été dit de tout temps sur les préparations arsenicales.

Cependant, il y a un demi-siècle environ que la loi des semblables a été formulée par Hahnemann: les pathogénésies accidentelles de l'arsenic ou les empoisonnements par cette substance, sont hélas! assez fréquents pour que tous ceux qui s'occupent de l'art de guérir puissent reconnaître jusqu'à la dernière évidence que les diverses affections qui cèdent à l'administration de l'arsenic sont précisément celles que produit cet agent sur les individus empoisonnés par lui.

Le docteur Boudin, qui a reveillé chez l'allopathie l'atten-

(1) Traité de thérapeutique, tom. 2, pag. 142.

tion méritée par l'arsenic, a proposé une nouvelle préparation et surtout une posologie qui ressemble beaucoup à celle de l'homœopathie; il aurait donc bien pu, en puisant davantage dans Hahnemann, préciser d'une manière stable les indications qui réclament l'usage de l'arsenic. Le docteur Teissier n'est pas plus heureux sous ce dernier rapport, mais il l'est davantage pour les doses. En effet, ce praticien prescrit trois gouttes de liqueur de Pearson à prendre chaque jour. Tout le monde sait que cette liqueur contient un grain d'*arséniate neutre de soude* par once d'eau distillée : trois gouttes de cette solution sont évidemment une dose bien forte par rapport à celle que recommande Hahnemann, mais combien elle s'éloigne des doses que l'allopathie était dans l'usage de prescrire quand elle usait de cette active substance!

La liqueur de Pearson était habituellement prescrite à la dose de cinquante à quatre-vingts gouttes par jour; M. le docteur Teissier n'en prescrit que trois gouttes, et il assure qu'à cette dose minimale, *« l'arsenic paraît avoir une action dépressive sur la circulation, car il rend souvent le pouls petit et même misérable. »* (1).

Bien que le docteur Teissier pratique l'art de guérir dans le berceau de l'homœopathie française, j'aime à croire, puisqu'il n'en parle pas, que notre école est complètement étrangère à la modification pathologique qu'il a adoptée par rapport à l'arsenic, et qu'elle n'a aucune part dans sa détermi-

(1) Mais rendons-nous un compte plus exact de la quantité d'arsenic métallique qui a suffi pour fournir à l'observation du docteur Teissier des phénomènes aussi importants; l'arséniate de soude contient, pour cent, 29, 26 d'acide arsenique qui représente 49, 1 d'arsenic métallique. L'once d'eau distillée contient environ 825 gouttes, la liqueur de Pearson contenant un grain d'arséniate de soude par once, il en résulte que le docteur Teissier prescrit à peu près un cinquième de grain d'arsenic métallique divisé par 825 : il répète trois fois cette dose par jour. Arrivée à ce point, la posologie allopathique pourrait très-bien être représentée par nos globules, tant et si injustement ridiculisés.

nation à combattre, par cette substance, des affections qui ont été si heureusement modifiées par elle. Quoiqu'il en soit, j'ai trouvé bon de faire observer combien sa marche se rapprochait de la nôtre.

C'est le numéro du mois de mai dernier qui publiait cet intéressant travail sur l'arsenic. Au mois d'août, le même *Journal de médecine de Lyon*, contenait sur le même sujet un travail du docteur Larin, qui recommande l'arsenic contre le catarrhe pulmonaire chronique.

Ce confrère sera sans doute moins heureux, car il associe l'arsenic à l'opium, et il l'administre à des doses moins faibles; il cite néanmoins une guérison très-remarquable.

Mais revenons au second opuscule du docteur Teissier, intitulé : *du traitement de la pneumonie sans émissions sanguines*.

Certes, tout le monde se rappelle à quelle indignation nous livrions naguère nos confrères allopathes, lorsque nous osions articuler que l'homœopathie guérissait la pneumonie sans recourir à la lancette ni aux sangsues. Il y a dix ans que l'oracle du Val-de-Grâce jouissait encore de quelque prestige, et alors oser dire que la pneumonie était curable sans émissions sanguines, c'était un crime de lèse-humanité. Rasori et son école avaient cependant prouvé que cela était possible, mais il y a une telle instabilité dans l'allopathie, que Broussais avait complètement fait oublier Rasori, et Hahnemann était voué aux Gémonies, parce qu'il proscrivait la saignée en général, et surtout dans le traitement de la fluxion de poitrine.

Un adversaire vient de nous prouver que l'opinion de notre maître pouvait ne pas être une erreur; je me hâte de le constater; en outre, il ne sera pas sans intérêt de savoir que, suivant le docteur Teissier, *c'est un préjugé d'école de croire que les saignées sont indispensables dans l'inflammation du poumon; ce n'est, au contraire, que dans des cas rares et excep-*

lionnels qu'elles sont nécessaires , et presque toujours on peut s'en passer. Dois-je passer sous silence que lorsque le docteur Teissier a communiqué son travail à la Société d'émulation de Lyon , ses idées, loin d'exciter quelque étonnement, ont trouvé tout de suite des partisans tout prêts à la soutenir? M. Magand, par exemple , a nettement déclaré qu'il les partageait sans réserve et que, depuis plusieurs années, il n'a qu'à se louer de s'être abstenu des saignées et d'avoir fait usage des préparations stibiées, ainsi que le fait le docteur Teissier.

Tout cela est bien piquant : mais les lignes suivantes le sont davantage pour nous.

La *Revue médico-chirurgicale* de Paris , qui rend compte de ce mémoire, termine ainsi : (1) « Nous soumettons ces « vues thérapeutiques à nos lecteurs , non comme démon- « trées , et nous pensons pour notre part qu'elles pèchent « par exagération ; mais comme bonnes à méditer , et pro- « pres à prévenir les jeunes praticiens contre des émissions « sanguines mal à propos prodiguées. Nous savons que « M. P. Teissier, de Paris, traite depuis assez long-temps les « pneumonies sans saignées et avec l'*aconit* à doses homœo- « pathiques ; (!!!) et il obtient , dit-on , des succès remar- « quables. Certes , ce n'est pas dans ce journal que des mi- « racles homœopathiques ou autres seront acceptés trop fa- « cilement ; mais nous nous tenons aussi bien en garde con- « tre un scepticisme systématique que contre la crédulité « aveugle. Pour le moment , nous voulons seulement « faire remarquer que voilà de bons observateurs , à Paris et « à Lyon, qui guérissent la pneumonie en s'abstenant de la « saignée, et cela vaut bien la peine d'y réfléchir. »

Il est donc bien vrai qu'enfin un journal allopathique de Paris croit que la pneumonie peut se guérir sans saignées , et par la seule action des remèdes homœopathiques !!! Peu

(1) pag.169, 1848.

habitué à de telles aménités, mon étonnement et ma joie me laissent sans paroles pour exprimer au docteur Teissier, de Paris, et au journal de Malgaigne toute la gratitude dont je suis pénétré. Si jamais le procès de l'homœopathie est reporté devant l'Académie de médecine, nous aurons sans doute dans ce dernier un éloquent et heureux défenseur.

Décidément la *Revue médico-chirurgicale* de Paris a abjuré toute haine : voici ce qu'elle écrit dans un article bibliographique (janvier 1849), sur les études du docteur Bonnamy, de Nantes, sur le tartre stibié : « Il (le docteur Bonnamy) commence donc par rappeler les expériences de MM. Magendie, Trousseau et Pidoux, Campbell, Royer et Bonet; et touchant l'action du tartre stibié sur les animaux, on sait que le premier regardait comme un de ses effets constants l'inflammation des poumons, ce qui n'a pas été vérifié par les autres. Effet étrange, et qui viendrait singulièrement en aide à la théorie homœopathique, si l'on considère l'efficacité incontestable du tartre stibié dans la pneumonie. » Je regrette avec le bibliographe que le dr. Bonnamy n'ait pas fait connaître son opinion personnelle, étayée sur des faits, touchant cette intéressante controverse sur les effets pathogénétiques de l'émétique. Il serait trop long d'apprécier chacune des expériences faites sur ce sujet par les expérimentateurs cités plus haut et par d'autres, mais je ne puis ne pas mentionner de quel poids est ici l'opinion de Magendie, qui est au reste complètement partagée par Orfila et Devergie dans leur Toxicologie respective.

A propos du traitement de la fluxion de poitrine sans émissions sanguines, je rappellerai en peu de mots une observation de pneumonie traitée et guérie par moi homœopathiquement en 1838.

Je fus appelé au mois de novembre dans l'établissement de MM. Picard, négociants, qui occupaient alors un grand nombre de jeunes filles pour la préparation des chardons : l'une d'elles était atteinte d'une inflammation des poumons.

Il y avait à peine deux mois que j'étais sorti de l'hôpital, à la fin de mon internat; j'avais laissé dans cet établissement des condisciples qui étaient loin de partager mes idées médicales, et qui souvent m'avaient cité la fluxion de poitrine comme le champ clos où devait être infailliblement vaincue la doctrine de Hahnemann. J'eus alors la pensée de les rendre témoins du traitement que j'allais commencer, dont au reste le résultat m'était parfaitement inconnu, bien que j'eusse lieu d'espérer qu'il serait favorable à la malade et à l'homœopathie. J'amenaï donc auprès de la patiente le premier interne qui m'avait remplacé et le médecin en chef auprès duquel il était de service. L'un et l'autre constatèrent que la malade était réellement atteinte de fluxion de poitrine, et unanimement ils m'affirmèrent que si je la guérissais sans émissions sanguines et par les seuls remèdes homœopathiques, ils se feraient un devoir de proclamer bien haut ce résultat, et se déclareraient partisans de la nouvelle école. Le premier et le second jour, ils observèrent avec attention l'influence du traitement; le troisième jour, le médecin n'eut pas le temps de se rendre auprès de la malade et l'interne vint seul. Le quatrième jour, personne ne vint visiter la pneumonique, et le septième, j'allais leur faire connaître que ma malade avait mangé une côtelette.

Ces messieurs avouèrent alors..... qu'ils s'étaient trompés et que je n'avais pas traité une fluxion de poitrine, mais une simple atteinte hémoptysique. Je désire vivement que ces confrères lisent le journal de Malgaigne, et ils se rappelleront peut-être alors qu'il y a dix ans, ils auraient pu faire l'aveu que j'ai signalé plus haut à propos des cures du docteur Teissier, de Paris.

Les réflexions, intéressantes pour nous homœopathes, qui sont réveillées par la lecture de ces travaux dont je viens de parler contre la saignée dans la fluxion de poitrine, prennent une importance bien autrement grave lorsqu'on pense que les cendres scientifiques de Broussais sont encore chaudes,

et qu'à peine un tiers de siècle s'est écoulé depuis la publication *des maladies chroniques*. Qui ne se rappelle la longévité prédite au rationalisme médical de l'éloquent orateur du Val-de-Grâce? Qui n'aurait cru que l'enthousiasme de ses sectateurs ne dût se propager de génération en génération? Mais hélas! semblable à un météore, l'erreur éblouit et elle disparaît. Tel est le sort de toutes les idées, fussent-elles vraies, lorsqu'elles doivent fructifier dans une science fatalement stérile comme l'est la médecine allopathique, privée de principes stables et livrée sans aucune loi aux hardies investigations des novateurs.

Les préparations antimoniées, le traitement homœopathique n'ont point le monopole de la guérison de la fluxion de poitrine sans émissions sanguines : le docteur Moreau a communiqué à l'Académie de médecine de Belgique un mémoire sur les avantages de l'eau froide, employée à l'intérieur dans la pneumonie et la pleuro-pneumonie, et il cite, à l'appui de son opinion, sept observations de guérison par l'eau froide bue en grande quantité.

Ce traitement, qui n'a pas même l'avantage d'être nouveau, témoigne hautement de l'anarchie de principes de l'école allopathique. Bien que du temps d'Arétée quelques médecins l'aient préconisé, que, dans le siècle dernier, le docteur Moneta, de Varsovie, l'ait recommandé de nouveau, bien que de brillantes observations le soutiennent, ce traitement n'éveille en moi qu'un double étonnement : comment se fait-il que des médecins osent l'employer et que des malades le subissent, lorsque d'autres moyens leur sont présentés par l'observation? Au reste, puisque *les saignées coup sur coup* du professeur Bouillaud, que l'on croirait s'être appliqué à caricaturer Broussais, trouvent des praticiens dociles, est-ce bien rationnel de douter que *l'eau froide avalée coup sur coup* trouve des pneumoniques soumis et assez altérés pour l'accepter avec bonheur?

Rien n'est singulier comme l'embarras où se trouvent nos confrères de l'allopathie, en présence de certaines guérisons qu'ils opèrent au mépris des doctrines ayant cours dans leur école : toujours acharnés à rechercher le pourquoi thérapeutique de l'action des substances, ils se contentent d'explications souvent contradictoires, ou ils repoussent un médicament, parce que celui-ci ne paraît pouvoir se prêter aux classifications de leur matière médicale. D'autre fois, plus humbles, ils enregistrent des faits qu'ils accompagnent de leur étonnement, et ils ne peuvent formuler quelles sont les circonstances où ils pourront les reproduire.

Depuis quelques années, M. Bretonneau, de Tours, a recommandé l'administration de la *belladonna* contre l'incontinence nocturne des urines; des faits publiés par lui établissent que réellement cette substance jouit d'une grande efficacité contre cette triste infirmité. *L'Union médicale* a dernièrement publié quelques faits sur ce sujet par M. le professeur Trousseau. Abordant l'examen du mode d'action de la *belladonna* dans cette circonstance, le savant professeur pense que cette plante agit en *diminuant la contractilité de la vessie*. Molière, qui n'était pas professeur de faculté, aurait certainement trouvé cette explication, qui non-seulement n'explique rien, mais contient implicitement une double erreur : M. Trousseau aurait dû nous dire s'il s'agit de la *contractilité* du col ou de celle du corps de la vessie qui sont antagonistes; si la contractilité est *diminuée* dans le corps et le col en même temps, la position fonctionnelle de cet organe ne sera pas changée ou à peu près; si la contractilité du col est *diminuée* isolément, il y aura augmentation dans l'émission involontaire des urines: l'effet inverse sera obtenu, si la contractilité du corps seulement est *diminuée* par l'action de la *belladonna*. Voilà pour l'erreur anatomique. L'explication du savant professeur allopathe n'est pas plus heureuse au point de vue physiologique; qui ne sait que le réservoir uri-

naire n'agit point seul pour l'émission du liquide contenu dans sa capacité? Qui ne sait que le concours musculaire est nécessaire à cette fonction? Il faut donc que la *belladonna* diminue également la contractilité de tous les muscles concourant à l'émission urinaire. Mais c'est peu encore, l'explication du professeur Trousseau tranche une question restée en litige parmi les physiologistes, à savoir, si l'intervention cérébrale est nécessaire ou non pour l'accomplissement de cette fonction.

Lorsque la pathogénésie pure des substances sera connue par nos grands hommes des facultés, on ne verra pas tomber de telles erreurs des chaires où notre jeunesse médicale va puiser son instruction.

Au reste, je consens à accepter l'explication du professeur Trousseau comme excellente : servira-t-elle en ce cas à faire avancer la thérapeutique de l'incontinence nocturne des urines? Je ne puis le croire ; car il faudrait préalablement démontrer que cette infirmité dépend d'un excès de contractilité de la vessie, et surtout désigner exactement quels sont les symptômes par lesquels le praticien sera assuré que dans telle circonstance la vessie jouit d'une force contractile trop grande. Quelque grande que puisse être la science du professeur Trousseau, je lui pose le défi de remplir cette lacune. A quoi pourrait donc servir son explication du mode d'action de la *belladonna*?

Le docteur Blache, médecin de l'hospice des enfants, a publié aussi une note sur cette même question dans le *Répertoire de pharmacie*; celui-ci, plus humble que M. Trousseau, avoue franchement qu'il ne se rend pas exactement compte du mode d'action de la *belladonna* contre l'incontinence nocturne des urines : voilà qui est remarquable pour un partisan de l'école rationaliste. Cependant, ce qu'il y a de certain pour lui, c'est que, depuis deux ans, cette substance lui a parfaitement réussi contre cette infirmité, si opiniâtre

chez les adolescents. Quant à l'explication d'un pareil succès, il la trouve d'autant plus embarrassante, qu'à diverses époques et toujours guidé par les conseils de M. Bretonneau, il a combattu victorieusement les constipations les plus rebelles au moyen des mêmes pilules (de belladonna), dont il s'est trouvé aussi très-bien dans deux cas d'épilepsie.

Tout en louant beaucoup le docteur Blache de sa sage réserve, je lui demanderai quels seront les avantages que pourront retirer les praticiens de la publication de ses faits pratiques? Faudra-t-il, pour les utiliser, traiter tous les cas d'incontinence d'urine, tous les cas de constipation ou d'épilepsie par les préparations belladonnées? Une pareille conduite pourrait cependant devenir bien funeste, car personne n'ignore que ces diverses maladies peuvent dépendre de diverses causes organiques ou vitales, et qu'il est absurde d'admettre qu'elles doivent toutes céder à l'administration d'un seul et même moyen. La publication du docteur Blache est donc à peine bonne à faire administrer sans motif à plus d'un malade une substance dont tous les praticiens connaissent l'action profondément nuisible, lorsqu'elle n'est pas indiquée.

Que ces doctes allopathes veuillent enfin lire la pathogénésie de la *belladonna* par Hahnemann, qu'ils la méditent, et alors leurs observations pratiques ne seront plus stériles; ils pourront formuler nettement quelles sont les circonstances où la *belladonna* sera efficace contre l'incontinence d'urine, contre la constipation, l'épilepsie et une foule d'autres cas morbides, contre lesquels cette précieuse substance rend de si éminents services aux disciples du vieillard de Cœthen, guidés par la loi des semblables.

M. le docteur Thys a communiqué à la *Société de médecine de Boom* plusieurs observations de commotions cérébrales, dans lesquelles l'administration de l'*arnica* a produit des effets admirables. Je ne rapporterai pas ces observations,

fort remarquables sans doute au point de vue de l'action héroïque de l'*arnica*; les homœopathes n'en seraient nullement étonnés. Ce dont j'ai été étonné moi-même c'est que le rapport fait à la *Société de médecine de Boom*, sur ce travail, ne lui a point été favorable. Les faits invoqués par M. Thys n'ont point paru au rapporteur de nature à prouver la vertu hyposténisante de l'*arnica* qu'on doit considérer, au contraire, comme un *stimulant du système cérébro-spinal*.

Ce fait, entre mille autres, prouve combien l'erreur est vivace dans l'esprit de nos adversaires : qu'importe aux faits thérapeutiques du docteur Thys la notion *à priori* que vous pouvez avoir sur l'action de l'*arnica*, ô savants orgueilleux! dépouillez-vous de votre vieil homme, et raisonnez. A la suite d'une commotion cérébrale les centres nerveux sont surexcités, leur vitalité est exaltée; vous reconnaissez qu'il faut exercer une action hyposténisante sur ces organes. Un médecin vous prouve, par des faits, qu'une substance à laquelle vous reconnaissez une *force de stimulation sur le système cérébro-spinal*, guérit miraculeusement les suites d'une commotion cérébrale, et votre pensée ne peut se dégager des entraves de l'erreur! et vous ne voyez point là la démonstration de la loi des semblables!!! Vos excès en sangsues ont dépeuplé les étangs où se multiplient ces annélides, bientôt vous en manquerez; l'*arnica montana* vous permettra, si vous le voulez, de vous en passer contre tous les cas de traumatisme, et combien de malades dont vous aurez à déplorer la mort, qui vous devraient la vie, si vous recouriez à cette puissante substance, réhabilitée en thérapeutique par notre illustre maître (1).

A côté d'aussi déplorables dédains, il est piquant de rap-

(1). Je possède trois observations fort remarquables de commotion cérébrale, avec hémorrhagie par le conduit auditif, où j'ai obtenu une guérison rapide et entière, par la seule administration de l'*arnica*. Le docteur Thys n'a eu recours à cette substance qu'après l'insuccès des moyens allopathiques ordinaires.

peler quelles substances on préconise en thérapeutique allopathique. Le docteur Jules Macé a publié dans le *Journal des connaissances médico-chirurgicales*, un travail sur la toile d'araignée employée comme succédané du quinquina. Ce médecin assure que M. Récamier l'emploie souvent à Paris, sous le nom d'*arachnée*.

Je n'ai pas l'habitude de douter de la véracité de qui que ce soit, et encore moins de blâmer les recherches qui tendent à enrichir l'arsenal thérapeutique ; mais je ne puis me résigner à accepter, sans mot dire, une substance qui paraît sortir de l'arcane de quelque empirique, ou de la science de quelque bonne femme, garde-malade. En effet, la toile d'araignée, fût-elle toujours identique, quelle que soit l'araignée qui l'ait tendue, peut-elle sérieusement être ordonnée par un médecin, par un homme de science ? N'est-il pas évident que cette substance, toujours chargée de la fine fleur de la poussière, doit varier à l'infini, selon le lieu où elle est recueillie ? Prescrira-t-on de la toile d'araignée prise dans une cabane des champs ou dans un laboratoire de produits chimiques, dans une étable ou dans une charbonnière, etc, etc. ? Et dans toutes ces suppositions, quel médecin osera dire qu'il n'a prescrit que de l'*arachnée* ? On a remarqué qu'elle est surtout efficace lorsqu'elle a été recueillie dans un moulin à farine : cette observation, si elle se confirme, peut seulement donner quelque valeur à cette substance nouvellement introduite dans la thérapeutique.

Quoi qu'il en soit des destinées de l'*arachnée*, il n'en est pas moins vrai qu'il est déplorable de voir des médecins qui se targuent d'une haute rationalité, se livrer à des expériences aussi peu rigoureuses, aussi peu scientifiques, lorsque la matière médicale leur présente des mines précieuses qu'ils ne savent, qu'ils ne peuvent exploiter, parce que leur science n'en est pas une, parce qu'ils n'ont aucun principe qui les dirige.

Lorsque, par un examen réfléchi des publications et de la pratique de l'allopathie, on se pénètre de son inanité absolue, comme SCIENCE, on est douloureusement affecté de l'influence qu'elle exerce néanmoins, au mépris du plus simple sens commun.

Tous les lecteurs de la *Gazette homœopathique de Bordeaux* connaissent le conflit qui a existé entre l'administration des hôpitaux de Bordeaux et le docteur Marchant. Cet estimable confrère fut nommé médecin de l'hôpital St.-André : comme il pratiquait l'homœopathie, l'administration exigea de lui, avant qu'il entrât en service, l'engagement par écrit qu'il ne pratiquerait point l'homœopathie dans son service à l'hôpital St.-André. Je n'ai pas à m'expliquer sur cette condition, qui fut acceptée par notre confrère, sans doute dans de fort louables intentions. En effet, oubliant le *timeo Danaos et dona ferentes*, le docteur Marchant entra en fonctions ; il ne prescrivit point à ses malades des médicaments dynamisés, mais il les traita presque tous par des substances simples et données à petites doses. L'homœopathie pratiquée ainsi, et à travers bien de mauvais vouloirs, ne put accorder tous les succès qu'elle promet à une plus grande orthodoxie ; cependant les malades du docteur Marchant séjournèrent moins long-temps que ceux des salles voisines ; la mortalité n'était pas plus considérable sous l'influence de l'homœopathie ainsi travestie que dans les autres services. Il n'en fallait pas autant pour susciter contre notre confrère tous les orages que la plus vile passion, la jalousie, peut soulever contre un homme qui fait le bien, et qui surtout cherche à propager une grande vérité. L'administration a sommé notre confrère de tenir sa promesse, le docteur Marchant a prétendu qu'il l'avait tenue, puisqu'il ne prescrivait aucun médicament dynamisé. L'affaire a été déférée au ministre de l'instruction publique, qui enfin en a saisi la faculté de médecine de Paris.

Une commission composée de MM. Guéneau de Mussy, Andral et Chomel, le premier rapporteur, a été nommée au sein de l'Académie pour statuer sur cette question. Cette commission vient de faire son rapport, et voici les conclusions : 1° *La doctrine avouée par le docteur Marchant et suivie par lui autant que cela lui était possible dans son service à l'hôpital St.-André, est la médecine homœopathique* : 2° *En conséquence, la commission administrative des hospices de Bordeaux est fondée à trouver que l'engagement consenti par M. Marchant, et dont elle avait fait une condition de sa présentation comme chef de service, n'a point été rempli, et à en réclamer l'exécution.*

Pour sa justification, le docteur Marchant avait produit des états, dont on n'a pu atténuer la valeur, qui établissaient que la durée du séjour des malades avait été moindre que dans les autres services, et que la mortalité n'avait pas été plus considérable. Ces faits étaient embarrassants pour la commission académique ; par l'organe de son rapporteur, elle a déclaré qu'ils prouvaient évidemment en faveur de la médecine expectante.

Cette question posée à l'Académie nationale est simple en apparence, mais elle est complexe au fond.

L'administration des médicaments préparés allopathiquement, à faibles doses et sans mélange avec d'autres substances médicamenteuses pour en atténuer ou en augmenter l'activité, ainsi que cela se fait dans la pratique de l'allopathie, constitue-t-elle l'homœopathie? Telle est la question à laquelle l'Académie a donné une solution affirmative. Telle est la mesure de ses connaissances sur un immense progrès médical dont elle a à s'occuper pour la deuxième fois.

Une semblable médication est cependant une tendance vers l'homœopathie, elle est même une grossière homœopathie, si elle est éclairée par la loi des semblables ; mais c'est de l'homœopathie comme en font tous les jours bien des mé-

decins allopathes. Le docteur Boudin, le docteur Teissier, de Lyon, etc., etc., sont, à ce point de vue, des homœopathes effrénés : le premier prescrit l'*arsenic* mêlé au sucre de lait à la dose d'un centième de grain ; le second, plus coupable, ose en ordonner moins d'un millième à ses malades ; et ces grands criminels n'ont pas honte d'avouer qu'ils guérissent mieux certaines affections avec ce nouveau genre de médecine expectante, à laquelle ils reconnaissent, disent-ils, une action évidente. Le docteur Marchant n'a fait que généraliser ce que ces Messieurs font dans certains cas.

La deuxième question implicitement renfermée dans la précédente est celle-ci : le médecin relève-t-il d'une autorité quelconque, ou, en d'autres termes, une administration d'hospices a-t-elle le droit d'imposer un mandat impératif à un docteur qu'elle doit admettre dans ses salles en qualité de chef de service ?

Ayant satisfait aux épreuves académiques, le médecin ne relève que de sa conscience dans l'exercice de son art. Ce n'est que dans le cas où se conduisant avec ignorance ou légèreté, il commet des erreurs grossièrement graves, que la loi a de l'action sur ses actes. L'esprit de cette sage législation, conforme aux besoins de progrès en médecine, est sans doute trop libéral pour nos académiciens ; car ils viennent de légitimer le mandat impératif que la commission administrative des hospices de Bordeaux s'était crue en droit d'imposer au docteur Marchant. Assurément, si notre estimable collègue n'avait pas été coupable d'*homœopathie*, la très-illustre et très-libérale Académie de médecine de Paris se serait hâtée de déclarer qu'il n'appartient à nulle commission administrative de s'immiscer dans la conduite scientifique d'un médecin, à moins qu'elle ne soit nuisible à la santé et aux intérêts des pauvres. Telle n'est pas la position du docteur Marchant ; ses relevés en font foi, et le rapporteur le reconnaît. Mais M. Marchant est disciple avoué de Hahnemann,

les doctes académiciens n'ont pas oublié encore qu'un grand nombre de malades déserte leurs cabinets et qu'ils vont réclamer la santé aux disciples de l'immortel réformateur ; leur sentence ne pouvait être douteuse pour personne.

L'injuste le dispute à l'absurde dans ce deuxième monument que l'ACADÉMIE NATIONALE DE MÉDECINE DE PARIS vient d'élever contre l'homœopathie. Eh quoi ! vous reconnaissez que les malades sont plus rapidement guéris, et implicitement que l'hôpital a moins de dépenses à supporter, et par votre décision vous donnez le droit à la commission administrative de sommer le docteur Marchant de faire moins bien qu'il n'a fait jusqu'à aujourd'hui ! ! O doctes académiciens, n'y a-t-il pas dans votre rapport un fâcheux exemple donné au docteur Marchant ? Heureusement la noblesse de son caractère nous rassure, il ne le suivra pas. Car si la passion qui vous a aveuglés, le portait à accepter la nouvelle position que vous lui avez faite, les pauvres patients, dont les douleurs seraient prolongées par le fait de votre décision, auraient à mandire les auteurs du surcroît de leurs maux ! Ces êtres, vos semblables, qui guérissaient plus vite par ce que vous appelez la médecine expectante, c'est-à-dire, l'eau claire, excéderaient votre nom lorsque, par des saignées, des sangsues, des vésicatoires, des cautères, des moxas, leurs souffrances seraient centuplées à la suite de votre arrêt inhumain ! L'excès de dépenses que vous causeriez aux hospices de Bordeaux vous serait imputable ! Mais ce que le docteur Marchant ne consentira jamais à faire, un docteur fidèlement allopathe le consommera : l'humanité n'oubliera pas le nouveau *service* que vous venez de lui rendre.

Les résultats obtenus par le docteur Marchant, par ce qu'il vous plaît d'appeler de la médecine expectante, sont préférables à ceux obtenus par vos collègues de l'allopathie, et aussitôt de vous hâter de mettre fin à un pareil scandale. Grands seigneurs de la science, jouissant de vos vieux pri-

vilèges, vous repoussez la main téméraire qui ose aspirer à y toucher. Mais, prenez garde, la justice et la vérité sont immortelles comme l'être de qui elles émanent, votre puissance peut en éloigner le règne, mais elle s'arrête là. Jouissez de votre autocratie; prouvez au monde que les maux de vos semblables vous touchent peu, et que les économies des maisons de bienfaisance vous sont indifférentes, par ces temps de *haute prospérité*!!

Il y aurait eu lieu cependant d'attendre de vous plus de respect pour le corps scientifique dont vous êtes des ILLUSTRATIONS. Comment votre dignité d'homme et de médecin ne s'est-elle pas révoltée à l'idée d'établir un aussi fâcheux précédent? La loi n'impose au docteur aucune restriction sur les moyens qu'il croit devoir employer pour le soulagement de ses semblables, les cas de fautes graves exceptés, et vous avez osé autoriser une commission administrative d'hospices à venir scruter la conduite scientifique d'un homme que vous avez peut-être vous-mêmes honoré du titre de docteur!! Ce titre, le docteur Marchant l'a conquis comme vous par de sérieuses études, et vous permettez aujourd'hui à un riche négociant, à un honnête épicier, qui a fait fortune à que sais-je? de lui dire: tu traiteras tes malades de telle manière ou de telle autre! Les commissions administratives peuvent sans doute être composées de savants, mais souvent aussi ce ne sont que des hommes de bien, ayant le temps de s'occuper des affaires des pauvres, et vous voulez que la conscience d'un médecin relève de l'appréciation du premier venu!! Votre arrêt témoigne hautement de l'estime que vous avez pour l'art que vous exercez; au reste, puisque vous ne connaissez pas l'homœopathie, vous ne pouviez l'estimer davantage.

Dr BÉCHET.

COMMUNICATION
RELATIVE AU CHOLÉRA

FAITE

A L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE DE BELGIQUE ;

Par M. CARLIER,

Membre-adjoint.

(En France, plus que partout ailleurs, il est difficile de faire entrer l'idée la plus simple dans des esprits prévenus. C'est un fait déplorable, mais un fait à constater, parce que d'un côté, il nous dispense d'accuser toujours de mauvaise foi les détracteurs de l'homœopathie, et que de l'autre, il explique suffisamment l'accueil dédaigneux et souverainement inintelligent que nous avons reçu jusqu'à ce jour de la part des académies.

En Belgique, décidément les corporations savantes se montrent et plus soigneuses de leur propre dignité et plus fidèles à leur mission. Elles ont compris que, tout en se préservant d'un engouement irréfléchi, leur devoir n'en est pas moins de prêter l'oreille à la voix des hommes sérieux qui leur apportent le fruit de leurs travaux, et quand des faits sont soumis à leur appréciation, si étranges qu'ils puissent leur paraître, pourvu qu'ils déconlent d'une source irréprochable, elles les consignent avec respect dans leurs Annales. — Singulier contraste avec notre pays, où l'aveuglement du monde médical est encore porté à ce point, qu'il est impossible de témoigner la moindre sympathie pour l'école nouvelle sans attirer aussitôt contresoï, non-seulement l'anathème des académies, mais les injures et les calomnies de tous nos confrères, grands et petits !

Dans cette revue même, l'année dernière, nous avons déjà eu l'occasion de faire ressortir que, dans le sein de l'Académie royale de Médecine de Bruxelles, la question du traitement homœopathique du typhus avait été soigneusement agitée et sagement traitée par le docteur Varlez, ainsi que le Bulletin de l'Académie en fait foi. — Aujourd'hui c'est le docteur Carlier, dont l'autorité comme savant et comme praticien est universellement acceptée de tous ceux qui le

connaissent, qui porte au tribunal de cette même Académie la question brûlante d'intérêt du traitement homœopathique du choléra. (*Voir le Bulletin de l'Académie*).

Nous reproduisons en entier le travail de notre honorable confrère et ami, parce qu'il est un éloquent plaidoyer en faveur du procès que nous intentons plus vigoureusement que jamais à l'allopathie, et que ce procès, en face de l'épidémie qui frappe déjà la France à coups redoublés, ne peut et ne doit pas rester pendant, l'intérêt sacré de l'humanité réclame à grands cris qu'il soit au plus tôt instruit et jugé. Honte éternelle à ceux qui, par indifférence ou par mauvaises passions, en retardent la solution !

Des faits publiés par le docteur Carlier découle un enseignement fécond et capable de frapper l'esprit de tous, médecins ou gens du monde ; c'est que les médicaments qui ont réussi à Vienne, à Leipzig, à Magdebourg, à Londres, à Marseille, etc., sont encore ceux dont, à Bruxelles, on a lieu d'exalter les bienfaits, preuve évidente de l'unité de notre doctrine, unité dans nos principes, unité dans les résultats de notre pratique.

Nos confrères détracteurs de l'homœopathie, voudraient-ils bien nous dire s'ils sont unis dans leurs attaques aussi bien que nous sommes unanimes dans nos moyens de défense ?) C.

Je demande la permission de communiquer à l'Académie quelques faits pratiques d'un intérêt tout actuel. Ces faits ont trait à une épidémie qui sème sur ses pas l'épouvante et la mort ; vous devinez, Messieurs, que je parle du choléra. Déjà, il est à nos frontières et menace de nous envahir. Il défie les plus sages prévisions, brave, comme autrefois, tous les moyens que généralement on lui oppose, et fait, de l'aveu de tous, le fléau le plus désastreux des temps modernes.

Dans cette conjoncture, c'est un devoir, ce me semble, pour tout médecin jaloux d'accomplir sa mission, d'apporter sur l'autel de la science la somme de ses observations, le tribut de ses études, de fournir, en un mot, les moyens qu'il sait propres à sauver les populations et à leur rendre une légitime sécurité.

Or, ma démarche n'a d'autre objet que d'exposer ici quel-

ques cas de choléra heureusement terminés sous la conduite d'une thérapeutique déjà chère à beaucoup pour ses inappréciables bienfaits, mais trop incomprise parmi les hommes de l'art.

Ces faits sont peu nombreux (le temps m'a manqué pour en rapporter davantage) : deux d'entre eux se rapportent à l'épidémie de 1832 ; deux autres se sont produits comme des préludes d'une invasion nouvelle et imminente ; un dernier a eu lieu entre ces deux époques, en l'absence de toute cause générale appréciable.

Il constatera de leur examen comparatif que le choléra asiatique s'est naturalisé chez nous en 1832 ; que sporadique ou épidémique, sa nature est la même si pas également fatale.

1^{re} OBSERVATION.—Le matin du mercredi 8 novembre 1848, une petite fille de l'âge de dix ans, grande, svelte, et éminemment impressionnable, éprouve, en s'éveillant vers sept heures, une sorte d'étourdissement, de vertige, comme si son lit balançait, avec douleur pulsative vers la bosse frontale droite et jusque dans l'œil. Peu après surviennent des maux de ventre, des borborygmes, des grondements, puis une envie pressante d'aller à la garde-robe, et une selle immédiate de matière fécale jaunâtre, ayant la consistance d'une bouillie.

L'enfant se sent bien dès lors, prend son déjeuner, vaque à ses leçons avec sa gaieté ordinaire, et la journée n'offre d'autre particularité que trois ou quatre selles encore.

A six heures, en se mettant à table, elle est prise soudain de dégoût pour les aliments avec malaise général, obnubilation, vertige, pulsation au front, pâleur de la face, abattement des traits, air inquiet, bâillements répétés, relâchement rapide des forces, besoin de se coucher, pouls faible, lent et inégal ; la peau se rafraîchit de toutes parts, surtout aux extrémités et à la face ; le ventre est saisi de douleurs sourdes

et passagères, de borborygmes et de grondements, il est enflé et comme empâté; bientôt une selle relâchée a lieu, peu abondante, jaune-clair, de matière fécale, muqueuse; elle se répète vingt minutes plus tard, accompagnée de nausées, et de vomissement composé d'un peu de soupe et de mucus; les traits s'altèrent de plus en plus, les yeux se cernent et s'enfoncent; le regard se trouble et respire l'anxiété; le froid va croissant, les extrémités se rembrunissent et se glacent ainsi que la face.

Le danger grandit à vue d'œil et commande une médication prompte autant qu'assortie.

Nous prescrivons la suivante :

L'enfant déjà enveloppée d'un manteau ouaté, est mise au lit et soigneusement couverte.

La température de l'appartement est portée et maintenue à 15° R. environ.

Elle prend une cuillerée à bouche d'une potion camphrée ainsi composée : R. camph. 3^a dil. guttam; aq. still. unc. iv. s. Cette dose est répétée d'abord toutes les demi-heures, puis à des distances graduellement allongées suivant que l'amendement s'établit. 20 à 30 gouttes de teinture camphrée forte sont projetées sur l'oreiller et les couvertures voisines, en vue d'agir par voie olfacto-respiratoire.

Sous l'influence de ces moyens, le mal ne tarde pas à s'arrêter et à subir une salutaire rémission : le malaise et l'anxiété qui pèsent sur la malade, s'allègent. Les vertiges, la pulsation frontale et les bâillements cessent; les forces se relèvent peu à peu; le pouls reprend du ton et une allure plus régulière; la peau recouvre insensiblement sa température et se dépouille, aux extrémités, de sa teinte foncée; la face se ranime et revêt une expression rassurante; déjà les grondements et les borborygmes sont conjurés et les évacuations suspendues.

Deux heures avaient suffi à cette heureuse révolution;

l'enfant déjà endormie reposait tranquillement, et sa nuit n'eût point été troublée, s'il n'eût fallu l'éveiller par intervalles, pour la prise de sa potion.

Le 9 au matin, la situation se compose de manifestations diverses ; d'une part, c'est un amaigrissement frappant, une débilité profonde, une couleur pâle de la face avec nuance iétérique, et l'abattement des traits, tristes et fidèles témoignages d'un mal profondément grave ; d'autre part, des symptômes signalent une légère irritation gastro-intestinale ; le ventre est empâté, sensible à la pression dans la région sous-ombilicale ; il y a de petites tractions passagères ; l'épigastre aussi est douloureux au toucher ; la bouche est fade ; la langue couverte d'un enduit muqueux, blanc, sale, est rouge à son pourtour ; il y a soif légère, inappétence complète ; quelque fréquence du pouls ; peau chaude et sèche

Vers neuf heures, l'urine, qui n'a point paru depuis le soir précédent (à sept heures), est rendue à la quantité de deux cuillerées ; elle est d'un jaune pâle et limpide.

Confiant dans le caractère de ce nouvel état et désireux d'en voir la tendance, je me retranche dans une expectation attentive, me borne à prescrire une abstinence absolue et de l'eau pour boisson. La journée se passe tranquillement. Avec la nuit l'excitation fébrile se prononce davantage ; il y a plus de chaleur et quelque peu d'agitation ; cependant le sommeil est bon.

Le 10, l'enfant est dans le même état, sauf la rémission fébrile ; les urines qu'elle vient de rendre sont citrines et limpides ; plus tard, elles déposent un sédiment blanc-jaunâtre et se couvrent d'une pellicule d'aspect graisseux ; une garde-robe a lieu vers neuf heures, semblable de tous points aux précédentes.

L'expectation est continuée. Je permets une biscote trempée dans du lait coupé.

Dans la journée, la malade veut se lever, mais à peine

a-t-elle quitté le lit que la lassitude l'oblige à y rentrer et ne lui permet pas même de s'y occuper de ses jouets.

Nul autre incident ne survient ; le soir amène une seconde garde-robe ; la nuit est bonne.

Le 11, la même situation se représente ; cependant, dès le matin, il se produit, avec tranchées, une selle plus liquide que les précédentes et mélangée de mucosités plus abondantes. Dès lors, craignant une aggravation prochaine, sinon le retour du tumulte de l'invasion, je crois devoir rompre avec le mal, et prescris une potion phosphorique (R. Tinct. phosph. 3^a dilut. guttam ; aqua still., uncias quinque. S.) à prendre par cuillerées de trois en trois heures ; en continuant, du reste, la diète de la veille. La journée se passe bien et la nuit est bonne.

Le 12, l'enfant s'éveille délassée et dispose ; la face légèrement animée, la langue presque nette, la bouche fraîche, l'épigastre affranchi de tout malaise ; le ventre est souple et revenu à son volume normal, sans autre douleur qu'une sensibilité sous une pression assez forte dans la région iléo-cœcale ; les urines sont citrines, limpides et plus copieuses.

Cependant, vers onze heures, survient soudain un malaise dans le ventre, forte gêne à l'épigastre, gonflement du ventre, tranchées, pression des flancs vers l'ombilic, envie pressante d'aller à la garde-robe ; suit une selle assez copieuse, quasi-moulée et sans trace de mucus.

Les accidents se calment aussitôt, et l'état reprend ses conditions antérieures.

La potion suspectée d'avoir causé cette aggravation, est aussitôt suspendue.

Le reste de la journée s'écoule sans offrir rien de remarquable ; il en est de même de la nuit suivante.

Le 13, la situation est notablement améliorée.

L'irritation gastro-intestinale n'a plus d'autres interprètes

qu'une certaine rougeur du pourtour et surtout de la pointe de la langue, et une sensibilité très-obscurc de la région iléo-cœcale. Aussi l'appétit commence à se faire sentir.

J'accorde un second repas composé comme le précédent et reviens, du reste, à l'expectation. Cependant, les jours suivants, la condition se prolonge et semble prendre un caractère suspect; d'autres phénomènes viennent s'ajouter à l'irritation gastro-intestinale. Les forces languissent; il y a abattement moral, et sorte d'indifférence insolite chez la patiente; la face varie d'instant à autre: elle est tantôt animée, tantôt pâle et affaissée; l'appétit ne se développe pas.

Évidemment, la tendance est fâcheuse; l'irritation recèle quelque chose de malin; il y a urgence d'en finir. Je prescris la potion suivante: R. Bellad. 6^a dil. guttam; aq. still., uncias quinque. S; à prendre toutes les trois heures, une cuiller à bouche.

L'irritation se dissipe dans les deux jours qui suivent, et l'état normal se confirme. La médecine n'intervient plus désormais que pour réparer, par une alimentation convenable, les désastres du mal.

2^e OBSERVATION. — Le mardi 14 novembre 1848, je suis mandé en toute hâte chez M^{me} ..., âgée de trente-deux ans environ.

Elle souffrait, depuis le samedi précédent, de dérangement d'entrailles avec tranchées fréquentes, borborygmes, selles relâchées, etc.

Le mal s'était aggravé dans la dernière nuit; les tranchées étaient plus fortes; les grondements répétés et presque incessants, les garde-robes liquides, fécales encore, d'un jaune pâle, et mêlées à une assez grande quantité de mucosités grisâtres.

Le ventre est enflé, empâté et insensible d'ailleurs à la pression; il y a vers les flancs une pression dirigée vers le bas-ventre.

La malade accuse un affaiblissement notable, et cette fraîcheur de la peau qui semble être le degré moyen entre la température normale et le refroidissement réel ; toutefois les doigts sont pâles et froids.

Le pouls est faible et fréquent, la face pâle, les traits affaiblés, le regard abattu.

Une particularité remarquable, c'est que le mal n'a point envahi les voies gastriques.

Néanmoins nous trouvons dans ce désordre un choléra en évolution et nous nous hâtons de lui opposer la médication suivante :

1° Garder l'appartement et y maintenir une douce température ;

2° Observer la diète en se bornant à l'usage de deux potages légers, et à l'eau sucrée pour boisson ;

3° Prendre toutes les trois heures une cuillerée à bouche d'une potion composée comme suit : R. acid. phosphor. 6^a dil., guttam ; aq. still., uncias quinque. S.

Les accidents se dissipent. Les garde-robres se dépouillent de leurs caractères fâcheux et reprennent leur allure normale.

Dès le lendemain, rien ne rappelle plus l'événement que la débilité et la pâleur de la face.

Je prescris une alimentation convenable qu'on augmente graduellement, et, au quatrième jour de l'invasion, le rétablissement est confirmé.

3° OBSERVATION. — Un marchand de bois de quarante ans environ, de structure large et forte, tombe malade dans une nuit de septembre 1832.

Il éprouve des évacuations par haut et par bas, de l'affaiblissement, du froid, des tractions dans les membres, de l'anxiété.

Son médecin, appelé incontinent, reconnaît le choléra et prescrit douze sangsues à l'épigastre ; une potion gommeuse

laudanisée, des lavements de même nature, des sinapismes aux jambes et le fait couvrir chaudement. Soins inutiles ! le mal persiste et s'aggrave ; la nuit se passe dans l'insomnie avec jactation, angoisse, pressentiments funestes.

Dès le matin je suis mandé en consultation.

Les évacuations devenues plus rares, presque suspendues, ne se produisent guère qu'après l'ingestion de quelque peu de boisson ; elles sont peu abondantes, quasi-limpides, mélangées de flocons muqueux et inodores.

L'estomac et l'épigastre souffrent d'une douleur angoissante, avec brûlement intolérable et sensibilité à la pression.

Le ventre partage cette ardeur et présente de la tension ; la langue est sèche, gercée, froide ; la soif vive avec besoin fréquent de boire, mais peu à la fois ; l'ouïe manque depuis la veille. Le patient, considérablement amaigri et frappé d'une tension quasi-tétanique, est froid ; les extrémités et la face sont glacées ; la face pâle, livide ; les traits décomposés ; l'œil terne, creux, cerné ; le pouls petit, faible, irrégulier. Il y a spasmes toniques dans les doigts et les orteils, crampes aux mollets, contractions cramptoïdes passagères en diverses autres régions ; respiration gênée, pénible, anxieuse, gémissements par intervalles. Voix enrouée, sourde et presque éteinte ; la tête entreprise, comme étourdie ; le malade découragé, profère incessamment des plaintes et des lamentations, et appréhende une mort prochaine. Il n'y a à délibérer ni sur le caractère de l'affection, ni sur l'imminence du danger ; l'un et l'autre sont patents ; le traitement seul nous occupe donc.

Les sinapismes sont retirés comme inutiles.

Le malade est enveloppé de laine.

Il reçoit une potion camphrée, dont la formule est la même que dans la première observation, à prendre par cuillerées à bouche, rapprochées d'abord, distancées peu à peu en raison de l'effet produit ; l'eau lui sert de boisson.

Sous l'influence de cette médication, le mal éprouve une rémission progressive. Du relâchement se produit dans l'état général, les crampes se réduisent à la seule tension des mollets ; la respiration cesse d'être pénible ; le pouls retrouve un peu de développement et de régularité. Le froid diminue d'intensité ; les extrémités dépouillent presque entièrement leur couleur sinistre, et l'angoisse perd son caractère poignant. Mais la nuit se passe dans l'insomnie, avec jactation, gémissements, retour d'anxiété, et de spasmes aux doigts et aux orteils. Les voies digestives avaient gardé les conditions que nous avons signalées ; les évacuations étaient suspendues et l'urine supprimée.

Dans cette conjoncture, nous avons recours à la teinture arsenicale qui est administrée dans la proportion d'une goutte sur six onces d'eau distillée, à prendre par cuiller à bouche d'abord d'heure en heure, puis à distances plus longues suivant le mode déjà indiqué. Dès lors, la rémission marche rapidement et sans se démentir un instant. Le pouls reprend de la force, de l'ampleur et toute sa régularité ; la température normale se rétablit et amène une moiteur universelle. Les symptômes gastro-intestinaux se dissipent ; l'urine reparait peu abondante d'abord, foncée et trouble ; les traits se relèvent ; la physionomie s'anime et respire l'aise et la tranquillité d'âme.

La nuit est tranquille et réparatrice.

Le mardi (troisième jour), le mal est conjuré. On n'en voit plus que les traces, l'amaigrissement, la faiblesse, l'absence de garde-robe.

L'appétit s'éveille. Nous permettons un peu d'eau de veau.

Le mercredi (quatrième jour), l'état se confirme ; le patient demande des aliments. Nous ajoutons du sagou à l'eau de veau et prescrivons une poudre de charbon végétal composée comme suit : R. carb. veg. 3^a dil., guttam ; S. lact. gr. decem. f. pulv., à prendre en une fois pour rendre l'activité normale à l'intestin,

Jeudi (cinquième jour), le malade se sent plus fort et se lève ; une garde-robe a lieu, normale et copieuse ; l'appétit est décidé, tout témoigne de son parfait rétablissement.

Il dine avec un aileron de volaille et reprend, les jours suivants, ses habitudes diététiques.

4° OBSERVATION.— A la fin de l'épidémie de 1832, M. ..., âgé de soixante-dix ans environ, grand, maigre, brisé par les fatigues et plus encore par les douleurs morales, arrive chez moi, un matin, vers sept heures.

Son aspect me saisit d'effroi. Il entre vacillant, comme sous l'empire de l'ivresse, et se laisse choir sur le siège le plus proche.

Tout respire en lui un épuisement profond et une affreuse anxiété.

La face est pâle, décomposée, cadavéreuse ; le regard morne, l'œil enfoncé et entouré d'un cercle livide.

La tête embarrassée, étourdie comme par ivresse ; les sens émoussés, surtout l'ouïe.

Il y a froid universel, crampes douloureuses aux doigts, aux orteils et aux mollets.

Le pouls est faible, petit, irrégulier ; la respiration gênée, anxieuse.

La bouche est sèche ; la langue sèche, grise et froide.

Il y a soif ardente, et désir de boisson froide ; sorte de brûlement à l'estomac depuis que les vomissements s'arrêtent, douleur au ventre, avec borborygmes et selles précipitées de matières séro-muqueuses grisâtres.

Le malade est en proie à des angoisses mortelles et veut prendre ses dispositions testamentaires.

Je le fais reconduire par mon domestique. On le couche et le couvre convenablement.

Il prend immédiatement une des doses suivantes : R. secal. cornut. 6^a dil. guttam ; sacch. lact. gr. viginti. M. exact. f. pulv. et div. in dos. æq. n° ij.

De l'eau pour boisson.

La seconde dose est administrée trois heures plus tard.

Bientôt le mal est enrayé; les crampes cessent, le froid se dissipe, le pouls reprend de l'activité et se régularise; le patient se relève de son extrême affaiblissement, respire librement et recouvre sa tranquillité d'âme; en même temps le tumulte des entrailles est conjuré, les selles sont suspendues et la face se dépouille de son effrayant aspect.

La nuit suivante est bonne, et confirme l'heureuse solution du mal.

Le rétablissement s'opère ensuite sous la tutelle de l'hygiène.

5^e OBSERVATION.— En juin 1842, une petite fille de quatre ans environ, de constitution nerveuse, est saisie au milieu du sommeil le plus calme, de garde-ropes et de vomissements, composés ceux-ci de substances alimentaires non digérées, celles-là des mêmes substances et de matières fécales.

A ces signes, on suppose une indigestion qui va se juger par ses propres effets, et on ne conçoit nul souci.

Cependant, les évacuations se répètent sans relâche, changent de nature, épuisent la patiente, et la jettent, en deux heures au plus, dans une prostration complète.

Les selles coulent involontairement, sont moins abondantes, séro-muqueuses, chargées de grumeaux et sans odeur aucune.

Les vomissements, devenus plus rares, mais non moins faciles, fournissent les mêmes produits.

L'urine fait défaut.

L'enfant, frappée comme de sidération, est couchée en supination et profondément amaigrie.

Le pouls est filiforme, quasi-imperceptible.

Un froid glacial embrasse tout le corps, et affecte surtout les extrémités, le visage et la langue.

La peau est baignée de sueur froide, visqueuse, particu-

lièrement au front, à la face, à la poitrine et aux mains.

La respiration est courte, embarrassée, anxieuse au dernier point ; l'air expiré est froid ; la voix est éteinte.

La face décomposée, cadavéreuse, bleuâtre ; les yeux caves, cernés de couleur foncée et comme encrassés ; le regard terne ou plutôt éteint.

Le cerveau plongé dans la stupeur et les sens émoussés.

Évidemment le danger est extrême ; la vie s'éteint. . . .

L'enfant est couverte de laine.

Elle prend une cuillerée à bouche de la potion suivante : R. tinct. veratri alb. 3^a dil., guttam ; aq. still., uncias quatuor. S., et la répète à la distance d'une demi-heure, puis à des intervalles de plus en plus longs en raison du résultat.

Dès la première prise, le mal cesse tout progrès ; les évacuations s'arrêtent ainsi que la sueur ; le froid perd de son intensité, le pouls redevient sensible, la respiration s'allège, les forces se relèvent, la stupeur cède ; la physionomie dépouille son expression sinistre, et en moins de trois heures, l'horrible cortège disparaît devant une transpiration bien-faisante.

Je suspends la potion et laisse se déployer librement cette heureuse réaction, à l'aide de boissons prises en petite quantité.

La journée est bonne ainsi que la nuit.

Le lendemain, je ne remarque plus que les désastres du mal : amaigrissement extrême, débilité profonde, pâleur et émaciation du visage.

Déjà l'appétit s'éveille ; je le trompe avec des fragments de biscote trempés dans du lait très-allongé.

La nuit se passe bien encore.

Le troisième jour, le rétablissement se confirme, l'enfant se sent plus forte, veut se lever et demande à manger.

J'ajoute quelque peu à l'alimentation, et permets de quitter le lit un instant,

Elle en était sortie d'une heure à peine, qu'elle se plaint de céphalalgie ; le mal croît rapidement, et s'aggrave par le mouvement et la lumière ; la tête brûle de toutes parts, surtout au front ; la face devient ardente et rouge ; l'œil s'injecte et brille ; la peau s'échauffe ; le pouls s'accélère, se tend, et vibre sous les doigts ; la soif survient.

Le congestion est manifeste, l'indication urgente.

Je prescriis l'aconit que l'enfant prend suivant le mode indiqué ; R. Acon. 3^a dil., guttam. ; aq. still., uncias quatuor.

L'orgasme bientôt enchaîné cède peu après, et la convalescence s'achève désormais sans encombre, sous l'égide de l'hygiène, non toutefois sans que deux mois après on ne pût voir encore les tristes suites de cette attaque.

Tels sont les faits, Messieurs, que j'ai cru de mon devoir de soumettre à vos méditations. Le caractère en est si frappant, qu'il se trahit à la simple exposition. Tous, assurément, vous avez reconnu le choléra.

Qu'est-ce, en effet, que le choléra, sinon une affection générale avec :

- 1° État crampoïde ou torpide du système nerveux ;
- 2° Refroidissement bientôt glacial ;
- 3° Épuisement rapide ;
- 4° Chute, absence du pouls, et
- 5° souvent (parfois principalement) tumulte entéro-gastrique et déjections séro-muqueuses ?

Or, ces fâcheux caractères, nous les trouvons dans les faits rapportés, et si, dans tous, le concours n'en est pas également prononcé, il ne faut en chercher la raison que dans cette circonstance, que l'art n'est pas intervenu aux mêmes époques de l'évolution du mal.

Que des esprits sévères, difficiles peut-être, comme les peut faire la prévention, refusent ce caractère au second fait, et prétendent n'y voir qu'une cholérine, je le veux bien, pourvu que nous nous entendions sur la nature de celle-ci,

et que surtout on me permette de la distinguer des diarrhées auxquelles elle ne tient que par un de ses phénomènes secondaires.

Ces cas sont graves, sans doute ; mais ils ne le sont pas également. Les différences qu'ils présentent sous ce point de vue, dépendent de circonstances diverses et propres, soit au sujet et à la constitution médicale, soit à l'intensité du mal, à son degré d'envahissement, et à sa rapidité.

Je m'arrête à ces termes principaux ; la somme et le mode de ces influences seront facilement saisis par les hommes de l'art.

Permettez cependant un coup d'œil.

Dans le premier cas, la passe est sérieuse ; le mal éclate soudain, déploie les traits fâcheux du second stade, précipite sa marche avec une effrayante rapidité et tend évidemment vers un terme alarmant.

Le second fait est moins grave ; M^{mo} F... est jeune et bien portante habituellement. Le mal affecte un développement progressif et dans son aggravation inopinée, il n'atteint qu'un degré médiocre d'intensité.

Cette triple condition eût été parfaitement rassurante sans la constitution médicale qui révélait les préludes du choléra.

Chez le marchand de bois, l'atteinte a lieu sous l'influence épidémique ; elle est complète et touche déjà au troisième stade ; situation fâcheuse mais non désespérée, si l'on apprécie l'époque épidémique, la force du sujet et la marche modérée du mal.

L'état du vieillard est déplorable : affaibli par les ans, les fatigues et le chagrin, il prête à l'épidémie une proie facile à saisir, le mal l'envahit avec une violence irrésistible, et le jette, en trois heures, dans une situation extrême et que tout annonce devoir être funeste.

Enfin la petite fille du cinquième cas, est épuisée par des évacuations excessives, le système nerveux est comme fou-

droyé, la réparation est suspendue, la vie languit et menace de s'éteindre.

S'il est une maladie devant laquelle l'on ne puisse rester spectateur oisif, c'est certainement le choléra. On doit surtout se hâter d'intervenir là où la vie étouffe sous la puissance toxique, ou quand elle s'épuise en luttés inutiles. Les faits précédents réclamaient donc de prompts secours.

Un seul mot sur le traitement.

Les méthodes ordinaires avaient trompé tous les efforts et découragé les hommes les plus intrépides ; nous les répudiâmes et cherchâmes ailleurs des secours moins chanceux.

La thérapeutique tend à ses fins par des routes diverses : les unes tortueuses, pénibles et décevantes ; une autre directe et qui mène au but, comme Celse le prescrit : *tutò, citò et jucundè*.

C'est celle-ci que je suivis : je variaï les moyens en raison des situations, et opposai à chacune l'agent capable de la pathogénésie semblable.

Ainsi, je réalisai au sein de la fibre souffrante, cette neutralisation salubre qui constitue essentiellement l'acte curatif, guidé dans mes efforts, par la loi sublime et immuable, naguère proclamée par Hahnemann : *Similia similibus*.

L'HOMŒOPATHIE EN ESPAGNE.

Son introduction, sa marche, ses progrès.



Les premières notions que les médecins espagnols eurent de l'homœopathie (si l'on en excepte ceux qui avaient voyagé à l'étranger, ou lu les journaux allemands ou français) furent dues au docteur Querol, de Séville, et particulière-

ment à M. Rubialès , pharmacien , de Badajoz , qui , en 1833, lorsque le choléra-morbus envahissait l'Espagne, annonça et mit en vente les préparations homœopathiques , propres à arrêter ou neutraliser ses ravages. Cet immense service rendu à la science et à l'humanité, fut le précurseur de la propagation de la véritable médecine en Espagne.

Vers la même époque , le docteur Querol s'occupait de la traduction de l'*Organon* de Hahnemann. Cet honorable médecin, sans autre appui que ses lumières et sa philanthropie, résista seul aux violentes attaques de tous les allopathes. Malgré son âge avancé (il avait alors 80 ans), et la perte de sa fortune, conséquence de son zèle même pour l'homœopathie, il fut infatigable dans son œuvre de propagation au milieu des obstacles qu'il rencontrait à chaque pas. Il entreprit aussi la traduction de la *Clinique homœopathique* de Beauvais de St.-Gratien, dont la publication fut suspendue faute de souscripteurs ; car les médecins espagnols , eux aussi , imbus des maximes des médecins académiciens de France, méprisaient l'homœopathie au point de la regarder comme indigne de leur examen.

En 1834, les journaux de Madrid , et principalement le *Bulletin de Médecine, de Chirurgie et de Pharmacie* commencèrent à tourner l'homœopathie en ridicule, quoiqu'ils aient reconnu plus tard qu'elle n'était pas uniquement le produit d'une imagination exaltée, mais qu'elle contenait quelques vérités qui se trouvaient appuyées par des guérisons relatées dans les journaux étrangers. En 1836, le jeune docteur Lopez-Pinciano, de la faculté de Montpellier, traduisit en espagnol la *Lettre du docteur Des Guidi aux médecins français*, la première édition de *Jahr*, la quatrième de l'*Organon*, l'*Examen théorico-pratique* de l'homœopathie de Gueyrard et le *Mémoire du médecin homœopathe* de Haas. Ce service éminent rendu à la science par le docteur Lopez n'eut pas, par suite des bouleversements politiques qui désolèrent la Péninsule, les résultats qu'on était en droit d'en attendre.

Le jeune docteur Lopez, malgré son peu d'expérience, avait un talent remarquable et possédait toute l'instruction nécessaire; mais ayant à établir une doctrine nouvelle, il aurait eu besoin de réunir aux théories, des faits pratiques qui les confirmassent, pour les faire admettre dans un pays où les médecins, après avoir vu leurs espérances si souvent trompées, avaient fini par se livrer au plus profond scepticisme.

Néanmoins, les publications de Lopez éveillèrent plus particulièrement la curiosité des anciens praticiens, et convaincus de la vérité, ils commencèrent à préparer des médicaments. Lopez-Pinciano prépara exactement 60 médicaments, mais malheureusement il les déposa dans une des pharmacies les plus discréditées de Madrid, et ils ne purent inspirer de confiance, ni aux malades ni aux médecins. — Le docteur Bertrand publia postérieurement quelques observations curieuses, dans le *Bulletin de médecine* de cette capitale; mais les voyant combattues, il se retira de la lice et garda un profond silence. On n'en sera pas surpris en sachant que le docteur Bertrand était un des médecins les plus renommés de Madrid, et qu'il avait à craindre l'inimitié de ses confrères et surtout la perte d'une clientèle qu'il avait péniblement acquise.

Peu satisfait de la vente de ses traductions, le docteur Lopez commença la publication d'un journal intitulé le *Moniteur médico-chirurgical*, destiné à soutenir l'homœopathie; mais, malgré le grand nombre de souscripteurs qu'il avait obtenu, il fut obligé de le discontinuer au bout de quelque temps, ne pouvant tenir tête seul à tous les travaux qu'il avait entrepris.

On peut dire avec vérité que le docteur Lopez se sacrifia pour l'homœopathie; car, après trois ans de travaux qui lui avaient attiré une foule d'ennemis et qui avaient amené la ruine de sa fortune, miné par les dégoûts sans nombre que lui avait occasionnés son apostolat, il fut atteint d'une

aliénation mentale, et mourut abandonné et oublié de tous vers la fin de l'année 1840.

Le docteur Lopez-Pinciano, malgré le peu de sympathie qu'il trouva parmi ses confrères, est un de ceux qui ont le plus contribué à la propagation de l'homœopathie dans la Péninsule. A un talent remarquable, il réunissait une instruction et une constance dans l'étude qu'on rencontre rarement.

Après sa mort, le docteur Rollan, célèbre praticien qui avait fait un voyage à Paris pour connaître le vénérable Hahnemann et apprendre sa doctrine, fut le seul médecin qui commença à exercer l'homœopathie ouvertement. Mais ne croyant pas pouvoir suffire seul à la propagation de la nouvelle doctrine, il appela à son secours le docteur José-Sebastian Coll, médecin de la ville de Toro, et dont il s'était formé une opinion exagérée qu'il publia dans le *Journal d'homœopathie* du docteur Molin. Mais le docteur Rollan se repentit bien vite d'avoir engagé le docteur Coll à venir à Madrid; car s'il est vrai qu'il fut un zélé et ardent défenseur de l'homœopathie, son caractère emporté et querelleur créait chaque jour de nouveaux obstacles, de nouveaux ennemis, et d'un autre côté, sa pratique était passablement malheureuse. C'est ainsi que l'homœopathie se discrédita complètement, et le docteur Rollan lui-même dut user de la plus grande prudence dans sa pratique, malgré son mérite et sa réputation bien établie.

Le docteur Coll avait fondé à Toro une clinique homœopathique dans l'hôpital, ce qui lui attira de nombreux ennemis. Appelé par la faculté de Valladolid, pour y soutenir la doctrine qu'il proclamait, il s'y présenta, mais les médecins de cette ville éludèrent la discussion de diverses manières, et ce voyage n'eut pas d'autres résultats que l'adhésion du docteur Lara de la dite faculté et celles de quelques étudiants.

Une fois établi dans la capitale, le docteur Coll publia un ouvrage intitulé *Examen critique et philosophique des doc-*

trines médicales, dans lequel il compila les ouvrages français sur la matière, et plus tard il fit une nouvelle traduction de l'*Organon* de Hahnemann. Ces publications contribuèrent quelque peu à la propagation de l'homœopathie dans les provinces; mais à Madrid les allopathes triomphaient toujours parce que, dans la pratique, l'homœopathie était bien loin de recueillir tous les succès qu'elle aurait pu et qu'elle aurait dû sûrement obtenir.

Un médecin d'un village voisin de Madrid, le docteur Antonio Merino vint se joindre aux docteurs Rollan et Coll, mais il ne leur apporta pour tout secours que le discrédit qui le frappait comme médecin de village. Au milieu de circonstances si critiques, et quand le docteur Rollan plein d'honneur et de zèle était réduit à résister seul à la défaveur qui frappait ses deux confrères et aux attaques des allopathes, la divine Providence, qui veille toujours pour la conservation des vérités qu'elle a une fois révélées aux mortels, ramena à Madrid le docteur Nunez, qui, depuis 1838, était exilé à Bordeaux où il avait relevé l'homœopathie tombée des mains de Mabit, et où ses succès lui avaient attiré la persécution de ses détracteurs.

L'arrivée à Madrid du docteur Nunez y produisit une véritable révolution dans les idées médicales; il fit des expériences heureuses avec les professeurs de l'école de médecine et les célèbres docteurs Sanchez, Toca et Obrador se convertirent à l'homœopathie. Le docteur Hysern, qui avait vécu à Paris et qui exerçait aussi l'homœopathie, soutint de son prestige le docteur Nunez et travailla constamment depuis à la propagation de la véritable médecine. L'homœopathie une fois remise en faveur par les brillantes cures qu'avait obtenues le docteur Nunez, plusieurs professeurs de la faculté se vouèrent ouvertement à sa pratique et s'en déclarèrent les ardens défenseurs. Les jeunes étudiants qui étaient sur le point de passer docteurs, commencèrent de suite à l'exer-

cer exclusivement , de manière qu'on peut assurer avec vérité, que la propagation de l'homœopathie fit plus de progrès dans les six mois qui suivirent l'arrivée du docteur Nunez que dans les douze années qui l'avaient précédé. Tant est puissante l'influence des faits ! En 1844, le docteur Nunez, un moment absent, revint pour continuer l'œuvre qu'il avait commencée , et la faveur de l'homœopathie augmenta si rapidement que les allopathes, prévoyant leur ruine prochaine, déclarèrent une guerre ouverte au docteur Nunez, en répandant dans le public, par le moyen de la presse, toutes sortes d'impostures contre lui. D'un autre côté, comme les homœopathes de Madrid exerçaient par le moyen d'ordonnances et que le docteur Nunez, suivant en cela les conseils d'Hahnemann, donnait lui-même les médicaments aux malades , les pharmaciens prirent parti contre lui dans la persécution qui devint tous les jours plus acharnée. Le docteur Nunez garda le plus profond silence et continua à faire les cures les plus brillantes avec le calme et le sang froid que procurent une conscience tranquille.

Le docteur Nunez étant retourné à Bordeaux, les allopathes continuèrent la persécution avec la plus grande animosité, et cherchèrent à discréditer complètement l'homœopathie par un moyen, honorable en apparence, mais bas et misérable dans le fond. L'institut médical d'émulation mit en discussion l'homœopathie, et un de ses membres lut un mémoire où il la critiquait, pour servir de base à la discussion; mais cette séance eut lieu à huis-clos et, quelques jours après, on invita les homœopathes à soutenir leur doctrine contre une attaque dont ils n'avaient pas même connaissance. Comme on peut le penser, le résultat de la discussion entre les docteurs allopathes fut un accord aussi ridicule que le fameux décret de la faculté de Paris contre le *quinquina*, que notre institut fit publier jusque dans les journaux de la capitale.

Presqu'en même temps, l'Académie d'Esculape, composée d'étudiants sous la présidence du docteur Hysern, mit en discussion l'homœopathie, en admettant à y prendre part tous ceux qui le voudraient, fussent-ils étrangers à l'Académie. Le docteur Hysern soutint avec force la cause de l'homœopathie, et surtout il prouva avec éloquence la nullité des anciens systèmes; le docteur Fernandez del Rio, qui venait de sortir de l'école de médecine, soutint aussi la discussion et fit abandonner le champ de bataille aux allopathes. Comme ces discussions touchaient à leur terme, les docteurs Coll, Pardo et Fernandez del Rio établirent un journal destiné à la propagation de l'homœopathie, la *Gazette homœopathique*. Malgré tous ces efforts combinés, l'homœopathie se trouvait dans le même état où l'avait laissée le docteur Nunez, et elle avait même perdu un peu de son prestige par le peu de guérisons qu'on en obtenait.

En septembre 1845, le docteur Nunez vint s'établir définitivement à Madrid, et le sort de l'homœopathie changea complètement de face en Espagne. A son instigation, se forma une société qui prit pour titre : *Société hahnemannienne de Madrid*, et malgré les difficultés nombreuses qu'il eut à surmonter pour maintenir l'harmonie entre les homœopathes, il triompha enfin en excluant de la Société quelques laïques qui lui avaient précédemment fait plus de mal que de bien par leur adhésion.

Les sociétaires fondateurs se pénétrèrent enfin que l'homœopathie en Espagne était identifiée avec le nom du docteur Nunez, par ses talents, son désintéressement et son zèle infatigable, et ils commencèrent à travailler avec ensemble à la propagation de la vérité. La Société hahnemannienne compte un grand nombre de correspondants; elle publie un journal mensuel et jouit de toutes les sympathies du public éclairé qui la protège ouvertement. L'influence du docteur

Nunez s'est accrue chaque jour par les guérisons étonnantes de malades abandonnés parmi la haute classe, et les notabilités allopathiques se sont vues contraintes à reconnaître la supériorité de l'homœopathie.

La position sociale du docteur Nunez et le grand prestige qu'il a acquis, nous font espérer l'établissement prochain d'un hôpital et de deux chaires de clinique homœopathique pour l'instruction de la jeunesse; de manière que l'avenir de l'homœopathie en Espagne se présente sous le jour le plus favorable.

Il y a aussi dans les provinces un nombre considérable d'homœopathes distingués parmi lesquels brille le docteur Rino, de Badajoz, qui a été le rédacteur éclairé des *Archives de l'homœopathie*. Ce professeur, aussi désintéressé que laborieux, soutint cette publication pendant l'espace de deux ans malgré le petit nombre de souscriptions qu'il put rassembler.

Il y a encore à Badajoz un autre médecin exerçant l'homœopathie, le docteur Gomez, qui, après avoir été l'ennemi acharné du docteur Rino, se convertit à sa doctrine après avoir été guéri par lui d'une ancienne maladie.

Nous pouvons citer comme pratiquant l'homœopathie : à Séville, les docteurs Lopez del Bano, Romero et Velez, ce dernier traducteur des *leçons orales* du docteur Léon Simon; à Grenade et dans la province de Grenade, les docteurs Girela, Lopez, Gil-Romaguera de Zubia, Carrera, Lopez Béjar et Esquembri; à Malaga, les docteurs Noceda, Pipo et Calatayud. Nous devons citer avec éloges le docteur Caldas d'Alcala-la-Réal qui, par son éloquence et ses cures remarquables, a converti les docteurs Garcia et Lecluga de Jaën, Martos, de Baéza, Martinez Choca et Navarro, d'Alcaudete, Palomares, d'Alcala-la-Réal.

Il serait difficile d'énumérer le nombre infini de médecins qui exercent l'homœopathie dans toutes les parties de l'Espagne, et nous dirons seulement, pour terminer, que le

docteur Janer, doyen de la faculté de Barcelone, que le docteur Nunez a guéri d'une maladie de 25 ans, professe l'homœopathie dans ses cours et traite les malades par la même doctrine, en sorte que tous les étudiants catalans commencent à exercer la médecine homœopathique dès qu'ils reçoivent le grade de docteur.

Le docteur Janer est sans aucun doute le premier médecin d'Espagne, et, comme écrivain, il jouit d'une célébrité bien méritée ; sa réputation et le prestige qui l'entoure en Catalogne ont décidé les praticiens les plus célèbres à examiner les doctrines de Hahnemann et à les pratiquer. C'est ainsi qu'en peu de temps, l'homœopathie s'est répandue dans toute la province et qu'elle y sera bientôt la médecine dominante, si la divine Providence conserve les jours de cet illustre professeur.

L'homœopathie s'enseigne et se pratique aussi à la faculté de médecine de la Corogne.

LE CHOLÉRA ET L'ALLOPATHIE,

PAR LE D^r CHARGÉ.

Marseille, 31 mars 1849.

Nous ne savons du choléra de Paris rien autre chose que ce que nous ont transmis les journaux allopathiques.

Espérons que bientôt nous serons plus heureux.

Jusque-là, pouvons-nous retirer quelques fruits des documents que nous avons sous les yeux ? Examinons :

La *Gazette des Hôpitaux*, du 27 mars, nous apprend que, dans les principaux hôpitaux, il y a eu, depuis le début de l'épidémie, 325 cas dont 171 se sont déjà terminés par la mort.

La *Gazette* du 29 porte le nombre des cas observés jusqu'au 27 mars à minuit, dans les divers hôpitaux, à 500 dont 231 morts.

On doit se hâter de reconnaître que le nombre des personnes atteintes est peu considérable relativement à la population, et c'est là un fait bien consolant quant à la marche de l'épidémie.

Que le mal ne se soit pas étendu davantage jusqu'à ce jour, il faut s'en réjouir d'autant plus, que sa bénignité ne nous paraît pas suffisamment établie.

Et en effet, après avoir énoncé que sur 325 cas 171 se sont déjà terminés par la mort, la *Gazette* ajoute : « Cette mortalité, quoique très-considérable, est encore loin de représenter la gravité réelle de la maladie; car, parmi les malades qui sont encore en traitement, plus de la moitié, selon toutes les probabilités, sont destinés à succomber plus ou moins prochainement » et ailleurs : « la mortalité se montre partout avec une désespérante uniformité. »

Que fait donc l'allopathie? Elle enveloppe les malades de linges très-chauds, ou elle leur administre des bains d'air chaud, ou elle les frictionne avec du vinaigre chaud, ou elle les plonge dans des bains sinapisés, ou elle les fait frotter avec de la glace en fragments, etc.

Ici elle donne à profusion le punch et le thé très-chauds, l'eau de mélisse et de menthe, l'acétate d'ammoniaque, à la dose de 4 à 15 grammes, l'alcool (10 à 15 grammes), l'éther sulfurique (4 à 6 grammes), là elle préfère la glace donnée à l'intérieur; cette glace est employée tantôt seule, tantôt et plus souvent, associée avec des boissons ou des frictions chaudes avec lesquelles on la fait alterner.

Arrivent ensuite les narcotiques et les vésicatoires sur toute l'étendue de la colonne vertébrale, le sesquichlorure de carbone, l'eau de fleurs d'oranger à la dose de 120 grammes dans l'espace d'une à deux heures; l'herbe sacrée des Sa-

voyards, armoise glaciale, genépi, qui est de tous les végétaux le plus puissant et le plus infailible pour remplir la médication sudorifique, etc., etc., etc.

Que l'allopathie se vante, tant qu'elle voudra, de son rationalisme (rationalisme qui est encore à démontrer), nous l'accusons, nous, d'être stérile, et l'épidémie cholérique nous prouve, hélas ! trop surabondamment que nous avons mille fois raison.

Les chiffres de mortalité se dressent contre elle et lui arrachent de vive force des aveux qu'il est curieux d'enregistrer.

« Il nous serait bien doux de pouvoir constater un progrès réel, quelque minime qu'il fût, dans la thérapeutique ; nous n'osons malheureusement nous flatter de cet espoir. » (*Gazette des Hôpitaux du 27 mars.*) « Jusqu'à présent tout porte à croire que la mortalité, eu égard au nombre des individus atteints, sera plus grande qu'en 1832. » (*Id. 24 mars.*) « Le traitement continue toujours à être celui que nous avons indiqué au début de l'épidémie : NOUS SOMMES FORCÉS D'AVOUCER QU'IL SERAIT URGENT D'EN TROUVER UN PLUS EFFICACE. » (*Id. 20 mars.*)

A Paris, la petite vérole entraînait à la tombe des milliers de victimes, quand déjà la pratique de Jenner avait assuré à l'Angleterre son immense bienfait ; les sauvages du Pérou et l'Espagne avaient secoué l'agonie des fièvres intermittentes, quand à Paris on niait encore les vertus du quinquina ; l'histoire dira que depuis plus de 15 ans, l'homœopathie avait à Vienne, etc., démontré une puissance irrécusable dans l'épidémie cholérique, quand à Paris on ne songeait pas même à en essayer. Désespérante condition de l'humanité, qui la condamne à ne jouir d'une vérité que lorsqu'elle a épuisé ses forces à la combattre !

L'histoire dira que les journaux de la science officielle accueillaient avec empressement les formules les plus contradictoires, les recettes les plus absurdes, sans consigner

nulle part ni les faits ni les espérances de l'école homœopathique.

L'histoire dira que l'Académie nationale de France en ayant sous les yeux froidement alignés les chiffres des morts, prêtait l'oreille à des bouts rimés (1), quand il ne s'est pas trouvé dans son enceinte un seul homme assez généreux pour réclamer, au nom de l'humanité, que, dans une circonstance aussi douloureuse, le procès de l'homœopathie fut sérieusement instruit et jugé.

J'ai hâte d'abandonner ces tristes réflexions pour consigner avec joie la seule bonne nouvelle que je puisse donner à mes lecteurs, touchant la conduite de l'allopathie à l'égard des cholériques, c'est que définitivement on leur fait grâce de la saignée. « Ce qu'il y a surtout de remarquable dans la comparaison des diverses méthodes de traitement, c'est l'unanimité qui règne parmi tous les médecins relativement à la méthode anti-phlogistique; nous ne croyons même pas que le seul soutien de la médecine physiologique, M. le professeur Bouillaud, soit resté fidèle à ses doctrines en ce qui concerne le choléra. » (*Gazette des Hôpitaux*, 27 mars.)

En 1832, l'expérience nous avait appris ce qu'il fallait attendre de la saignée, mais les médecins allopathes, toujours entraînés par leur amour pour la science et l'humanité, n'abandonnent pas sitôt la partie.

« Nous avons vu faire quelques tentatives anti-phlogisti-

(1) Académie Nationale de Médecine.

SÉANCE DU 13 MARS 1849.

M. MOREAU : Peut-être ne serait-il pas hors de propos d'intercaler dans l'instruction populaire quatre petits bouts rimés que j'ai découverts dans un fabliau du 17^e siècle.

Tiens tes pattes en chaud ;
 Tiens vides tes boyaux ;
 Ne vois pas Marguerite ,
 Du choléra, tu seras quitte.

ques, mais les effets obtenus n'ont été nullement encourageants. Dans la plupart de ces cas, le sang avait la plus grande difficulté à couler; il ne sortait qu'en bavant et avait une couleur violacée qui a frappé les assistants. Dans deux autres cas, il a assez bien coulé, tout en présentant la même coloration; mais dans les uns comme dans les autres, la période algide s'est prolongée plus que dans les cas ordinaires, et quelquefois les malades ont succombé avant de l'avoir traversée.»

« Cette sobriété des anti-phlogistiques est même commandée dans la période de réaction, lorsque les symptômes de cette période paraissent trop énergiques; car, dans quelques cas où l'on a voulu les combattre par des saignées un peu copieuses, on a vu la prostration survenir et entraîner une terminaison fatale. » (Id. 27 mars.)

Puissent ces tentatives anti-phlogistiques être les dernières et faire place à celles que nous appelons de tous nos vœux, et qu'on ne saurait nous refuser plus long-temps sans se rendre coupable sciemment du crime de lèse-humanité.

Nota. Dans notre prochain numéro nous publierons sans retard, une instruction populaire pouvant servir de guide en l'absence du médecin.

BIBLIOGRAPHIE.

De l'homœopathie et de son efficacité curative;

PAR LE D^r ROUX, DE CETTE.

Analyse par le docteur Chargé.

Qu'est-ce qui m'a converti ?
L'expérience.

Jusqu'à ce jour l'homœopathie est féconde en tourments pour tous ceux qui se vouent à son culte, parce qu'elle attire sur eux les railleries des *esprits forts* et les calomnies les plus outrageantes de la part des hommes qui ne savent s'éle-

ver que *per fas et nefas* ; mais notre part est assez belle pour que nous cessions de nous plaiudre : à nous la satisfaction de faire le bien ; à nous le fait de la difficulté vaincue.

L'isolement serait la plus cruelle de nos douleurs , mais grâces à Dieu, chaque jour nous amène de nouvelles forces et de précieuses expériences

Déjà nous avons parlé du docteur Roux, en des termes qui témoignent de l'estime que commande son caractère et du bonheur que nous avons à le compter désormais parmi nos plus habiles et nos plus zélés collaborateurs ; ce n'est pas assez ; les pages que nous avons données de lui ont pu faire pressentir que nos éloges étaient fondés ; et notre projet aujourd'hui est de pénétrer plus avant dans son livre pour en donner une idée plus complète à nos lecteurs.

Après avoir retracé avec fidélité , avec respect , mais sans affectation, un coup d'œil historique sur HAHNEMANN, le d^r Roux expose en peu de mots, les préceptes fondamentaux de la doctrine ; et ces préceptes il les développe avec clarté, comme il les raffermiit à l'aide de la logique et de l'expérience.

Combien de luttes eussent été épargnées , combien de stériles discussions eussent été terminées dès le premier mot , si, avant de les commencer, on eût, de part et d'autre, nettement exprimé ce qu'on voulait attaquer et défendre ! Avec notre confrère toute divagation est impossible, il circonscrit le terrain du combat et, pour y terrasser ses adversaires, il ne demande plus qu'une chose, c'est qu'ils veuillent bien le suivre.

La nécessité de l'expérimentation à l'état sain une fois établie, comme base immuable de la matière médicale, comme pouvant seule nous conduire à la connaissance des vertus positives des médicaments, il frappe à coups redoublés sur l'abus des mélanges médicamenteux , ou la polypharmacie dont tous les hommes raisonnables consentent bien à se montrer honteux, mais dont on ne se débarrasse pas dans la pratique, parce que la routine est plus facile que la science.

Le maître et les disciples ont dès long-temps consigné une multitude de preuves qui rendent impérissable ce fait que , pour guérir un malade, il faut lui donner le médicament qui produit dans l'homme sain des effets semblables aux symptômes de la maladie: eh bien! tout ce qui a été dit, tout ce qu'il fallait dire , le docteur Roux l'a précisé dans quelques pages , avec une concision remarquable. Fondé sur la réaction vitale , qu'il n'appartient à personne de nier , il dévoile suffisamment les dangers de ne recourir jamais qu'aux effets primitifs des remèdes, tandis que les effets secondaires sont seuls stables. Puis, prenant au sérieux le principe de contrariété , il en démontre le néant , parce que si entre une maladie artificielle et une maladie naturelle, on peut toujours saisir soit une ressemblance, soit une dissemblance , l'opposition reste à trouver.

La loi d'analogie fait toute notre force , et personne ne nous la conteste; mais c'est à propos des doses infinitésimales que nos détracteurs aiment à se répandre en invectives et en incrédulité. Eh bien! Ces doses nous seraient enlevées , que l'homœopathie subsisterait encore debout au milieu des ruines de l'école régnante, parce que son principe n'est pas dans les globules, mais dans la faculté de provoquer la force vitale à une réaction salutaire. Ces globules, ces infiniment petits, provoquent-ils oui ou non, une réaction suffisante : voilà toute la question. Or, cette question, l'expérience seule peut la trancher, arrière le raisonnement.

Jamais on ne peut opposer un raisonnement à un fait. Le fait est impitoyable ; il n'y a rien contre un fait, quand il est solidement établi. Eh! prouvez-nous que le fait que nous avançons est faux ; nous vous en dé lions.

Telle est la substance de ce que dit notre confrère à l'occasion des doses infinitésimales, et il prend encore une fois la peine d'expliquer que les préparations homœopathiques sont autre chose que des atténuations arithmétiques, que la

nature d'ailleurs nous fournit elle-même à chaque pas la preuve de la puissance des infiniment petits. C'est de l'histoire, le docteur Roux l'apprend à ceux qui ne la savent pas.

Comme complément de l'œuvre de Hahnemann, il était utile de rappeler la théorie des maladies chroniques, théorie si vraie et si féconde. C'est ce qu'a fait notre confrère, et en homme qui a l'habitude d'honorer tous les travaux consciencieux, il cite pour mémoire l'ouvrage du professeur Dumas, de Montpellier, dans lequel nous nous souvenons tous avoir trouvé des tendances si heureuses vers les idées de notre maître.

Je passe en entier le chapitre qui fait mention des progrès de l'homœopathie; tous ces faits sont connus de nos lecteurs, « Un tel état de choses ne permet pas aux médecins de s'en-
« dormir sur le commode oreiller de l'indifférence. Décidé-
« ment il faut en venir à l'examen d'une doctrine ainsi ap-
« puyée; à un examen sérieux, approfondi, soutenu. »

Il est facile de passer sous silence de pareilles provocations : il serait plus honorable d'y répondre.

Pourquoi faut-il que nous soyons condamné à lutter toujours contre les mêmes arguments et à flétrir une opposition qui se cache ou qui se traduit en perfides insinuations. Le docteur Roux a combattu avec énergie, avec dignité; honneur à son courage !

« Est-il vrai qu'un homme ait dit : *si j'avais la main pleine*
« *de vérités, je me garderais bien de l'ouvrir?* Il faut flétrir cet
« égoïsme. Toute vérité vient de Dieu et appartient à l'hu-
« manité. Retenir un pareil dépôt, c'est se rendre coupable
« d'un vol. Je sais bien que la foule crucifie ses bienfaiteurs ;
« que la *bonne nouvelle* est maudite, insultée, bafouée ; que
« la main qui sème le grain de la parole recueille l'ingratitude
« et le martyr. N'importe ! malgré les persécutions et les
« risées, le devoir de tout homme est de répandre ce germe
« fécond. Ainsi le plus humble témoin d'un fait scientifique
« doit faire sa déposition, au risque de heurter les opinions

« et les préjugés ; au risque de scandaliser les doctes et
 « d'effaroucher les ignorants. Les phénomènes sont l'œuvre
 « de Dieu ; les théories sont l'œuvre des hommes : il n'y a
 « pas à balancer. »

Avec de telles pages, un livre se recommande de soi-même ;
 il est plus qu'une œuvre de talent, c'est l'œuvre d'un noble
 cœur.

Une simple Anecdote.

Un employé de l'octroi, M. X. . . . , tombe malade et fait
 appeler son médecin, qui est un médecin homœopathe.
 Bientôt il est visité par le médecin de l'administration qui le
 fait asseoir sur son lit, l'ausculte, le percute et enfin le trouve
 affecté d'une pneumonie ; la toux et les crachats étaient là
 d'ailleurs pour aider puissamment le diagnostic. Que fait-il
 alors ? lui qui n'avait d'autre mission que de constater l'état
 de souffrance, il s'indigne qu'une maladie aussi sérieuse soit
 confiée à l'homœopathie, et s'adressant à la femme de cet
 employé, il témoigne, en des termes précis, combien cette
 conduite est coupable et ridicule. Inutile éloquence ! Il est
 accueilli avec froideur et se retire devant une conviction
 solidement établie ; le malade continue son traitement ho-
 mœopathique. Peu de jours après, nouvelle visite du médecin
 de l'administration qui, cette fois encore, ausculte, percute,
 mais sans rencontrer aucune trace de la pneumonie qu'il
 avait lui-même si pompeusement annoncée, et dont il avait
 étalé aux yeux de la famille toute la gravité. L'embarras
 était grand, et tout autre qu'un médecin habile aurait eu
 de la peine à en sortir ; mais notre médecin d'administration
 a usé, dans cette circonstance, d'un procédé fort ingénieux
 que nous recommandons à tous ceux qui pourront se trou-
 ver dans le même cas ; il demande, sans hésiter, combien

de saignées ont été faites ? point , répond le malade ; mais combien de sangsues ? point ; mais alors combien de vésicatoires ? point.

Après cela nous ignorons ce qu'a pu dire le médecin de l'administration de l'octroi de Marseille ; mais, quoiqu'il nous traite en ennemis , nous sommes encore assez généreux et assez jaloux de son repos pour lui donner ici le conseil de s'en tenir, une autre fois , à ce que lui demande son devoir , c'est-à-dire , à constater l'état de la maladie des employés , et , en second lieu , de s'inquiéter un peu moins du soin des malades confiés à l'homœopathie.

Deux fois M. X. . . . a eu le malheur d'être affecté d'une pneumonie , deux fois l'homœopathie l'en a débarrassé en peu de jours, sans saignées, sans sangsues et sans vésicatoires.

BUTIN.

M. le professeur LEVY , du Val-de-Grâce , à Paris, a dit , à propos de la pneumonie , dans une de ses leçons de clinique dont la presse parisienne nous a transmis le résumé :

Il est un grand nombre de médecins qui , préoccupés exclusivement de l'affection locale , regardent toutes les pneumonies comme identiques et ne voient pas entre elles des différences de nature , mais seulement des différences de quotité dans la lésion pulmonaire . C'est toujours une inflammation , variable seulement par son degré et par son étendue, dont la saignée est le spécifique . Comme conséquence de cette opinion, il faudrait voir la principale source des indications thérapeutiques dans le plessimètre et le stéthoscope . Ces vues , purement spéculatives , sont en contradiction manifeste avec la rigoureuse observation des faits Elle est erronée et funeste , cette doctrine qui voudrait réduire à une si grande simplicité la science si difficile des indications thérapeutiques ; il faut se garder d'adopter une méthode

exclusive de traitement et de croire à l'infaillibilité d'une formule absolue applicable dans tous les cas. . . . *La même maladie est susceptible de revêtir des formes symptomatiques bien différentes et il y a une incontestable nécessité de modifier la thérapeutique pour répondre aux indications diverses fournies par chaque malade. C'est qu'en effet, la médecine recommence presque au lit de chaque malade; et si la pneumonie existe, il est vrai de dire qu'il existe surtout des pneumoniques.*

LA MÉDECINE RECOMMENCE PRESQU'AU LIT DE CHAQUE MALADE. C'est une vérité hautement proclamée par la doctrine médicale homœopathique et une vérité qui résume tous ses torts, aux yeux des médecins paresseux et routiniers.

Empoisonnement par le Pignon d'Inde

(*Jatropha curcas*).

LONDON *Médical Gazette*.

Le Pignon d'Inde, ou le fruit du *Jatropha curcas*, est fort employé en Angleterre comme purgatif pour les bestiaux; et l'on prépare, avec ce fruit, une grande quantité de l'huile vendue dans le commerce sous le nom d'*huile de croton anglaise*. C'est dire que le Pignon d'Inde est susceptible, lorsqu'il est ingéré en certaine quantité, de donner lieu à des accidents toxiques, caractérisés principalement par des vomissements et des superpurgations. Un ouvrier employé aux docks de Londres a éprouvé, indépendamment de ces accidents, un affaiblissement extrême, de l'engourdissement dans la langue et une perte de connaissance qui a duré vingt minutes, et cela pour avoir mangé seulement les amandes de cinq de ces fruits. Quoique graves, ces accidents n'ont pas eu de suites; et il a suffi d'administrer au malade quelques toniques, surtout des opiacés, pour produire un soulagement rapide, suivi, quelque heures après, d'une guérison complète.

LES HOMŒOPATHES NÉGLIGENT-ILS L'ÉTUDE DES LÉSIONS ANATOMIQUES ?

Les homœopathes sont tout aussi convaincus que les allopathes, que toute maladie dépend d'un changement survenu dans l'intérieur de l'organisme humain. Mais ils pensent que ce changement, appelé essence de la maladie, ne peut qu'être soupçonné par nous dans bien des cas, et que dans d'autres nous ne saurions jamais avoir pleine et entière certitude à son égard. Ils s'en tiennent uniquement à l'ensemble des symptômes, qui est le côté de la maladie tourné vers le médecin. Pour eux, ces symptômes, ces changements physiques et moraux accessibles à nos sens, ces phénomènes applicables au dehors, sont les signes auxquels on doit consacrer toute son attention, sans prétendre tirer de là nulle conclusion relative à l'essence de la maladie, qu'en s'exprimant ainsi, ils sont toutefois fort éloignés de révoquer en doute. Dans beaucoup de circonstances, les ressources fournies par l'auscultation et la percussion, ont rendu pour eux la séméiologie et le diagnostic plus certains; aussi Y ONT-ILS RECOURS, parce que les résultats qu'on en tire sont de nature objective, que par conséquent ils concourent au but. Ils couvraient même que ces moyens leur ont procuré de certaines maladies une connaissance plus exacte que celle qu'on avait pu en obtenir jusqu'alors, et que, dans beaucoup de cas, eux et l'anatomie pathologique ont jeté de la lumière sur l'essence des maladies, sur le changement intérieur qui les amène. Mais tant qu'on n'apercevra pas la possibilité de mettre cette connaissance en harmonie avec l'action thérapeutique, ou d'en tirer parti pour la guérison prompte, rapide et durable des maladies, ils ne pourront attacher beaucoup de valeur aux fruits que la science en a retirés, ni rien changer à leur manière d'étudier et de combattre les maladies; car les notions plus claires que l'on a tirées de là, eu égard à ces dernières, ne sauraient servir de base à un

plan de traitement que quand les mêmes procédés auront été mis en usage dans l'essai des médicaments, l'énoncé des symptômes qu'ils provoquent et la recherche des changements intérieurs qu'ils déterminent. On a beau nous reprocher de faire la médecine de symptôme, nous répondons : l'expérience a démontré la bonté de cette méthode, et elle fait voir qu'après qu'on a enlevé tous les signes appréciables de maladie, il ne peut rester autre chose que la santé. (*Hartmann. Thérap. Hom. des mal. aiguës*, traduction de Jourdan).

LEÇON D'UN MÉDECIN ALLOPATHIE. — Un médecin compromettrait ses intérêts, s'il se bornait à ordonner des remèdes simples ; le préjugé général lui commande de sacrifier à la polypharmacie. . . . Il est bon encore de changer souvent les médicaments. (*Montfalcon. Dict. des sciences méd.*)

OPINION DE M. LE PROFESSEUR LORDAT SUR L'HOMŒOPATHIE. — Je n'admets ni ne rejette l'homœopathie que je ne connais pas et que je n'ai pas eu le temps d'étudier. J'en ai entendu porter des jugements si divers, si opposés, par des hommes graves, éclairés, que je dois rester en suspens, jusqu'à ce qu'il me soit permis d'avoir un avis, c'est-à-dire jusqu'à ce que j'en aie fait un profond examen, d'autant que cette méthode a le suffrage d'un des maîtres les plus distingués, de M. d'Amador, professeur de pathologie et de thérapeutique générales. (Lettre à M. Donné, insérée dans le *Journal de Médecine pratique de Montpellier*).

Voilà de la franchise et de la sagesse. Certes, grâce à la vive pénétration de son esprit, à son ardeur infatigable pour l'étude, M. Lordat en sait plus sur cette doctrine, que tous ces critiques étourdis qui osent la juger. Mais, pour lui, ce n'est point assez. Il entend par *connaître*, posséder une notion exacte, complète, qui ne peut ici s'acquérir que par l'expérience clinique. Ne *connaissant* pas l'homœopathie, il ne la juge pas, *il ne l'admet ni ne la rejette.*

Cette abstention pleine de prudence satisfait les homœopathes. Ils n'exigent pas qu'on *admette* sur parole; ils demandent seulement qu'on ne rejette pas à la légère. Le doute philosophique finit par conduire à un examen sérieux; et ils sont convaincus qu'un tel examen amène, tôt ou tard, à l'admission de leur doctrine.

..... Vous le voyez ! un homme placé au faite de la science déclare hautement que, tant qu'il n'a pas *fait un profond examen* de l'homœopathie, il ne lui est pas *permis* (remarquez cette expression, ce *veto* de la conscience !) il ne lui est par *permis*, — il ne dit pas de prononcer un arrêt, — mais *d'avoir un avis*, seulement un avis !

La réserve gardée par M. Lordat, doit servir d'enseignement.

Allez, critiques superficiels, instruits de toutes choses sans les avoir étudiées, allez prendre des leçons de philosophique ignorance à l'école du docte vieillard, qui, plein de bonne foi et de sagesse, se récusé et demeure *en suspens* jusqu'à ce qu'il ait *profondément examiné*.

(D^r Roux, de Cette. Page 157).



TRAITEMENT HOMŒOPATHIQUE,
PRÉSERVATIF ET CURATIF
DU
CHOLÉRA ÉPIDÉMIQUE.



INSTRUCTION POPULAIRE
POUVANT SERVIR DE GUIDE EN L'ABSENCE DU MÉDECIN,
SUIVIE DE NOTES ET PIÈCES JUSTIFICATIVES;

Par le **dr CHARGÉ.**

Quelle mission plus élevée que celle de veiller à la santé publique et de chercher par tous les moyens possibles, même à l'aide d'une instruction de garde-malade, de préserver la population des atteintes d'une épidémie ?

(*Gazette des Hôpitaux*, 22 mars 1849.)

INTRODUCTION.

S'IL est vrai que les épidémies soient les champs de bataille du médecin, l'heure du combat est peut-être bien près de sonner pour nous.

Peut-être ! parce que rien encore, heureusement, ne nous autorise à regarder comme prochaine l'invasion du choléra parmi nous ; . . . parce qu'il n'y a pas, non plus, de raison suffisante pour nous vanter d'en être préservés.

Espérons donc ! L'espérance est légitime ; mais aussi veillons et préparons-nous à combattre l'ennemi s'il arrive ; c'est le moyen le plus efficace de consoler et d'encourager nos populations du Midi, promptes à s'alarmer aux souvenirs trop récents de 1835-37.

Il suffit que le moment du danger paraisse vouloir s'approcher de nous, pour que tous les médecins, tous, à quelque doctrine qu'ils appartiennent, apprêtent leurs armes.

C'est un devoir sacré pour eux que de payer , au soulagement commun , le tribut de leur savoir et de leur expérience.

Médecins homœopathes ! nous laisserons-nous effacer par le zèle et le dévouement de personne , quand , seuls , nous avons le bonheur de posséder une vérité que le génie a découvert , que le travail a fécondé ; vérité , qui , au jour du péril , dans le choléra même , a conquis des titres si glorieux à notre reconnaissance et qui , dans cette lutte , n'attend peut-être qu'un dernier effort pour assurer son triomphe !

Non , assurément non ; nous ne ferons pas défaut à notre mission.

Eh ! notre mission , quelle est-elle ? La comprenons-nous bien ?

S'applique qui voudra cette froide et cruelle sentence : *J'aurais la main pleine de vérités , que je ne l'ouvrirais pas !* Nous nous élevons plus haut , nous , médecins de la nouvelle école et , forts de notre conscience , nous soutenons que quiconque possède une vérité doit épuiser tout ce que le ciel a déposé en lui de forces et d'intelligence , à la propager et à la répandre.

Or , la vérité pour nous , qui éveille au plus haut degré notre sollicitude et dont la défense rentre le plus impérieusement dans la sphère de nos obligations , c'est l'homœopathie avec sa loi et ses moyens d'action .

En temps ordinaires nous travaillons patiemment à élever notre édifice , soit dans le silence du cabinet , soit au lit des malades où nous appellent nos seuls moyens de défense , l'estime et la confiance ; nous réfutons par la logique et par les faits les préventions et les erreurs de nos adversaires ; nous dissertons avec les partisans les plus éclairés des autres écoles , sur l'inanité de leur science et sur la valeur de nos principes ; nous discutons avec sang-froid et avec dignité , parce que nous avons foi dans la bonté de notre cause ; c'est bien ! mais en face d'une épidémie qui marque partout son

passage par la désolation et par la mort , le temps des discussions est passé, il faut agir et agir sur la plus large surface possible ; il faut arriver, les premiers, au chevet des cholériques ; c'est ce que nous ferons ; le passé répond de l'avenir ; bien plus encore, il faut se multiplier et rendre accessible au plus grand nombre les bienfaits de notre doctrine.

C'est pour cela que j'ai rédigé cette instruction.

J'ai voulu être clair et concis afin d'être compris de tous , de mes amis et de mes ennemis ; de ceux dont les sympathies nous sont acquises, aussi bien que des *esprits forts* qui, pressés par le danger, ne dédaigneront pas, j'en suis sûr (l'expérience nous a suffisamment éclairé à ce sujet), de demander à l'homœopathie des secours, qui, hélas ! leur auront été refusés par les anciennes doctrines médicales.

Mon but a été de mettre à la portée de tout homme intelligent et de bonne volonté, le traitement homœopathique du choléra épidémique, afin que chacun pût, au besoin, sans perdre un temps précieux, porter un secours efficace à son semblable.

Je me suis efforcé, même à l'aide d'une instruction de garde-malade, de préserver et de sauver quelques hommes des atteintes de l'épidémie.

Puissent mes forces ne pas trahir ma bonne volonté!

Considérations générales.

Les opinions les plus contradictoires ont été émises sur la nature du choléra, toutes sont également hasardées. On ne connaît pas la nature du choléra, et c'est perdre son temps que de chercher à la connaître, parce que l'essence de la maladie nous échappera toujours. Tout ce que la science a imaginé à ce sujet, se perd dans le néant des hypothèses, sans

avoir jamais conduit personne à des résultats pratiques satisfaisants.

Est-ce à dire que, parce qu'elle ignore la nature de la maladie, la science soit nécessairement condamnée à demeurer éternellement impuissante pour la combattre? — Demandez aux savants des Académies quelle est la nature des fièvres intermittentes? Ils vous répondent en les guérissant à l'aide du *quinquina*.

ON CONNAIT DE LA MALADIE TOUT CE QU'IL EST UTILE DE CONNAITRE QUAND ON EN CONNAIT BIEN EXACTEMENT TOUS LES SYMPTÔMES.

Il ne faut donc pas conclure de notre ignorance sur la nature de la maladie à notre nullité forcée dans le traitement; il demeure seulement prouvé que la thérapeutique ou le traitement des maladies, pour être efficace, a besoin d'être fondé sur autre chose que sur les hypothèses et les théories émises sur la nature même des maladies.

Eh! c'est parce que l'homœopathie a abandonné cette voie qu'elle a triomphé dans la pratique des vieilles doctrines.

Puissante par sa loi et par ses expérimentations à l'état sain, l'homœopathie n'avait besoin que de connaître les phénomènes morbides du choléra pour l'attaquer vigoureusement et le dompter; c'est ce qu'elle a fait avec un immense succès dans différentes contrées.

En dépit de l'obstination et de l'incrédulité des médecins opposants, l'histoire est là pour attester que rien n'est capable de démontrer la valeur de l'homœopathie comme les résultats qu'elle a obtenus dans le traitement du choléra épidémique.

EXEMPLES : à Tischnovitz, en Moravie, les d^{rs} Gerstel et Wreka ont traité 581 cholériques et en ont guéri 522. (*Hom. Zeitung*. — Voir l'ouvrage du docteur Quin et le rapport du docteur Roth, de Munich).

Le docteur Bakody, à Raab, en Hongrie, a traité, depuis le 28 juillet jusqu'au 3 septembre 1831, 154 malades du

choléra épidémique; guéris 148, morts 6. (*Archives de Stapf*, 11^e vol. — *Roth, de Munich*).

A Vienne, le docteur P. Weith a traité 125 malades et n'en a perdu que 3, et cela, pendant que l'épidémie était dans son plus haut degré d'intensité. (*Archives de Stapf*, 12^e vol.).

Dans la même ville, le docteur Lichtenfeltz a traité 40 malades et en a guéri 37. (*Loc. cit.*).

A Berlin, le docteur Stecker a guéri 25 malades sur 31 qui ont demandé ses soins. (*Archives de Stapf*, 12^e vol.).

A Lemberg, en Gallicie, le docteur Schrœler a traité 27 malades et en a guéri 26.

A Prague, le docteur Hanush n'a perdu que 6 malades sur 84.

A Brünn et à Paris, le docteur Quin a traité 56 cholériques et en a guéri 53. (*Voir la broch. du docteur Quin sur le choléra*).

A Angers, 12 cholériques ont été traités homœopathiquement à l'hôpital St.-Jean, par le professeur Ouvrard, et 11 ont été guéris. (*Voir les observat., de Mabit, page 11*).

A Bordeaux, le docteur Mabit en a traité 31 à l'hôpital St.-André et en a guéri 25. (Registres de l'hôpital et cahier de visites et d'observations. — *Voir l'ouvrage du docteur Mabit sur le choléra. — 1835*).

A Suecas, près Valence, en Espagne, le docteur Battles a guéri 589 cholériques sur 600. (*Journaux espagnols. Mabit*).

Aux mois de juillet et août 1835, à Marseille, les docteurs Duplat, Perrussel et Jal (ce dernier, envoyé en mission spéciale dans le midi de la France par M. le comte Duchatel, alors ministre du commerce), ont traité 91 cholériques, dont 72 guéris et 19 morts. (*Voir les observations du docteur Duplat dans la Bibl. hom. de Genève. — La brochure du docteur Jal sur le choléra. — Le voyage d'un médecin homœopathe à Marseille, pendant le choléra, par le docteur Perrussel, — 1835*).

En 1837, à Marseille, les docteurs Sollier, Rampal et Chargé traitèrent le choléra homœopathiquement, et pour n'être pas comptés ici (les premières tentatives sont nécessairement incomplètes) leurs succès n'en ont pas été moins réels. Avec un peu de bonne volonté on trouverait encore bon nombre de personnes qui ont été guéries, par eux, du choléra et qui ne demanderaient pas mieux que de rendre témoignage à la vérité.

Après une telle exposition, qui défie la critique la plus sévère, il faut être ou bien aveugle ou bien coupable pour oser encore contester, sans examen, l'efficacité du traitement homœopathique. Dans tous les cas, il faut en convenir, c'est faire peser sur soi une effrayante responsabilité.

Le choléra est très-certainement épidémique, c'est-à-dire qu'il trouve sa cause dans un état particulier, non permanent, insaisissable de l'atmosphère; mais il ne doit pas être rangé parmi les affections contagieuses provenant d'un miasme transmissible d'un sujet à un autre.

Abandonner la contrée où règne l'épidémie est un moyen de salut que la prudence ne désavoue pas, mais quand on devra partir on se hâtera de le faire au début de l'épidémie, on s'éloignera à une assez grande distance et on ne reviendra dans le pays infecté que quelque temps après qu'il n'y aura plus eu un seul cas de choléra.

A ceux qui restent par devoir ou par nécessité, je dirai avec bonheur que les rapports les plus intimes avec les malades n'ajoutent rien aux dangers, et que dès lors on peut faire du dévouement à bon marché, c'est-à-dire soigner ses parents et ses amis sans rien craindre ni pour soi, ni pour les siens.

Une réclusion rigoureuse ridiculiserait l'égoïsme qui s'en rendrait coupable, sans offrir plus de garantie à sa conservation.

Quand on a vu une seule fois un cholérique, il est impos-

sible de confondre le choléra épidémique avec aucune autre maladie.

Les accidents principaux qui le feront surtout reconnaître sont : des vomissements et des évacuations alvines, aqueuses, blanchâtres, semblables à une eau de riz concentrée mêlée de flocons albumineux ; la suppression des urines ; une teinte bleuâtre des téguments ; un amaigrissement rapide ; une flaccidité toute particulière de la peau qui est froide ; la chute du pouls ; des crampes douloureuses dans les membres ; une oppression excessive ; une faiblesse marquée avec conservation de l'intelligence, etc., etc.

Trop de circonstances peuvent influencer sur le sort d'un cholérique pour qu'on doive jamais se permettre de prononcer, au début, quelle sera la terminaison de sa maladie, ou d'annoncer le moment de sa convalescence. Au moins faut-il avoir égard, à l'époque de l'épidémie, à la constitution du sujet, au développement et à l'intensité des symptômes.

Le choléra est toujours plus grave pendant la phase ascendante de l'épidémie. Les individus affaiblis par des souffrances antérieures ont plus de chances de succomber par suite d'une réaction vitale insuffisante, et le traitement sera d'autant plus efficace que le médecin arrivera plus vite et s'éloignera moins souvent du malade.

Conseils hygiéniques.

1° Quand on est menacé d'une épidémie cholérique, le premier soin doit être d'occuper un logement parfaitement exempt d'humidité et largement fourni d'air et de lumière. On évitera avec soin de coucher en trop grand nombre dans la même pièce et de s'envelopper dans des rideaux hermétiquement fermés. Dès le matin, et plusieurs fois dans la

journalière, suivant le besoin, on renouvellera l'air de la chambre en ouvrant les fenêtres. Toutes les parties de la maison seront entretenues dans une exacte propreté. Pour laver ou arroser les trottoirs, on se servira exclusivement d'une eau propre et limpide, au lieu de l'eau du ruisseau qui est souvent dégoûtante et toujours chargée de corps étrangers dont les émanations sont insalubres.

2° On se garantira avec soin du passage subit du chaud au froid et de la fraîcheur des nuits. On se vêtira chaudement, et dans ce but on fera bien de porter par-dessus les vêtements ordinaires un autre vêtement facile à ôter, mais fermant exactement au cou et aux poignets, au cou surtout. On a sagement recommandé l'usage des chaussures et d'une ceinture de laine pour mieux protéger les pieds et le ventre. Les soins personnels de propreté ne doivent jamais être négligés.

3° Quant à la manière de se nourrir, je recommande à chacun de conserver ses habitudes. Des habitudes même vicieuses ne sauraient être corrigées brusquement, tout d'un coup, sans que l'économie fût impressionnée par un changement aussi subit, et cette impression, cette modification apportée à toutes les fonctions pourrait bien avoir pour fâcheux résultat de rendre le sujet plus facilement accessible à l'influence épidémique. Faut-il ajouter qu'il est utile de faire des repas plutôt légers que copieux, et chacun n'éprouvera-t-il pas le besoin de s'abstenir des aliments dont il aura reconnu, par son expérience propre, que la digestion était difficile?

Il n'est pas nécessaire de se priver de fruits, à la condition que ces fruits soient bien mûrs et de bonne qualité.

Les légumes cuits, tels que haricots, lentilles, pois, seront mangés plutôt en purée que dans leur entier.

Les viandes grasses (oie, canard, porc), les poissons gras, huileux (anguille), les coquillages (moules, clovisses, our-

sins), les charcuteries, les pâtisseries lourdes, les crudités, n'entreront jamais dans un régime bien entendu.

Les viandes de bœuf et de mouton ; la volaille ; les poissons, tels que le merlan, le pageau, la dorade, la sole ; le riz, les pommes de terre seront les aliments préférés.

Le vin mêlé d'eau est de toutes les boissons la plus convenable ; la bière, à moins d'en avoir une grande habitude, peut ne pas être sans inconvénients.

On évitera de prendre, à jeun, des boissons aqueuses ou acides, telles que limonades, groseilles, orangeades, orgeats ; ces boissons froides offriraient surtout un grand danger, si on les prenait quand le corps est échauffé par le travail ou par la marche.

Les personnes qui ont l'habitude de prendre du café n'en cesseront pas l'usage, mais n'en abuseront pas non plus. La plus grande réserve est commandée à l'égard des liqueurs alcooliques ; les infusions médicamenteuses (menthe, tilleul, thé, camomille) sont interdites.

4° Les émotions vives sont à redouter ainsi que tous les excès dans les travaux de corps ou d'esprit. Il faut, avec courage et avec sang-froid, poursuivre le cours de ses occupations ordinaires, en évitant les veilles et les trop grandes ou trop fréquentes déperditions de forces corporelles.

5° Le *chlore*, les *chlorures*, le *vinaigre aromatique*, etc., seront à jamais proscrits de l'intérieur des maisons, parce qu'ils sont impuissants, toujours, à faire aucun bien, et que dans quelques circonstances ils peuvent être nuisibles.

Préservatifs.

N'y a-t-il pas d'autres moyens de se préserver du choléra que d'observer avec soin les préceptes hygiéniques ?

Les anciennes doctrines médicales n'en connaissent pas

d'autres ; aussi dans ces temps de calamité publique font-elles de l'hygiène leur idole.

L'hygiène a bien son importance et son utilité pratique, j'é suis bien loin de vouloir le contester, et les conseils que j'ai tracés plus haut découlent de mes principes ; je les ai sérieusement donnés pour qu'ils soient sérieusement suivis, mais il ne faudrait pas qu'on en exagérât la portée au point de croire que tous ceux qui pourront les mettre en pratique seront sûrement à l'abri, tandis que les autres, plus nombreux, à qui le devoir ou la misère imposent de nombreuses privations, seront infailliblement frappés.

On dépasse le but, à mon avis, toutes les fois que l'on se permet des recommandations hygiéniques au-delà de ce qu'exige la plus stricte nécessité.

Scientifiquement, on a tort, parce que c'est à la médecine et non à l'hygiène qu'il faut demander des modificateurs de l'influence épidémique, et au point de vue humanitaire c'est mal choisir son temps que de présenter le confort de la vie comme la seule voie de salut alors que le fléau vient ajouter à la misère publique, et rendre ce confort impossible pour le plus grand nombre.

Aussi ardemment que qui que ce soit, je désire que l'on apporte le plus grand soin à la propreté des villes, que l'on favorise par tous les moyens possibles le libre écoulement des eaux, qu'on enlève régulièrement de nos rues les boues et les immondices. Je reconnais qu'il serait utile *que nos villes fussent bâties toutes sur un sol choisi d'avance*, que nos maisons n'eussent pas une hauteur démesurée, que nos rues et nos places fussent suffisamment larges et parfaitement pavées, que nos caves fussent bien aérées, nos rez de chaussées pas trop bas ni trop humides, que *nos lieux d'aisance fussent placés et entretenus de manière à ne nuire à personne, ni par leur voisinage, ni par leur odeur* ; je voudrais, moi aussi, que *chacun eût la peau dans un état constant de pro-*

prété et qu'il pût choisir pour le moment de la promenade en plein air, les heures du jour où la température est la plus douce, le matin, en été; l'heure de midi, pendant l'hiver; je voudrais que personne n'eût peur; que la distraction, le plaisir, la gaiété se partageassent la vie, etc., etc., etc.

Mais que nous sommes loin de cette perfection, et, dût-on y atteindre, le choléra n'en continuerait pas moins ses ravages.

De tout temps nous avons eu des boues et des immondices dans nos rues; dans nos maisons, des rez de chaussé bas et humides, des caves mal aérées, des lieux d'aisance incommodes, et je ne sache pas qu'il en soit jamais sorti le choléra.

Laissons l'allopathie dérober sa pauvreté sous une apparence de trésors hygiéniques, trésors trop souvent stériles; l'homœopathie est assez riche d'elle-même pour puiser dans son propre fond de quoi nous préserver du choléra, comme déjà depuis long-temps, elle nous a appris à nous préserver de la fièvre scarlatine épidémique.

Elle conseille deux médicaments dont l'expérience a constaté les vertus préservatives, l'ellébore blanc (*veratrum*) et le cuivre (*cuprum*).

Aussitôt qu'il n'y a plus aucun doute à avoir sur la présence du choléra autour de soi, il faut prendre une dose tous les quatre jours, le matin à jeun, tantôt de l'un tantôt de l'autre de ces médicaments, en commençant par le *veratrum*.

La dose pour les adultes est de trois globules; pour les enfants, de deux globules seulement.

Les médecins homœopathes allemands ont obtenu de très-beaux résultats de l'emploi de ces médicaments, comme préservatifs, et le docteur Jal, de Saint-Petersbourg, affirme que parmi les individus en assez grand nombre, auxquels il a donné ce médicament, plusieurs ont eu une cholérine légère, mais aucun le choléra.

Traitement du Choléra dans toutes ses périodes et dans ses diverses manifestations symptomatiques.

En temps d'épidémie cholérique, les indispositions les plus légères en apparence ne doivent pas être négligées, parce qu'elles sont souvent le prélude ou le début de la maladie elle-même.

On peut et on doit considérer comme étant influencée, quoique à un faible degré, par le génie épidémique, toute personne qui présente les conditions suivantes :

Lassitude, malaise général, angoisses ;

Tête entreprise, impossibilité de rester debout ;

Physionomie triste et abattue ;

Visage pâle et froid ;

Ralentissement du pouls ;

Etourdissements, tintement dans les oreilles ;

Refroidissement général ou partiel ;

Brûlement dans l'estomac ;

Sensibilité du creux de l'estomac au toucher ;

Crampes légères dans les mollets et dans d'autres muscles ;

Engourdissement dans les doigts ;

Peu de soif ;

Absence de vomissements et de diarrhée.

Aussitôt que se manifeste l'ensemble de ces symptômes, on doit, en toute hâte, envelopper le malade dans une couverture de laine ou le faire coucher dans un lit suffisamment couvert ; puis on lui administre l'*esprit de camphre de Hahnemann*, à la dose de deux gouttes sur un morceau de sucre ou mieux dans une cuillerée à café d'eau froide. Répétez cette dose de la même manière toutes les cinq minutes jusqu'à ce que la chaleur revienne, que les battements du cœur et du pouls aient repris leur fréquence, qu'une sueur

générale se soit établie, ce qui a lieu ordinairement après la cinquième ou la sixième dose.

Au fur et à mesure du retour à l'état normal, on éloignera les doses, en les continuant toutefois jusqu'au rétablissement complet. (Pour boisson, eau froide ou quelques morceaux de glace.)

Quand la maladie est ainsi attaquée tout-à-fait à son début, la guérison est aussi sûre que rapide; mais il n'y a pas un moment à perdre. Cette première période de la maladie, période d'invasion, est rapide, de courte durée, et notez bien que le camphre n'est le spécifique de la maladie qu'à la condition qu'on le donne dans cette première période. Si les vomissements et la diarrhée ont eu le temps d'arriver, l'indication du camphre est passée, il n'est plus temps de recourir à lui.

J'en conclus à ce que chacun ait en sa possession un flacon d'*esprit de camphre de Hahnemann* et qu'au besoin il n'en diffère l'administration, sous aucun prétexte, ni pour lui, ni pour les siens.

Je suppose qu'on ait laissé passer inaperçu ce premier moment de la maladie (seul moment, je le répète, dans lequel le *camphre* se soit montré admirablement utile) et qu'à l'ensemble des symptômes qui précèdent, il faille ajouter, pour avoir le tableau complet de la maladie, des symptômes nouveaux provenant de désordres fonctionnels de l'estomac et des intestins.

Ces nouveaux symptômes peuvent être de deux sortes :

Ou les vomissements prédominent avec nausées ;

Afflux de salive à la bouche ;

Vomissements muqueux ou jaunâtres ;

Peu de diarrhée ou diarrhée jaunâtre avec ténésme très-douloureux après les selles.

Dans ce cas, il faut recourir à *ipécacuanha*, 3 globules à la fois. Répétez la dose de demi-heure en demi-heure jus-

qu'à ce que vous ayez obtenu un amendement notable dans les symptômes.

Ou la langue est remarquable par un enduit jaunâtre assez épais auquel le doigt s'attache quand il le touche ;

· Vomissements nuls ou rares ;

Borborygmes bruyants dans le ventre ;

Coliques avec faiblesse de jambes.

Les selles sont d'abord composées de matières fécales, puis elles deviennent de plus en plus aqueuses, blanchâtres, analogues à du petit lait mal clarifié ou à de l'eau de riz concentrée, mêlée de flocons albumineux ;

Ces évacuations fétides ou inodores ont lieu, sans efforts, sans douleur et comme par fusées ;

Urine rare ;

La face est décomposée.

L'acide phosphorique (*acid. phosphoricum*) est ici le remède par excellence, et trois globules déposés, à sec, sur la langue du malade, suffiront dans le plus grand nombre de cas pour dissiper ce cortège de symptômes déjà assez effrayant. (Eau fraîche pour boisson, toujours en très-petite quantité).

Si, une heure après, on n'avait pas une amélioration suffisante, il faudrait répéter le même médicament à la même dose ; mais en 1837, il était rare que nous eussions besoin de le répéter.

Jusqu'ici il n'a encore été question que des cas de choléra léger, peu intense, mais nos recommandations n'en sont que plus importantes à retenir, parce qu'elles s'adressent au début de la maladie, c'est-à-dire au moment où il est le plus facile de s'en rendre maître.

Que ces instructions soient suivies à la lettre, et j'en réponds, d'après mon expérience et d'après celle de plusieurs centaines de mes collègues, le choléra sera presque toujours enrayé dans sa marche, sans que le malade ait fait un pas de

plus vers la mort, sans même qu'il ait subi de nouvelles tortures.

On nous opposera, tant qu'on voudra, que nous n'avions pas à lutter contre des atteintes graves de choléra, mais en vérité, pour satisfaire aux exigences de nos adversaires, faudrait-il laisser arriver la maladie à son plus haut degré d'intensité quand nous avons la puissance de l'empêcher? s'il est beau de guérir le mal, il n'est pas moins glorieux et il est plus sûr de le prévenir.

Arrivons maintenant aux symptômes les plus essentiels et les plus caractéristiques du choléra.

La voix est altérée, affaiblie, à peine perceptible, ou bien elle est rauque et comme flûtée;

Le malade est profondément amaigri;

La faiblesse est excessive;

Yeux caves; regard éteint;

Sens émoussés;

Froid glacial dans tout le corps et surtout aux extrémités, au visage et à la langue;

La peau est baignée d'une sueur froide, visqueuse;

Urine supprimée;

Les selles coulent involontairement, fréquentes, abondantes, chargées de grumeaux et sans odeur aucune;

Soif violente avec désir d'eau froide, mais aussitôt après avoir bu, vomissement des boissons ingérées;

Les vomissements incessants fournissent des produits analogues aux selles;

Le ventre est déprimé, ordinairement insensible à la pression;

Les battements du pouls sont de moins en moins sensibles au toucher;

La respiration s'embarrasse, devient très-pénible;

L'haleine est froide.

L'ellébore blanc (*veratrum*) est le souverain remède. Déposez-en huit à dix globules dans un verre d'eau, et donnez au malade une cuillerée à bouche de cette solution, de dix en dix minutes d'abord, puis de demi-heure en demi-heure, en éloignant les doses de plus en plus, en raison du résultat.

Sous l'influence de ce remède, on verra les vomissements et les selles diminuer de fréquence et s'arrêter; le froid perdre de son intensité; le pouls redevenir sensible, la respiration plus libre, les forces se relever, etc., etc.

On laissera se déployer librement cette heureuse réaction, et on donnera au malade pour boisson, de l'eau fraîche ou des morceaux de glace en petite quantité.

Si à l'ensemble des symptômes qui ont déterminé le choix de *veratrum*, l'observation ajoute comme symptôme dominant, des crampes souvent répétées et très-douloureuses, qui arrachent des gémissements et des cris aux malades; le cuivre (*cuprum*) est impérieusement indiqué.

Huit à dix globules dans un verre d'eau, à prendre par cuillerée à bouche d'heure en heure, ou alternée avec les cuillerées de *veratrum*, en ayant toujours le soin d'éloigner les doses au fur et à mesure de l'amendement de tous les symptômes.

Veratrum et *cuprum* embrassent ainsi dans leur sphère d'action les symptômes les plus essentiels et les plus caractéristiques du choléra confirmé; aussi dans les cas les plus graves, c'est à eux qu'il faut recourir le plus ordinairement.

Je dis le plus ordinairement et non pas toujours, parce que les symptômes du choléra grave ne sont pas constamment les mêmes uniformément, et que, pour être le spécifique d'une maladie, un remède a besoin de recouvrir l'universalité des symptômes; d'où l'on peut concevoir (et c'est là la grande difficulté de l'homœopathie) la nécessité de varier le traitement autant de fois que la maladie peut varier dans ses manifestations symptomatiques.

Il ne faut pas perdre de vue que ce n'est pas tel ou tel symptôme isolé qui devra décider du choix du médicament, mais bien et exclusivement l'ensemble des symptômes.

Or, dans le choléra même, l'ensemble des symptômes peut varier, et c'est ce qui explique pourquoi *veratrum* et *cuprum*, quoique devant être rangés en première ligne, peuvent cependant ne pas être suffisants.

Qu'on se souvienne du tableau de la maladie, tel que je l'ai tracé, pour qu'il pût être effacé par le *veratrum*, et qu'on y ajoute :

Une grande angoisse avec crainte de la mort ;

Une agitation extrême qui oblige le malade à remuer constamment, à sortir du lit, à se découvrir ;

Une brûlure au creux de l'estomac comme par un charbon allumé ;

L'observation de ces derniers symptômes, à quelque période de la maladie qu'ils se présentent réclament, avant tout, *arsenicum* (arsenic) 3 globules dans un verre d'eau, à prendre par cuillerée à bouche de demi-heure en demi-heure, d'abord, puis à des intervalles plus éloignés quand le médicament agit conformément au but qu'on se propose.

Chez les sujets faibles, cacochymes, épuisés par l'âge ou par des souffrances antécédentes, le seigle ergoté (*secale cornutum*) sera l'objet d'une attention toute particulière, et dans les cas surtout qui présenteront pour caractères différentiels :

La tête embarrassée, étourdie comme par ivresse ;

Les sens émoussés et particulièrement l'ouïe ;

Découragement profond et préoccupation constante de la mort.

Ce médicament est encore employé avec beaucoup de succès quand le vomissement est apaisé en totalité ou en partie, mais que les déjections alvines ne changent pas de couleur et que tout annonce que la bile n'a pas encore reparu dans le

canal intestinal. Sous son influence, les selles deviennent jaunes ou vertes, ce qui est d'un excellent augure pour une terminaison prochaine et heureuse de la maladie.

Son mode d'administration est le même que celui de *veratrum*, mêmes doses et mêmes répétitions.

Il faut admettre des cas où le choléra n'a pas été enrayé dans sa marche toujours croissante, soit négligence de soins appropriés, soit impuissance de l'art.

La peau présente dans toute son étendue, une coloration bleu bronzé (cyanose);

La main appliquée sur le corps du malade éprouve une sensation de froid glacial, comme le ferait éprouver le corps d'un cadavre;

Le globe de l'œil est tourné en haut de l'orbite et le blanc seul apparaît pâle et enfoncé;

La voix est tout-à-fait éteinte;

Oppression excessive; le malade manque d'air et s'agite pour en trouver;

Respiration lente, difficile; haleine froide et glacée;

Les battements des artères ne sont plus perceptibles au toucher.

Dans ce moment suprême, l'homœopathie n'a pas encore dit son dernier mot, et le charbon végétal (*carbo vegetabilis*) a souvent réussi, d'une manière inespérée, pour rappeler une vitalité qui paraissait éteinte.

On déposera huit à dix globules de (*carbo vegetabilis*) dans un verre d'eau, et on donnera au malade une cuillerée à bouche de cette solution toutes les cinq, ou dix, ou quinze, ou trente minutes, suivant le plus ou moins de gravité.

Après une heure d'attente, si *carbo vegetabilis* est demeuré sans effets, il faut recourir à l'acide hydrocyanique (*Acid. hydrocyanicum*). Trois globules à la fois, répétés à des intervalles plus ou moins rapprochés.

J'ai passé successivement en revue les perversions fonc-

tionelles, les accidents les plus tranchés qui caractérisent le choléra depuis le premier moment de son invasion jusqu'à son plus haut degré d'intensité. J'ai groupé ces phénomènes morbides en catégories distinctes et indiqué le médicament le plus convenable à chacune de ces catégories, mais mon but n'est pas suffisamment atteint.

Si le malade ne succombe pas pendant les périodes du début et du froid, la maladie change d'aspect et revêt tous les caractères de l'état fébrile, généralement connu sous le nom de période de réaction ou de transformation.

Il me reste à étudier la maladie dans cette dernière période.

Le pouls prend quelque développement, il devient de plus en plus sensible, le froid des extrémités disparaît peu à peu et à mesure que le pouls se relève, la respiration devient plus large et plus profonde.

Si la réaction est franche et modérée, il suffit de surveiller le régime du malade, et d'empêcher qu'il ne prenne trop tôt des alimens solides pour que sa santé se rétablisse complètement; mais les choses ne se passent pas toujours aussi heureusement.

Il peut arriver que la réaction se fasse incomplètement.

La réaction incomplète se manifeste par le rétablissement incomplet de la chaleur, par une faible transpiration, une faible sécrétion d'urine; améliorations qui disparaissent bientôt pour faire place à plusieurs des symptômes caractéristiques de la maladie, précédemment énoncés.

La réaction sera toujours efficacement soutenue par les médicaments qui l'auront provoquée; ainsi dans ces cas, on ne devra pas craindre de revenir au médicament qui avait produit l'amélioration et d'en répéter les doses autant de fois que le besoin s'en fera sentir.

Il peut arriver que la réaction affecte une forme inflammatoire caractérisée par une chaleur sèche à la peau, grande soif, pouls dur et fréquent; douleur de tête, les yeux sont

vifs, ils se fatiguent à l'action de la lumière ; les lèvres sont injectées et chaudes ; la langue est un peu rouge dans toute son étendue, la respiration s'accélère, etc. etc.

Aconit, le grand régulateur de la circulation, rétablira bientôt l'équilibre.

Mode d'administration. Quatre globules dans six cuillerées à bouche d'eau, à prendre une cuillerée toutes les deux heures.

On peut encore observer, toujours dans la réaction, un délire avec grande agitation, qui sera efficacement combattu par la belladonne (*belladonna*).— 3 globules dans 6 cuillerées à bouche d'eau, à prendre une cuillerée toutes les deux heures, en éloignant les doses au fur et à mesure de l'amélioration.

D'autres fois, l'expression de la face est celle de l'imbécillité ; le regard est stupide, en quelque sorte ébaïti ;

La langue devient rouge, sèche, râpeuse, quelquefois même noirâtre et croûteuse ;

Les malades, plongés dans un état de stupeur, ne répondent que difficilement aux questions qu'on leur adresse ;

Constipation.

Ces symptômes, dont l'ensemble constitue l'état typhoïde, trouveront leur spécifique dans la bryone (*Bryonia*), trois globules dans six cuillerées à bouche d'eau, une cuiller à bouche toutes les quatre heures.

Mais, je m'arrête ; si la réaction est susceptible de formes plus particulières encore, ces formes constituent des complications distinctes, des maladies nouvelles qui exigent forcément la présence du médecin et qu'il ne peut pas entrer dans mon sujet de développer ici.

Je dépasserais le but que je me suis proposé, et je cesserais de faire du bien à force d'être devenu inintelligible.

Convalescence du Choléra.

Le traitement homœopathique opérant toujours par voie directe ou spécifique atteint la maladie dans sa source, et met les malades à l'abri de ces convalescences interminables qui demeurent exclusivement l'apanage de la médecine allopathique; cependant après une secousse aussi violente, il n'y aurait rien d'étonnant que les malades accusassent une faiblesse générale.

On remédiera sûrement à cette faiblesse par le quinquina (*china*) à la dose de trois globules, répétée deux ou trois fois à quarante-huit heures d'intervalle.

Note des médicaments désignés dans cette instruction comme étant indispensables dans le traitement du choléra.

1° <i>Spi. camph. Hah.</i>	Esprit decamphre de Hahnemann.
2° <i>Ipecacuanha,</i>	3. dilut. Ipecacuanha.
3° <i>Acid. phosphoricum,</i>	6° » Acid. phosphorique.
4° <i>Veratrum,</i>	12. » Ellébore.
5° <i>Cuprum,</i>	24. » Cuivre.
6° <i>Arsenicum,</i>	12. » Arsenic.
7° <i>Secale cornutum,</i>	6° » Seigle ergoté.
8° <i>Carbo vegetabilis,</i>	12. » Charbon végétal.
9° <i>Acid. Hydrocyanicum,</i>	3° » Acide hydrocyanique.
10° <i>Aconitum,</i>	12. » Aconit.
11° <i>Belladonna,</i>	12. » Belladonne.
12° <i>Bryonia,</i>	12. » Bryone.
13° <i>China,</i>	6° » Quinquina.

Au début de l'épidémie, on devra se munir d'avance de tous ces médicaments pour n'être pas exposé à perdre, au moment du danger, un temps toujours précieux,

Notes et Pièces justificatives.NOTE 1^{re}.

L'Histoire est là pour attester que rien n'est capable de démontrer la valeur de l'homœopathie comme les résultats qu'elle a obtenus dans le traitement du choléra épidémique. . . . Page 6.

En 1832, le choléra ravageait l'Autriche, la Bohême, la Moravie et la Hongrie. Le Ministre de l'intérieur, en Bavière, V. Wallerstein, chargea le docteur Roth, professeur de pathologie à l'Université de Munich, d'aller étudier, sur les lieux, les résultats des traitements homœopathiques contre le fléau épidémique. Notre confrère remplit avec zèle cette mission et publia, à son retour, le compte-rendu de tout ce qu'il avait vu (*Die homœopathische Heilkunst in ihrer Anwendung gegen die asiatische Brechruhr von doctor Johann-Joseph Roth, praktischer Arzt und Privatdocent zu München. 1833*).

Ce livre, écrit avec conscience, aux foyers même de l'épidémie, dans l'unique but de rendre témoignage à la vérité, se recommande par l'exposé de faits revêtus de toute l'authenticité désirable et certifiés vrais par les autorités des lieux où ils se sont passés. Personne ne l'a officiellement contredit, et loin de là, une foule de témoins oculaires, entre autres le docteur Quin, médecin du roi des Belges, sont venus affirmer les mêmes résultats; qui donc s'élèvera aujourd'hui contre nous, avec autorité, quand nous ne faisons rien autre, que reproduire quelques pages de cette histoire?

A Prague, le docteur Schuller a traité homœopathiquement 413 cholériques. et sur ce chiffre assez imposant, il a eu l'extrême bonheur de ne pas perdre un seul malade.

A Prague, le docteur Löwy, qui exerçait plus particulièrement dans la partie basse de la ville, c'est-à-dire, là où l'épidémie a sévi avec le plus de fureur, a traité 80 cholériques, et sur ce nombre 72 guéris, 8 morts.

A Tischnowitz, le docteur Gerstel a traité, à lui seul, 330 cholériques: guéris 298 et 32 morts. Cinq de ces derniers avaient plus de 70 ans. — Pendant ce temps, à Tischnowitz, 331 malades étaient traités par les méthodes allopathiques: guéris 229, morts 102.

A Vienne, le docteur Marenzeller perd 3 cholériques sur 30.

A Vienne, le docteur Loderer, élève de P. Frank, après avoir

perdu les 45 premiers malades, se décide à faire de l'homœopathie, et sur 80, 2 morts, 78 guéris.

A Vienne, le docteur Schutz, 47 malades, tous guéris.

§

Dès la première invasion (1832) le choléra fut attaqué vigoureusement sur tous les points de l'empire d'Autriche par les disciples de Hahnemann, pendant que les allopathes se perdaient en mille conjectures savantes sur la nature du mal, et variaient à plaisir leurs procédés nombreux. Les homœopathes, guidés par l'ensemble des symptômes morbides, administraient sans frais d'imagination, les remèdes indiqués par la loi des semblables. Les caractères du mal, dont la relation précédait l'arrivée du fléau, déterminaient eux-mêmes les indications thérapeutiques. Dans toute l'histoire de l'homœopathie, je ne trouve pas de fait plus glorieux pour elle, plus capable de démontrer sa valeur, que cette attitude des disciples de Hahnemann dans l'attente du choléra. Il y avait déduction d'un principe qui leur faisait annoncer la guérison d'une affection morbide (non d'un cas particulier) tout comme les calculs de l'astronome lui permettent de déterminer à l'avance l'apparition d'un phénomène céleste. Notre doctrine se montrait ainsi dans toute la majesté d'une science, tandis que l'allopathie, tombée sur le fléau avec ses mille théories, frappant en aveugle, saignant, purgeant, frictionnant, révulsant, émétisant, réfrigérant, réchauffant, débilitant, fortifiant, etc., etc., mettait en évidence ce qu'elle est, un ensemble de préceptes incohérents, un fantôme de science.

Le traitement homœopathique eut un brillant succès comparatif; la médecine ordinaire perdit plus de monde que lorsqu'on abandonnait les malades à la seule nature. Voici les résultats extraits d'un ouvrage récent, où l'on trouve l'indication de toutes les sources où il a puisé. (*Fortschritte und Leistungen der homœopathi. Von C. H. Rosenberg. Leipzig, 1843. Page 56 et suivantes*). Sur 44,014 cholériques traités par la nouvelle méthode, et sur lesquels on a pu obtenir des renseignements authentiques, 42,748 ont guéri, 4,266 sont morts. Sur 457,536 traités allopathiquement, 222,342 sont morts, 184,044 ont guéri; sur 42 056 on n'a pu obtenir d'indications positives, les uns ayant été atteints d'autres maladies, les autres étant en traitement à l'époque où les comptes-rendus avaient été publiés. Ce qui fait, pour notre méthode, une mortalité d'à peine 9 pour cent, et pour l'allopathie de près de 52 pour cent. (*Histoire de la doctrine médicale hom.*, par le docteur Rapou fils, tom. 4, pages 250 et 251)

§

A Vienne, l'hôpital homœopathique de Gumpendorf reçut depuis le 1^{er} juillet jusqu'au 4 octobre 1836, 732 cholériques, dont 488 recouvrèrent la santé (486 hommes, 302 femmes), 244 moururent (109 hommes, 135 femmes), ce qui fait une mortalité de 33 pour cent, tandis que, pour les établissements allopathiques les rapports officiels établirent, pendant le même temps, le chiffre de la mortalité à 70 pour cent.

Ce résultat, relativement bon, est cependant bien inférieur à ceux obtenus par les autres homœopathes de Vienne, de Bohême et de Hongrie; mais on se rend facilement compte de cette différence, quand on considère que, dans la pratique civile, le médecin est presque toujours appelé au début de la maladie, tandis qu'à l'hôpital de Gumpendorf, comme dans tous les hôpitaux d'ailleurs, on n'a jamais à traiter que des choléras confirmés. Le docteur Fleischmann a été dans ce cas; il s'exprime ainsi dans son rapport officiel, rapport qu'il remit en audience particulière aux mains du ministre de l'intérieur, comte Kolowrath, en le priant de vouloir en disposer pour le plus grand avantage de la nouvelle méthode. « Je n'ai pas eu l'occasion de traiter les prodromes, parce que tous les malades étaient déjà atteints d'un choléra plus ou moins développé à leur entrée à l'hôpital... Il s'est même présenté fort peu de cas de ce qu'on appelle cholérine. »

Ce fut d'après ce rapport du docteur Fleischmann que le ministre d'état demanda à l'empereur de révoquer le décret qui défendait de pratiquer l'homœopathie, et en effet, cette révocation eut lieu dans ces termes: « Je casse les dispositions prises par mon père, en 1819 et 1825, pour l'abolition de l'homœopathie dont la pratique est désormais permise. J'établis en outre un conseil composé de praticiens homœopathes expérimentés, dans le but de régler la dispensation des remèdes et d'aviser aux moyens de prévenir le charlatanisme qui pourrait s'introduire dans l'art médical à la suite de la nouvelle méthode. »

Ainsi, c'est le choléra qui, en humiliant l'ancienne médecine, a sauvé la liberté des médecins.

§

Veut-on avoir deux termes de comparaison, parfaitement exacts, qui permettent de juger toute la différence des résultats que l'on peut at-

tendre de l'allopathie et de l'homœopathie dans les mêmes lieux, dans les mêmes circonstances? Qu'on lise le travail du docteur Hartung sur le choléra (*V. homœopathische heilung der choléra. Leipzig. 1837*).

« Ayant eu cent fois l'occasion de me convaincre que l'allopathie en était encore à chercher un traitement efficace contre le choléra, et préoccupé des devoirs de ma profession qui m'obligeaient à ne rien négliger de tout ce qui pouvait être utile aux intérêts de l'humanité, je résolus de recourir à l'homœopathie pour ma clientèle particulière. En effet, le succès dépassa mes espérances. Sur 52 cholériques je n'en perdis pas un seul, et huit malades seulement arrivèrent à la cyanose, c'est-à-dire, au troisième degré. Chez tous les autres le mal fut enrayé avant qu'il arrivât à la seconde période. En même temps je trouvai à l'hôpital trente-six cholériques, tous arrivés à la période bleue avec froid cadavérique et pouls insensible. La mortalité de mon service fut de deux sur neuf, tandis que dans les salles voisines, où le traitement allopathique était seul en vigueur, la mortalité fut constamment de deux sur cinq, *comme chacun peut s'en assurer d'après les registres. (Wie das Protokoll nachweist.)*

NOTE 2.

A Bordeaux, le docteur Mabit, page 7.

« Le choléra fit irruption à Bordeaux dans le mois d'août 1832. Dans mon service de l'hôpital, je répétai religieusement les traitements allopathiques qui m'avaient été désignés dans les deux capitales, comme ayant été les moins malheureux. Dans les trois autres divisions, comme dans les dépôts créés à cet effet, chacun usa de toutes les ressources qu'offre la médecine ordinaire; cependant sur deux cent trente-quatre cholériques déclarés et observés, il y eut cent soixante-huit morts.

Le choléra reparut en novembre, après quarante-six jours de suspension. Cette fois il borna ses ravages au dépôt de mendicité, refuge d'individus affaiblis par l'âge, la misère, les infirmités ou la débauche. La maladie, trouvant un accès plus facile dans ces corps usés, marchait si rapidement à une terminaison funeste, qu'ils semblaient n'entrer à l'hôpital que pour y mourir; on avait à peine le temps de les distribuer dans un service qui me fut laissé provisoirement. Je pensai alors que le moment était venu de commencer avec prudence les essais homœopathiques. J'y procédai aidé de MM. Ferrier, Cattenat, Lavergne, Dusson, etc., élèves distingués, en présence des docteurs Batles, Bagard, Dauzat et plusieurs autres médecins qui ne venaient pas ha-

bituëllement, tels que M. Léon Dufour, correspondant de l'Institut, domicilié à Dax (Landes), M. Pons, d'Agen, Nicod, de Limoges, Dupuy, Lefort, Paillon, etc., etc.

Le résultat dépassa mes espérances : sur trente et un malades, dont l'état ne pouvait être l'objet d'aucune contestation, nous n'en perdîmes que six, encore, pourrais-je ôter de ce nombre deux cholériques pour les symptômes desquels je manquais de spécifiques, et une femme qui mourut d'indigestion après la cessation de la période algide.

(*Observations sur l'hom.*, p. 11 et 12.)

NOTE 3.

A Marseille, les docteurs Duplat, Jal et Perrussel. . . P. 7.

Le docteur Duplat, alors établi à Marseille, a traité un grand nombre de cholériques, malgré la défaveur trop généralement attachée, surtout il y a quatorze ans, à ses opinions médicales. Le chiffre officiel, le seul qui ait été publié, à notre connaissance, s'éleva seulement à 60, dont 48 guéris et 12 morts.

La conduite du docteur Duplat, pendant les deux épidémies cholériques de Marseille, a été des plus honorables, et j'ai sous les yeux une lettre de M. le secrétaire-général de la Société académique de médecine qui exprime avec chaleur tout le bien qu'en ont pensé ceux qui l'ont vu à l'œuvre.

MONSIEUR ET CHER COLLÈGUE,

J'ai l'honneur de vous accuser réception de votre lettre du 25 octobre, et me hâte de vous transmettre les extraits des procès verbaux constatant votre conduite honorable pendant les deux épidémies cholériques.

Vous avez constamment signé le registre de présence, participé à toutes les délibérations importantes de la Société, accepté avec empressement les missions les plus dangereuses et les plus pénibles; vous vous êtes offert spontanément pour faire le service de l'ambulance confiée à nos soins; vous avez été attaché au bureau sanitaire du nord dans la première épidémie, et à celui de l'est (deuxième section) pendant la seconde; enfin, vous avez fait partie de la commission chargée de répondre aux questions adressées par M. le ministre du commerce; vous avez été entre tous un des plus actifs.

La Société académique remplit aujourd'hui à votre égard un acte de simple justice. Tous les faits que je viens de relater sont extraits du registre de présence, de celui des procès verbaux et de notre correspondance avec les autorités.

Témoin de votre zèle et de votre dévouement, des médecins de Marseille

s'étonneront que de semblables preuves aient pu vous devenir nécessaires, et je regrette personnellement de n'avoir eu à certifier que les faits qui sont du ressort de l'Académie.

Les meilleurs témoignages, Monsieur et cher Collègue, sont dans un cœur pur, une conscience sans reproche, dans l'estime de vos confrères, et la reconnaissance de vos concitoyens.

Permettez-moi de vous exprimer les sentiments qu'ont su nous inspirer votre caractère et vos talents.

Le secrétaire-général de la Société académique de médecine,

Signé: DUGAS neveu, D. M.

Les docteurs Jal et Perrussel étaient venus uniquement dans le but de servir les intérêts de la science et de l'humanité. Il est à regretter que les habitudes et les préventions aient empêché l'administration municipale d'alors, de confier à ces honorables confrères une ambulance, ainsi qu'ils en avaient bien des fois manifesté le désir; je dirai plus, ainsi qu'ils en avaient sollicité la faveur. Le motif apparent du refus allégué par M. Consolat, maire, fut celui-ci. *le personnel des ambulances était tout à fait complet.* Étrange dérision!

Le docteur Jal put encore donner ses soins à 49 malades, dont 15 guéris et 4 morts.

Le docteur Perrussel fut attaché au bureau sanitaire de la seconde section de l'Est.

Le Président du bureau sanitaire de la seconde section de l'Est certifie que M. Perrussel (François), docteur en médecine, a été attaché au service du bureau pendant la deuxième invasion du choléra à Marseille, en 1833, qu'il a prêté avec zèle et dévouement le secours de sa science, de son expérience et de son talent à tous les malheureux qui y ont eu recours.

Certifie en outre que M. Perrussel, dans le court espace de temps qu'il a resté à Marseille, a su s'attirer l'estime et l'affection des administrateurs du bureau sanitaire qui se plaisent à consigner ici l'expression de leur reconnaissance, pour les services que M. Perrussel a rendus à leurs malheureux compatriotes.

En foi de quoi, le présent certificat a été délivré pour servir à ce que de droit.

Signé, L. H. ARNAVON.

Le 15 Août 1835.

Les malades qui reçurent les soins du docteur Perrussel ne s'élevèrent pas au delà de 12, et sur ce nombre 3 ont succombé.

Cette proportion de 3 morts, sur 9 guérisons, est comparativement assez belle, surtout si l'on veut bien se rappeler que M. Perrussel était alors familiarisé depuis peu de temps avec les procédés de l'homœo-

pathie et que c'était la première fois qu'il avait à lutter contre le fléau asiatique.

Toujours est-il qu'il n'est permis à personne d'émettre le moindre doute sur les chiffres énoncés par notre collègue et ami. L'affirmation suivante est exubérante, je ne résiste cependant pas au plaisir de la reproduire; elle honore tout à la fois le talent et le caractère de celui à qui elle fut adressée.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous adresser l'état certifié des malades auxquels vous avez donné vos soins dans la seconde section des secours sanitaires de l'Est.

Je regrette, Monsieur, que la position dans laquelle vous vous êtes trouvé dans notre ville, n'ait pas permis à l'autorité municipale de reconnaître votre zèle et votre dévouement pour le service des cholériques. Je le regrette d'autant plus, que mieux que personne j'ai pu juger de la franchise de votre caractère, de votre loyauté et de l'empressement que vous avez mis à remplir les obligations dont vous vous étiez volontairement chargé.

Je vous remercie pour les administrateurs du bureau que j'ai l'honneur de présider, et pour moi en particulier pour tout ce que votre lettre renferme d'obligeant et de flatteur pour nous. Vos suffrages, Monsieur, sont pour nous un dédommagement des peines et des soins que nous avons pris pendant la durée de l'épidémie.

J'ai l'honneur de vous offrir la nouvelle assurance de ma considération la plus distinguée.

Le Président de la 2me. Section de l'Est,

Signé : L. H. ARNAVON.

1er Septembre 1835.

NOTE 4.

C'est à la médecine et non à l'hygiène qu'il faut demander des modificateurs de l'influence épidémique..... Page 12.

Le choléra se joue de toutes les prévisions hygiéniques en apparence les plus justement fondées.

A Marseille, en 1833 et 37, on tremblait pour les habitants du port, à cause des émanations réputées insalubres et sûrement désagréables qu'exhale en grande quantité, surtout pendant la chaleur de l'été, l'eau de la mer non suffisamment renouvelée et surabondamment infectée, soit par les immondices de nos aqueducs soit par les résidus de nos fabriques. — Il conste des relevés publiés par l'autorité, que le port a eu moins de malades que les quartiers les mieux favorisés sous tous les rapports,

En ce moment le choléra sévit avec une prédilection marquée sur la *Salpêtrière*, qui est de tous les hôpitaux de Paris le plus remarquable par sa situation, par son étendue et par le luxe de ses ressources hygiéniques ; tandis que le chiffre des morts à l'hôpital St.-Antoine est constamment au-dessous de celui des autres hôpitaux placés dans des conditions meilleures que les siennes.

NOTE 5.

L'homœopathie conseille deux médicaments dont l'expérience a constaté les vertus préservatives.... Page 13.

Le professeur Roth, de Munich, a écrit dans son rapport officiel : « Il est à regretter qu'à Vienne, les médecins homœopathes n'aient pas eu à traiter un plus grand nombre de cholériques, mais cela tient à deux causes :

1^o Le plus grand nombre des cholériques a été envoyé à l'hôpital, où il n'y avait pas d'homœopathes.

2^o. De toutes les personnes qui avaient l'habitude de se faire traiter homœopathiquement, très-peu ont été malades du choléra, parce que leur médecin les avaient munis de préservatifs (*veratrum et cuprum*) qui les mettaient sûrement à l'abri des atteintes de l'épidémie régnante.

A Vienne, seulement, plus de quatre-vingt mille personnes ont fait usage de ces préservatifs, et c'est pour cela qu'à Vienne, relativement à sa population, le choléra a sévi sur un nombre de sujets bien moins considérable que dans d'autres localités. (*Die homoopathische Heilkunst in ihrer Anwendung gegen die asiatische Brechruhr.*)

§

On lit dans la *Gazette de Prusse*, du 14 novembre 1831 : « A St.-Petersbourg, les docteurs Hermann et Zimmermann, ont été chargés par le gouvernement d'un hôpital de cholériques, et suivant leurs rapports, presque tous leurs malades ont été guéris. Aucun de leurs clients, qui ont fait usage du *veratrum*, comme préservatif, n'a été atteint du choléra. »

§

Le docteur Hartung, dont tous les journaux français ont plus tard répété le nom, à l'occasion de la guérison si remarquable du général Radetzki, écrivait en 1837 : « J'ai fait prendre le *veratrum* comme pré-

servatif, à un très-grand nombre de personnes, et pas une d'elles n'a été malade du choléra. » (*Homoopathische Heilung der choléra, Mittheilungen eines praktischen arztes in Italien, von dr. Hartung.*)

Note 6.

J'en conclus, à ce que chacun ait en sa possession un flacon d'esprit de camphre de Hahnemann..... Pag. 15.

Il nous faut citer, en faveur du camphre, l'autorité imposante de Hahnemann.

« Il est important que chacun, à la première atteinte du choléra, traite ses proches avec le camphre, sans attendre l'arrivée du médecin et ses remèdes; lesquels, si excellents qu'ils soient, pourront être administrés tardivement. C'est ainsi que j'ai reçu une multitude de rapports, de Gallicie et de Hongrie, des personnes qui ne sont pas médecins et qui ont rétabli leurs gens, comme par miracle, en les traitant par le camphre, au moment de l'invasion de la maladie.

« Lorsque le choléra survient pour la première fois, il commence toujours par sa première période, caractérisée par des crampes toniques; il y a prostration subite des forces du malade; il ne peut plus se tenir debout, son visage est décomposé; les yeux sont cassés; la face devient bleue et froide, aussi bien que les mains; tout le corps aussi devient froid; le découragement, l'angoisse, le désespoir s'emparent du malade et se peignent dans tous ses traits. A moitié étourdi et privé de sentiment, il se lamente ou bien il crie d'une voix creuse et rauque, sans pouvoir exprimer clairement les douleurs, les brûlements qu'il ressent dans l'estomac, l'œsophage et les crampes qui le tourmentent aux mollets et dans les autres muscles; il crie dès qu'on lui touche le creux de l'estomac; il n'a ni soif, ni mal de cœur, ni vomissements, ni diarrhée.

« C'est dans cette première période qu'on peut apporter un prompt secours en administrant le camphre, mais il faut que les proches du malade en prennent eux-mêmes le soin, car cette période passe rapidement ou à la mort, ou à la seconde période, qui devient beaucoup plus grave, et que le camphre ne guérit point. Dans ce premier intervalle donc de la maladie, on doit administrer au malade, aussi souvent que possible, et au moins toutes les cinq minutes, une ou deux gouttes d'esprit de vin camphré sur un morceau de sucre, ou dans une cuillerée d'eau. » (*Bibl. hom. de Genève. Tom. 1, page 66.*).

§

Hahnemann lui-même avait en outre recommandé de frictionner le malade avec l'alcool camphré et de lui administrer un lavement contenant deux cuillerées à café du même médicament. Plus tard, mieux éclairé par l'expérience, il a voulu qu'on renonçât à cette pratique parce que s'il est administré à propos, l'esprit de camphre suffit à l'intérieur aux doses indiquées, et que s'il est prodigué même à l'extérieur, il peut devenir un obstacle à ce que les médicaments, devenus nécessaires, agissent librement.

On fera donc bien de s'en tenir au mode d'administration indiqué dans l'instruction. On aura même le soin de ne pas insister trop longtemps sur l'emploi de ce médicament. Si l'amélioration n'est pas réelle demi-heure après la première dose, on n'hésitera pas à employer les remèdes réclamés par l'ensemble des symptômes.

§

Le docteur Quin, aujourd'hui président de la Société de médecine homœopathique de Londres, rapporte un fait dont il a été témoin et qui à lui seul suffirait pour démontrer l'action salutaire, puissante du camphre dans le début du choléra, et ce fait le voici :

Le baron de Schel, en Moravie, bien convaincu, d'après l'enseignement de Hahnemann, de l'efficacité du camphre contre les premiers symptômes du choléra, réunit tous les bourgmestres des localités qui avoisinaient ses terres et leur distribua une grande quantité d'*esprit de camphre de Hahnemann*, en leur intimant l'ordre de veiller à ce que chaque famille de leur village respectif eût en sa possession un flacon de ce médicament et l'instruction convenable pour s'en servir. L'épidémie sévit avec intensité, et le résultat de la sage prévoyance du baron de Schel fut celui-ci : sur 65 malades traités par le camphre et en absence de tout médecin, 54 guérèrent, 11 seulement succombèrent.

En même temps et dans la même localité, sur 44 malades confiés à l'allopathie, il en mourut 25.

§

Si le choléra éclate brusquement, s'il y a vertiges, tintement d'oreilles, espèce d'ivresse, obscurcissement de la vue, comme s'il y avait une

gaze devant les yeux, soupirs profonds, serrement de poitrine, ralentissement des battements du pouls, chaleur à l'estomac et dans la gorge, crampes dans les jambes, roideur musculaire. sensation de froid général, peu de soif, absence de vomissement et de diarrhée et même commencement de cyanose; *spiritus camph.* est le médicament indiqué et qui produit souvent des merveilles contre cette forme de choléra, qu'on peut nommer le choléra sec. On en donne deux à trois gouttes dans une cuillerée d'eau froide, et on répète la dose, toutes les deux, trois ou cinq minutes, suivant l'intensité des accidents. Il est utile de faire précéder et suivre la dose de camphre, d'un petit morceau de glace placé sur la langue du malade. Je ferai observer, à propos de la glace, que dans le cas où les malades rejettent toutes les boissons, et même l'eau froide, la glace est tolérée, trompe et calme la soif ardente qui dévore, et que les cholériques la demandent avec instance et la reçoivent avec bonheur. Le malade doit être enveloppé dans une couverture de laine, dont on ne serrera pas trop les pieds, afin de pouvoir passer la main nue, ou garnie de flanelle, pour faire de haut en bas, sur les jambes, des frictions qui, quelquefois, calment les crampes, mais qui, dans tous les cas, font plaisir au malade, en lui prouvant qu'on s'occupe de lui, ce qu'il ne faut jamais négliger.

Voici ce qui arrive ordinairement sous l'influence de ce médicament, si le mal est pris à temps, dix à douze doses sont le plus souvent suffisantes pour en arrêter les progrès; il détermine alors une sueur locale d'abord, générale ensuite; les battements du cœur et du pouls reprennent leur fréquence, la chaleur revient, les crampes diminuent d'intensité; à mesure que les symptômes cèdent, on éloigne les doses, en prenant pour règles de conduite la diminution de la maladie et le retour à l'état normal.

Comme le médecin arrive rarement au début de la maladie, je ne saurais trop recommander à chacun de se pourvoir d'un flacon de *spiritus camph.* Tout le monde, le malade même, peut se l'administrer; et s'il est opposé dès le principe à la série des symptômes auxquels il est homœopathique, je ne crains pas de trop m'avancer en affirmant, et cela par expérience, que, dans la grande majorité des cas, le médecin aura peu de choses à faire pour compléter la guérison. Toutefois, je désire qu'on ne perde pas de vue que ce médicament n'est spécifique que des phénomènes nerveux de l'invasion de l'attaque; et que si, pendant son emploi, les évacuations sont survenues, il ne faut plus insister sur ce remède, mais recourir à d'autres. (*Docteur Jal. Le choléra traité en Russie, par l'homœopathie*).

§

Administré dès le principe de la maladie, le *camphre* est incontestablement le meilleur remède contre le choléra ; il en arrête sur-le-champ les progrès et détermine une sueur critique qui amène une guérison complète. . . . J'ai rarement eu besoin d'administrer, pour opérer la guérison, plus de 3 ou 4 doses *spirit. camph.*, goutt. 1 ou 2 sur du sucre à des intervalles de 5 minutes. (*Docteur Lichtenfel de Vienne*).

§

Le camphre est appelé encore à nous rendre d'autres services.

Si le cholérique a déjà fait usage de quelques médicaments conseillés par l'ancienne médecine ou par les habitudes populaires, il faut, en arrivant auprès de lui, donner de suite 5 à 6 gouttes de *spiritus camphor. Hah.*, dans une cuill. d'eau froide répétée plusieurs fois de 3 en 3 minutes, dans le but de ranimer le système nerveux et de neutraliser l'action des remèdes pris antérieurement, puis on passe à l'administration des médicaments indiqués par l'ensemble des symptômes.

NOTE 7.

Dans ce cas il faut recourir à *ipécacuanha*. . . . Page 15.

Ils sont nombreux parmi les médecins des anciennes écoles, ceux qui ont employé l'*ipécacuanha* dans le traitement du choléra ; mais tous ne sont pas unanimes à se féliciter de son emploi. Les uns s'en vantent beaucoup ; les autres disent n'en avoir retiré aucun bienfait. Ces assertions contradictoires peuvent être également vraies, et reconnaissent, pour cause, une thérapeutique livrée aux caprices de chacun ; une thérapeutique sans loi, sans vérité principe.

L'*ipécacuanha* a réussi entre les mains de ceux qui, *par hasard*, l'ont administré dans des cas où il y avait analogie de symptômes entre le mal et le remède, autrement dit, dans des cas où il était homœopathique ; les insuccès des autres tiennent au défaut d'appropriation.

Ainsi, les écoles rivales et ennemies fournissent souvent, malgré elles, des arguments pratiques en faveur de la loi homœopathique.

J'ai quelquefois entendu dire autour de moi, que l'*ipécacuanha* avait dans un certain nombre de cas, arrêté merveilleusement le développement ultérieur de la maladie. Ces confrères ne m'apprenaient rien

de nouveau , et l'homœopathie , au contraire, aurait pu leur rendre le service de compléter leur science , sur ce point. Si , à défaut d'*ipécacuanha* , qui n'agissait pas ou qui agissait mal , parce qu'il n'était pas homœopathique , ces mêmes confrères avaient , en 1837, voulu consentir à donner *acid. phosph.* ou *veratrum* , les tables de mortalité auraient été moins douloureuses et moins humiliantes pour la médecine qui se dit l'*art de guérir*.

NOTE 8.

L'acide phosphorique est ici le remède par excellence. . . .

Page 16.

L'Académie nationale de France s'est beaucoup préoccupée, dans ces derniers temps , de l'importance de la diarrhée qui est le prélude du choléra ou mieux qui en est de tous les symptômes, le premier, le plus essentiel, le plus caractéristique.

Par une attention plus soutenue, la plupart des honorables membres de cette Académie en sont venus à proclamer que la diarrhée précédait le choléra grave toujours ou presque toujours (car l'exception est infiniment rare).

Or, une fois ce fait démontré, à savoir : que le choléra ne foudroie pas à l'improviste et qu'il est annoncé par la diarrhée ; arrêter cette diarrhée au début pour prévenir le développement ultérieur de la maladie, c'est certainement le problème le plus intéressant que l'homme de l'art puisse se proposer à résoudre.

Pour l'allopathie le problème est insoluble ; elle épuiserait vainement toutes les excentricités pharmaceutiques ou gastronomiques (les truffes) sans arriver à aucun résultat satisfaisant.

Pour l'homœopathie le problème est résolu ; ses partisans n'ont pas attendu jusqu'à ce jour pour proclamer que la diarrhée avait été méconnue, oubliée dans la presque universalité des cas de choléra dits foudroyants. Dès long-temps ils ont appelé l'attention des praticiens sur la gravité de cette diarrhée, sur les avantages incontestables qu'il y aurait à l'arrêter dès le début ; ils ont fait mieux encore, ils ont trouvé le remède, et ce remède ils l'ont prôné, exalté, préconisé ; tant pis pour ceux qui ne veulent pas entendre.

Le plus chétif des homœopathes écrivait, en 1838 :

« Le médicament que je regarde comme le plus précieux contre le choléra, celui qui m'a rendu le plus de services, c'est l'*acide phosphorique*, dans le début de la maladie, c'est-à-dire dans la diarrhée

aqueuse, d'un gris blanc sale, avec borborygmes. Toujours son effet a été aussi prompt qu'infaillible.

Je n'ai jamais rencontré de cas de choléra foudroyant. Je pense donc et je soutiens que le choléra est toujours précédé, au moins de quelques heures, de divers prodromes et notamment de diarrhée; or, c'est cette diarrhée qu'*acid. phosphor.* m'a paru toujours guérir.

Je sais que toutes les diarrhées séreuses n'amènent pas nécessairement à leur suite le choléra; mais si le choléra ne frappe que ceux qui ont la diarrhée, ou mieux si le choléra commence toujours par la diarrhée, et s'il est vrai, d'un autre côté, que cette diarrhée soit toujours enlevée, dans un temps très-court par *acide phosphorique*, il est évident que cet agent thérapeutique assure dans une épidémie cholérique d'inecontestables bienfaits. À moi, il m'a toujours réussi. (*Voir la Bibl. hom. de Genève, tom. 1, 2^e série, lettre du docteur Chargé au docteur Peschier*).

NOTE 9.

Veratrum et *cuprum* embrassent ainsi, dans leur sphère d'action les symptômes les plus essentiels et les plus caractéristiques du choléra confirmé; aussi dans les cas les plus graves, c'est à eux qu'il faut recourir le plus ordinairement. Page 18.

L'indication de ces deux médicaments est aussi précise que leur efficacité a été universellement reconnue par tous les médecins homœopathes qui ont eu à lutter contre le choléra.

Je n'en finirais pas si je voulais citer sur ce point toutes les autorités; toutes, sans exception, recommandent ces deux substances comme les deux remèdes principaux du choléra.

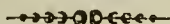
Ceci me rappelle un fait très-remarquable qui me réjouit beaucoup dans l'épidémie de 1837, et qui me signala, presque à mon début homœopathique, toutes les ressources qu'on était en droit d'attendre de la nouvelle doctrine suffisamment élaborée et habilement appliquée.

La femme du concierge de M. Magnan (rue du Lycée) était en proie à des crampes si violentes, depuis environ sept heures, que deux hommes vigoureux pouvaient à peine la contenir; on entendait du milieu de la rue les gémissements de cette femme; trois globules de *cuprum* déposés à sec sur la langue firent cesser toute douleur et conduisirent promptement et paisiblement cette malheureuse femme à une convalescence de très-courte durée.

Note 10 ET DERNIÈRE.

Les auteurs qui ont écrit sur le choléra ont assigné plusieurs périodes au développement successif de ses symptômes. Ces divisions scolastiques, utiles peut-être pour l'étude de la maladie, pour le diagnostic, et pour le pronostic, je les ai négligées à dessein pour ne pas embarrasser mon lecteur dans des détails sans utilité pratique. Il est moins facile d'ailleurs que beaucoup ne paraissent le croire, d'établir bien exactement, au lit des malades, les lignes de démarcation qui séparent les périodes indiquées et dans une instruction de la nature de celle-ci, je devais m'en tenir à ce qui était strictement nécessaire pour rendre facile à tous l'application des agents auxquels il est important de recourir. L'essentiel était de grouper les symptômes dans leur ordre naturel depuis le premier moment de la maladie jusqu'à son plus haut degré d'intensité, de n'en oublier aucun, de mettre en saillie ceux d'entre eux qui, pour les yeux les moins exercés, dominant au point de paraître vouloir exiger à eux seuls tel ou tel médicament; c'est tout ce que j'ai essayé de faire avec simplicité, mais avec la certitude de faire beaucoup de bien, si l'on veut m'écouter.



L'ANATOMIE PATHOLOGIQUE**EST-ELLE UN GUIDE SUR EN THÉRAPEUTIQUE ?**

Il est peu de sciences dans lesquelles la puissance du génie de l'homme, la fécondité de son imagination, l'étendue de ses ressources se soient plus amplement manifestées que dans la médecine. Que de systèmes éclos et disparus en un siècle; que d'ingénieuses théories édifiées la veille démolies le lendemain; que de subtilités ambitieuses et que de graves inutilités dans cette partie délicate où l'enjeu est la vie d'une créature humaine! Et cependant, au milieu de ces théories divergentes, au sein des écoles hostiles et des sectes opposées se révèlent toujours des idées marquées au coin de la vérité qui sont la fortune et le passeport des erreurs au milieu desquelles elles sont enfouies, et que les siècles suivants extraient à grand peine de l'indigeste chaos, au profit du laborieux édifice de l'avenir. Il serait intéressant de déterminer quel est l'apport de chaque doctrine, le contingent de chaque système et de dégager ainsi la vérité; de lui donner, en l'isolant, son véritable caractère; car telle idée semble paradoxale et fautive, quand elle est employée à faire accepter des conclusions erronées.

Notre but n'est pas de montrer par quel côté les doctrines qui ont successivement régné sur le monde médical se recommandent à la reconnaissance de la postérité; nous n'avons en vue, aujourd'hui, que d'examiner quelle est la valeur, au point de vue de la thérapeutique, du plus beau titre de gloire de l'école contemporaine, qui peut-être en a de plus réels, ce que nous n'avons pas à décider; nous voulons parler, on l'a pressenti, des recherches d'anatomie pathologique.

Qui de nous, en jetant un regard sur les systèmes des temps passés, n'a pas éprouvé, au contact de ces études qui cherchent à dérober à la mort le secret de la vie, cette confiance enthousiaste et absolue que donne un degré de précision en apparence mathématique et au-delà duquel il semble qu'on ne saurait s'élever? Qui de nous, en étudiant avec cette minutieuse exactitude à laquelle les sciences descriptives nous ont habitués de bonne heure, les altérations de texture, les déviations nutritives dont les organes sont le siège, ne s'est pas dit avec conviction, que désormais la maladie était bien connue dans ses plus intimes manifestations, et ne s'est pas présenté plein de confiance au chevet du malade? Les prémisses étaient belles, le problème posé en apparence sur un terrain solide. Comment s'est-il fait que les forces ont manqué dans la lutte, et que chaque pas, pour ainsi dire, a été marqué par un désappointement? Nous avons déjà indiqué, dans un des précédents numéros de cette *Revue*, que ces déceptions et ces incertitudes tenaient au manque de relations certaines et rigoureuses entre la notion de la maladie et la notion du remède, et nous avons démontré que la préoccupation exclusive de l'ancienne école, pour la recherche de la nature des maladies, est la cause de son infériorité dans la partie thérapeutique. Nous espérons faire mieux encore ressortir aujourd'hui la vérité de cette proposition.

Les études d'anatomie pathologique ne procèdent pas d'une autre source que de ce désir insatiable de pénétrer jusqu'à la connaissance de la nature intime des maladies. L'allopathie en effet porte vers ce point toutes les ressources de ses partisans, toute la vigueur de son rationalisme, et arrive, en suivant logiquement la pente de son impulsion, à édifier le beau monument dont nous ne songeons pas à constester l'utilité, mais dont nous voulons limiter raisonnablement l'importance. De Morgagni à Cruveilhier, en passant par

Broussais, l'édifice s'élève, se complète presque, et la science médicale semble définitivement éclairée d'un phare lumineux alors qu'elle possède à peine quelques réflecteurs de l'appareil à construire.

L'importance des études d'anatomie pathologique est grande, et ne saurait être contestée, mais ce qui prouve leur inanité lorsqu'elles ne sont pas appliquées à cette seule fin de nous aider dans la recherche du médicament, c'est cet abandon que l'allopathe fait peu à peu des notions qu'elles lui donnent alors que la pratique lui révèle l'impossibilité où il se trouve d'établir quelque relation un peu certaine entre les faits observés et le remède à administrer. Quelle que soit en effet la forme de la congestion inflammatoire, que les capillaires sanguins ou les vaisseaux lymphatiques en soient le siège, que les réticulations phlogistiques occupent la muqueuse ou la couche musculaire, le périoste ou la membrane médullaire, les séreuses ou les parenchymes, c'est, en définitive, aux symptômes que l'anatomo-pathologiste s'adressera pour asseoir son traitement anti-phlogistique, et le pouls, l'appareil fébrile, l'état des forces seront ses meilleurs régulateurs.— Il sera donc obligé, avec toute sa science du cadavre, d'interroger les lois de la vie, il fera du dynamisme, et oubliera les subtilités du scalpel pour poser sur l'artère qui pulse un doigt attentif et interrogateur.

Et cependant il faut bien savoir à quelle maladie nous aurons affaire, car il se présente aujourd'hui un malade avec tous les éléments symptomatiques d'une fièvre phlogistique, le visage est fortement coloré, la peau sèche, le pouls vibrant et précipité. Que faire ? Saignerons-nous ? Une petite saignée de précaution ne peut pas nuire ! Mais on a vu de semblables appareils de symptômes s'évanouir du jour au lendemain, se résoudre par un flux copieux d'urines ou une légère moiteur. Nous ne savons à quoi nous avons affaire. Est-ce le début d'une maladie grave ou d'une fièvre éphémère ?

Dans le premier cas, il faudrait agir ; une journée perdue peut aggraver le mal et nécessiter un traitement plus énergique. Mais si la seconde hypothèse se confirme, il n'y a pas péril à la demeure, et alors il faudrait attendre,

Attendre ! voilà le vice capital qui ressort de la préoccupation exclusive des anatomo-pathologistes. Attendre, attendre toujours, c'est à cela qu'en sont réduits les hommes timides ; agir à contresens quelquefois, voilà quel est le partage des hommes hardis.

Nous ne dresserons pas une statistique des victimes de l'expectation, mais il nous serait moins difficile de citer quelques mécomptes des médecins hardis.

N'ont-ils pas vu quelquefois, alors qu'un appareil fébrile développé chez un homme robuste leur avait indiqué une saignée de précaution, le malade s'évanouir au premier jet de sang ? N'ont-ils pas vu des sujets pléthoriques condamnés par une saignée à un mois d'invincible faiblesse ? A plus forte raison des malades à constitution ordinaire voués par la lancette à d'interminables convalescences ou à l'invasion de maladies chroniques ?

Nous ne citons que les accidents les moins graves, car nous sommes incertains si l'expectation cause moins de maux que l'action allopathique. Une autre conséquence fâcheuse découle de la préoccupation des anatomo-pathologistes. Pour eux, toute maladie doit produire une altération morbide, tout symptôme procède d'une modification matérielle des organes intérieurs. Cette idée, poussée jusqu'à l'exagération, avait produit le système de Broussais. Il en est résulté la négation des maladies purement dynamiques, des maladies sans matière ; et l'on a été conduit à ne plus considérer que comme consécutives à l'altération des solides, les maladies des fluides vivants, lorsqu'on a bien voulu les admettre. Dès lors, les liquides n'ont plus joué qu'un rôle secondaire. Il existe un point enflammé, une épine phlogis-

tique qui attire et assimile les éléments du sang. Diminuons la masse de ce liquide, devenu nuisible, désemplissons le système circulatoire obstrué, rendons par cette évacuation salutaire un peu de trêve à l'organe trop plein ; comme s'ils ignoraient que l'inflammation n'a pas augmenté d'une seule goutte la masse du sang qui remplit les vaisseaux ! comme s'il ne leur était pas démontré que, quoi qu'ils fassent, le sang en révolte contre les lois ordinaires de la vie, se précipite là où l'appelle l'épine inflammatoire quoi qu'on fasse pour l'attirer ailleurs. Plus tard, il est vrai, on a osé dire que la fièvre préexistait à la congestion inflammatoire, que la modification dans la composition du sang s'était faite avant l'altération du solide. Mais quoi ! cette notion plus juste vous a-t-elle enseigné quel agent rétablirait la fonction d'hématose dans sa normalité ; comment vous pourriez dompter la fièvre sans la juguler ; comment, enfin, vous vous rendriez maître de la vie qui se révolte au lieu de l'anéantir ?

Il s'est produit, par le fait de la vulgarisation des connaissances d'anatomie pathologique, un fait qui a singulièrement rehaussé la médecine dans l'opinion des malades, c'est la précision habituelle du diagnostic et la sûreté du pronostic. Incontestablement la médecine ancienne connaît bien la maladie, elle dit à jour fixe, à heure nommée, le moment où le malade succombera, le point précis où la maladie devient inguérissable pour elle. L'oracle est prononcé, et il se réalise. L'arrêt a été lancé et il s'exécute. La famille, les amis, auraient bien mauvaise grâce à ne pas admirer la netteté de cette intention, et l'on est presque tenté de s'agenouiller devant cet homme qui vous a dit : votre femme, votre enfant, votre père, ne vivront plus avant un mois.

D'autres fois le pronostic est moins sévère. La maladie n'est qu'incurable, mais le malade vivra ; il vivra avec un cortège d'incommodités et de douleurs de toute nature ; il vivra en lutte perpétuelle avec des nerfs ingouvernables, avec

des appareils révoltés, mais il vit en définitive, et il se console en répétant avec son médecin : « Ce sont les nerfs ! c'est nerveux ! » Car, il est passé en proverbe, que de mauvais nerfs sont un brevet de longue vie. Nous ne serions pas éloignés de croire que ce proverbe a été accrédité par les médecins, et qu'il est loin d'être désintéressé.

L'anatomie pathologique donne donc toute certitude pour condamner, mais elle ne donne que de faibles ressources pour sauver ; essayons de déterminer quel rôle elle est appelée à jouer en thérapeutique.

Elle éclaire incontestablement le diagnostic, elle aide à distinguer sûrement l'inflammation d'un spasme et par conséquent à choisir le médicament le mieux approprié. Une inflammation franche appellera un autre remède qu'un trouble fonctionnel qui en aurait la plupart des caractères objectifs, ou qu'une inflammation entée sur une maladie chronique.

L'inflammation reconnue, il s'agit d'en déterminer l'étendue et le degré. C'est ainsi que dans une pneumonie, par exemple, le premier degré nécessitera d'autres moyens que le deuxième, l'inflammation circonscrite à un point du poumon, d'autres médicaments que l'inflammation étendue à tout l'appareil respiratoire ; ceci est un point d'une importance extrême et d'une incontestable utilité pour proportionner les moyens thérapeutiques aux symptômes internes observés.

Enfin, l'établissement du pronostic ne saurait être fait d'une manière certaine qu'au moyen des notions qui découlent des connaissances d'anatomie pathologique.

Voilà quel est le rôle de cette science si vantée, qu'elle semblait à elle seule devoir tenir lieu de la médecine, tandis qu'elle ne sert qu'à faire ressortir le néant des études qui ne conduisent pas directement à la connaissance du médicament. C'est dans cette connaissance, en effet, que gît toute la supé-

riorité de la doctrine homœopathique vers laquelle gravitent , à leur insu , tous les esprits éminents de l'ancienne école , qui , dans leurs moments de franchise désespérée , finissent par avouer que la thérapeutique est leur désespoir , et qu'ils n'aspirent qu'à la certitude dans l'emploi du médicament. Ils voient le côté faible , mais ils ne savent pas encore ouvrir les yeux pour la vérité qui , cependant , n'est plus à découvrir , et qui gît toute dans l'axiome fondamental :

Similia , similibus curantur.

L. TURREL , D.-M.

UNE PAGE D'HISTOIRE ;

PAR LE D^r CHARGÉ.

Timeo Danaos , et dona ferentes.

Invidia medicorum , pessima!

C'était au mois de juillet 1835. Le choléra sévissait à Marseille avec une terrible intensité , quand il arriva , sur le théâtre de l'épidémie , une commission lyonnaise composée de vingt et un membres , présidée par M. le docteur Monfalcon.

Cet honorable président rencontra à Marseille un de ses compatriotes et collègues , le docteur Duplat. Le premier jour , échange réciproque de témoignages d'estime et de bon souvenir ; puis , à une seconde entrevue , le docteur Duplat , de se féliciter hautement des résultats qu'il avait obtenus déjà de la médecine homœopathique , et de proposer à son honorable collègue et à plusieurs membres de la commission présents à cet entretien , de les conduire immédiatement auprès de ses malades en traitement. M. Monfalcon refusa à cause

de plus pressantes occupations , mais la causerie se prolongeant un peu, il se laissa aller à déplorer hautement le néant de ses médications anti-cholériques ; il déclara qu'il était sans préventions contre la médecine homœopathique et enfin il offrit à Messieurs les docteurs Duplat et Perrussel , une de ses ambulances, désireux , disait-il , de voir si les homœopathes seraient plus heureux que lui.

Rien de plus noble et de plus généreux ne pouvait être offert à des médecins qui, tous, étaient animés du désir ardent de faire triompher leur doctrine publiquement , et la preuve de cette dernière assertion , c'est que deux d'entre eux (Jal et Perrussel) étaient venus à Marseille , à leurs frais , de leur propre mouvement , pour se consacrer au traitement des cholériques et se dévouer partout où était le danger.

Jamais proposition plus large , plus impartiale , plus dénuée de pièges , plus dépourvue en apparence de toute arrière-pensée ; elle était formulée par un homme qui avait à remplir une belle mission d'amour , d'humanité, et à qui Marseille s'honorait de payer matériellement et moralement un large tribut de reconnaissance , pour tout le bien qu'elle lui supposait la bonne volonté, sinon la possibilité de faire ; par un homme qui déclarait ouvertement qu'il perdait tous ses malades , et qui affectait de se dire sans préventions contre la médecine homœopathique, objet de l'expérimentation.

Non , jamais les médecins homœopathes n'avaient appelé de leurs vœux , un plus heureux concours de circonstances ; aussi la proposition fut-elle accueillie avec empressement et le rendez-vous , donné et accepté pour le lendemain.

Mais hélas , le lendemain quand les docteurs Jal , Duplat et Perrussel , réunis à l'hôtel du midi , s'apprêtaient à serrer avec reconnaissance la main du collègue président , que vint-il s'offrir à leur impatience ? Une lettre de M. le docteur Monfalcon qui s'excusait de ne pas être libre à cause de ses affaires , et qui articulait de toutes pièces , de peur sans doute

qu'on ne s'y méprît, que les malades qu'il était prêt à confier aux essais de l'homœopathie étaient et ne pouvaient être que des cholériques choisis, c'est-à-dire, à l'état bleu, avec asphyxie, absence de pouls, crampes, vomituritions blanches, visage hippocratique, etc., etc., enfin ceux-là seulement qu'il n'espérerait pas pouvoir sauver, ainsi qu'il le dit lui-même plus tard dans son rapport, page 79. (*Voir Histoire du Choléra asiatique, observé à Marseille, pendant les mois de juillet et août 1835, par les 21 membres de la Commission Lyonnaise. — Lyon, 1835, in-8°*).

Risum teneatis!... Monsieur le docteur Monfalcon, président de la commission lyonnaise, s'afflige sincèrement de voir mourir tous ses malades; mais quand il a donné rendez-vous à d'honorables confrères, qui doivent s'entendre avec lui pour mettre en pratique, sous ses yeux, une médecine qui guérit, ses affaires ne le laissent pas libre; comme si, dans le poste éminent qui lui avait été dévolu, il pouvait y avoir pour lui une occupation plus pressante, que celle qui avait pour but de décider de la vie ou de la mort des cholériques?

M. le docteur Monfalcon est sans prévention contre la médecine homœopathique, il le dit lui-même et, après vingt quatre heures de réflexion, le lendemain du jour où il perdait tous ses malades, il ne veut plus donner à ses collègues que des cholériques choisis, c'est-à-dire des mourants et des morts.

Perfidie! Nos collègues auraient oublié toute dignité personnelle et auraient méconnu ce qu'ils devaient aux intérêts de leur cause, qui est la cause de l'humanité, s'ils avaient accepté des offres de cette nature.

Ils les refusèrent avec indignation et ils firent bien.

En acceptant une ambulance des mains de M. le Président de la commission lyonnaise, ils ne pouvaient accepter qu'une ambulance composée de lits destinés à recevoir toute espèce de cholériques et non pas exclusivement des cadavres.

Ils auraient été coupables de compromettre par leur imprudence une doctrine qui, comme toute vérité, demande, pour être sagement appréciée, de la droiture, de l'impartialité et de la justice.

Je fais des vœux pour qu'en pareille circonstance leur prudente réserve trouve partout de sages imitateurs.

Que dans la clientèle privée, en temps ordinaire, le médecin homœopathe ne refuse jamais ses soins à personne, à ceux-là même qui ont vainement épuisé les ressources des anciennes doctrines et qui, en désespoir de cause, implorent encore ses lumières et ses conseils, c'est un devoir et, quelque ingratitude qui nous attende, il nous faut le remplir ; j'estime qu'il y aurait de la cruauté à se laisser vaincre par des considérations personnelles, quand nous pouvons être utiles encore comme une dernière espérance ; mais en temps épidémique, pour hâter la solution du problème, il s'agit de compter de part et d'autre les succès et les revers ; la question de chiffre est une question de vie pour l'une ou l'autre école et, à ce titre, les médecins homœopathes doivent soigneusement veiller à ne pas enregistrer d'autres décès, que ceux qu'il leur aura été impossible de prévenir et dont ils pourront assumer sur eux toute la responsabilité.

A cette condition et à elle seule, nous assurerons notre triomphe.



L'HOMŒOPATHIE ET SES AGRESSEURS;

Par le **dr DESSAIX.**

(Après avoir tenu, à l'égard des médecins homœopathes de Marseille, la conduite que j'ai signalée dans l'article qui précède, M. le docteur Monfalcon ne craignit pas de publier dans son rapport un chapitre injurieux qui fut, à cette époque, considéré avec raison par les médecins homœopathes de Lyon, comme une éclatante provocation. Le gant fut aussitôt ramassé, et je conseille à tous ceux qui voudraient savoir à quoi s'en tenir sur la nature et les résultats de cette polémique, à prendre connaissance de la brochure publiée par le savant et spirituel Dessaix, et qui a pour titre : *l'Homœopathie et ses agresseurs*. C'est un modèle de logique, de convenance et de finesse. — Je passe tout ce qui est écrit dans le but unique de combattre M. Monfalcon et ses assertions hasardées ou mensongères, mais je ne résiste pas au plaisir de reproduire quelques pages que Dessaix avait sans doute écrites avec le cœur).

C.

NE POURRAIT-ON MIEUX FAIRE ?

Pourquoi donc ces préventions, ces aigreurs, ces hostilités éternelles dans le domaine de la médecine? Si le médecin peut dérober quelques instants à d'austères devoirs, pourquoi ces fugitifs loisirs seront-ils toujours dévorés par de si tristes combats? Le génie d'une polémique passionnée, n'a-t-il donc pas assez long-temps tourmenté, déshonoré l'art salutaire; l'art salutaire qui, démentant ce beau nom, a eu le malheur, entre toutes les sciences et tous les arts, de perpétuer lui seul jusqu'à nous cette fatale tradition d'un âge cruel dont elle fit les délices, comme les bûchers et les tortures?

Allopathes qui nous faites la guerre, pourquoi nous la faites-vous?

Ce n'est pas vous qui pouvez avancer les premières paroles de paix. Repoussés avec perte dans toutes vos attaques, vous avez beau dissimuler vos défaites par des chants de victoire, ces chants, quand vous ne murez pas vos fenêtres et vos portes, sont partout étouffés au bruit des succès de l'homœopathie; mais nous qui ne fûmes point agresseurs, et qui restons victorieux partout, c'est à nous qu'appartient l'honneur de pouvoir proposer la paix.

Oui, vous tous qui, parmi les allopathes, nous avez jusqu'ici attaqués sans nous connaître, nous vous convions tous à la paix.

La paix! et pourquoi ne l'accepteriez-vous pas? Quel intérêt vous a mis les armes à la main contre nous qui n'attaquons personne? Est-ce votre avantage, est-ce le nôtre, est-ce le bien de la société que vous cherchez en nous combattant?

Votre intérêt, c'est-à-dire, celui de vos doctrines (car, nous ne pouvons ici vous en supposer aucun autre), votre intérêt, veut-il la guerre?

L'homœopathie vous empêche-t-elle de violenter la nature et de braver ses réactions, en lui opposant vos contraires aussi loin qu'elle voudra y consentir? Nos globules vous empêchent-ils de doubler vos poids, de cuber vos mesures? Suivez en paix vos convictions comme nous suivons les nôtres. Qui vous oblige à nous troubler, quand nous n'avons ni le temps ni la volonté de songer à vous? Refusez-nous vos ambulances, si vous croyez en avoir le droit, mais ne trouvez pas, contre nous, dans ce refus, des arguments qui n'y sont point.

Craindriez-vous, par hasard, que nos séductions ne parvinssent un jour à vous ébranler? Oh! rassurez-vous; l'homœopathie est maintenant partout, à portée de tous; elle est dans l'air; la connaît qui veut la connaître; elle est fort peu jalouse d'appeler à elle ceux qui, entourés dès long-

temps de tous les moyens de la juger , se sont obstinés à la repousser. Ces hommes grossiront plus tard son bagage , mais ce n'est pas d'eux qu'elle a besoin dans ses premières campagnes.

Serait-ce pour notre avantage que vous nous poursuivez de vos feuilletons, de vos chapitres et de vos lazzis ? Voulez-vous, en généreux confrères, nous dérober à nos illusions, nous guérir de nos rêves ? Ce sentiment serait fort honorable , sans doute ; malheureusement il n'est guère en harmonie avec les moyens que vous employez contre nous .

Et puis , s'il est vrai que charité bien ordonnée commence par soi-même , qui vous presse tant de porter votre apostolat chez nous , quand il serait si nécessaire dans vos propres foyers ?

Lequel de vous est d'accord avec son frère l'allopathe , en théorie et en pratique ? Que chacun de vous prenne donc la peine de formuler son propre éclectisme, la vraie médecine selon lui , et qu'en jetant les yeux sur la doctrine de tous les autres il s'applique à détruire toutes les illusions , à dissiper tous les rêves que sa raison individuelle ne manquera pas de trouver dans la raison d'autrui ; mettez - vous ainsi tous d'accord pour adopter une médecine suffisante aux besoins et se prêtant au gré de tous ; et si cet arrangement de famille est terminé avant la fin du monde , il vous restera du temps pour songer à nous .

Mais , non , c'est l'intérêt social que vous avez en vue , c'est la sainte cause de l'humanité qui vous rend presque inhumains pour vos inoffensifs confrères .

Vous voulez garantir la société des pièges que lui tendent nos doctrines. Eh ! Messieurs , y pensez-vous ? Si nos doctrines sont telles que vous les présentez , quelle société peut ne pas tarder à les repousser bien loin d'elle ? Quand l'imagination , la nature , le régime , quand tous ces génies , que vous mettez si libéralement au service des homœopa-

thes , auront assez secondé nos traitements , la société ne verra-t-elle pas bientôt que de telles puissances sont à sa disposition comme à la nôtre , et que nos globules n'y font rien ? Le peuple qui ne voudrait pas s'en apercevoir , voudrait-il en conscience la peine que vous vous donnez pour le garantir de nos pièges ?

Les villes du Midi n'ont pu connaître et voir assez l'homœopathie pour l'employer en grand contre le choléra ; nous trouvons là un fait malheureusement trop simple et trop naturel. Vos écrivains y voient mieux ; ils y voient la haute raison du peuple (haute raison quand il nous repousse , folie , quand il nous accueille , comme on a vu). *Les populations se laissent décimer par le fléau plutôt que de recourir aux spécifiques qu'on leur présente. — Répugnance digne de remarque , dit-on quelque part ! — Oh ! soyez donc bien tranquilles ! si vous croyez que c'est par répugnance et avec connaissance de cause que les peuples ne demandent pas nos soins même contre le choléra , ne craignez point qu'on nous appelle long - temps ailleurs ; et comment n'y a-t-il même pas déjà trois ou quatre ans qu'on ne songe plus à nous ?*

Vous voyez donc que vos hostilités ne vous conviennent guère sous aucun rapport , et dès qu'elles vous réussissent d'ailleurs si mal , pourquoi ne pas faire la paix ?

Persistez-vous néanmoins à la guerre , par des motifs que nous ne pouvons atteindre ? Eh bien ! faisons-la ; mais s'il est vrai que la guerre soit la plus étrange et la plus odieuse des folies , quand elle ne se fait pas d'après un plan sage , quand elle n'a pas un but arrêté , profitable et possible ; ne faut-il pas que celle que vous tenez à nous faire , ait au moins toutes ces conditions ? Or , jusqu'ici , à quoi bon , dans quel but nous avez-vous tant harcelés ? Vous n'avez pas même reconnu nos positions , vous n'avez pas entamé un de nos angles. Tourbillonner autour de nos carrés , uniquement pour

y soulever la poussière, et sans ralentir en rien notre marche, brûler sur nous votre poudre, seulement pour faire du bruit, et sans nous enlever un seul homme, voilà tout ce que vous avez su faire, c'est-à-dire perdre beaucoup de votre temps et nous forcer à en perdre un peu du nôtre. Belle avance pour vous, et grand service rendu à la société qui a peut-être droit d'attendre mieux de vos travaux et des nôtres !

Il nous semble qu'à votre place on peut mieux faire.

Reconnaissons bien nettement votre but, et n'admettons que des moyens pouvant y conduire : et d'abord, est-il à désirer qu'avec les bienfaits qu'elle nous annonce, l'homœopathie soit vraie ? Très-certainement cela est à désirer, et vous ne pouvez pas, à cet égard, penser autrement que nous. Avoir de la répugnance pour une découverte si précieuse à l'humanité, serait un attentat dont nous ne vous soupçonnerons jamais, et qui, à coup sûr, serait une mauvaise armure dans le combat.

Renoncez donc à y paraître à l'avenir avec des procédés qui pourraient faire croire qu'une telle répugnance ne vous est pas absolument étrangère.

On le croirait, par exemple, à l'indignation avec laquelle vous accusez l'homœopathie de vouloir annuler les travaux savants qui l'ont devancée. Vous savez bien que telle est l'inévitable destinée de toute découverte ; la société n'existe pas pour faire valoir les travaux des hommes, mais les travaux des hommes ont lieu pour elle, et doivent s'effacer à mesure qu'elle trouve mieux. Faire un crime à l'homœopathie d'annuler les œuvres antérieures, c'est donc lui reprocher sa supériorité ; c'est la repousser précisément par l'attribut qui la rend désirable ; c'est dire qu'on verrait comme un grand malheur ce que l'humanité entière verrait comme un des biens les plus grands. Voyez où vos colères inconsidérées vous conduisent, et comptez bien que de telles attaques ne vous feront jamais gagner une bataille.

On vous croirait encore les mêmes pensées, lorsqu'on vous voit accueillir avec tant de confiance et d'abandon tout renseignement défavorable à l'homœopathie, de quelque part qu'il vous arrive, et repousser avec humeur et dépit tout document en faveur de cette doctrine, quelle que soit la main qui vous le présente.

On vous les croirait encore, quand on vous entend vanter le *statu quo* de vos doctrines avec une satisfaction que les plus grands médecins de nos jours et de tous les temps n'eurent jamais. Il semblerait que la crainte du triomphe de l'homœopathie est ce qui peut seul vous faire oublier, tout-à-coup, vos lamentations éternelles sur les défauts de la médecine, sur les incertitudes et les déboires qu'elle n'épargne pas même à ceux des allopathes que paie de leurs habiles travaux la pratique la plus satisfaisante, pour leur époque.

Ne s'expose-t-on pas à passer pour craindre le mieux, lorsque l'on commence à trouver si bien ce qui ne l'est guère, ce que, la veille même, on trouvait si mal ?

Quand vous voyez tant d'affections aiguës et chroniques se jouer de tous les genres de traitements, les maladies, de l'apparence la plus franche, tromper quelquefois les plus sages prévisions, quand vous voyez fréquemment les praticiens du premier ordre se trouver en dissidence ou même en opposition formelle, sur les points les plus sérieux d'un traitement, on conçoit bien que vous puissiez, par habitude ou par épuisement, trouver passable un tel état de l'allopathie; mais concevra-t-on que vous alliez jusqu'à vouloir que la science elle-même en soit bien satisfaite et ne doive jamais songer à mieux ?

Vous faites grand bruit aujourd'hui de votre électionisme, mais vous savez bien que, n'ayant rien d'une science, l'électionisme est un refuge d'attente pour les hommes sages de toutes les époques, un asile valant mieux sans doute que les vaines doctrines dont le règne successif a rempli l'ère médicale, mais

enfin un asile essentiellement provisoire et dont vous devez tous ardemment désirer de sortir, par l'avènement d'une vraie médecine, d'une science solide et sûre. Ce ne pourrait donc jamais être qu'avec le sentiment d'une douloureuse dérision, qu'un allopathe aurait pu dire à des allopathes : *Dieu veuille que nous persistions long-temps dans cette bonne voie ! Dieu veuille au contraire que nous puissions enfin sortir de cette voie déplorable d'où n'ont pu nous tirer tant de grands hommes qui y ont épuisé leur vie, pour faire toujours dire après eux que la chose n'en est guère plus avancée ! Hélas ! sans remonter bien haut, lisez Pinel, lisez Broussais, et puis extasiez-vous sur la clinique d'Andral ! . . .*

Hommes si contents aujourd'hui de vos doctrines, vous qui auriez l'air de regarder comme un crime le seul désir de mieux, ne voyez-vous pas que l'oubli commence pour elles à tous les instants, que chaque jour fait disparaître une des idées que vous avez vantées le plus, efface une des formules qui vous inspira le plus de confiance, et change un de vos procédés que rien ne devait changer ? Ainsi vos systèmes, de la même étoffe que les systèmes qui les ont devancés, périssent continuellement en détail, et pour leur agrégation vous condamneriez le genre humain à la subir éternellement ! Usurfruitiers d'un quart-d'heure, vous vous couchez en maîtres dans le sillon que vient de vous creuser un coup de vent, et qu'un autre coup de vent doit bientôt combler, et au nom des siècles à venir, vous vous écriez comme l'apôtre du Thabor : *Bonum est nobis hic esse !* Et pourtant, les Galien, les Boerhaave, ont passé sur ce même sable mouvant ; ils y ont passé ! . . . et leurs pieds de géant y laissent à peine quelques empreintes.

Ne compromet-on pas sa sincérité, lorsqu'on a l'air de tout espérer dans une telle route, et ne laisse-t-on pas soupçonner que si on la vante, c'est seulement par répugnance pour tout mieux qui aurait le tort d'arriver par une autre voie ?

Au lieu de cette supposition à laquelle vous donnez malheureusement prise , expliquera-t-on ce qui chez vous ressemble à un éloignement décidé pour les promesses de l'homœopathie, par le désespoir de voir jamais doctrine réaliser de telles promesses ?

Eh quoi, sitôt découragés ! Comme si le monde était près de finir ! et comme si les chances d'atteindre le vrai , n'augmentaient pas avec le nombre des erreurs épuisées !

Lavoisier est de ce matin ; Linnée , Copernic , Bacon sont d'hier ; Aristote lui-même, vu de l'avenir, sera un jour bien près de nous ; rien n'est encore achevé dans l'enfancement des sciences ; celui de la médecine telle que vous la possédez, en est à peine aux premières douleurs , et déjà tout serait fini !

Que celui qu'engourdirait un aussi lâche découragement se garde d'intervenir dans un débat relatif aux progrès des sciences , et que celui qui n'en désire pas le progrès , évite soigneusement au moins de s'en vanter ! Ils ne feraient l'un et l'autre que déshonorer la cause de nos adversaires , et servir puissamment la nôtre.

Mais arrivons à la question même.

Cette science si désirable pour tous, nous la reconnaissons, nous, dans l'homœopathie ; et vous, vous refusez l'existence à l'homœopathie ; vos dénégations éternelles ne vous avanceraient cependant jamais d'un pas contre nous : plusieurs années d'expérience doivent assez vous le prouver , et vous avez mieux à faire .

Puisque , regardant en général nos doctrines comme illusoires , vous ne sauriez vous résoudre à les interroger par de véritables expériences , à discuter au moins ce que le public peut vous apprendre de nos œuvres, il est certain que vous ne serez jamais en état de nous attaquer chez nous. Une grande et belle ressource toutefois vous reste, sachez en profiter : humiliez , écrasez nos doctrines par l'éminence des vôtres.

Et d'abord, chimérique ou non, notre système dans son développement doit être soigneusement comparé, par vous, à vos propres systèmes. Si la comparaison nous condamne, c'est un premier avantage dont vous saurez profiter. Si elle est, au contraire, en notre faveur, vous y prendrez l'utile conseil de perfectionner vos institutions dans les points où elles vous auront paru faibles, relativement aux nôtres.

La nature de cet écrit ne nous permet pas d'embrasser toute l'étendue des moyens que vous mettez en œuvre, soit pour favoriser l'action des forces conservatrices, soit pour leur donner le temps de déployer leur salutaire puissance. La médecine hygiénique est à nous comme à vous, et quant aux autres méthodes, celles de l'expectation, de la dérivation, de la perturbation, des médications, de l'empirisme, etc., nous pensons faire mieux qu'elles, et pouvoir toujours nous en passer; mais la question n'est pas là.

Nous savons très-bien que la loi des contraires ne renferme pas toute l'allopathie, mais il nous est impossible de prendre celle-ci dans les mille doctrines plus ou moins partielles, disparates, hétérogènes, opposées, qui se combinent diversement pour former la médecine de chacun de nos adversaires; nous ne pouvons nous attacher qu'à ce que nous connaissons de plus général chez eux, à la pensée qui domine évidemment toutes les doctrines médicales depuis la naissance de l'art, et cette pensée est la loi des contraires.

De son côté, c'est également dans sa loi qu'est l'homœopathie et non dans son éloignement pour les procédés divers de sa rivale. C'est où nous sommes, et où nous sommes seuls, qu'il faut nous prendre, et non point où nous ne sommes pas, et où bien d'autres ne sont pas plus que nous. Nos caractères négatifs ne sont pas nous, et nous interroger sur ces caractères, ce n'est pas nous considérer isolément, mais nous unir tour à tour à toutes les fractions de l'école régnante, puisque de tous les moyens auxquels nous renonçons, il en

est bien peu qui ne soient plus ou moins complètement rejetés par plusieurs de ces fractions.

C'est donc uniquement entre leurs deux lois fondamentales que le parallèle des deux écoles peut ici avoir lieu.

Tâchons de l'esquisser.

Toute loi devant être d'une application claire et d'une utilité certaine, examinons les deux lois sous ce double point de vue.

Nous voulons guérir en employant contre le mal un agent doué de la faculté de produire un mal analogue. Rien de plus clair que l'application d'un tel principe. Quand nous avons, par exemple, une phlegmasie, une névrose à traiter; nous cherchons, parmi nos agents, celui qui a la propriété de produire sur l'homme sain la phlegmasie ou la névrose la plus semblable à celle qu'il est question de guérir, et notre loi s'applique avec la même évidence au traitement de toute autre maladie; cette opération veut du travail sans doute, et vous le soupçonnez bien un peu, mais enfin elle est toujours possible; toujours nous savons au juste de quels symptômes nous cherchons les semblables, et quand nous avons trouvé ce que nous cherchons nous sommes sûrs de l'avoir trouvé, attendu que, deux semblables mis en présence, il n'est pas possible d'en méconnaître la similitude. Ainsi notre loi est d'une clarté parfaite dans son application.

De votre côté vous avez l'intention d'opposer au mal son contraire: Entendons bien ce mot.

Sous le rapport du but définitif de tout traitement, rien n'empêche de nommer contraires au mal tous les procédés qui peuvent le diminuer ou le guérir. Mais dire, dans ce sens, que vous guérissez par des contraires, ce serait tout simplement dire que vous guérissez par des moyens qui guérissent, et votre intention n'est pas de consacrer de telles naïvetés dans vos lois.

C'est donc sous le rapport de l'action première de vos

remèdes que vous leur appliquez le nom de *contraires*, de même que c'est aussi sous le rapport de cette action première que nous appelons les nôtres des *semblables*.

Ainsi, des deux parts, nous tendons au même but : nous, par un modificateur qui agit semblablement au mal et en l'augmentant ; vous, par des modificateurs qui agissent contrairement à ce mal en le diminuant ou le détruisant.

Dans ce sens, le seul admissible, cherchons jusqu'à quel point sera claire l'application de votre loi.

D'abord il n'y a ni doute ni équivoque lorsqu'elle vous conseille d'opposer un purgatif à une constipation ; un narcotique à l'insomnie ; du café à la somnolence ; même la ponction à l'hydropisie, et la saignée à la pléthore (1). Nous ne chicanerons pas là dessus ; nous serons aussi coulants quand vous appliquerez de la glace sur une partie brûlante ; des corps chauds sur un organe refroidi ; quand vous dilatarez par des bougies un canal tendant à se rétrécir, ou quand au développement actif d'une tumeur vous opposerez la pression d'un bandage. Rien ou fort peu à dire jusque-là ; votre loi parle assez clairement, vous savez ce qu'elle veut de vous, et vous pouvez très-bien l'exécuter. Aussi, dans de tels cas, nous ne pouvons refuser à vos moyens le nom de *contraires évidents*. Ces cas nous semblent toutefois en bien petit nombre, et dès que nous entrons dans l'innombrable série des affections que vous traitez tous les jours, nous ne savons plus où prendre votre loi.

Quel est le contraire de la goutte et de l'épilepsie, des scrofules, de la variole, du scorbut ? quelle idée vous faites-vous du contraire d'un érysipèle au visage, d'une dartre au genoux, de la fistule lacrymale ? et où chercherez-vous ce contraire pour l'employer ? Il est impossible que vous ne

(1) Jusqu'à quel point la saignée appartient-elle à la médecine proprement dite, et jusqu'à quel point peut-elle être revendiquée par l'hygiène, et tout simplement comme une diète rétroactive ?

soyez pas aussi embarrassés que nous sur ce point, et vous ne pourrez nous dédire, si, dans ces cas et autres analogues, nous nommons vos agents des *contraires problématiques*.

Comment donc avez-vous pu traiter, depuis tant de siècles, tant de maladies, en leur appliquant une loi dont on ne peut même concevoir l'application au plus grand nombre de ces cas?

Nous permettez-vous quelques réflexions à cet égard ?

D'abord, il est assez probable que, négligeant la différence qu'il y a entre l'action première d'un remède et le résultat définitif de cette action, vous aurez souvent regardé comme contraire à un mal tout ce qui vous aura servi à le guérir. Ainsi vous avez fait du khina un contraire de l'intermittence; du cresson un contraire du scorbut; de la vaccine elle-même, cette autre variole, un contraire de la variole; ce qui est juste quant au résultat, mais est loin d'être prouvé quant à l'action immédiate de ces moyens. Dans tout cela votre loi n'est pour rien, ne vous apprend rien, ne vous indique rien; c'est vous, au contraire, qui lui faites généreusement honneur de tout ce que l'empirisme ou des conjectures vous ont fait trouver d'utile. N'auriez-vous pas pu tout aussi bien dédier la vertu de vos remèdes à toute autre loi, à celle des semblables, par exemple, sans en être ni plus ni moins avancés, ni plus ni moins sûrs? Voilà donc, ce nous semble, un certain nombre de faits où vous ne savez pas le moins du monde si les remèdes que vous opposez au mal en sont directement les contraires, mais où tout simplement vous leur donnez ce nom, parce que vous les lui opposez.

Ce procédé toutefois n'étant qu'un stérile jeu de mots et ne vous conduisant jamais à aucune indication, l'on dut en chercher un autre, car, puisque la loi était faite, Dieu lui pardonne, il fallait bien qu'elle se rendit utile à quelque chose; il fallait qu'on sût quel agent elle voulait désigner, quand elle ordonnait d'attaquer le mal par son contraire.

On parvint à ce but au moyen d'un procédé fort simple ; au lieu de s'épuiser à chercher en vain quel pouvait être le contraire d'une maladie , on songea à placer derrière cette maladie quelque chose dont le contraire parût facile à concevoir et à reconnaître , et c'est à combattre ce quelque chose qu'on s'attacha exclusivement. Par exemple , on y mit des alkalis, l'alkalescence des humeurs , et le contraire de ces êtres hypothétiques fut déclaré , par les idées du temps , résider dans les acides ; à tour de rôle , les acides furent mis derrière d'autres maladies, et c'est l'alkali qui leur fut opposé comme contraire.

Beaucoup d'autres inventions se virent ainsi , et à tour de rôle , cantonnées dans l'économie pour y attendre de nos officines un facile contraire ; le spasme, par exemple, auquel on opposa tout ce qu'on voulut sous le nom contrariant d'antispasmodique ; le sang que l'on combattit par la saignée, la bile qui eut son contraire dans les choléragogues , les humeurs qui l'eurent dans les panchimagogues , la pituite dans les hydragogues, etc.

Gardons-nous de rappeler avec une vaniteuse pitié , ces tentatives opiniâtres et souvent ingénieuses de nos pères ; en marchant toujours avec leur époque , en la devançant plus d'une fois , nos pères eurent plus d'une fois de beaux titres à la gloire ; jamais ils ne méritèrent la honte ; la honte n'est point d'être l'homme de son siècle et d'en partager les illusions et les difficultés ; elle est d'être l'homme d'un âge de ténèbres, au sein d'un âge de lumières ; l'homme des sciences nébuleuses dans l'âge des sciences positives.

Revenons : au milieu de tant de richesses la loi des contraires n'avait réellement besoin , pour être quelque chose dans la médecine, que d'une ou, tout au plus, de deux hypothèses. Pour la doctrine des alkalis , par exemple , le mal était supposé sans doute , mais on employait du moins les acides avec une certitude mathématique de donner des acides ;

dans le cas du sang et de la saignée, le sang était l'hypothèse, la saignée n'était que trop réelle ; tandis que dans le cas des âcretés que l'on se hâtait de contrarier par les dépuratifs, maladie et remède tout n'était qu'invention.

Ainsi ont encore paru, jusqu'à nos jours, la polycholie, l'oxigène, l'azote, le sthénisme, l'irritation, etc., et dans l'immense majorité des cas c'est toujours à votre loi que les médecins faisaient honneur de toutes leurs œuvres, sans qu'elle y entrât réellement pour rien. C'était perdre bien de la peine pour une ingrate dont on aurait mieux fait de se passer en nommant X, ce qu'on croyait être le mal, et Y ce qu'on pouvait en croire le remède.

D'après cet aperçu rapide, pouvez-vous ne pas reconnaître, avec nous, que votre loi, bien loin d'être clairement applicable aux circonstances où vous croyez avoir guéri en son nom, y est au contraire entièrement inapplicable, et n'y figure que nominale-ment ? Véritable pagode assise sur l'autel, et ne pouvant même s'y maintenir que flanquée d'une ou de deux hypothèses.

VARIÉTÉS.



HIPPOCRATE ET LE CHOLÉRA. — A Athènes, un homme fut pris de choléra, il rendait par haut et par bas, il souffrait; ni le vomissement ni les selles ne pouvaient être arrêtés; la voix s'était éteinte; il était impossible de le mouvoir hors du lit; les yeux étaient ternes et caves; il y avait des spasmes provenant du ventre, semblablement de l'intestin provenait le hoquet; les évacuations alvines étaient beaucoup plus abondantes que le vomissement. Ce malade but de l'ELLÉBORE (επιεν Ελλεβορον) par dessus de l'eau de lentille; puis

il but de nouveau de l'eau de lentille, autant qu'il put; puis il revomit. On le força à prendre quelque chose; les selles et les vomissements s'arrêtèrent, mais il se refroidit; on le lava avec beaucoup d'eau jusqu'aux organes génitaux en bas, jusqu'à ce que les parties supérieures s'échauffassent aussi.

IL RÉCHAPPA. Le lendemain il but une bouillie légère, faite avec de l'eau. (*Œuvres complètes d'Hippocrate, traduction de Littré—1846—tom. v,—cinquième livre des Epid.—pag. 211, paragraphe 10.*)

LE CHOLÉRA DE 1837 ET LE DOCTEUR DENIS.— En 1835, le docteur Denis faisait partie de la commission lyonnaise, présidée par le docteur Monfalcon et accourue à Marseille dans l'intention de se rendre utile. Entre tous, il mérita d'être remarqué par son zèle et par son dévouement, puisque pendant tout son séjour dans notre ville, il demeura confiné dans les rues étroites et repoussantes qui environnent l'église St.-Martin et que là, nuit et jour, on put le voir debout, au chevet de tous les cholériques. Initié plus tard à l'étude de l'homœopathie, par les soins, je crois, du docteur Bechet, notre digne collègue et ami, le docteur Denis accourut de nouveau en 1837, et de son propre mouvement, dans une localité du département de Vaucluse qui était envahie par l'épidémie cholérique. Plus heureux cette fois parce qu'il était plus éclairé, il put arracher à la mort un grand nombre de malades par les ressources de la nouvelle doctrine. Malheureusement ces succès n'ont été connus jusqu'à ce jour que par un très-petit nombre d'amis intimes, par suite de la modestie exagérée, j'allais dire coupable, de celui qui a su les obtenir, et qui mérita si bien de s'en enorgueillir. Enfin ses scrupules ont été vaincus par nos pressantes sollicitations, et notre prochain numéro renfermera la relation de ces faits dignes du plus haut intérêt, dans les circonstances actuelles surtout. Le docteur Denis est un des médecins homœopathes les plus

habiles que nous connaissions et de plus, la sûreté de son jugement et l'excellence de son cœur le rendent un de ces hommes précieux que l'école hahnemannienne présente avec le plus de confiance à ses amis et à ses ennemis.

LE CHOLÉRA A EDMBOURG. — Le journal homœopathique anglais nous apprend que le nombre des cholériques traités au dispensaire d'Édimbourg, depuis le 8 octobre jusqu'au 6 décembre 1848, a été de 173. 124 guéris, 48 morts et 1 en traitement, au moment de la publication.

Il est hors de doute que tous les malades traités à ce dispensaire se trouvaient dans les plus fâcheuses conditions et nous pouvons affirmer sur la parole du docteur Kidd, de Londres, qui nous a honoré d'une visite, il y a quelques jours, que le docteur Russel, d'Édimbourg, a refusé par scrupule et par délicatesse, de faire figurer au nombre de ses malades aucun cas de choléra léger ou de cholérine autrement dit : dès lors le chiffre de 124 guérisons sur 173 malades, déjà si remarquable en dehors de toute considération, mérite encore plus d'être signalé à l'attention de ceux qui s'obstinent, malgré tous nos avertissements répétés, à dénier toute action aux agents homœopathiques.

Oserai-je me permettre une observation qui s'adresse exclusivement aux médecins ? Après la lecture des observations publiées par le journal homœopathique anglais, je ne suis pas convaincu qu'il y ait avantage, dans le traitement du choléra, à recourir aux basses dilutions et aux doses massives telles que des gouttes ; les Weith, les Quin, les Lichtenfel, etc., etc., nous ont transmis les résultats d'une pratique bien plus heureuse, et la cause de leurs plus grands succès ne serait-elle pas dans l'emploi exclusif des médicaments plus dynamisés ? Je fais des vœux pour que les médecins homœopathes du midi s'écartent le moins possible de la route tracée par Hahnemann, elle est encore à nos yeux

la voie la plus sûre et la plus féconde en magnifiques résultats.

LE CHOLÉRA ET LA GAZETTE DES HOPITAUX. — « On ne saurait trop rappeler aux personnes intelligentes, l'importance qu'il y a à arrêter dès leur apparition les troubles même légers qui peuvent se manifester dans leur état de santé. ELLES DOIVENT SAVOIR que c'est là un moyen presque infailible de se prémunir contre les atteintes de l'épidémie. » (*Gazette des hôpitaux*, 1^{er} mai).

Ce langage a toutes nos sympathies, et je voudrais qu'il fût répété bien haut et partout, parce qu'il est capable d'entraîner dans la pratique les plus heureuses conséquences, mais l'homœopathie seule a le droit de parler ainsi, parce que seule, elle apprend à remédier *aux premiers troubles même légers* qui se manifestent sous l'influence épidémique.

Le choléra est une maladie produite par une cause spéciale et peut-être spécifique (c'est vous qui le dites, *Gazette des Hôpitaux*, 4^{me} colonne). Or, l'homœopathie, seule, sait opposer à l'individualité morbide, l'individualité médicalemente spécifique, et c'est pour cela qu'elle fournit, seule, un moyen *presque infailible* de se prémunir contre les atteintes de l'épidémie.

Il n'est pas vrai que l'abîme qui nous sépare de la science officielle ou allopathique, ne puisse pas être comblé. On commence à reconnaître qu'il y a un moyen *presque infailible* de se prémunir contre les atteintes de l'épidémie; ce moyen l'avez-vous? Les populations l'ignorent et la preuve, c'est qu'elles sont décimées par l'épidémie. L'homœopathie est-elle plus heureuse dans ses moyens préventifs et curatifs? Examinez.

UNE PERSÉCUTION. — A Liège, depuis quinze ans, le docteur Malaise s'est déclaré ouvertement le disciple de la nouvelle école, et ses succès devenus chaque jour plus brillants

et plus nombreux , lui ont attiré, de la part de *lâches détracteurs* , une tracasserie mesquine et odieuse.

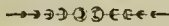
Le 1^{er} mars 1849, il été forcé de comparaître devant le tribunal correctionnel de Liège , sous la prévention d'avoir *vendu ou offert en vente* des médicaments à ses malades. L'accusation était sans fondement et les débats n'ont pas apporté une seule preuve à son appui. Le docteur Malaise a fait ce que nous sommes tous prêts à faire , placés dans les mêmes circonstances que lui, ce que tout honnête homme doit faire , il a dispensé lui-même GRATUITEMENT à ses malades tous les médicaments qui leur étaient nécessaires, et cela , parce que de tous les pharmaciens de Liège, pas un n'était pourvu de médicaments qui fussent à sa complète satisfaction. Le défenseur du docteur Malaise a suffisamment prouvé que son client, dès son établissement à Liège, avait engagé des pharmaciens de la ville et de ses environs à se procurer des médicaments homœopathiques, que la plupart s'y étaient refusés et que ceux qui avaient consenti à se procurer ces sortes de remèdes, ne les avaient pas aux dynamisations prescrites par lui ; pas une seule dénégation ne s'est fait entendre quand des témoins nombreux sont venus affirmer que jamais le docteur n'avait rien demandé pour les remèdes, etc. — Au mépris de ces considérations et d'un arrêt de la Cour royale de Dijon qui, dans un cas analogue, avait déclaré licite le débit de médicaments par un médecin homœopathe, considérant que la défense faite aux médecins de délivrer, même gratuitement, des médicaments à leurs malades est absolue ; le tribunal a condamné le prévenu à 53 fr. d'amende et aux frais.

Ainsi partout, de mauvaises passions suscitent aux médecins homœopathes des embarras et des angoisses, mais ils ont au cœur plus de courage qu'il n'en faut pour les supporter. On pourra les traîner, tant qu'on voudra, sur les bancs de la police correctionnelle. L'infamie n'est pas de leur côté.

LE DYNAMISME VITAL

DEVANT LES FACULTÉS DE MÉDECINE DE MONTPELLIER
ET DE PARIS;

Par le docteur BÉCHET.



La question du dynamisme vital étant à nos yeux toute l'homœopathie en quelque sorte, il m'a paru utile de présenter quelques considérations sur la manière de voir à ce sujet de nos deux principales facultés. Dans l'une et dans l'autre, la physiologie transcendante vient de donner son dernier mot sur cette question, principe de la science de l'homme.

Tout le monde sait que l'antique faculté de Montpellier a conservé le précieux dépôt des saines doctrines hippocratiques; l'idée fondamentale et complexe du père de la médecine sur la cause qui opère dans les corps animés le phénomène temporaire appelé *vie*, a toujours eu, dans cette docte faculté, des partisans ardents et d'éloquents défenseurs. De nos jours, le professeur Lordat, par sa parole brillante, son érudition profonde et sa vaste science, soutient avec éclat et distinction les doctrines physiologiques qui ont valu une célébrité incontestée à la ville où vécut Barthéz.

Cependant tous les esprits ne se soumettent pas à des opinions dont une puissante induction peut seule établir la vérité; il en est qui, sous l'apparence d'un rigorisme louable, rejettent tout ce qui ressemble à une hypothèse pour ne s'arrêter qu'aux faits matériellement démontrables. Au dix-

septième siècle, Descartes voulut ne reconnaître dans l'homme que son agrégat matériel, plus, son âme pensante, et il soutint que les fonctions naturelles s'exercent en vertu des lois de la physique, sans avoir besoin d'une force vitale distincte. L'école de médecine de Paris s'engagea dans cette voie.

Le professeur Bérard, fidèle continuateur des idées cartésiennes, rejette le principe vital dans la région des chimères, il repousse la démonstration du professeur Lordat. Voyons, en rappelant la substance des deux argumentations, de quel côté est la vérité. Le professeur Lordat a dit :

Les philosophes de l'antiquité s'étaient beaucoup occupés de l'agent qui se sert de ces instruments des animaux et de l'homme. Le père de la médecine s'est arrêté à des notions qu'on n'a pas encore su détruire.

L'idée fondamentale et complexe d'Hippocrate est celle-ci :

Le corps animé ou vivant diffère du corps inanimé par la présence d'une cause qui opère le phénomène temporaire appelé *vie*.

La cause vivifiante opère une série d'actes qui se rapportent à un but, c'est-à-dire à l'exécution de cette *vie* qui a sa forme d'après le type de son espèce.

Cette cause, appelée *nature vivifiante*, *impetum faciens*, *calidum innatum* (et postérieurement appelée par d'autres noms), a, dans son essence, toutes les facultés nécessaires pour la conservation du corps qu'elle habite, et pour accomplir tous les actes que forment la *vie*. Hippocrate dit même qu'elle a été *instruite*, SANS RIEN APPRENDRE de ce qu'elle devait faire pour exécuter ce long phénomène.

Il ne faut pas la confondre avec le principe de l'intelligence, qu'Hippocrate appelle $\gamma\nu\acute{\omega}\mu\eta$.

La *nature vivante* doit être étudiée par l'observation de ses tendances vers son but.

Quand elle est placée dans des circonstances convenables, elle lutte avec succès contre un grand nombre de causes générales qui sont propres à la détruire.

D'après cette pensée générale, Messieurs, la vie est un phénomène des corps animés qui s'exécute à travers des corps inanimés, et en dépit de beaucoup d'obstacles. Elle se distingue des phénomènes des corps inanimés en ce que tous les actes de la vie tendent vers une fin ; tandis que les phénomènes qui dérivent de la nature des corps inanimés se passent nécessairement aveuglément. C'est ce que les philosophes du

moyen-âge ont exprimé en disant que les corps inanimés agissent *ratione entis*, et les corps animés, *ratione moris*.

Telle est la pensée première du dynamisme de l'animal et de l'homme.

Cette connaissance expérimentale a été la base de la physiologie humaine enseignée dans les écoles depuis ce grand personnage jusqu'au milieu du dix-septième siècle. A cette époque, un amateur de médecine, mathématicien distingué et philosophe réformateur, Descartes, voulut ne reconnaître dans l'homme que son agrégat matériel, plus son âme pensante, et il soutint que les fonctions naturelles s'exercent en vertu des lois de la physique, sans avoir besoin d'une force vitale distincte. Les écoles anées des nouveautés résolurent de faire une opposition contre la majorité des praticiens, et formèrent une secte. L'école de Paris s'engagea dans cette voie. La pratique médicale devait éteindre cette opinion frivole; quelques hommes d'un grand mérite semblent avoir voulu directement en faire justice: Van-Helmont, Willis, Perrault, Stahl, Sydenham, Boerhaave dans sa vieillesse, son neveu Abraham Kaau, firent voir l'impuissance des forces physiques dans l'opération de la vie, et professèrent l'idée hippocratique d'une nature vivante et vivifiante, distincte des lois du mécanisme et de la chimie.

Lorsque Newton eut fait comprendre au monde que la philosophie inductive de Bacon valait mieux que les hypothèses de Descartes, on fit en sorte de rechercher le dynamisme au moyen des expériences sur les animaux vivants. Haller, qui était non point médecin praticien, mais homme très-savant et très-laborieux, reconnut, par ses recherches sur ces procédés, un phénomène très-différent des lois des corps inanimés, savoir: *l'irritabilité* dans les muscles. Il faut y ajouter l'appétitude exclusive des nerfs à transmettre les impressions à l'âme par le phénomène de la *sensibilité*. C'est tout ce que Haller a connu du dynamisme vital. Il crut que ces deux faits suffiraient pour expliquer toute la vie.

Comme à Paris on était profondément cartésien, la physiologie de Haller n'y entra qu'avec difficulté. Il fallut des volumes pour que ces vérités s'y établissent. A Montpellier, où l'on conservait la tradition hippocratique, on vit dans *l'irritabilité* une des facultés de *l'impetum faciens*. On vérifia les expériences de Haller: un fait mieux éclairci fut une acquisition, mais il n'introduisit aucun changement dans la doctrine.

Les travaux de Barthez parurent dans les dernières années de Haller; son intention fut d'établir, comme une science démontrable, l'idée d'Hippocrate, qui n'était pas encore assez affermie. Il plaça convena-

blement dans la *science de l'homme* les observations du célèbre expérimentateur ; mais celui-ci ne vécut pas assez pour bien comprendre la doctrine hippocratique , réformée et agrandie par Barthez.

Il y a environ 65 ans que Blumenbaeh , professeur de Gottingue , ancien disciple de Haller , sentit que le dynamisme de son maître était trop étroit , et qu'aux vivisections il convenait d'ajouter la considération des observations journalières . Il avait lu Bordeu et Fouquet , médecins de Montpellier , et il profita de leur méthode . Il joignit aux forces vitales de l'*irritabilité* et de la *sensibilité* trois autres , qui furent la *contractilité* , le *nîsus formativus* et la *vie propre des organes* . Il ne paraît pas qu'il ait connu Barthez , puisqu'il ne l'a pas cité . Il eut le soin de déclarer que les forces vitales dont il parle sont tout à fait différentes des forces physiques , mécaniques , chimiques . Notez que toutes ces forces sont décomposées , isolées .

S'il avait été médecin , Blumenbaeh ne se serait pas contenté de faire une liste de forces : il aurait eu soin , à l'imitation d'Hippocrate , d'Aristote et de Barthez , de les lier à une puissance unitaire dont elles sont des *facultés* . Sans l'idée de cette *unité* , il est impossible de concevoir l'harmonie qui doit se trouver dans la synergie des fonctions soit hygides , soit pathologiques . Sans l'idée d'une *unité* durable , il est impossible de concevoir l'enchaînement des phénomènes successifs d'une vie temporaire qui a un commencement , une fin et des âges . Cette idée , L'UNITÉ simultanée , successive , continue , est une notion médicale de la plus grande importance , et qui est le nerf de la doctrine du dynamisme vital .

A la fin du siècle dernier , un bel esprit , médecin de Paris , Cabanis , s'avisa de soutenir que le système des organes du corps humain possède , en vertu de sa constitution physique , tout son dynamisme vital ; que cet appareil anatomique est tout à la fois la cause efficiente et la cause instrumentale non-seulement de la vie bestiale , mais encore de la vie humaine . Il ne craignit pas de dire que *le moral de l'homme n'était qu'un point de vue de son physique* . Ce n'était plus , comme vous voyez , le simple cartésianisme , où le principe de l'intelligence a une substance différente et distincte de la matière . Dans la doctrine de Cabanis , tout dans l'homme est de la matière soumise aux lois de la physique .

Cette opinion , non-seulement arbitraire , mais encore opposée aux faits anthropiques , n'était qu'un plaidoyer pour le matérialisme , et avait le même but que celui de Luerèce , de se passer de Dieu . Il n'a pas apporté un seul argument plus convainquant en faveur de la physique ; mais il répéta si fréquemment que la vie est le résultat de

l'organisation, que les médecins du pays adoptèrent cette proposition comme un dogme. Voyez le pouvoir d'un mot ! *Organe* ne signifie qu'*instrument*. Mais comme le premier est grec, et que son emploi n'est point vulgaire, on l'accepte dans un sens plus vague que le second, et l'on s'imagine qu'on y comprend une acception plus étendue. Personne n'oserait dire que la vie est exclusivement l'effet d'une réunion d'instruments, parce que tout le monde sait qu'une maison n'a pas été faite uniquement par les pierres, le mortier et la truelle, nécessaires pour l'édifiée, et que le véritable auteur est le maçon. Exprimer cet effet en ne pensant qu'aux matériaux et à l'instrument, en excluant l'idée de l'ouvrier, serait regardé, même par les organiciens de Paris, comme une absurdité digne de Charenton ; et cependant ils ne cessent de dire que *la vie est le résultat de l'organisation seule*, et cette proposition est tout à fait identique avec l'extravagance qu'ils auraient repoussée. Veuillez donc vous tenir en garde contre l'emploi de mots mal définis. Quand vous saurez que *organe*, dans le langage de la *philosophie naturelle*, est synonyme d'*instrument*, vous n'accepterez certainement pas le dogme fondamental de l'école de Cabanis.

C'est à cette époque que parut Bichat, qui, déjà célèbre en anatomie, se fit connaître sous le rapport de la science du dynamisme humain. Trop jeune pour comprendre les idées de Barthez, il s'empara de celles de Haller et de Blumenbaeh, mais il n'eut garde de les présenter suivant la forme expérimentale de ces auteurs. Il ne se crut pas obligé de publier des choses vraies : il lui importait surtout qu'il parlât autrement qu'on n'avait fait. Il fait cet aveu avec une sorte de naïveté : *Si je n'ai pas mieux fait, j'ai fait autrement*. Il prit les deux forces, *sensibilité* du premier, et *contractilité* du second ; il les supposa appliquées à certains tissus, en des proportions diverses ; au lieu de les appeler des *forces* ou des *facultés vitales*, il les nomma *propriétés vitales* de ces tissus, sans se mettre en peine de la valeur du mot *propriété*, et de la différence qui existe entre une *faculté* et une *propriété* particulière. Telle fut sa nouveauté.

Les *propriétés* ne pouvant être attachées qu'à des tissus, et ne se rapportant à aucune puissance unitaire, il est impossible de les concevoir comme auteurs d'un phénomène temporaire, dramatique, comme est l'épopée de la vie humaine. Bichat, qui ne voyait dans le corps humain que des propriétés surajoutées, et point de cause de l'ordre *métaphysique*, c'est-à-dire de puissance tendant à agir continuellement vers un but final, laissa à l'agrégat de l'homme tout le matérialisme de Cabanis, quoiqu'il ait fait en sorte d'en bannir l'athéisme.

J'ai fait voir ailleurs l'antilogie qui existe dans l'emploi des *propriétés vitales* de Bichat, et je ne veux pas répéter cette attaque. Mais il est une objection que je n'ai jamais énoncée. Le mot *propriété*, quand il s'agit d'une attenance passagère d'une chose, ne peut signifier que le droit qu'a un *propriétaire* d'avoir en sa puissance ce qui lui appartient. Puisque un corps disposé en instrument est uni temporairement avec un pouvoir, quel est celui des deux que vous appellerez *propriété*, et l'autre *propriétaire*? Dans le cas actuel, dans un corps animé, un système d'organes et un dynamisme qui le vivifie, sont dans la relation d'appartenance. Quel est celui qui est *propriété*, et quel est celui qui est *propriétaire*? Dans l'esprit et dans la lettre de Bichat, le *propriétaire* est le corps, la *propriété* est le dynamisme. Cela revient à l'idée de la formation de la vie par l'instrumentation.

Pour nous, qui ne voulons rien *croire*, mais seulement *savoir* par l'expérience et par la déduction logique rigoureuse, il n'en est pas ainsi. Qu'est-ce qui forme un homme? Est-ce une cristallisation? est-ce une fermentation? est-ce une fabrication mécanique? Non, l'homme est le résultat d'une puissance ou d'un dynamisme incompréhensible survenu par la rencontre de deux individus de sexes différents, dynamisme renfermé dans des véhicules corporels amorphes. Ce dynamisme primitif, invisible, inconcevable, a-t-il été *fabriqué*, c'est-à-dire est-il le résultat d'une affinité ou chimique ou physique, ou d'une opération mécanique? Non; il faut inventer un nom pour énoncer la succession causale de ce dynamisme sortant de ses auteurs: il a été *engendré* et non *fabriqué*, et il est de la même substance que celle dont il procède. GENITUM NON FACTUM, *consubstantiale patri*.

Quand ce dynamisme *amorphe* a été dans les circonstances favorables, il a fait venir à lui les matériaux capables de former des instruments. Les molécules élémentaires s'appellent-elles par leurs affinités chimiques? Non pas, elles sont incompatibles entre elles, et la mort vous l'apprendra bien.

Il est donc évident que la formation des instruments est du fait du dynamisme; que le dynamisme est la cause, et les instruments l'effet. C'est lui qui, après avoir fait venir les matières premières, les arrange, les construit, les malaxe, les combine de manière à former des organes. C'est lui qui les dispose de telle sorte que l'ensemble soit conforme au type de l'espèce, et que dans les diverses parties du corps se trouve l'empreinte du cachet de ses parents. Celui qui a fait cet agrégat corporel, l'habitera, le conservera, y remplira toutes les opérations qui constituent la vie humaine, le considérera comme le sien, le défendra contre les attaques du monde extérieur autant qu'il en aura le pouvoir.

Maintenant, grammaticalement parlant, qui est ici le *propriétaire*? Quelle est la chose qui devra s'appeler la *propriété*? Vous avez un terrain qui est à votre disposition, vous voulez y construire une maison, soit stable, soit ambulante. Vous vous procurez les matériaux nécessaires. Vous construisez l'édifice, vous l'habitez. vous le maintenez en bon état; s'il y arrive des accidents, vous le réparez. S'il y survient des dégradations irrémédiables, tant pis pour vous. Si vous voulez changer certaines pièces, il dépend de vous d'ôter les anciennes et de mettre les nouvelles. Si vous voulez le démolir, personne n'a le droit de vous en empêcher, quoique le public ait la liberté de vous en blâmer. Qu'est-ce que vous êtes, vous et votre maison, par rapport à votre appartenence mutuelle? Est-ce que vous appartenez à votre maison, que votre maison est votre maître, et peut disposer de vous? Non, certes. C'est donc vous qui êtes le chef; la maison est vôtre. Si vous consultez l'Académie, vous verrez que vous êtes le *propriétaire* de la maison, et que la maison est votre *propriété*.

Dans un autre ordre d'idées, un dynamisme a construit son agrégat instrumental, l'entretient, le répare, s'en sert comme d'un domicile, ou comme d'un instrument: ne serait-ce pas une absurdité de dire qu'il est la *propriété* du corps, et que cette masse d'instruments est le *propriétaire* du dynamisme? En vertu du sens commun, il faut convenir que, quand Cabanis et Bichat nous ont dit que les instruments de l'être vivant sont les *propriétaires*, et que les *forces vitales* ou le *dynamisme* en est la *propriété*, ils ont fait un solécisme bien illogique.

Si nous voulons employer dans un véritable sens les mots *propriété* et *propriétaire*, nous affirmerons que, quoi que nos ennemis en disent, nous étudions les *propriétés*, c'est-à-dire l'anatomic, avec autant de soin qu'eux, mais que nous nous occupons tout autant du *propriétaire*, auquel ils ne pensent guère. Leur dynamisme, qui se réduit à la contractilité et à la sensibilité, est chez nous une puissance autrement importante. Elle est ici aussi étendue qu'elle l'était dans la pensée d'Hippocrate, et bien plus soigneusement analysée. Les forces vitales de Blumenbach, quoique plus nombreuses que celles de Bichat, sont encore beaucoup plus resserrées que les facultés des forces vitales des animaux, et spécialement de la force vitale de l'homme. Ce ne sont que des pauvretés en comparaison de l'idée hippocratique.

Un point capital de l'analyse du dynamisme de l'homme, et auquel notre école tient comme à un objet essentiellement médical, c'est la décomposition de ce dynamisme en deux puissances distinctes, non comme deux facultés d'une même cause unitaire, mais comme une

dualité profonde, fondamentale, dans la nature du pouvoir humanitaire. L'antiquité a toujours distingué la cause des fonctions naturelles de l'homme d'avec la cause de l'intelligence. Aristote, qui ne voulait reconnaître qu'une âme, est quelquefois indécis. C'est bien long-temps avant la naissance de la science médicale qu'on a reconnu séparément l'âme *végétative* et l'âme *pensante*. Mais comme les philosophes et les médecins ont fait cette distinction d'après un coup d'œil plutôt que d'après une dialectique exacte, ceux qui ont eu quelque intérêt doctrinal à la faire disparaître l'ont regardée comme non avenue, et ont professé que le dynamisme humain était une unité indivisible; ils ont même cherché à soutenir cette opinion par des arguments plus ou moins spécieux.

Notre école, toujours préoccupée de la solidité de son enseignement, a examiné la question de l'ancienne dualité du dynamisme humain dans l'intérêt de l'anthropologie médicale. Elle croit avoir trouvé la démonstration de ce principe contrairement à l'hypothèse de Stahl.

D'une autre part, elle n'a pas pu établir la dualité du dynamisme dans les animaux. Elle ne cesse même de rencontrer des faits qui accroissent ce doute. Elle s'est donc déterminée à ne point accepter la physiologie zoologique comme une physiologie médicale; à n'enseigner, comme certaine et obligatoire, que l'anthropologie, et à laisser en suspens les propositions doctrinales déduites des vivisections, à moins qu'elles n'aient été vérifiées dans l'homme.

L'organicisme des Parisiens, qui est la continuation du matérialisme de Cabanis et du Bichatisme qui en est l'équivalent, ne veut pas admettre la dualité du dynamisme, parce qu'il hait la distinction des causes métaphysiques d'avec les causes physiques. Dans l'intention qu'ils ont de réduire toutes les sciences à la physique, les organiciens ont raison de travailler à faire disparaître cette ligne de démarcation. Mais pour nous qui ne travaillons que dans l'intérêt de la médecine, c'est-à-dire dans l'intérêt de l'humanité, nous portons le principe de la dualité au plus haut degré de certitude, parce que cette idée est le seul moyen d'avoir une théorie pratique d'un grand nombre de maladies très-différentes, que les médecins ont mal à propos toutes englobées dans la catégorie des *vésanies*. Je combats de toutes mes forces le monothélisme, qui est antimédical.

L'interprète de l'organicisme parisien a répondu à cette admirable et concluante démonstration par l'argumentation suivante :

La vie, a dit le professeur Bérard, peut être envisagée de deux manières différentes, et c'est de là que viennent les dissidences entre ceux qui l'ont définie.

Pour certains physiologistes et philosophes, la vie est un *principe*; pour d'autres, elle n'est qu'une *collection de certains phénomènes dans les êtres organisés*. Pour les premiers, la vie est une *cause*; pour les seconds, elle n'est qu'un *résultat*.

La première opinion, fondée sur la croyance que la matière inerte par elle-même a besoin d'un principe animateur, a été celle d'une partie de l'antiquité; c'est celle de tous les animistes, sous quelque nom que se soit cachée leur doctrine. La vie résultait de l'union de ce principe avec le corps; ils se séparaient à la mort.

De grâce, Messieurs, n'allez pas confondre ce principe ou prétendu principe avec le principe intellectuel; c'est du principe de la vie qu'il s'agit, et non du principe de la pensée. A la vérité, quelques-uns en ont fait une seule et même chose; mais le plus grand nombre les ont séparés, et avec raison. Les légumes qui végètent dans mon jardin ont ce qu'on nomme le *principe vital*, et n'ont pas le principe de la pensée.

Je disais que, pour quelques-uns, la vie est un principe, une cause et non un effet.

D'autres hommes pensent que la physiologie n'a rien à gagner à une semblable hypothèse; il ne leur répugne pas d'admettre que la matière telle qu'elle est arrangée, combinée dans les êtres vivants, jouit de la propriété de produire les actes que nous nommons *vie*, sans qu'il soit nécessaire de supposer un autre agent dans le corps.

Mais ceux qui regardent la vie comme un principe, comme une cause, répondent: Vous voulez expliquer la vie par le jeu ou les propriétés d'un ensemble d'organes ou d'appareils, par l'action d'un foie, d'un cerveau, d'un poumon; mais vous oubliez donc que la vie existe et se manifeste avant qu'il y ait un poumon, un cœur, un foie, un cerveau? Voyez ce germe, ce n'est qu'une masse amorphe dans laquelle il n'y a aucun organe, c'est une goutte de mucus qui va s'écraser sous votre doigt ou s'évaporer à l'air. Mais la vie existe dans cette goutte amorphe; la vie va y créer elle-même ses propres instruments, les organes dont elle aura besoin pour se continuer. Sous la direction de la vie, voilà que des points rouges se dessinent dans cette masse amorphe, que du sang s'y forme, que des canaux s'y creusent, que les pulsations d'un cœur y apparaissent: *tout à l'heure une goutte de liquide, à présent un embryon, bientôt un homme.*

Et quel inépuisable sujet d'admiration dans cette prévoyance mer-

veilleuse qui développe à l'avance des organes qui ne serviront que plus tard, mais qui sont là tout disposés pour le moment où il faudra qu'ils agissent ! Ainsi, le fœtus, qui n'a pas de respiration aérienne, est cependant muni d'un poumon qui fonctionnera aussitôt que ce fœtus sera sorti du sein de sa mère ; ses mâchoires recèlent des dents qui perceront les gencives quelques temps avant le sevrage ; bien plus, l'embryon porte déjà des organes génitaux qui ne serviront peut-être que vingt ans plus tard.

Ainsi donc, aux yeux des philosophes dont j'expose les vues en ce moment, la vie précède l'organisation et n'en peut être le produit ; et il ne faut pas se dissimuler que cette manière de voir n'ait pour elle des autorités respectables. Kant a dit, dans son appendice sur la *téléologie*, ou science des causes finales, que *l'organisme est un tout résultant d'une intelligence calculatrice qui réside dans son intérieur*.

Au dire de Muller, il y a dans le germe la matière du germe, plus le *principe vital*.

Enfin, suivant Burdach, la *matière* n'est que l'*accident* de l'organisme, dont l'*activité* est au contraire la *substance*.

Mais je veux fournir encore des arguments à cette opinion d'un principe animateur. Je donne à un micrographe deux ovules de mammifères ; ils ne diffèrent pas de volume. Le micrographe les examine avec la plus scrupuleuse attention ; il ne voit dans l'un et dans l'autre rien autre chose que des granules et des globules, plus une petite vésicule transparente (la vésicule germinative) ; il ne signale aucune différence notable. Est-ce donc que par hasard il devrait sortir de ces deux œufs deux animaux semblables ? Pas du tout : de celui-ci il serait sorti une souris, et de cet autre un éléphant ! Mais peut être le chimiste me révélera-t-il des différences qui auraient échappé au micrographe ? Pour savoir à quoi m'en tenir, je donne au chimiste deux œufs assez volumineux pour ses expériences, deux œufs d'oiseau. Mais voici que le chimiste trouve absolument les mêmes principes dans les deux œufs : beaucoup d'albumine, de la vitelline, de la matière grasse, quelques sels, du phosphore, du soufre, du fer. Est-ce donc qu'un même oiseau serait éclos dans chacun de ces œufs ? Mais non, il serait sorti de l'un un aigle, de l'autre un roitelet. Or, voici comment on raisonne. Si de matières qui ne paraissent dissemblables ni au microscope ni à l'analyse chimique, il sort des êtres à configuration si variée, n'est-ce donc pas qu'il y a un principe vital qui préside à la configuration pendant l'évolution de l'embryon, principe qui fait naître, aux dépens d'une même substance, ici une souris, et là un quadrupède colossal ?

La thèse que je développe ici avec une sorte de complaisance n'est pourtant pas celle du plus grand nombre des physiologistes ni des plus sévères parmi eux, et je vous avouerai que je me prononce pour la doctrine opposée.

Si la vie précède les organes, elle ne précède pas la petite masse plastique qui va s'organiser. La constitution de ce petit amas de matière qui forme le germe est telle qu'elle jouit de la propriété de subir sous certaines influences le développement, les transformations qui vont donner naissance au fœtus, et il n'est pas nécessaire d'admettre en plus un ouvrier caché dans ce petit amas de matière. Que m'importe l'exiguïté de ce germe! Y a-t-il rien de grand ou de petit aux yeux de la nature? Et quant à sa mollesse, elle est précisément favorable aux transformations qu'il doit subir. Les partisans de l'opinion que la vie est une cause et non un résultat concèdent que, dans l'être qui a subi son développement, ce principe ne peut rien sans l'organisation, c'est-à-dire sans la matière du corps. Pourquoi en serait-il différemment dans le germe? Faudrait-il donc admettre deux périodes: l'une où c'est la vie qui crée le corps, et l'autre où c'est le corps qui engendre et entretient la vie? Vous conviendrez que cela est peu logique. Aussi quelques-uns n'ont-ils pas commis cette faute contre la logique, et ont-ils continué de confier à la direction suprême du principe vital les fonctions de l'animal muni de tous ses appareils.

Remarquez-le, Messieurs, il y a des choses bien dures à croire dans l'hypothèse que la vie est un principe, et que c'est elle qui crée les organes à l'aide desquels elle se réalise pour ainsi dire. Ainsi, dans une graine qui sera restée cinquante ans sans germer, et qui germera au bout de ce temps, le principe vital était donc là sommeillant pendant cette longue période, au bout de laquelle la chaleur et l'humidité du sol l'aurait éveillé!

Remarquez encore que l'argument que j'ai tiré tout à l'heure de la diversité des formes animales opposée à l'uniformité d'apparence des œufs, argument qui vous a peut-être éblouis, est plus spécieux que solide. Un œuf n'est pas un germe; c'est une partie destinée à nourrir un germe, lequel n'occupe d'abord dans les parois de cet œuf qu'une place excessivement petite. Dès lors il n'est pas plus étonnant de voir une même matière animale, celle de l'œuf, nourrir des germes très-différents, qu'il ne l'est de voir un même aliment, le pain, par exemple, nourrir également un homme et un chien. Toute la question est de savoir si la matière de ce germe est originairement constituée de la même façon dans des espèces différentes, et il est permis d'en douter.

Du reste, Messieurs, ce sujet touche de près à l'histoire des propriétés vitales ; c'est là que je me réserve de vous dire comment je les comprends, et de vous donner mon dernier mot sur cette question de philosophie médicale.

Mais je voudrais vous persuader qu'il y a là autre chose qu'une dispute de mots, et qu'il serait important d'être fixé sur l'acception du mot *vie*. Hunter, par exemple, a développé dans son ouvrage *sur le sang, l'inflammation et les plaies d'armes à feu*, cette proposition, que le sang est vivant ; et, depuis Hunter, presque tous les auteurs de physiologie se sont crus obligés d'agiter la question de savoir si les humeurs sont ou non vivantes. Si on regarde la vie comme un principe, la question posée est de savoir s'il y a de ce principe, de cet être dans les humeurs ; mais si on ne regarde la vie que comme un produit, je ne dirai pas que la question relative à la vitalité des humeurs est insoluble, mais je dirai que cette question ne doit pas être posée et qu'elle est un non-sens.

Ayant reproduit, ainsi que je l'ai fait moi-même, les leçons de MM. Lordat et Bérard, *la Revue médico-chirurgicale de Paris*, présente les considérations suivantes :

Nous avons mis sous les yeux de nos lecteurs l'argumentation principale ; et nous avons également reproduit (1) dans toute son étendue la conclusion par laquelle M. Bérard a résumé sa doctrine. Et maintenant entre les deux doctrines, entre les deux écoles, entre les deux antagonistes si bien dignes de les représenter, qui prononcera ? qui osera porter le jugement ?

(1) *Conclusion relativement aux forces motrices envisagées dans les êtres vivants et les corps bruts.*

Nous ne connaissons les causes premières de rien ; les causes premières sont placées à tout jamais au delà de notre intelligence. Qu'est-ce qu'une cause pour nous ? C'est un fait qui en précède un autre et qui paraît l'avoir occasionné. Supposez que nous soyons parvenus à découvrir un fait précurseur des faits d'attraction, ce sera pour nous la cause de l'attraction. Mais nous demanderons alors la cause de ce fait précurseur, la cause de la cause, et nous remonterons ainsi indéfiniment sans jamais rien saisir. Telle est la tournure irrésistible de notre esprit. Or, comment ont procédé les génies qui ont fixé la philosophie des sciences ? Une fois parvenus au dernier fait expérimental pour un ordre de phénomènes, ils ont placé là un nom synonyme de cause ou de force, mais ils n'ont point remonté au delà ; à moins que l'expérience ne les y autorisât. Et, par exemple, ils n'ont point prononcé l'identité des fluides électrique, galvanique et magnétique, avant

Si nous ne nous trompons toutefois, ce jugement n'est pas trop difficile. Bien que M. Bérard ait annoncé formellement qu'il se rangeait contre la doctrine du principe vital, il discute avec tant de bonne foi, il conclut avec un tel amour de la vérité, qu'il a laissé échapper, à son insu peut-être, des aveux bien propres à réjouir ses adversaires. Que dit-il en effet? Il prend pour modèles *les génies qui ont fixé la philosophie des sciences; une fois parvenus au dernier fait expérimental pour un ordre de phénomènes, ils ont placé là un nom synonyme de cause ou de force.* Et que font donc autre chose ceux qui, dans le corps humain, arrivés à la limite des faits d'expérience, ont placé là, comme un nom synonyme de cause ou de force, le *principe vital*? Ne disent-ils pas avec M. Bérard que *les forces ne sont pas les mêmes dans les deux règnes*? Si elles ne sont pas les mêmes, n'est-il pas indispensable de les distinguer par des noms différents? Seulement M. Bérard ne veut pas remonter à une force unique; il s'arrête à trois faits principes : les faits *de sensibilité, de contractilité, de formation organique.* Qu'est-ce à dire? Le fait principe ou la force de formation organique n'est-elle pas celle qui engendre les deux autres? Elle forme les organes avec leurs propriétés apparemment; dès lors, selon les termes mêmes du savant professeur, *c'est un fait qui en précède un autre et qui paraît l'avoir occasionné.* Mais il ne faut pas une trop grande attention, ce nous semble, pour reconnaître que cette force de formation organique est aussi une force d'entretien, et selon le besoin une force de réparation des organes, force vraiment médiatrice; de telle sorte que la première dénomination resterait incomplète, et que mieux vaut en adopter une autre qui embrasse tous ces phénomènes dans leur généralité. Nous l'appelons, nous, *force vitale.* Ce mot vous déplaît? soit, pas de dis-

d'avoir obtenu la *démonstration expérimentale* de cette identité. Ne soyons pas plus audacieux qu'ils ne l'ont été, imitons plutôt leur circonspection. A quels faits principes arrivons-nous pour les êtres vivants? A des faits de sensibilité, de contractilité, de formation organique. Ces faits ressemblent-ils à ceux d'attraction, de calorique, d'électricité, d'affinité chimique, tels que nous les connaissons? Non. Or, comme nous ne jugeons des forces que par les effets, nous sommes autorisés à dire, jusqu'à plus ample informé, que les forces ne sont pas les mêmes dans les deux règnes.

Ce qui existe au fond, je n'en sais rien : peut-être, s'il était possible de remonter dans la filiation des causes, en partant de l'attraction, ou de l'électricité d'un côté, de la contractilité et de la sensibilité de l'autre, les verrait-on converger vers une cause unique, celle de l'univers. Mais cette cause unique, il n'est donné sans doute qu'à une seule intelligence de la comprendre; et ce n'est pas à une intelligence humaine.

putes de mots; dès que vous l'admettez distincte des forces du règne inorganique, nous voilà d'accord.

Mais, dit M. Bérard, *nous ne connaissons les causes premières de rien*. A merveille! ni nous non plus: et cette belle et grande hypothèse par laquelle il termine et qui ferait converger toutes les causes secondaires vers une cause unique, celle de l'univers, nous l'acceptons en battant des mains. Où donc est maintenant la grande différence des écoles? Ah! malheureusement la voici.

Quand les physiiciens se sont accordés à reconnaître l'attraction comme un mot synonyme de force, laissant là toute autre discussion sur sa nature, ils étudient ses lois; ils la montrent comme un être intelligent, supputant pour agir le carré des distances, sans s'inquiéter si l'intelligence est en elle ou lui vient de plus haut. De même les grands physiologistes qui ont reconnu la force vitale, l'étudient dans ses actes, dans ses préméditations, dans ses lois; ils la montrent agissant partout à la fois, dans un but à la fois divers et commun; ils nous ont ainsi donné des phénomènes de la vie en santé et en maladie l'idée la plus large et la plus féconde qui se puissent concevoir. L'autre école, toujours inquiète de trop encourir le reproche d'ontologie, n'ose pas prononcer le nom de la force vitale; elle morcelle la physiologie, comme ferait pour la physique un physicien qui rayerait de ses livres et de son langage le mot d'attraction. M. Bérard, malgré son opposition avouée au vitalisme, nous paraît devoir servir plus que personne à faire cesser cette confusion fâcheuse; et puisqu'il admet une force de formation organique, nous espérons bien apprendre de lui suivant quelles lois elle se conduit dans l'état de santé et de maladie; seulement nous le prévenons que tout ce qu'il dira de cette force spéciale, nous l'appliquerons à la force vitale.

La question du *principe vital*, du *dynamisme vital* est tellement capitale pour l'école homœopathique, que je n'ai pas craint de faire les longues citations qui précèdent, afin de démontrer à nos plus obstinés adversaires qu'ils ont préparé eux-mêmes et qu'ils solidifient chaque jour les bases inébranlables de l'édifice hahnemannien.

J'ai donc complaisamment étalé toute la richesse scientifique de l'école allopathique pour prouver que nos organes ne sont que des instruments au-delà desquels existent des

forces ou une force qui les dominant dans l'état de santé. Est-ce que la maladie aurait la puissance d'intervertir cette corrélation? Point du tout; la saine physiologie est assurément très-explicite sur ce point dans la bouche de nos adversaires. Le dynamisme physiologique conduit donc nécessairement au dynamisme pathologique; cette vérité ne subit que des exceptions passagères à l'occasion du traumatisme.

Me voilà arrivé à mon but : par quelle inconcevable aberration, par quel fatal aveuglement, tant d'intelligences privilégiées qui ont illustré le corps médical out-elles pu admettre en principe le dynamisme physiologico-pathologique; sans être conduites à cette conclusion forcée : le dynamisme thérapeutique? Assurément c'est ici le cas de s'écrier : la foi sans les œuvres est une foi morte; le dynamisme physiologico-pathologique sans le dynamisme thérapeutique est une notion admirable, sans doute, mais sans résultats pour l'humanité.

La valeur du premier ne peut être positive qu'à la condition de l'actualiser dans la pratique par l'adoption du second; et c'est parce que cette consécration pratique n'a pas été donnée à la doctrine du vitalisme physiologico-pathologique que l'art médical a été souillé de tant de systèmes plus ou moins erronnés, toujours trop durables quoique éphémères, toujours hésitant au lit du malade, quoique audacieux du haut des chaires, et qui ont déshérité les sciences médicales de cette estime que les esprits élevés accordent aux autres connaissances humaines.

Comment concevoir, en effet, que les grands physiologistes qui ont reconnu la force vitale comme *propriétaire* des tissus organisés et des liquides qui circulent au milieu d'eux, qui ont étudié cette *force vitale* dans ses actes, n'aient pas formulé les lois de son action par rapport à l'organisme lui-même, et par rapport aux forces qui sont capables de porter atteinte à son influence suprême? Arrivés à ce point de vue de notion supérieure de la science de l'homme, les patholo-

gistes vitalistes ont-ils pu, sans mentir à leur conviction, ne voir dans les maladies que des organes engorgés ou enflammés, des liquides sthéniques ou asthéniques ? Les thérapeutistes qui pensent qu'il préexiste une force au-delà de l'organisme, n'ont-ils pas oublié toute logique en ne constituant leur thérapeutique que d'éléments grossièrement matériels, plus capables d'agir sur les tissus que sur la force, sous l'influence de laquelle ils fonctionnent ? Ceux-ci, il est vrai, ont pu constater, par de nombreuses observations, qu'à la suite de lésions par causes physiques, subies par les organes, la force vitale s'est émue et qu'elle a commandé dans l'organisme une synergie fonctionnelle nouvelle, dont le but évident était de réparer les désordres occasionnés par la cause matériellement morbifère. Mais ces faits, quoique nombreux, forment en quelque sorte une exception dans l'immense cadre pathologique qui contient tant d'affections, dont l'origine est évidemment dans l'action d'une cause immatérielle agissant sur la force vitale, sur le dynamisme physiologique.

Toute notion acquise paraît fort simple ; après les travaux de l'immortel Hahnemann il semble impossible que les rapports nécessaires qui existent entre le dynamisme physiologico-pathologique et le dynamisme thérapeutique n'aient pas frappé tant d'esprits éminents qui, touchés de l'inanité pratique de l'art médical, se sont voués à ses progrès avec tant d'ardeur, de dévouement et de science, et cependant, plus d'un demi-siècle s'est écoulé depuis que le vieillard de Cœthen a enrichi notre science de la précieuse découverte du dynamisme thérapeutique, et les écoles qui auraient dû l'accueillir comme la consécration nécessaire de leurs idées théoriques, la repoussent encore systématiquement comme une chimère qui ne mérite pas même leur examen. Ces écoles recherchent encore une lumière qui les éblouit de toutes parts sans les convaincre de son existence.

Cette grave erreur ne peut-être durable néanmoins ; en

effet , lorsque des professeurs tels que ceux dont j'ai cité les éloquents paroles , proclament hautement ou indirectement que le dynamisme vital est une vérité , lorsque d'un autre côté , une école persécutée , conspuée d'abord , grandit chaque jour par ses innombrables succès pratiques , en proclamant qu'elle n'a de valeur supérieure , que parce qu'elle a traduit en actes la conséquence nécessaire des prémisses posées par les écoles , ses ennemies ; oh ! alors , le jour de la vérité ne peut être éloigné.

Bientôt , sans doute , le Christophe Colomb de la médecine véritablement scientifique sera suivi d'un Américain Vespuce qui fera accepter à tout le corps médical les notions suivantes :

Une force , dont peu importe le nom , préexiste aux organes , et tant qu'elle les dirige dans leurs fonctions , ceux-ci constituent l'être vivant ; dès qu'elle les abandonne , ils deviennent cadavres.

Dans l'état physiologique , comme dans l'état pathologique , cette force conserve sa prééminence , soit que les causes extérieures agissent sur elle directement ou indirectement par l'entremise de ses instruments ou organes.

Cette force réagit toujours contre les influences qui lui portent atteinte , contrairement à l'influence reçue , toujours fidèle à son rôle essentiellement conservateur.

Le mode pathologique intime de cette force ne peut pas plus être connu que son mode d'être physiologique.

Nous ne pouvons avoir une notion exacte de l'état physiologique de cette force que par les phénomènes auxquels elle donne lieu et dont l'ensemble constitue la santé ; de même nous ne pouvons avoir de notion exacte de l'état pathologique de cette force , que par les symptômes morbides qu'elle commande et qui constituent la maladie.

Bien que , quelquefois , cette force puisse par elle-même et par ses propres facultés revenir à l'état physiologique et annihiler les effets des causes qui l'avaient placée dans l'état

pathologique, le plus souvent elle est impuissante à produire seule cet heureux résultat : alors l'art médical doit intervenir.

Comment l'art doit-il intervenir ? Ici il faut distinguer le choix des moyens, et le principe d'après lequel ils doivent être employés.

La question du choix des moyens est complexe et exclusivement expérimentale.

Le médecin ne peut efficacement seconder la force vitale qu'à la condition de n'administrer que des substances dont les propriétés et l'action sur l'organisme soient parfaitement connues, et sous une forme qui, en modifiant cette force vitale, ne puisse point troubler cette salutaire action par des effets physico-chimiques sur les tissus organiques, lesquels effets seraient suivis d'une réaction vitale funeste à la précision de la réaction primitivement provoquée de la part du dynamisme vital par le dynamisme pharmaco-dynamique. Cette règle ne reconnaît d'autres exceptions que celle des cas chirurgicaux, et celle où la force vitale est si complètement opprimée, que toute réaction de sa part paraît absolument impossible ou dangereuse.

Comment connaissons-nous les propriétés des médicaments ? Les sens sont absolument impuissants pour constater quelle sera l'action de telle ou telle substance sur l'organisme vivant, c'est-à-dire sur la force vitale, et secondairement sur les fonctions des organes. Les notions que les sens peuvent nous fournir dans cette question, ne peuvent être que dans l'ordre physico-chimique, et la thérapeutique vitale ne peut les accueillir que fort secondairement. Les instruments de physique, les réactifs chimiques, quelle que soit la précision de leurs résultats, sont aussi incapables de nous donner de saines connaissances sur l'action intime des médicaments que sur l'organisation vitale.

Quelle sera donc la source à laquelle le *thérapeute-vitaliste* pourra puiser la science des propriétés médicamenteuses ?

Evidemment pour savoir comment un agent médicamenteux peut impressionner le corps vivant, il faut l'administrer à ce corps vivant lui-même et, scrupuleusement, il faudra recueillir les fruits de cette expérimentation. Mais l'organisme vivant présente des modes d'être stables, s'il est en santé, ou des modes d'être variés à l'infini, s'il est révolutionné par la maladie. Il ne peut donc y avoir de doute sur ce point, et pour connaître exactement quels effets un agent peut produire sur l'homme vivant, il faut l'expérimenter sur l'homme en santé.

Une fois cette notion acquise, le *thérapeute-vitaliste* doit rechercher la forme à donner au médicament, pour que ses propriétés agissent exclusivement sur la force vitale.

A ce point de vue, l'idée de *force* exclut l'idée de *matière*; cependant, toute *force* pour manifester sa présence, doit être corporalisée dans la *matière*; il faut donc par l'expérience déterminer jusqu'à quel degré celle-ci doit être affaiblie pour conserver à celle-là tout le degré d'intensité nécessaire à l'acte thérapeutique qu'il s'agit de produire, et encore faut-il, pour donner un corps, un véhicule à la *force*, rechercher la *matière* la moins capable d'en altérer et d'en atténuer l'action (1).

Plusieurs forces réunies ne peuvent agir absolument de la même manière et dans le même but qu'à la condition d'être identiques à elles-mêmes. Or, il est absolument impossible d'admettre que des médicaments différents puissent avoir des forces médicamenteuses identiques; d'ailleurs la force vitale étant une dans son essence, il est parfaitement illogique d'administrer plusieurs substances médicamenteuses

(1) La pharmaco-dynamique est, je le sais, toute à faire pour l'école allopathique; les travaux de notre école sur cette importante question sont déjà immenses, quoique bien incomplets. Si nos adversaires ne veulent les accepter, qu'ils recommencent l'œuvre, et l'humanité n'aura qu'à gagner à cette généreuse résolution.

associées ; il faut donc que toute médication soit une comme la force vitale à laquelle elle s'adresse.

Tous ces faits expérimentaux étant posés , quel principe doit guider le praticien dans l'application du médicament contre la maladie ? Est-ce par voie d'antipathie, d'hétéropathie ou d'homœopathie que doit agir le thérapeute ?

Le raisonnement et l'expérience viennent à son aide dans cette grave question.

L'antipathie , c'est-à-dire , l'opposition des propriétés des médicaments contre les symptômes morbides par le principe des contraires , paraît être très-rationnelle , et cependant elle est absurde , même impossible. En effet , qui pourra jamais trouver le contraire d'un mal quelconque ? Quel est l'opposé d'un panaris, d'un rhume de cerveau , d'une hydropisie , d'une fluxion de poitrine , etc. ? L'expérience donne la même réprobation au prétendu principe des contraires ; la chaleur est funeste au membre congelé ; une boisson froide est mortelle pour le voyageur baigné de sueur ; s'il était possible de trouver dans la nature d'autres exemples entrant parfaitement dans le domaine du principe des contraires , ils seraient tout aussi foudroyants contre lui.

L'hétéropathie ou allopathie , c'est-à-dire , l'opposition aux phénomènes morbides d'agents médicateurs n'ayant , par leurs propriétés , aucun rapport de contrariété ou de similitude entre eux , est moins déforablement jugée par le raisonnement et l'expérience. En effet , la force vitale réagit contrairement à l'impression reçue ; dans la médication allopathique , la force vitale n'est sollicitée ni dans le sens de la maladie , ni contre ce même sens ; il peut donc en résulter quelquefois du bien , quelquefois du mal , parce que cette médication cause une diversion. Les vices et les dangers de cette médication résident dans ce fait que nul médecin ne peut , *à priori* , affirmer que cette diversion sera favorable

ou nuisible , et qu'elle ne peut jamais être exactement pré-
vne (1).

L'administration des médicaments par la voie homœopathe-
tique, c'est-à-dire , opposer aux symptômes morbides des
agents dont l'action produit sur l'homme sain des effets sem-
blables ou analogues à ces symptômes, doit constituer la règle ;
car, le raisonnement et l'expérience s'accordent pour lui
donner la valeur d'un principe stable. La force vitale, ai-je
dit, réagit contrairement à l'impression reçue ; ce fait expé-
rimental est constant ; l'effet primitif de la brûlure est sem-
blable à l'effet réactionnel de la congélation , tout comme
l'effet primitif de la congélation est semblable ou analogue
à l'effet réactionnel de la brûlure. Quels seraient les effets
primitifs du contraire d'un refroidissement ? C'est assurément
la réaction qui suivra ce refroidissement ; etc. La
réaction de la force vitale contre l'action d'une cause morbide
est donc l'expression de sa puissance contre les effets de cette
cause morbide ; n'est-il donc pas de toute raison d'adminis-
trer aussitôt un agent dont les propriétés sont capables
d'augmenter la synergie répulsive de la force vitale contre
l'influence qui est venue altérer son intégrité hygiénique ?
L'expérience est ici largement d'accord avec le raisonne-
ment. La neige est le curateur le plus efficace de la congé-
lation ; le petit verre d'alcool rafraîchit le chasseur haletant,
tandis qu'une boisson rafraîchissante l'énerve , si elle ne

(1) Ai-je besoin d'invoquer l'expérience pour étayer ces assertions ?
Chaque jour les praticiens allopathes fournissent à l'opinion publique d'ab-
ondantes preuves qui les érigent en vérité. Au reste, ce mode de faire
laisse trop de vague à l'appréciation du thérapeute. C'est lui qui a donné
naissance à la médecine prétendue rationnelle et à toutes les monstrueu-
ses contradictions que ses partisans commettent si souvent. L'instabilité
la plus déplorable est la conséquence forcée de la pratique par voie allopa-
thique ; par elle les médecins ont mérité que cette terrible sentence : *tot
capita tot sensus*, leur fut constamment jetée à la face. La vérité ne
peut varier à ce point.

le rend malade, sans apaiser sa soif. Le *mercure* guérit la syphilis, parce qu'il est apte à produire des effets analogues à la syphilis (M. Bretonneau a dernièrement donné sa sanction à ce fait). L'*ipécacuanha* arrête certains vomissements parce qu'il est apte à les produire, etc.

Telles sont les conséquences rigoureuses du dynamisme vital sur lequel pivote depuis si long-temps la célébrité de l'école de Montpellier; restera-t-elle long-temps encore dans la torpeur qui ne lui a pas permis de compléter son œuvre, ou dans l'aveuglement qui lui laisse ignorer que ses doctrines ont reçu la consécration pratique? Oh, non! la liberté scientifique viendra sans doute ranimer l'éloquente parole du professeur d'Amador, que le pouvoir absolu a forcé au silence par rapport à l'homœopathie. Que cette savante chaire, autour de laquelle se pressent l'élite des étudiants, soit laissée libre, et la réforme hahnemanienne aura bientôt pris dans les sciences médicales la prééminence dont elle est digne.

Hahnemann complète Hippocrate; cette idée n'est pas la mienne seulement, et si je ne l'avais puisée dans mes études propres, je n'aurais, pour m'y rattacher, qu'à me souvenir des paroles qui me furent adressées à Montpellier même, lors de la présentation de ma thèse chirurgicale. Après une argumentation d'une heure et demie, M. le professeur Risueno d'Amador termina ses conclusions par ces mots, bien peu mérités par moi, mais trop flatteurs pour que je les oublie jamais: « Il y aura pour vous de la gloire dans l'ave-
« nir d'avoir eu le courage de présenter, le premier, devant
« notre antique faculté, des idées médicales qui me paraissent
« devoir compléter la doctrine du vitalisme hippocrati-
« que qui n'a cessé d'être la base de l'enseignement de
« Montpellier. Je prends, aujourd'hui, l'engagement de
« connaître la doctrine du docteur Hahnemann, et de dire,
« plus tard, ce que je dois en penser. »

On connaît, aujourd'hui, quelle a été la réponse de l'é-

loquent professeur, désigné par l'opinion publique, pour être le digne successeur de M. Lordat et le dépositaire des doctrines vitalistes. Si le despotisme scolastique du Conseil de l'instruction publique n'avait enchaîné sa puissante parole, la jeune génération médicale viendrait assiduellement la recueillir, afin de s'initier aux précieuses découvertes de Hahnemann. *Melioribus annis.*

DU CHOLÉRA ÉPIDÉMIQUE,

SOUVENIRS DE 1837.

Par le D^r DENIS, d'Avignon.

Avant de parler des succès incontestables que j'ai obtenus par le traitement homœopathique dans le choléra de 1837, je ne puis m'empêcher de dire quelques mots sur l'épidémie cholérique de 1835. Ce rapprochement m'est indispensable pour ce que je veux essayer de prouver, puisqu'en mettant 1835 et 1837 en présence, je livre au jugement de tout homme raisonnable et impartial, un parallèle entre les deux doctrines ennemies.

En 1835, encore étudiant en médecine à l'école de Lyon, je fus désigné par l'autorité supérieure pour faire partie de la commission de vingt-un médecins envoyée à Marseille pour y traiter le choléra.

Avant d'entrer en fonction, nous reçûmes tous des instructions de ceux qui nous avaient précédés dans la douloureuse mais philanthropique tâche de sauver (s'il était possible) les victimes du fléau dévastateur.

Messieurs nos maîtres (auxquels malheureusement le

professeur Lévy, du Val-de-Grâce, n'avait pas encore dit ces paroles si vraies que : *la médecine recommence presque au lit de chaque malade*), avaient rencontré dans le choléra des symptômes à peu près identiques à ceux qu'ils avaient pu observer dans telle ou telle autre affection ordinaire non épidémique, et avaient conclu, par analogie, que le même mode de traitement qui avait convenu, convenait. Aussi fûmes-nous poussés à la poursuite de notre terrible ennemi avec des armes que nous croyions sûres ; mais, hélas ! chaque essai nous valait une déception, et chaque déception nous enlevait une arme. A l'unanimité, le choléra avait été identifié à une *gastro-entérite*, et selon qu'il y avait ou non vomissement et diarrhée de matières bilieuses ou aqueuses, il était réputé inflammatoire, bilieux ou muqueux ; dans le 1^{er} cas, les émissions sanguines générales et locales, dans le 2^e, les potions antivomitives et les délayants, dans le 3^e, les toniques de toute espèce, etc., etc. ; les crampes étaient combattues par les frictions sèches, simples ou avec addition de substances toniques ou irritantes. Elles avaient encore pour but de rétablir la chaleur pendant la période algide. Le feu dévorant des entrailles devait être éteint par la glace, et les angoisses endormies par les opiacés ; calculs théoriques, idées préconçues, hasardeuses, hypothèses, tout nous trahit, et l'impitoyable fléau acheva les victimes.

En 1837, le choléra sévit pour la troisième fois dans le midi de la France avec une intensité au moins égale à celle qui avait effrayé nos populations lors de la première apparition. Un grand nombre de villes et de villages eurent à subir les ravages de ce terrible fléau.

Le Thor, situé à 15 ou 16 kilomètres d'Avignon, au milieu d'une vaste plaine qu'arrosent les eaux limpides de la Fontaine de Vaucluse, entouré par deux branches de la Sorgues qui font une véritable île de cette cité de quatre mille âmes, semblait être plus facilement disposée que tout autre

à l'invasion de l'épidémie. De ces vastes cours d'eaux naissent d'innombrables canaux d'irrigation qui sillonnent dans tous les sens le territoire de Thor. La saison était aussi venue apporter sa mise d'insalubrité ; c'était en septembre et octobre, mois malsains, que le choléra exerçait ses ravages, et c'est précisément à cette époque que la récolte de la racine de garance attire dans cette petite ville presque tous les pauvres travailleurs des environs. Ces hommes, accablés par le travail de la journée, se nourrissent d'aliments insalubres et ne dorment que quelques heures de la nuit en plein champ ou dans une cabane mal fermée, exposés à la pernicieuse humidité des nuits d'automne. Il résulte de ces faits que l'épidémie devait sévir avec plus d'intensité dans cette petite localité que partout ailleurs ; et c'est ce qui arriva.

J'étais alors chirurgien-interne à l'hôpital d'Avignon. Suivant le désir de l'autorité supérieure du département, je me rendis à Thor dans les premiers jours de septembre pour donner des soins aux cholériques spécialement. L'invasion de la maladie datait de trois à quatre jours environ ; déjà quelques personnes avaient succombé et les nouveaux cas croissaient en nombre et en intensité.

Me voilà une seconde fois en présence de cet ennemi que je n'avais pu vaincre. Convaincu de l'impuissance de l'ancienne médecine contre le choléra de 1835, devais-je exposer encore une fois tant de malheureux au hasard de quelques recettes nulles ou pernicieuses ? Non pas, car grâce à M. Bechet, mon condisciple et mon ami, je savais ce que peut un médicament homœopathique appliqué à propos.

J'entrepris donc sans hésiter le traitement de mes malades par la nouvelle méthode.

Les premières difficultés que j'éprouvai pour caractériser chaque cas et trouver le remède correspondant aux symptômes furent bien grandes ; je m'aperçus bientôt que mes connaissances pathogénétiques étaient trop incomplètes pour

pouvoir me passer d'un guide, même au lit du patient ; dès ce moment ce fut avec la matière médicale à la main que j'interrogeai chaque malade et je n'administrai le remède que lorsque j'étais certain de son homœopathicité.

Cette manière de faire me valut la dénomination de médecin-écolier ; mais l'amour-propre devait se taire devant le devoir ; d'ailleurs je ne tardai pas d'obtenir des succès qui compensèrent bien au-delà le sacrifice que je semblais faire de ma dignité de praticien.

Bientôt mes confrères allopathes eurent à se plaindre des brillants succès de l'homœopathie, car peu de jours après mon arrivée je fus seul appelé auprès des cholériques.

En publiant les résultats de ma pratique pendant l'épidémie, mon but n'est pas de les exposer en détail, mais seulement de démontrer que l'homœopathie possède les moyens de combattre avec succès, dans la grande majorité des cas, cette dangereuse affection, sous quelques formes qu'elle se présente et même dans la période la plus avancée.

Avant de parler du traitement à suivre contre le choléra, faisons la description des diverses périodes de cette maladie.

Période Prodromique.

1^{re} PÉRIODE. — Quelquefois, plusieurs jours avant la maladie, le sujet éprouvait de légères douleurs de ventre, suivies de selles diarrhéïques jaunes ou verdâtres ; l'appétit lui faisait défaut et la digestion était lente et pénible.

Ces symptômes, prodromes du choléra, étaient suivis plus tard de la manifestation plus ou moins subite de la maladie, si le sujet ne se soumettait pas immédiatement à un régime convenable.

Le plus souvent l'invasion du mal avait lieu sans avertissement préalable ; la victime éprouvait tout d'abord un malaise

général , de la gêne dans les mouvements sans qu'il lui fût possible de rester en place ; il avait des alternatives de froid et de chaleur ; la répugnance pour toute espèce d'aliments s'accompagnait de soif ardente ou d'aversion momentanée des boissons ; des borborygmes plus ou moins bruyants tourmentaient ses intestins ; les urines se décoloraient et devenaient moins abondantes ; les envies d'aller à la selle ne tardaient pas à se manifester , et les membres commençaient à s'agiter de mouvements convulsifs ; la tête devenait pesante et la respiration difficile. Cette période d'invasion était d'une durée variable ; dans les cas graves elle était si rare , qu'à vrai dire elle n'existait pas.

Période Algide.

2^{me} PÉRIODE. — Les phénomènes observés d'abord, dans cette deuxième période , étaient ceux-ci : concentration et affaissement du pouls ; refroidissement plus ou moins intense des téguments , surtout aux extrémités , avec face altérée et soif ardente ; vomissements et selles, d'abord peu caractéristiques, c'est-à-dire contenant quelquefois des restes des derniers aliments et de la bile , mais bientôt exclusivement formées de matières *mucoso-aqueuses*, couleur cyanique de toute la surface du corps ; voix faible et caverneuse.

La plupart des cas graves étaient caractérisés, dès leur début , par tous les symptômes pathognomoniques du choléra asiatique. Vomissements aqueux avec selles de même nature et ressemblant à de l'eau de riz ; absence complète de la bile dans les matières évacuées ; suppression de la sécrétion des urines ; crampes des extrémités , gagnant successivement toute l'étendue des membres ; yeux enfoncés dans les orbites ; face livide et considérablement amaigrie ; peau glacée, flétrie et sans élasticité ; haleine et langue froides ; pouls presque éteint et souvent imperceptible.

Mais bientôt les crampes s'étendaient sur tous les muscles du tronc et faisaient naître des angoisses incomparables ; toutes les douleurs les plus violentes étaient éprouvées à la fois ; les spasmes , les déchirements , le brûlement de la gorge , de la poitrine, du cœur, de l'estomac et des entrailles arrachaient tour à tour et quelquefois en même temps des cris étouffés aux malades , la soif vive pour l'eau froide les portait à l'avalier avec précipitation , mais bientôt elle était rejetée avec angoisse. La voix s'éteignait insensiblement. Le moral profondément affecté laissait souvent l'intelligence intacte et capable d'apprécier avec terreur les ravages du mal. La cyanose se manifestait souvent dès le début et quelquefois à une période plus avancée de la maladie ; ce dernier symptôme précédait toujours l'asphyxie lorsque celle-ci avait lieu.

Cette période dite algide durait de deux à douze heures et même quelquefois plus long-temps , mais dans ce cas la mort était presque certaine ; avant cette terminaison fatale, le malade semblait s'assoupir, mais il s'éteignait.

Période de réaction.

3^{me} PÉRIODE.—Lorsque la force vitale, heureusement secourue par le traitement, paraissait devoir triompher de l'atteinte toxique qui l'avait un moment paralysée , les malades sortaient de la période algide en présentant les modifications heureuses dont je vais parler :

Lorsque la chaleur, bien que très-faible encore, revenait à la langue, ou même seulement se faisait sentir dans l'air expiré par le malade , je renaissais à l'espérance ; ce symptôme m'a toujours paru être le fidèle précurseur de la réaction. En effet , à peine l'avais-je observé , que bientôt le pouls reprenait de la force ; la peau, en reprenant de l'élasti-

cité, perdait la température marmorique et le facies devenait meilleur, la voix renaissait, la respiration était moins creuse et la sueur moins froide ; les vomissements se changeaient en simples nausées, les selles devenaient plus rares, et les crampes moins intenses.

Arrivé à ce point d'heureux présage, le malade était cependant encore loin d'être sauvé. Si la réaction demeurait incomplète, la maladie passait à l'état typhique. Cette tendance était singulièrement favorisée par l'état de santé plus ou moins appauvri qui avait précédé l'invasion cholérique. Certaines médications surtout la provoquaient rigoureusement ; ainsi les antiphlogistiques, en privant l'organisme de matériaux indispensables à une bonne réaction, ne permettaient à celle-ci que des manifestations douteuses. Les narcotiques à hautes doses, en paralysant en quelque sorte la vitalité du système nerveux, produisaient aussi le même résultat, quoique par une voie toute différente.

Dans d'autres circonstances, au contraire, la réaction était trop forte et faisait naître des congestions actives sur un ou plusieurs viscères ; ce mode de réaction, véritablement inflammatoire était surtout fréquent chez les sujets jeunes et pléthoriques. Les médications toniques les y prédisposaient puissamment.

Il est vrai que la force vitale aide beaucoup à la réaction, dans cette funeste maladie ; mais il est aussi vrai que la force vitale ne réagit pas convenablement, lorsque les premiers moyens employés pour combattre l'affection avaient pour effet immédiat de déprimer les forces, ou de les surexciter outre mesure ; dans ces cas, je n'ai jamais observé un état réactionnel qui me permit de faire de la médecine expectante. Dans l'un et l'autre cas, soit que la réaction fût typhoïque ou inflammatoire, les symptômes qui la caractérisent n'ayant rien de spécial à l'affection cholérique, je me dispenserai de les décrire.

Il est bon de dire quelque chose sur la prophylaxie du choléra avant de parler du traitement qu'il convient de lui opposer.

Les préservatifs conseillés par l'école allopathique contre cette impitoyable affection, se résument en quelques banalités hygiéniques, applicables contre toutes les épidémies en général.

L'homœopathie ne les repousse pas, cependant elle pense qu'ils seraient fort impuissants contre une épidémie de petite vérole par exemple, sans la vaccine; elle a donc cherché à faire mieux à l'occasion du choléra. Guidé par le lumineux principe : *Similia similibus curantur*, elle fût autorisée à admettre que des substances causant à l'homme sain des phénomènes analogues à ceux du choléra, pourraient efficacement neutraliser la cause première de cette maladie, de même que la vaccine annihile presque toujours la cause varioleuse; et mieux encore, de même que la *belladone* qui détermine certaines affections éruptives sous cutanées dans l'état de santé, préserve d'affections analogues qui règnent épidémiquement, fait de haute importance dû à notre immortel maître, et aujourd'hui incontesté par l'allopathie qui n'avoue pas la source où elle a puisé la notion, mais qui recommande expressément la *belladone* comme préservatif de la scarlatine lisse épidémique.

La nouvelle médecine a donc préconisé le *veratrum album* et le *cuprum metallicum* alternés, comme préservatifs du choléra. L'expérience de nos confrères *austro-germaniques* a parlé bien haut en faveur de cette pratique. Je n'ai pas manqué de la mettre en usage, mais mes observations, qui n'infirment nullement celles déjà recueillies, sont trop peu nombreuses pour que je puisse m'en étayer, et formuler un précepte sur cette question; mais si la Providence me réserve la rude épreuve de combattre une troisième fois le fléau asiatique, je me propose de lui opposer largement la prophylaxie.

laxie homœopathique , et j'ai la ferme conviction que cette pratique me donnera des résultats aussi satisfaisants qu'à nos confrères *d'outre Rhin*.

De la Cholérine.

La *Cholérine* est incontestablement la préface du choléra : il est donc urgent de ne pas la passer sous silence, en indiquant le soin qu'exige cette affection si légère en apparence, et malheureusement si négligée.

Ce diminutif du choléra est caractérisé surtout par des désordres intestinaux accompagnés ou non de perturbation dans la calorification et dans les organes de la circulation. Si on y remédiait immédiatement par des soins convenables , ce dérangement restait à l'état d'indisposition, mais dans le cas contraire le choléra proprement dit ne tardait pas à se manifester d'une manière à ne plus laisser de doute sur sa gravité. Aussi, dès les premiers symptômes de cholérine, je conseillais à mon client d'éviter avec soin tout ce qui pouvait troubler les fonctions de la peau et de l'estomac. Ainsi, l'air frais, l'humidité du matin et du soir, les boissons froides ingérées après un exercice un peu violent, toutes les crudités, les excitants alcooliques ou autres, étaient regardés par moi comme devant favoriser l'action épidémique.

Lorsqu'il survenait du malaise, de la lassitude, quelques légères tranchées avec selles bilieuses ou diarrhéiques, je donnais de 4 à 6 globules, 6^e dilut. de *phosphor. acid.* ou *chamomilla* 4 glob., 12^e dilut. Ce dernier médicament détournait presque toujours l'invasion cholérique, si les symptômes avaient été précédés d'une affection morale, ou reconnaissaient pour cause un écart de régime suivi de nausées et même de vomissements.

Traitement du Choléra asiatique.

Dans toute épidémie il existe, je crois, des nuances symptomatiques, qui distinguent chaque nouvelle apparition de la même maladie, et que le praticien ne saurait trop étudier. La nosographie ne peut en tenir compte, mais le clinicien doit assiduellement les rechercher et se laisser guider par tel ou tel groupe de symptômes qui sont plus constants que les autres et qui semblent les dominer. Dans l'épidémie dont je parle, les désordres d'innervation manifestés dans les crampes étaient les symptômes les plus constants et dominants, en quelque sorte, de tous les autres; à cette considération, j'étudiai les médicaments les plus convenables à opposer selon le genre de crampes que j'observais chez le malade. L'appréciation, qu'à priori, je crus devoir faire des désordres de l'innervation, était juste; l'expérience me le prouva.

Les crampes toniques, quel que fût leur siège, ont toujours été modifiées par *spiritus camphora*. Les crampes convulsives, au contraire, ne cédaient point à cet agent, mais *cuprum metallicum* ne manquait pas de les faire cesser; cependant *veratrum album* était plus efficace lorsque les crampes avaient leur siège dans les muscles fléchisseurs. Si elles occupaient les viscères ou les muscles du tronc, *arsenicum* était leur heureux adversaire.

Ainsi que je l'ai dit, si les crampes étaient la manifestation morbide principale, la médication qui leur était appropriée devait nécessairement agir contre l'ensemble de tous les symptômes et améliorer l'état général du malade. C'est ce que j'ai constamment observé et je ne saurais trop insister sur ce fait, que l'expérience m'a appris être d'une haute importance.

Cependant, les substances que je viens d'indiquer ne sont pas les seules que j'ai administrées contre le choléra; ainsi,

Ipecacuanha qui ne m'a , pour ainsi dire , jamais fait défaut , était parfaitement indiqué lorsque les désordres gastro-intestinaux dominaient l'ensemble des symptômes , et que les désordres de l'innervation n'étaient pas encore bien graves .

Secale cornutum , lorsque les évacuations conservaient trop long-temps la forme aquense et qu'elles étaient accompagnées de légères crampes et d'un reste de froid dans les extrémités .

Après ce médicament les selles ne tardaient pas à se colorer , ce qui indiquait le rétablissement de la sécrétion biliaire .

Lorsque tous les symptômes cholériques aigus avaient disparu , et que le malade tombait dans un état de *colapsus asphixique* avec *cyanose* , *carbo vegetabilis* 30^{me} était le médicament qui convenait le mieux , surtout si les selles prenaient le caractère putride avec tendance à l'évacuation involontaire .

Je prescrivais *phosphoricum acidum* 12^{me} lorsque la diarrhée persistait et que les selles changeaient de couleur et de consistance à chaque nouvelle évacuation , avec pâleur et mollesse de la muqueuse buccale .

Lorsque les premiers symptômes de la réaction présentaient le caractère inflammatoire , et avant que la congestion se fût localisée , *aconitum* 12^{me} était suivi d'une prompte amélioration .

Les congestions cérébrales réclamaient souvent *belladonna* quelquefois *hyoscyamus* , *stramonium* et *opium* , selon que la congestion avait le caractère inflammatoire ou était accompagnée de phénomènes nerveux avec éréthisme ou avec prostration soporeuse .

Contre les congestions pulmonaires simples , *aconitum* ; et lorsqu'elles prenaient le caractère de la pneumonie , *bryonia* ; *Rhus toxicodendrum* alterné avec les substances précédentes , lorsqu'il se manifestait des symptômes typhiques .

La seule boisson que je permettais à mes malades, surtout pendant les vomissements, était l'eau pure très-fraîche et en petite quantité à la fois ; je ne pouvais me procurer de la glace qui aurait été d'une grande utilité dans un grand nombre de cas.

J'ai donné des soins à 46 cholériques ; 31 ne me firent appeler qu'à une période très-avancée de la maladie et la plupart ayant déjà reçu les soins de l'ancienne médecine, mais toujours avec les éminents succès que nous lui connaissons. . . .

Voici la classification de ces 31 cas très graves :

4 de 10 à 15 ans ,	4 guérisons ,	—
8 de 15 à 30 ans ,	8 guérisons ,	—
10 de 30 à 50 ans ,	7 guérisons ,	3 décès .
7 de 50 à 70 ans ,	4 guérisons ,	3 décès .
2 de 70 à 82 ans ,	2 guérisons ,	—

Des 15 cas moins graves, c'est-à-dire ceux auxquels je fus appelé à donner des soins dès la manifestation des premiers symptômes cholériques, sept seulement eurent à essayer toutes les périodes de la maladie et encore furent-elles moins intenses et moins longues; et la réaction, ordinairement si redoutable, se fit sans accidents dignes d'être signalés. Parmi ces 15 derniers cas, je ne compte qu'un décès à la suite d'une rechute occasionnée par une imprudence inconcevable. Les six autres décès mentionnés plus haut présentent des circonstances atténuantes que je tiens à signaler.

Le premier était un boulanger, homme d'environ 50 ans mais d'une santé robuste. Après un repas copieux composé d'aliments indigestes et assaisonnés d'une bonne mesure de vin pur, pour se préserver de la maladie, il fut pris du choléra avec une telle violence qu'il expira immédiatement après avoir vomé tout ce que son estomac venait d'engloutir.

La femme de ce malheureux qui avait aussi pris part au banquet préservatif, fut saisie à son tour et mourut aussi

promptement que son mari , après avoir fourni le même phénomène. Dans ces deux cas il me fut matériellement impossible de procurer le moindre soulagement. Les vomissements se succédèrent avec une rapidité telle , que les médicaments ne pouvaient être ingérés ; d'ailleurs le temps d'agir leur aurait manqué.

Le troisième , âgé de 65 ans , me fit appeler plus de douze heures après l'invasion de la maladie , qui en était déjà à sa période la plus avancée ; malgré *veratrum album* , la réaction ne put se faire.

Le quatrième mourut d'une congestion encéphalique et pulmonaire. J'ai appris , le 18 avril 1849 , par un de ses parents , que les médicaments prescrits par moi , étaient mis de côté par ordre d'un charitable confrère allopathe , et remplacés par je ne sais quelles potions.

Un autre , pris du choléra , resta toute la nuit sans secours et mourut , après avoir pris , sans succès , quelques doses *camphora* et *veratrum*.

Enfin , le sixième , âgé de 45 ans , se plaignait , depuis plus de huit jours , de coliques avec diarrhée , qu'il négligeait malgré mes pressantes recommandations. Un jour , à six heures du matin , il est franchement atteint du choléra et meurt en moins de deux heures , après avoir avalé , sans résultat , *veratrum* et *metallum album*.

Trois Observations présentant chacune un caractère particulier.

Dans la nuit du 15 au 16 septembre , je fus appelé à donner des soins à trois cholériques que l'allopathie avait abandonnés par impuissance. Ils étaient , tous les trois , sous l'influence de la période algide la plus avancée ; l'invasion de la maladie datait de dix à douze heures.

1^{re} OBSERVATION.

Mon malade était un homme de 30 ans; le début de la maladie avait été brusque et il s'était manifesté par les symptômes les plus effrayants. Voici dans quel état je trouvais ce pauvre homme, à ma première visite, dix heures du soir :

Cyanose générale, peau ridée, froide et couverte des veines glacées; face considérablement amaigrie, yeux enfoncés, fixes et presque éteints; voix cassée, haleine froide, langue violacée et froide, lèvres rétractées. Il y avait vomissements et diarrhée continuelle d'une petite quantité de matières aqueuses sans odeur; la sécrétion des urines était complètement supprimée. Les matières avaient été rendues en abondance pendant les premières heures de la maladie; les crampes affectaient tous les muscles; une sensation de brûlement parcourait la poitrine, l'estomac et le ventre; soif inextinguible, les boissons étant immédiatement rendues par les vomissements; gémissements sourds et lamentations continues. Le malade peut à peine articuler quelques mots, tant la voix est cassée; on dirait, à le voir respirer, que l'air n'arrive pas jusqu'aux poumons; les muscles pectoraux sont seulement agités par des mouvements crampoïdes qui étouffent la poitrine.

PRESCRIPTION : *metallum album* 2/30 dans un demi-verre d'eau à prendre par cuillerées à café, toutes les cinq minutes. Aucune autre boisson ne doit être donnée pendant l'administration du remède. Demi-heure après l'usage de cette substance, le malade éprouve une amélioration générale et notable. La prostration physique et vitale a fait place à un mouvement d'expansion vers la périphérie; les muscles sont moins tendus et les secousses crampoïdes moins fréquentes; le patient peut articuler quelques mots pour exprimer toute l'horreur qu'il éprouve de la mort, à laquelle il ne croit pas pouvoir échapper.

Le même remède est continué, mais seulement de quart d'heure en quart d'heure; l'amélioration marche progressivement, et, à 2 heures du matin, c'est-à-dire à la quatrième heure du traitement par *arsenic*, je constate que la réaction est complète et le remède est supprimé. La chaleur à la peau est revenue, les crampes se font encore un peu sentir aux extrémités, mais au dire du malade elles sont très-supportables. Les vomissements ont cessé complètement et la soif est modérée. La teinte cyanique est presque tout-à-fait disparue, à peine si on en remarque encore un peu au bout des doigts. La voix a repris son timbre ordinaire, les yeux et les traits de la face leur expression. Il reste encore quelques selles diarrhéiques d'un liquide un peu coloré, la suppression des urines existe toujours; après trois heures d'expectance, au bout desquelles je reconnais encore une légère amélioration, la potion métalline albine est reprise, une cuillerée à café toutes les heures; après la quatrième cuillerée le malade dort pendant une demi-heure; il est réveillé par le besoin d'uriner et rend environ un demi-verre d'urines incolores; immédiatement après, une selle abondante de matière jaune-verdâtre. Dès ce moment, la convalescence ne fut troublée par aucun accident, et après huit jours de repos et de précaution il ne restait plus trace de rien.

2^e OBSERVATION.

Le sujet de cette deuxième observation est une femme de trente-un ans, mère de cinq enfants, tempérament lymphatique, maigre et de chétive apparence. L'invasion de la maladie avait été précédée de nausées et selles diarrhéiques avec tranchées dans le bas ventre. Cet état dura une journée sans que la malade y prêtât attention; les premiers symptômes vraiment cholériques commencèrent le 15 septembre, à midi. — A onze heures du soir, j'observai ce qui suit :

Froid glacial de toute la peau flétrie et cyanosée surtout à la

face et aux extrémités, les yeux sont déprimés, le visage décomposé, l'haleine froide et la voix stridente. Vomissements et selles fréquentes de matières aqueuses ressemblant à l'eau de riz, avec soif ardente, agitation et gémissements continuels. Crampes convulsives de tous les muscles des extrémités, tranchées violentes avec brûlement à l'épigastre. La respiration est haletante et saccadée, les mouvements du cœur sont à peine sensibles et le pouls radial imperceptible. — *Cuprum metallicum* 4/12, eau un verre, à prendre par cuillerée à café toutes les cinq minutes; pas d'autres boissons. Une heure après l'usage du *cuprum*, les crampes sont moins violentes ainsi que les vomissements et les selles, la malade éprouve un peu de calme; le même remède est continué, mais seulement une petite cuillerée tous les quarts d'heure. A une heure et demie du matin, il y avait diminution considérable des crampes; la malade put goûter quelques instants de repos. Les angoisses et les tranchées causées par les vomissements et les selles ayant peu diminué, je remplace *cuprum* par *veratrum* à prendre une cuillerée à café tous les quarts d'heure. Après la seconde cuillerée, tous ces symptômes faiblissent considérablement; la voix renaît et la respiration devient plus calme. *Veratrum* est continué jusqu'à 4 heures du matin, c'est-à-dire à l'entière disparition de tous les symptômes cholériques. Il ne restait plus qu'une grande faiblesse et quelques selles *mucoso-bilieuses* sans douleurs d'entrailles. La malade désirait dormir, mais lorsqu'elle fermait les yeux elle était prise de défaillance; à 6 heures, je donne *phosphoricum acid.* 2/9 par petite cuillerée de demi-heure en demi-heure; à 9 heures la tendance aux syncopes a disparu et à midi plus de selles. Eau de riz pour boisson et deux cuillerées de bouillon léger toutes les 3 heures. Les premiers huit jours de convalescence furent marqués par une tendance continuelle à l'adynamie; *phosphoricum acidum* et *china* alternés rétablirent complètement la malade.

3^e OBSERVATION.

Une femme de 28 ans fut atteinte du choléra quelques jours après ses couches. Le 15 septembre, à 11 heures du soir, je fus appelé à lui donner des soins. L'invasion de la maladie datait d'environ 10 heures.

J'observai : cyanose générale, froid glacial de toute la peau, face amaigrie, yeux enfoncés dans les orbites, voix éteinte, nausées sans vomissements; raideur tétanique de tous les muscles, trismus et grincement des dents, immobilité du corps entier interrompue seulement par des secousses toniques des muscles extenseurs des membres et du tronc; il y a absence de toute sécrétion, et la déglutition paraît être impossible.

Je versai quelques gouttes *spiritus camphora* dans la bouche de cette jeune malade, et prescrivis des frictions avec la même substance sur toutes les surfaces palmaires des membres et le long du dos. Après cinq frictions pratiquées dans l'espace de deux heures, la chaleur et le pouls commencèrent à renaître. La rigidité des muscles fit place à des crampes et des mouvements convulsifs dans les extrémités inférieures. Le ventre qui était resté aplati, malgré la suppression des lochies, se météorisa; 5 à 6 selles abondantes de matières jaunâtres d'abord, et ensuite aqueuses, eurent lieu pendant le premier quart d'heure de la réaction; les lochies reprirent leur cours, et pendant l'espace de 4 heures la réaction se continua sans entraves, lorsque subitement la malade fut tourmentée de crampes dans les extrémités inférieures bien plus violentes que celles qu'elle avait éprouvées d'abord; les lochies devinrent aqueuses et infectes.

Je prescrivis *secale cornutum* 1/3 dans un demi-verre d'eau à prendre par cuillerée toutes les demi-heures. Après la quatrième cuillerée, les symptômes s'étant un peu améliorés, je fis administrer le remède toutes les heures seulement, et à ma sixième visite, c'est-à-dire après sept heures

de traitement, je constatai la cessation de tous symptômes cholériques.

Il ne restait plus qu'une chaleur ardente à la peau avec soif vive; *aconitum* 2/12 à prendre toutes les heures procura une transpiration abondante; la guérison fut complète au bout de sept à huit jours.

Avignon, 30 mai 1849.

CORRESPONDANCE.



L'homœopathie compte, à Toulon, de nombreux partisans qui ont recours ostensiblement ou avec une certaine réserve à la nouvelle doctrine, car beaucoup ont des ménagements à garder avec leurs anciens médecins, et quelques-uns en sont encore à croire que notre médication n'est efficace que dans certaines affections, les maladies nerveuses, par exemple, et certaines maladies chroniques. Ce préjugé, provenant de l'ignorance et fortifié par ce fait, que trop rarement dans notre ville des maladies aiguës ont été traitées avec une certaine publicité par l'homœopathie, est soigneusement entretenu par les médecins de l'ancienne école qui se réservent cette fiche de consolation. Dans le nombre, il en est, et des plus intelligents, qui en cela aussi pèchent par ignorance, et j'ai assez de confiance dans la probité du corps médical de notre ville, pour penser que la grande majorité de ceux qui attribuent à notre doctrine une impuissance radicale dans le traitement des maladies aiguës, appartient à cette catégorie. C'est à ceux-là surtout que s'adresseront nos efforts, c'est à les convaincre de leur erreur que nous tenterons avant tout.

Le raisonnement a peu de prise sur des hommes qui ne veulent voir, dans l'homœopathie, que ses petites doses, et qui nous opposent une fin de non-recevoir en objectant que si nos doses infinitésimales peuvent être prises impunément, pendant un certain temps, par un homme en bonne santé, elles ne doivent avoir aucune action possible sur l'organisme malade. C'est donc seulement par des faits que l'on peut porter la conviction dans leurs esprits, et dissiper leur aveuglement; or, il y a tellement parti pris chez eux, que nonobstant la confiance qu'ils peuvent avoir dans la probité d'homme et de médecin de celui qu'ils ont connu et estimé lorsqu'il était leur camarade, j'ai dû adopter, au moins pour quelque temps, une règle de conduite; elle consistera à faire constater, *de visu*, toutes les fois que je le pourrai, par un médecin allopathe, que c'est bien à une maladie aiguë, de la nature de celles qui sont réputées ne pouvoir guérir qu'au moyen d'évacuations sanguines, que s'adressent les remèdes homœopathiques, et à démontrer par des faits que ces doses infinitésimales agissent avec une certitude et une sûreté que les moyens allopathiques ne sauraient procurer. C'est ce que j'ai fait tout récemment à l'occasion d'une pleuro-pneumonie très-grave que j'ai été appelé à traiter, et je m'applaudis d'avoir entouré de garanties suffisantes le fait dont je vais être l'historien, parce qu'il contribuera peut-être à dissiper quelques préventions de parti pris, qui ne pourront plus s'étayer sur cette éternelle argumentation qui objecte à la théorie: *montrez-nous des faits*, et qui répond aux faits: *nous n'avons pas de garanties de l'exactitude de vos observations*.

Edouard Germond, 33 ans, chaudronnier-plombier, de Lorgues (Var), habite Toulon depuis 1836. Il a eu, étant enfant, des croûtes à la tête; bien que d'une constitution délicate et d'un tempérament lymphatique, il n'avait jamais été sérieusement malade; seulement, il s'enrhumait facile-

ment depuis qu'il s'était fixé à Toulon. Sa mère est morte d'une maladie nerveuse ; le père vit encore, et il a un frère bien portant.

Germond fut atteint, il y a 4 ans, d'une pleuro-pneumonie du côté gauche qui fut traitée par les procédés allopathiques : 2 saignées, ventouses, 2 applications de sangsues, vésicatoires ; après 21 jours de maladie et 40 jours de convalescence, il put reprendre ses travaux ; mais il lui resta, du traitement, une disposition malade qui se traduisait par des rhumes fréquents, accompagnés d'expectoration abondante, d'aphonie et de sueurs nocturnes. Il était venu réclamer mes soins pour ces indispositions sans cesse renaissantes, vers la mi-février 1849.

Le 20 mars, le malade vient dans mon cabinet, se plaignant d'une vive douleur au côté gauche de la poitrine. Il me rapporte que, la veille au soir, il est allé à sa maison de campagne, à une demi-heure de la ville, et qu'ayant goûté en plein air, étant en moiteur, il a senti des frissons et a eu beaucoup de peine à retourner chez lui en marchant, parce que la douleur, qui s'était déclarée peu de temps après le frisson, s'aggravait par le mouvement. Le malade est pâle et jaunâtre comme à l'ordinaire, il n'a pas de fièvre ; je l'engage à se coucher, à garder la diète et à prendre toutes les deux heures une cuillerée d'une potion avec *bryone* 12^e gtt. j. aq. stil. 150 gr.

Le soir même on me mande en toute hâte auprès du malade, que je trouve alité, le visage en feu, la poitrine haletante, dans un état d'angoisse inexprimable.

Décubitus dorsal, pommettes vivement colorées, toux sèche, retentissant douloureusement dans le côté gauche de la poitrine, pas d'expectoration, sécheresse brûlante de la peau, 140 pulsations, 50 respirations lentes et plaintives. Le malade est trop fatigué pour que nous puissions songer à ausculter le dos, mais nous entendons, dans toute l'étendue

de la partie antérieure de la poitrine , un gros râle sec et de la respiration bronchique. Je prescrivis *aconit* 6^e gtt. j., aq. stil. 150 gr. , 1 cuill. d'heure en heure.

Le 21, nuit agitée et sans sommeil , toux douloureuse avec expectoration difficile de petits crachats visqueux , jaunâtres, striés de sang vif , peau chaude et sèche , 120 puls. , 50 respir. , l'urine rouge , déposant un sédiment briqueté. *Aconit* 12^e gtt. j., aq. 150 gr. , 1 cuill. d'heure en heure; eau sucrée , fraîche , en petite quantité pour boisson.

Le soir , vers 3 heures , face vultueuse , un peu de délire , peau légèrement moite , soif ardente , pas d'amendement ; respiration bronchique dans toute l'étendue de la poitrine. En présence de cette congestion vers la tête , de l'appareil fébrile qu'*aconit* n'entame point , et de l'étendue de l'inflammation , je prescrivis *bellad.* 12^e gtt. j., *phosph.* 6^e gtt. j., une cuillerée de l'une des deux potions toutes les 2 heures , en alternant .

Le 22 , la nuit a été sans sommeil , mais moins anxieuse ; le délire a diminué , peau moite et rougeur de la face , 110 pulsations et 50 respirations. C'est ce moment que je choisis pour montrer mon malade à un chirurgien-major , de mes amis , qui l'examina attentivement avec moi , et qui diagnostiqua , sans opposition de sa part , une pneumonie double , arrivée au deuxième degré (hépatisation rouge) , avec épanchement pleurétique , peu étendu à la base de la poitrine en arrière , sur la considération des symptômes suivants , outre l'état fébrile décrit :

Crachats visqueux , couleur jus de pruneaux , matité de la poitrine (percutée comparativement) à gauche et en arrière ; sonorité de la partie antérieure du thorax diminuée ; souffle tubaire à gauche et en arrière de la partie moyenne ; égophonie (constatée le surlendemain) à la base en arrière ; souffles rapeux (respir. bronchique) dans tout le reste de la poitrine ; retentissement considérable des bruits du cœur à gauche et jusque vers le côté droit.

Le soir , à 8 heures , le pouls s'est abaissé à 100 pulsations , il n'y a plus que 40 respirations , et le malade expectore quelques crachats blanchâtres striés de sang .

Le 23 , l'amélioration se soutient ; la nuit a été sans délire et sans agitation , mais aussi sans sommeil . La toux vient par quintes douloureuses , et l'expectoration est pénible et amène quelques crachats moins visqueux , mais d'une couleur rouge , uniforme , peau chaude et moite , 96 pulsations , 36 respirations .

Les symptômes de l'auscultation sont les mêmes à gauche et en arrière ; en avant on entend la respiration , rude dans le premier temps , douce dans le second ; la soif est toujours vive , le moral est bon , le malade a lutté victorieusement contre les obsessions de son entourage , qui cherche à l'effrayer de sa situation entre les mains de l'homœopathie . Il déclare énergiquement qu'il sait ce qu'il a souffert lors de sa première fluxion de poitrine , et que dùt-il mourir actuellement , il ne veut pas être traité par un autre médecin que par moi .

Le soir , à 9 heures et demie , le pouls est à 84 , mais la respiration toujours haletante et douloureuse est à 36 . Cette circonstance s'explique par l'existence de l'épanchement pleurétique à gauche . Les deux potions sont achevées depuis midi .

Le 24 , la nuit a été plus tranquille que les précédentes , et le malade a eu un peu de sommeil . La peau est habituellement moite , et la sueur de la nuit fatigue un peu le malade ; 80 pulsations , 36 respirations avec moins d'anxiété , crachats grisâtres . *Bryone* 12^e gtt. j .

Le 25 , au matin , la nuit a été bonne et le malade a dormi pendant quatre heures consécutives . Le soir , je le trouve agité , inquiet , le regard fébrile , les pommettes colorées , et se plaignant d'une vive douleur à l'épaule droite ; 90 puls , 40 respirations , les crachats redeviennent visqueux et sa-

franés. J'apprends que la visite inopportune d'un prêtre a produit cette aggravation, et après une dose d'*aconit*, je prescris une nouvelle potion de *phosph.* 6^o gtt. j., alternée de deux en deux heures avec la potion de *bryone*.

Le 26, la nuit a été assez bonne. Cependant les urines offrent un fort sédiment briqueté, les crachats sont devenus visqueux et sanguinolents; 80 puls., 36 respir. Le soir l'amélioration se prononce davantage; crachats safranés, toux rare mais pénible; 72 puls., 32 respirations, une selle abondante et spontanée.

Le 27, la nuit a été bonne, un peu de moiteur vers minuit; langue recouverte d'un épais enduit jaunâtre; 28 respirations, 64 puls., crachats grisâtres, muqueux, aérés.

La percussion démontre une bonne sonorité dans toute l'étendue de la poitrine, excepté en arrière, en bas et à gauche, où il y a encore de la matité; à ce niveau l'auscultation démontre encore de l'égophonie; un peu plus haut et en arrière de la respiration bronchique; à droite en arrière inspiration rude, expiration douce, en avant respiration normale; sous les clavicules craquements parcheminés.

Je permets pour tisane du bouillon de veau.

Le 28, un peu d'agitation dans la nuit, mais les sueurs ont cessé. Ce matin crachats muqueux, aérés; 58 pulsations, 24 respirations.

Le 28, au soir, un peu d'oppression; cet après-midi, toux sèche et fréquente, même état du pouls, appétit prononcé; bouillon de veau, *nux vomica*, 3/24 aq. stil. 150 gr. par cuillerée de quatre en quatre heures.

Le 29, sommeil jusqu'à 1 heure du matin, suivi de toux avec une douleur à l'épaule droite dont le malade se préoccupe beaucoup; la respiration est du reste facile et posée, le pouls normal, les crachats muqueux et aérés; urines troubles à sédiment grisâtre.

Le 30, la toux a diminué, expectoration presque nulle,

la langue est encore chargée; *merc. viv.* 3j12, sac. lact. q. s. à prendre en deux doses.

Le 31, bon sommeil, appétit vif; deux potages, une cervelle d'agneau bouillie.

Le 1er. avril, encore un peu de toux la nuit, mais sommeil et appétit excellents; un peu de diarrhée; deux potages, un œuf frais.

Le 2, la toux a cessé, la langue encore un peu blanche, les urines sont limpides et ne déposent plus, les bruits normaux de la respiration s'entendent dans toute l'étendue de la poitrine; deux potages, deux côtelettes d'agneau.

Le 3, je permets au malade de se lever pendant quatre heures; deux potages, une côtelette de mouton.

Le 4, le malade reste levé, sans inconvénient, pendant toute la journée. Il se sent plus dispos qu'il n'était avant sa maladie, il entre franchement en convalescence.

Tel est le tableau fidèle de la maladie que je viens de traiter sous les yeux, pour ainsi dire, d'un médecin distingué de l'ancienne école, qui appuierait, au besoin, de son témoignage auprès de ses collègues incrédules, les principaux faits de la maladie. J'ai pu amener ainsi cet honorable médecin à reconnaître que les remèdes homœopathiques sont autre chose que de l'eau ou du sucre de lait, car la maladie que je lui ai montrée, *était fort grave et n'appartenait pas à la catégorie de celles qui peuvent guérir spontanément.* Il est vrai que, comme correctif à cette concession, il a ajouté qu'il était sûr de guérir plus rapidement un cas semblable avec le *tartre stibié*. Je n'ai pas combattu trop vivement cette assertion, bien qu'il soit extrêmement rare, pour ne pas dire sans exemple, que l'ancienne médecine puisse citer des faits de pneumonie double avec épanchement guéris complètement au bout du deuxième septenaire, mais il me suffisait d'avoir obtenu, pour ma première argumentation par les faits, l'aveu de l'efficacité des *infinitésimaux*. Nous pourrions aborder plus

tard , et lorsque l'occasion s'en présentera , sur le champ de bataille, la question de la supériorité de doctrine qui ressort déjà si victorieusement de la théorie , mais dont j'aime mieux faire la démonstration directe et expérimentale. Je vous ferai tenir , en temps et lieu , les pièces du procès.

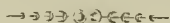
Adieu et tout à vous.

L. TURREL, D.-M.

BELLADONNE

COMME PRÉSERVATIF DE LA SCARLATINE ,

EXPÉRIENCES DU D^r SCHENCK (1).



Le bailliage de Hilschenbach appartenant au grand duché de Berg, m'invita, dit le docteur Schenk, le 7 janvier de cette année (1808), à me rendre à Hilschenbach, petit endroit composé de cent vingt feux, afin d'examiner la maladie qui y régnait depuis trois semaines, et qui avait déjà coûté la vie à huit personnes, dont deux jeunes garçons et deux jeunes filles, pleins de santé et de vigueur, lesquels avaient succombé en deux jours de temps. On m'engagea aussi à indiquer les moyens les plus convenables de prévenir la propagation du mal. A mon arrivée, je trouvai encore vingt-deux malades, presque tous enfants, ou jeunes gens au-dessous de vingt ans, chez lesquels je reconnus la vraie fièvre scarlatine, que je distinguai très-bien du pourpre qui avait régné dans le même endroit, il y a deux ans, à la couleur d'un rouge vif, dont tout le corps, et surtout les par-

(1) *Journal d'Ilufeland*, mai 1812; trad. par M. Marc, dans *Bibliot. méd.*
t. XLIV, p. 261.

ties habituellement exposées à l'air, étaient couverts, ainsi qu'à l'absence de boutons ou d'aspérités sur la peau. Comme c'était le cas de faire des expériences avec le préservatif d'Hahnemann, je profitai de l'occasion pour prier M. Hahnemann de m'expédier, par retour du courrier, la manière exacte d'employer la *belladonne*, ou de m'envoyer la préparation même. M. Hahnemann eut la bonté de me faire parvenir trois grains d'extrait de *belladonne* qu'il avait préparés lui-même, attendu qu'on ne le confectionne pas dans toutes les pharmacies avec assez de soins pour qu'on puisse compter sur son effet. Il m'envoya en même-temps l'instruction suivante : « On triture ces trois grains dans un petit mortier, « avec une once d'eau distillée qu'on y ajoute peu à peu de « manière à ce qu'ils soient exactement dissous. On ajoute « à cette solution un autre composé d'une once d'eau distil- « lée et d'une once d'alcool purifié ; on agite le tout, et on « laisse déposer. On met une seule goutte de cette liqueur « bien claire, dans une bouteille contenant trois onces d'eau « distillée et une once d'alcool rectifié ; on agite bien le « tout. » C'est cette liqueur qui sert de préservatif. On en donne aux enfants au-dessous de neuf ans une seule goutte et aux personnes au-dessus, deux gouttes sur du sucre, tous les quatre jours, de manière à ce qu'on reste deux jours pleins sans en donner. M. Hahnemann me pria en même temps de suspendre l'incrédulité que pourrait m'inspirer une dose aussi insignifiante ; il assura qu'elle était plutôt forte que pas assez, et que l'action que les médicaments héroïques donnés à des doses infiniment petites étaient capables d'exercer sur nos organes, surpassait toute imagination. Il me conseilla en même temps de recommander qu'on préservât les enfants de toute commotion vive, ainsi que de lésions externes ; mais de ne rien changer d'ailleurs à leur genre de vie. Tout ce qui vient d'être dit fut scrupuleusement observé, et je priai l'administration du bailliage de faire une liste de

tous les habitants au-dessous de quarante ans qui n'avaient pas encore eu la fièvre scarlatine , comme aussi de surveiller l'administration du préservatif qu'on ne cesserait pas de leur donner jusqu'à nouvel ordre.

Le 7 février l'on commença l'usage des gouttes , et on les continua pendant quatre semaines. Les résultats ont été soigneusement consignés sur des listes tenues par le docteur Huthsteiner , de Hilschenbach .

De cinq cent vingt-cinq personnes qui usèrent du préservatif , cinq cent vingt-deux restèrent bien portantes. Les trois personnes qui eurent la fièvre scarlatine , savoir : une mère avec ses deux enfants , n'en avaient pris que quatre fois , et s'étaient fortement exposés à la contagion le 5 février , en séjournant dans la maison de la femme Huttenhein , morte de l'épidémie. Ces individus n'auraient-ils pas déjà porté en eux le germe de la maladie ?

A la même époque , la fièvre scarlatine se manifesta sur plusieurs points du comté voisin de Say-Altenkirchen. Comme je connais l'inspecteur Rhodins , à Altenkirchen , je lui envoyai une portion du préservatif , avec l'instruction. M. Rhodins me marqua , dans la lettre suivante , quels effets ce moyen avait produits :

ALTENKIRCHEN , ce 15 juillet 1809.

L'application de la *belladonne* , comme préservatif de la fièvre scarlatine , a eu ici un grand succès. Lorsque je reçus ce moyen , cette dernière régnait déjà fréquemment dans la ville. Les trois enfants de M. l'architecte de Trott , étaient dangereusement malades dans la maison de M. le gouverneur de Poelnitz , dont les deux enfants habitaient l'étage au-dessous. On donna aussitôt le préservatif à ceux-ci , et ils ne furent pas atteints. L'enfant de M. Furchel , qui demeurait dans le voisinage , fut préservé par le même moyen. La bonne d'enfant de M. Hertel était très-dangereusement malade ; on donna le préservatif aux deux enfants , et ils n'eurent pas la maladie. Une de mes trois domestiques avait également la fièvre scarlatine ; les deux autres , quoique

habitait la même chambre que la malade, furent garanties de la contagion par le préservatif. Je pourrais ajouter plusieurs autres faits à ceux que je viens de rapporter; mais je regarde cette énumération comme superflue, et crois en dire assez, en affirmant que tous ceux qui ont fait usage du préservatif ont échappé à la contagion.

Signé: RHODINS.

Quoique ces expériences prouvent en faveur du préservatif de M. Hahnemann, elles ne suffisent cependant pas pour en établir l'infailibilité; car, d'une part, trois personnes qui en avaient pris quatre fois eurent la fièvre scarlatine; et d'une autre part, il était possible que l'épidémie approchât de sa fin; il faut donc multiplier les expériences avant de placer la découverte de M. Hahnemann à côté de celle de Jenner.

MM. Himly et Hufeland ajoutent chacun une note à cette notice.

Le premier parle des deux listes que M. Schenck y a jointes, et qui donnent à son rapport toute l'authenticité désirable. Voici ce que dit M. Hufeland :

« Je connais également un endroit où, pendant une épidémie de scarlatine des plus fortes, on a essayé le préservatif de Hahnemann, et où tous ceux qui en ont fait usage ont été garantis de la maladie. Cet objet est digne de la plus grande attention, et mérite qu'on le soumette à des expériences suivies; car, se laisser prévenir contre ce moyen par l'extrême petitesse de la dose, ce serait oublier qu'il est ici question d'un effet dynamique, c'est-à-dire d'un effet sur le vivant, et qu'on ne peut apprécier ni par livres ni par grains. Quel est celui qui a pu déterminer pondérativement l'arome, ou bien la quantité d'un virus nécessaire pour produire un effet quelconque? . . . Étendre une substance, est-ce donc constamment l'affaiblir? Et le liquide qui l'étend ne peut-il pas devenir un véhicule qui développe en elle une propriété nouvelle, un nouveau mode d'action plus subtil que celui qu'elle possédait auparavant ?

ACADÉMIE NATIONALE DE MÉDECINE.

SÉANCE DU 20 FÉVRIER 1849.



Nous avons déjà entretenu nos lecteurs du dissentiment qui s'est élevé entre la commission administrative des hospices de Bordeaux et M. Léon Marchant. Nous avons fait connaître la longue filière administrative suivie par les dossiers de cette affaire; et nous avons annoncé qu'une commission, composée de MM. Andral, Chomel et Guéneau de Mussy (rapporteur), était chargée de l'examiner. Le rapport a été fait dans la séance du 20 février dernier, et les conclusions du rapporteur ont été adoptées sans aucune discussion.

Voici ces conclusions :

« 1^o La doctrine avouée par M. Léon Marchant, et suivie
« par lui, autant que cela lui a été possible, dans son ser-
« vice à l'hôpital Saint-André, est la doctrine homœopa-
« thique; 2^o en conséquence, la commission administrative
« des hospices de Bordeaux est fondée à trouver que l'enga-
« gement consenti par M. Marchant, et dont elle avait fait
« une condition de sa présentation comme chef de service,
« n'a point été rempli, et a dû en réclamer l'exécution. »

A la première lecture de ce morceau, deux choses nous ont frappé : la modération apparente des termes du rapport et le vote silencieux de l'Académie. Que les temps sont changés ! Nous avons souvenir de 1835, de cette époque où M. Double gouvernait, illuminait et conduisait l'Académie. Alors, l'homœopathie excitait la colère du rapporteur; la discussion fut longue et animée : tous ceux qui prétendaient

au titre de grands praticiens et de cliniciens émérites se présentèrent dans la lice. C'était à qui porterait à cette pauvre homœopathie, qu'on n'admettait ni à se défendre ni à faire ses preuves, les coups les plus rudes et les mieux dirigés. Depuis M. Bouillaud jusqu'à M. Piorry, tout le monde intervint; et la lutte cessa lorsqu'il fut bien entendu que l'homœopathien n'était rien, ne pouvait rien, et que ses adeptes étaient gens d'ignorance et de mauvaise foi. Cela dit et convenu une fois pour toutes dans la docte assemblée, l'Académie savoura les douceurs du triomphe, et plusieurs de ses membres cherchèrent à faire pénétrer leurs convictions jusque dans le monde des malades. Ils y réussirent faiblement. L'Académie envoya au ministre de l'instruction publique son jugement sous forme d'avis. En ce temps-là, le ministre était M. Guizot. Il éleva jusqu'à la hauteur de son intelligence l'avis de l'Académie, le pesa dans la balance de son jugement, et n'hésita pas à le réformer. L'Académie pensait alors qu'il n'y avait pas lieu d'autoriser la société scientifique qui s'était formée dans le but de propager l'homœopathie, comme doctrine, non plus que le dispensaire public qui était demandé. Le ministre ne rejeta ni l'une ni l'autre de ces demandes; il autorisa la fondation de la société, et ajourna l'ouverture du dispensaire.

Aujourd'hui, l'homœopathie se trouve de nouveau traduite au tribunal de l'Académie pour le fait particulier du dissentiment élevé entre M. Léon Marchant et l'administration de l'hôpital Saint-André de Bordeaux; et l'Académie conclut contre M. Léon Marchant, comme autrefois elle a conclu contre l'homœopathie.

Que va faire le ministre? M. de Falloux sera-t-il mieux inspiré que l'Académie; saura-t-il se maintenir à la hauteur de ses fonctions?

Il faut le dire, la position est difficile; et sa difficulté tient moins à la nature des choses qu'à la position administrative des parties en cause.

Grâce au système de centralisation qui pèse sur les communes, ces dernières ne sont pas aptes à administrer les établissements de bienfaisance que leurs deniers entretiennent. Quoi qu'elles fassent ou veuillent faire, il leur faut l'agrément du pouvoir central. Dans les questions de finances, le pouvoir ministériel est impitoyable ; dans les questions purement administratives, il se croit obligé à certains procédés courtois à l'égard des communes. La commission administrative des hôpitaux de Bordeaux ne veut pas de l'homœopathie. Elle a exigé de M. Léon Marchant l'engagement de ne pratiquer cette méthode que dans les conditions qui équivalent à un refus absolu. L'événement l'a prouvé. Il est à craindre que le ministre, quel que soit d'ailleurs son bon vouloir à l'égard de la nouvelle doctrine, se refuse, par égard pour la commission administrative, à porter une décision contraire à l'avis de nos savants académiciens. Au point de vue des rapports du pouvoir central avec l'Académie de médecine et avec l'autorité communale, semblable décision est logique, conciliante, comme on dit actuellement. En effet, comment un ministre de l'instruction publique pourrait-il s'inscrire contre l'opinion des hommes compétents en matière de médecine, et contre le désir des administrateurs d'un hôpital, qui, ne croyant pas à l'homœopathie, penseraient engager leur responsabilité morale s'ils donnaient libre carrière à une pratique médicale que tant de voix déclarent impuissante? Pour lutter contre un préjugé scientifique arrêté, et contre un sentiment moral toujours facile à prendre l'alarme quand il n'est pas éclairé, il faudrait une double conviction : d'abord, conviction de l'aveuglement des corps scientifiques ; puis, être bien assuré que si, loin d'être une chimère, l'homœopathie est une vérité, ceux qui lui refusent tout accès dans les établissements de bienfaisance se rendent comptables du bien qu'ils empêchent. La responsabilité est grande et ne peut être atténuée que par ce que les casuistes ont nommé *l'ignorance crasse et involontaire*,

Sous tous ces rapports, M. de Falloux se trouverait sur un autre terrain que celui où l'Académie et la commission administrative se sont placées. Il se demanderait s'il n'est pas temps d'en finir, une fois pour toutes, avec les demandes sans cesse renouvelées des homœopathes, qui en appellent sans fin à une expérience méthodique, comparative, et suffisamment prolongée. Il se demanderait aussi s'il ne serait pas temps d'en finir avec ces jugements préconçus et ces décisions stupides, disons le mot, qui jettent sur l'Académie plus de déconsidération qu'elles ne portent atteinte à l'homœopathie.

Laissons pour un moment ce qui concerne la position particulière de M. Léon Marchant, et occupons-nous du rapport de l'Académie dans les questions scientifiques qu'il soulève. On y rencontre des propositions capables d'étonner, surtout lorsqu'elles sont émises par des hommes sérieux.

M. Léon Marchant produit un mémoire justificatif de sa conduite à l'hôpital Saint-André, dans lequel il nie avoir fait de l'homœopathie dans son service, disant *qu'il ne peut pas en faire, parce que les médicaments dont il peut disposer ne sont pas préparés homœopathiquement, parce qu'ils ne sont pas dynamisés par les procédés mystérieux prescrits par Hahnemann.*

Pour tout homme de bon sens, un semblable argument serait considéré comme étant sans réplique; car, enfin, les médicaments sont des agents de guérison, et sont liés à l'art de guérir par le rapport du moyen au but. Que Hahnemann ait eu tort ou raison de recommander le procédé de dynamisation pour la préparation des médicaments, c'est chose qui peut être examinée et sur laquelle la controverse peut s'établir entre les deux écoles; mais il n'est pas moins vrai que c'est une des conditions de toute pratique homœopathique. Avant M. Bouillaud, on saignait les pneumoniques et les malades atteints de fièvre typhoïde ou de rhumatisme articulaire aigu. Celui qui saigne coup sur coup est seul auto-

risé à se dire partisan de la *médecine dite exacte*, dénomination sous laquelle M. Bouillaud désigne sa méthode. Avant Rasori, on donnait quelquefois les antimonialaux dans la pneumonie. Il n'y a que celui qui emploie l'émétique à haute dose qui soit en droit de se dire *contro-stimuliste*. C'est que, en effet, autre est l'action thérapeutique de la saignée pratiquée à des intervalles éloignés, et l'action thérapeutique de la saignée faite coup sur coup; autre est l'action d'un ou de deux grains d'émétique donnés en lavage, et l'action du même agent administré selon la formule rasorienne. Ce sont là des faits élémentaires relevant d'un autre fait plus général, fait que met en évidence la lutte des systèmes contemporains, à savoir : que *l'action thérapeutique des agents de guérison est relative à la forme sous laquelle ils sont administrés*.

Pourquoi, l'homœopathie possédant des formules particulières pour l'administration des médicaments, ces formules ne seraient-elles pas partie essentielle de sa doctrine? Pourquoi refuserait-on aux disciples de Hahnemann des conditions qu'on s'empresse de reconnaître chez les partisans de tous les autres systèmes?

C'est que, dit M. Guéneau de Mussy, *on peut être homœopathe sans croire à cette vertu dynamisante de la trituration et des secousses*. Il (M. Marchant) sait que cette vertu a été niée par plusieurs des premiers et des plus notables disciples de Hahnemann, qui n'en sont pas moins restés fidèles à l'homœopathie; que, suivant eux, ces procédés n'ajoutent rien à la force médicamenteuse, ce qu'ils prouvent d'une manière assez plausible par l'exemple de ces pharmacies de poche qui sont d'un usage si commode, que le médecin homœopathe, à pied, à cheval, en voiture, porte partout avec lui, sans que les secousses auxquelles elles sont soumises ajoutent rien à leur vertu.

L'exemple cité, en supposant qu'il prouve quelque chose, ne s'applique évidemment qu'aux succussions, car je ne

sache pas que la poche d'un médecin ait jamais pu remplir l'office d'une machine à triturer. Et même, pour les succussions que les secousses du cheval ou de la voiture sont supposées produire, elles ne pourraient avoir d'effet que sur les teintures; et, dans ce cas encore, peut-on donner le nom de succussions à l'agitation plus ou moins forte que produit la secousse légère du pas d'un cheval, ou la secousse plus forte ressentie par un liquide soigneusement emballé, et où l'on s'est entouré de toutes les précautions susceptibles d'amortir le choc?

Il est également faux de dire que les premiers et les plus notables disciples de Hahnemann aient nié que les procédés recommandés par le maître dans la préparation des médicaments ajoutent quelque chose à leur force médicamenteuse. Une négation aussi absolue d'un fait évident par lui-même les aurait couverts de ridicule aux yeux des médecins du monde entier. Est-ce que l'allopathie elle-même ne se sert pas de la trituration et de la dissolution pour développer l'action médicamenteuse des agents qu'elle emploie? Comment donc aucun homœopathe aurait-il pu nier ce que tout le monde admet? Le débat s'est élevé entre les disciples de Hahnemann sur la valeur respective des hautes, des basses et des moyennes puissances. Ce débat est encore pendant dans le sein de l'école; mais personne que je sache n'est allé jusqu'à nier en termes absolus la vertu dynamisante de la trituration et des secousses. S'il en est qui aient oublié à ce point les notions les plus simples de la pharmacopée, quelles que soient d'ailleurs leurs prétentions, ceux-là ne sont pas homœopathes. On ne peut séparer, dans l'examen d'une doctrine, les moyens des principes. Les uns et les autres se tiennent par un lien indissoluble. Comment une pareille négation pourrait-elle être soutenue? Sans la puissance dynamisante de la trituration et des secousses, comment expliquer l'action curative incontestable d'agents qui, dans leur état brut, sont reconnus pour inerts?

Cependant , M. Guéneau de Mussy veut en savoir plus long sur la pratique de M. Léon Marchant que M. Léon Marchant lui-même ; et , parce que ce dernier confesse avoir été réduit à remplir des indications homœopathiques avec des remèdes qui ne le sont pas , le rapporteur de la commission soutient que M. Marchant ne voudrait pas être cru sur parole , qu'il fait de l'homœopathie autant qu'il lui est possible , et qu'il aspire à pratiquer complètement ce qu'il appelle la vraie médecine créée par Hahnemann.

Eh ! sans doute , tel était le désir de M. Léon Marchant , tel était le but auquel il aspirait. En vérité , est-il si difficile de penser qu'un homme qui faisait profession de l'homœopathie avant d'être médecin de l'hôpital Saint-André ait essayé de se rapprocher , autant qu'il était en lui , de la seule , de l'unique pratique sur laquelle se concentrent ses croyances ? que si l'on avait laissé à notre estimable collègue toute sa liberté d'action , sa tendance eût été bien autrement marquée , et les malades confiés à ses soins s'en seraient mieux trouvés. Au fait , la pratique de M. Léon Marchant indiquait une tendance vers l'homœopathie sans être de l'homœopathie véritable. — Pourquoi douter de la sincérité de notre confrère , supposer qu'il croit avoir fait de la bonne homœopathie lorsque lui-même dit le contraire ? Que veut-on faire de ce système d'interprétation à l'aide duquel on lit dans la pensée d'un homme autre chose que ce qu'il a exprimé ? Depuis quand un pareil mode a-t-il été admis dans la controverse ? On pourrait dire à M. Guéneau de Mussy que , ne pouvant trouver un exemple à l'appui de sa théorie sur l'inutilité des triturations et des succussions , il l'a fabriqué de toutes pièces , et qu'il est mal à lui de nous donner les produits de son imagination pour des arguments académiques.

Triste guerre , en vérité , que celle qu'on s'acharne à faire à l'homœopathie ; guerre impuissante qui blesse et tue ceux qui la font , bien plus que ceux auxquels on la fait ! Misère

de notre temps où l'une des plus belles découvertes de ce siècle ne peut trouver un ennemi assez fort et assez intelligent pour la combattre avec connaissance de cause, et l'attaquer dans ses imperfections ! Il faut vraiment qu'il y ait dans la doctrine de Hahnemann une supériorité étonnante sur les doctrines rivales pour que ceux qui l'attaquent viennent justement se heurter contre des points de doctrines qu'eux-mêmes reconnaissent pour vrais sous d'autres formes et sous d'autres noms. On nie la puissance de la trituration, et l'allopathie ne fait pas une préparation un peu importante sans recourir à ce procédé ; on nie la succussion, et, ne serait-ce que pour obtenir un mélange plus exact des substances qui entrent dans un composé, on recommande au malade d'agiter chaque jour la fiole du médicament qu'on lui prescrit. En allopathie, on ne voit que pharmaciens pilant et triturant, et malades agitant leurs fioles, et on rit des triturations et des succussions ! Il est vrai qu'aux yeux de tout allopathe pur sang, trituration et succussion ne sont que procédés purement mécaniques donnant des résultats exclusivement physiques. Ceci est une opinion ; mais pourquoi la nature se laisserait-elle enfermer dans le cercle très-borné des conceptions allopathiques ? Lorsque vous triturez et agitez vos fioles, messieurs de l'allopathie, vous dynamisez, sans le savoir, les substances que vous employez. Que de gens, en ce monde, font plus qu'ils ne croient, mieux qu'ils ne veulent, et atteignent un but différent de celui qu'ils poursuivent ! L'homme s'agite et Dieu le mène.

C'est chose assez étrange que cette guerre incessante faite à l'homœopathie. Chaque coup qui lui est porté, loin de l'affaiblir, tourne à son avantage. La position actuelle de M. Léon Marchant le prouve. Admis en qualité de médecin à l'hôpital Saint-André, de Bordeaux, on veut compter avec lui, on lui impose des engagements, on lui fait signer des promesses. Ses confrères allopathes s'indignent de sa pré-

sence, lui suscitent mille difficultés, se consultent pour savoir s'ils ne déchireront pas leur robe en signe de deuil, et font tant et si bien, que la commission administrative, derrière laquelle ils ne semblent toujours cachés, dénonce M. Marchant au ministre. Quel triomphe pour l'allopathie bordelaise, si par décision ministérielle dûment épaulée d'un avis académique, le confrère homœopathe se trouvait administrativement éconduit! Comme l'allopathie en aurait été rehaussée dans sa dignité et surtout dans sa puissance thérapeutique! Semblable triomphe cependant équivalait, pour l'allopathie, à la plus éclatante défaite. Car, ce qu'on obtenait aujourd'hui contre l'homœopathie, établissait un précédent qui pouvait être appliqué le lendemain à tel ou tel autre de messieurs les allopathes de Bordeaux, qui aurait essayé de sortir des voies battues. D'où, pour ces messieurs, nécessité absolue de se résigner à l'*aurea mediocritas* d'Horace, ou de sentir la décision relative à M. Léon Marchant toujours suspendue sur la tête de celui qui aurait assez de génie pour faire une découverte quelconque.

Cependant, la position de M. Marchant était mauvaise. Un engagement signé de lui enchaînait sa pratique et compromettrait l'homœopathie. Désormais, cet engagement ne peut subsister. De deux choses l'une : ou bien M. Marchant se retirera de l'hôpital Saint-André, ou il y entrera avec toute la liberté d'action nécessaire au médecin pour faire tout le bien qui est en sa puissance. Si nous sommes bien informés, la commission administrative paraîtrait décidée à lui confier un service exclusivement homœopathique. Si nos renseignements sont exacts, nous félicitons M. Léon Marchant du résultat obtenu, tout en l'invitant à se défier, même dans ce service, des agents secondaires, internes, externes, infirmiers, qui sont un obstacle très-réel, mais non pas insurmontable, dans toute expérimentation comparative. Ce sera encore à lui de veiller sur son entourage.

Quoi qu'il arrive, il reste constant que la pratique de M. Léon Marchant à l'hôpital Saint-André n'était pas de l'homœopathie, puisque les agents homœopathiques lui étaient refusés. Dans ce triste débat l'homœopathie n'a donc rien à perdre. Le mauvais côté de l'affaire est encore pour l'Académie et pour l'allopathie bordelaise qui ont essayé d'étouffer la nouvelle doctrine. Il faut qu'elle leur soit instinctivement bien redoutable, puisqu'ils n'osent lutter avec elle, sinon à armes courtoises, tout au moins à armes loyales. On dit que la force est généreuse, nous pensons que la vérité doit être patiente. Un jour viendra, et ce jour ne peut être désormais éloigné, où l'homœopathie aura son chez elle, et pourra montrer aux plus incrédules ce qu'elle pent et ce qu'elle vaut.

Docteur LÉON SIMON.

(Extrait du *Journal de Méd. hom. de la Société hahnemaniennne*).

BORDEAUX, ce 29 Avril 1849.

**Lettre de M. le docteur Léon MARCHANT
à M. le PRÉFET de la Gironde.**

MONSIEUR LE PRÉFET,

Vous voulez bien me permettre de vous exprimer mon sentiment sur la dépêche ministérielle de 28 mars dernier, relative à mon conflit avec la Commission administrative des hospices de Bordeaux.

J'ai eu l'honneur de vous le dire dans un premier entretien : M. le Ministre de l'intérieur ayant fait consulter l'Académie nationale de médecine sur le fait de savoir si la pratique médicale exercée dans les salles 14 et 4 de l'hôpital

Saint-André, était la médecine homœopathique, a reçu de cette docte compagnie une réponse affirmative; elle est développée et consignée dans le rapport qu'une commission spéciale avait été chargée de lui faire.

Le Ministre a accepté, pour vraies, les conclusions de ce rapport au point de vue administratif; il les a transmises, par votre intermédiaire, à la Commission administrative, qui a reçu pleine et entière satisfaction dans le conflit en question. Elle a pu, dès ce moment, user de son droit et me mettre en demeure d'opter entre ma place et mes convictions.

Il ne pouvait me convenir ni comme homme, ni comme médecin d'attendre cette extrémité. Dès que l'opinion de l'Académie de médecine m'a été connue par la voie de la presse médicale, je n'ai pas hésité un instant à donner ma démission bien et dûment motivée. En prenant les devants, j'ai voulu tout à la fois faire acte de déférence envers la Commission administrative et sauvegarder les intérêts de la doctrine homœopathique et la dignité du médecin.

Je ne pouvais, en effet, rester un jour de plus dans un poste qui, tolérable avec la perspective de pouvoir bientôt servir utilement ce que je crois la vérité en médecine, ne l'était plus, dès que cet espoir s'était évanoui.

M. le Ministre de l'intérieur, en faisant la juste part des prétentions de la Commission administrative, en ce qui touche à l'accomplissement des conditions souscrites par moi, et que j'aurais érudées au dire de l'Académie de médecine, le Ministre s'est réservé la partie la plus importante, la plus délicate de la question, celle qui concerne l'indépendance et la conscience du médecin, en même temps que les progrès de la science.

Si l'Académie de médecine, par des motifs qu'il est inutile d'examiner ici, n'a pas daigné s'expliquer sur le fond réel du litige, le Ministre, moins dédaigneux, plus indépendant et plus soucieux des intérêts de l'art, ne pouvait pas rester

indifférent aux progrès d'une doctrine médicale, qui a aujourd'hui, dans tous les pays, ses chaires, ses journaux, ses livres, ses sociétés, ses dispensaires, ses hôpitaux, et dont les résultats pratiques, fruits d'une expérience à toute épreuve, s'accroissent incessamment et ne sont contestés par personne, si ce n'est par les adeptes de l'ancienne école. En présence d'un fait aussi notoire, aussi accrédité, et d'une si haute importance, le gouvernement qui règne au-dessus des opinions, use d'un droit et accomplit un devoir en faisant connaître à la Commission administrative quels sont ses désirs au sujet de la pratique homœopathique, et elle demande formellement : « S'il ne conviendrait pas de mettre à ma dis-
 « position une salle dans laquelle se rendraient volontaire-
 « ment les malades qui préféreraient cette méthode, et de
 « cette manière, ajoute le Ministre, on pourrait expéri-
 « menter complètement un système, dont le rapport fait à
 « l'Académie de médecine, constate la nature mais non les
 « mauvais résultats. »

D'après cela, il est évident pour moi que le vœu du gouvernement est formel. Il veut qu'une salle de l'Hôtel - Dieu Saint-André soit affectée à la pratique homœopathique. Peut-on entendre différemment le sens vrai de la dépêche ministérielle ? Je ne le pense pas ; telle est du moins mon opinion. Je désirerais que ce fut aussi la vôtre, M. le Préfet. S'il y avait du doute pour vous, peut-être trouverez-vous bon ; alors, d'en déférer au Ministre, qui, si je suis dans la vérité, donnera des instructions plus explicites.

J'élève ce doute, sans méconnaître toutefois l'esprit de progrès dont a fait souvent preuve la Commission administrative des hospices à l'endroit des perfectionnements des procédés thérapeutiques. Si dans la circonstance actuelle, elle s'est tenue dans la réserve, c'est moins par le fait de ses opinions propres que par des avis pris hors de son sein, et sur l'orthodoxie desquels elle croyait pouvoir compter. Si le

gouvernement se place dans cette question, au point de vue scientifique, au-dessus de l'Académie de médecine, la Commission administrative n'hésitera pas à la suivre dans cette voie, elle s'affranchira des prétentions excessives et forcées de l'école régnante qui s'obstine à nier systématiquement le progrès.

Il est une dernière question, M. le Préfet, c'est celle qui m'est personnelle. La Commission administrative, disposée qu'elle doit être à accepter la pratique homœopathique pour l'une de ses salles, élèvera, peut-être, une difficulté toute de forme, et elle dira, qu'ayant donné ma démission, je ne suis plus rien pour sa maison, et que j'ai perdu la capacité réglementaire pour reprendre mon service. La réponse à faire à cette objection, puisée dans le respect dû au règlement est bien naturel. Ma démission, antérieure à la dépêche ministérielle est du 14 mars, et n'a point été pure et simple; elle a été au contraire intentionnellement et parfaitement motivée; la lettre de M. le Ministre de l'intérieur, postérieure de quinze jours, en levant le motif qui dictait ma retraite, me rétablit d'emblée dans mes droits et fonctions. Ainsi, la solution à donner à cette difficulté accessoire (si c'en est une), ne saurait être embarrassante, elle se réduit à une question d'équité. La Commission administrative n'y verra certainement pas autre chose. Du reste, le mois de juillet prochain rendrait tout cela très-facile, et personne ne serait troublé dans sa position. A cette époque une place de médecin devient réglementairement vacante; le médecin-adjoint qui pourrait être appelé à la remplir, n'aura pas le temps d'adjonction voulu pour entrer en fonction, et sans nuire à qui que ce soit, je pourrais reprendre mon service, sans qu'on suspende pour moi l'effet du règlement intérieur.

Je suis, Monsieur le Préfet, etc.

L. MARCHANT.

NOUVELLES DU CHOLÉRA.

Notre correspondance particulière de Paris nous autorise à annoncer que cette fois encore l'homœopathie, dans le traitement du choléra épidémique, a remporté sur les écoles rivales un véritable triomphe : triomphe que nous apprécions par des chiffres aussitôt que nos confrères auront pu réunir les résultats de leur pratique.

Nous sommes profondément attristés de voir que ces nouveaux succès seront perdus, faute d'avoir été obtenus dans des établissements publics ; mais l'impuissance de l'autorité et l'obstination de nos confrères dissidents, nous tiennent exclus des hôpitaux. L'histoire fera la part de chacun et dira que le dévouement ne manquait pas aux homœopathes, mais que ce dévouement a été souvent frappé dans l'ombre par des armes déloyales.

A Nantes, la conduite du d^r Perrussel mérite plus particulièrement les éloges de tous les gens de cœur. Dès le début de l'épidémie, notre excellent confrère a distribué, gratuitement, des préservatifs à tous les pauvres, et du très-grand nombre de ceux qui ont usé de ces préservatifs, pas un n'a été sérieusement malade.

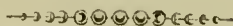
Il nous faut ajouter, pour l'édification de nos lecteurs, que dès le 12 mai, le d^r Perrussel avait écrit à M. le Maire de Nantes pour obtenir de lui une ambulance ; mais la réponse a été un refus.

A Painbœuf, le choléra a décimé la population : pas un malade ne guérissait à l'hôpital, et quand un homœopathe est venu offrir ses services, on l'a repoussé comme un CHARLATAN. Singulière aberration de langage, qui ne tend à rien moins qu'à abaisser les nobles sentiments pour glorifier les mauvaises passions !

TRAITEMENT HOMŒOPATHIQUE,
PRÉSERVATIF ET CURATIF

DU

CHOLÉRA ÉPIDÉMIQUE.



INSTRUCTION POPULAIRE

POUVANT SERVIR DE GUIDE EN L'ABSENCE DU MÉDECIN, SUIVIE
DE NOTES ET PIÈCES JUSTIFICATIVES ;

Par le **D^r CHARGÉ.**

(*Extrait de la Revue Homœopathique du Midi*).

DEUXIÈME ANNÉE. — AVRIL 1849.

Quelle mission plus élevée que celle de veiller à
la santé publique et de chercher par tous les
moyens possibles, même à l'aide d'une instruc-
tion de garde-malade, de préserver la popula-
tion des atteintes d'une épidémie ?

(*Gazette des Hôpitaux*, 22 mars 1849).

TROISIÈME ÉDITION.

MARSEILLE.

TYPOGRAPHIE BARLATIER-FEISSAT ET DEMONCHY,

Rue Canebière, 49.

—
1849.

TRAITEMENT HOMŒOPATHIQUE ,
PRÉSERVATIF ET CURATIF
DU
CHOLÉRA ÉPIDÉMIQUE .

INSTRUCTION POPULAIRE
POUVANT SERVIR DE GUIDE EN L'ABSENCE DU MÉDECIN ,
SUIVIE DE NOTES ET PIÈCES JUSTIFICATIVES ;

Par le **Dr CHARGÉ.**

INTRODUCTION.

S'IL est vrai que les épidémies soient les champs de bataille du médecin, l'heure du combat est peut-être bien près de sonner pour nous.

Peut-être ! parce que rien encore , heureusement , ne nous autorise à regarder comme prochaine l'invasion du choléra parmi nous ; . . . parce qu'il n'y a pas , non plus , de raisons suffisantes pour nous vanter d'en être préservés.

Espérons donc ! L'espérance est légitime ; mais aussi veillons et préparons-nous à combattre l'ennemi s'il arrive ; c'est le moyen le plus efficace de consoler et d'encourager nos populations du Midi , promptes à s'alarmer aux souvenirs trop récents de 1835-37.

Il suffit que le moment du danger paraisse vouloir s'approcher de nous , pour que tous les médecins , tous , à quelque doctrine qu'ils appartiennent , apprêtent leurs armes.

C'est un devoir sacré pour eux que de payer , au soulagement commun, le tribut de leur savoir et de leur expérience.

Médecins homœopathes ! nous laisserons-nous effacer par le zèle et le dévouement de personne , quand , seuls , nous avons le bonheur de posséder une vérité que le génie a découvert , que le travail a fécondé ; vérité , qui , au jour du péril , dans le choléra même , a conquis des titres si glorieux à notre reconnaissance et qui , dans cette lutte , n'attend peut-être qu'un dernier effort pour assurer son triomphe ?

Non , assurément non ; nous ne ferons pas défaut à notre mission .

Eh ! notre mission , quelle est-elle ? La comprenons-nous bien ?

S'applique qui voudra cette froide et cruelle sentence : *J'aurais la main pleine de vérités , que je ne l'ouvrirais pas !* Nous nous élevons plus haut , nous , médecins de la nouvelle école et , forts de notre conscience , nous soutenons que quiconque possède une vérité doit épuiser tout ce que le ciel a déposé en lui de forces et d'intelligence , à la propager et à la répandre .

Or , la vérité pour nous , qui éveille au plus haut degré notre sollicitude et dont la défense rentre le plus impérieusement dans la sphère de nos obligations , c'est l'homœopathie avec sa loi et ses moyens d'action .

En temps ordinaires nous travaillons patiemment à élever notre édifice , soit dans le silence du cabinet , soit au lit des malades où nous appellent nos seuls moyens de défense , l'estime et la confiance ; nous réfutons par la logique et par les faits les préventions et les erreurs de nos adversaires ; nous dissertons avec les partisans les plus éclairés des autres écoles , sur l'inanité de leur science et sur la valeur de nos principes ; nous discutons avec sang-froid et avec dignité , parce que nous avons foi dans la bonté de notre cause ; c'est bien ! mais en face d'une épidémie qui marque partout son

passage par la désolation et par la mort, le temps des discussions est passé, il faut agir et agir sur la plus large surface possible ; il faut arriver, les premiers, au chevet des cholériques ; c'est ce que nous ferons ; le passé répond de l'avenir ; bien plus encore, il faut se multiplier et rendre accessible au plus grand nombre les bienfaits de notre doctrine.

C'est pour cela que j'ai rédigé cette instruction.

J'ai voulu être clair et concis afin d'être compris de tous, de mes amis et de mes ennemis ; de ceux dont les sympathies nous sont acquises, aussi bien que des *esprits forts* qui, pressés par le danger, ne dédaigneront pas, j'en suis sûr (l'expérience nous a suffisamment éclairé à ce sujet), de demander à l'homœopathie des secours, qui, hélas ! leur auront été refusés par les anciennes doctrines médicales.

Mon but a été de mettre à la portée de tout homme intelligent et de bonne volonté, le traitement homœopathique du choléra épidémique, afin que chacun pût, au besoin, sans perdre un temps précieux, porter un secours efficace à son semblable.

Je me suis efforcé, même à l'aide d'une instruction de garde-malade, de préserver et de sauver quelques hommes des atteintes de l'épidémie.

Puissent mes forces ne pas trahir ma bonne volonté !

Considérations générales.

Les opinions les plus contradictoires ont été émises sur la nature du choléra, toutes sont également hasardées. On ne connaît pas la nature du choléra, et c'est perdre son temps que de chercher à la connaître, parce que l'essence de la maladie nous échappera toujours. Tout ce que la science a imaginé à ce sujet, se perd dans le néant des hypothèses, sans

avoir jamais conduit personne à des résultats pratiques satisfaisants.

Est-ce à dire que, parce qu'elle ignore la nature de la maladie, la science soit nécessairement condamnée à demeurer éternellement impuissante pour la combattre? — Demandez aux savants des Académies quelle est la nature des fièvres intermittentes? Ils vous répondent en les guérissant à l'aide du *quinquina*.

ON CONNAIT DE LA MALADIE TOUT CE QU'IL EST UTILE DE CONNAITRE QUAND ON EN CONNAIT BIEN EXACTEMENT TOUS LES SYMPTÔMES.

Il ne faut donc pas conclure de notre ignorance sur la nature de la maladie à notre nullité forcée dans le traitement; il demeure seulement prouvé que la thérapeutique ou le traitement des maladies, pour être efficace, a besoin d'être fondé sur autre chose que sur les hypothèses et les théories émises sur la nature même des maladies.

Eh! c'est parce que l'homœopathie a abandonné cette voie qu'elle a triomphé dans la pratique des vieilles doctrines.

Puissante par sa loi et par ses expérimentations à l'état sain, l'homœopathie n'avait besoin que de connaître les phénomènes morbides du choléra pour l'attaquer vigoureusement et le dompter; c'est ce qu'elle a fait avec un immense succès dans différentes contrées.

En dépit de l'obstination et de l'incrédulité des médecins opposants, l'histoire est là pour attester que rien n'est capable de démontrer la valeur de l'homœopathie comme les résultats qu'elle a obtenus dans le traitement du choléra épidémique.

EXEMPLE : à Tischnovitz, en Moravie, les d^{rs} Gerstel et Wreka ont traité 581 cholériques et en ont guéri 522. (*Hom. Zeitung.* — Voir l'ouvrage du docteur Quin et le rapport du docteur Roth, de Munich).

Le docteur Bakody, à Raab, en Hongrie, a traité, depuis le 28 juillet jusqu'au 3 septembre 1831, 154 malades du

choléra épidémique, guéris 148, morts 6. (*Archives de Stapf*, 11^e vol. — *Roth, de Munich*).

A Vienne, le docteur P. Weith a traité 125 malades et n'en a perdu que 3, et cela, pendant que l'épidémie était dans son plus haut degré d'intensité. (*Archives de Stapf*, 12^e vol).

Dans la même ville, le docteur Lichtenfeltz a traité 40 malades et en a guéri 37. (*Loc. cit.*).

A Berlin, le docteur Stecker a guéri 25 malades sur 31 qui ont demandé ses soins. (*Archives de Stapf*, 12^e vol.).

A Lemberg, en Gallicie, le docteur Schrœler a traité 27 malades et en a guéri 26.

A Prague, le docteur Hanush n'a perdu que 6 malades sur 84.

A Brünn et à Paris, le docteur Quin a traité 56 cholériques et en a guéri 53. (*Voir la broch. du docteur Quin sur le choléra*).

A Angers, 12 cholériques ont été traités homœopathiquement à l'hôpital St.-Jean, par le professeur Ouvrard, et 11 ont été guéris. (*Voir les observat. de Mabit, page 11*).

A Bordeaux, le docteur Mabit en a traité 31 à l'hôpital St.-André et en a guéri 25. (*Registres de l'hôpital et cahier de visites et d'observations. — Voir l'ouvrage du docteur Mabit sur le choléra. — 1835*).

A Suecas, près Valence, en Espagne, le docteur Battles a guéri 589 cholériques sur 600. (*Journaux espagnols, Mabit*).

Aux mois de juillet et août 1835, à Marseille, les docteurs Duplat, Perrussel et Jal (ce dernier, envoyé en mission spéciale dans le midi de la France par M. le comte Duchatel, alors ministre du commerce), ont traité 91 cholériques, dont 72 guéris et 19 morts. (*Voir les observations du docteur Duplat dans la Bibl. hom. de Genève. — La brochure du docteur Jal sur le choléra. — Le voyage d'un médecin homœopathe à Marseille, pendant le choléra, par le docteur Perrussel. — 1835*).

En 1837 , à Marseille , les docteurs Sollier , Rampal et Chargé traitèrent le choléra homœopathiquement , et pour n'être pas comptés ici (les premières tentatives sont nécessairement incomplètes) , leurs succès n'en ont pas été moins réels. Avec un peu de bonne volonté on trouverait encore bon nombre de personnes qui ont été guéries , par eux , du choléra et qui ne demanderaient pas mieux que de rendre témoignage à la vérité.

Après une telle exposition , qui défie la critique la plus sévère , il faut être ou bien aveugle ou bien coupable pour oser encore contester , sans examen , l'efficacité du traitement homœopathique. Dans tous les cas , il faut en convenir , c'est faire peser sur soi une effrayante responsabilité.

Le choléra est très-certainement épidémique , c'est-à-dire , qu'il trouve sa cause dans un état particulier , non permanent , insaisissable de l'atmosphère ; mais il ne doit pas être rangé parmi les affections contagieuses provenant d'un miasme transmissible d'un sujet à un autre.

Abandonner la contrée où règne l'épidémie est un moyen de salut que la prudence ne désavoue pas , mais quand on devra partir , on se hâtera de le faire au début de l'épidémie , on s'éloignera à une assez grande distance et on ne reviendra dans le pays infecté que quelque temps après qu'il n'y aura plus eu un seul cas de choléra.

A ceux qui restent par devoir ou par nécessité , je dirai avec bonheur que les rapports les plus intimes avec les malades n'ajoutent rien aux dangers , et que dès lors on peut faire du dévouement à bon marché , c'est-à-dire soigner ses parents et ses amis sans rien craindre ni pour soi , ni pour les siens.

Une réclusion rigoureuse ridiculiserait l'égoïsme qui s'en rendrait coupable , sans offrir plus de garantie à sa conservation.

Quand on a vu une seule fois un cholérique , il est impos-

sible de confondre le choléra épidémique avec aucune autre maladie.

Les accidents principaux qui le feront surtout reconnaître sont : des vomissements et des évacuations alvines, aqueuses, blanchâtres, semblables à une eau de riz concentrée mêlée de flocons albumineux ; la suppression des urines ; une teinte bleuâtre des téguments ; un amaigrissement rapide ; une flaccidité toute particulière de la peau qui est froide ; la chute du pouls ; des crampes douloureuses dans les membres ; une oppression excessive ; une faiblesse marquée avec conservation de l'intelligence , etc. , etc.

Trop de circonstances peuvent influencer sur le sort d'un cholérique pour qu'on doive jamais se permettre de prononcer, au début, quelle sera la terminaison de sa maladie, ou d'annoncer le moment de sa convalescence. Au moins faut-il avoir égard, à l'époque de l'épidémie, à la constitution du sujet, au développement et à l'intensité des symptômes.

Le choléra est toujours plus grave pendant la phase ascendante de l'épidémie. Les individus affaiblis par des souffrances antérieures ont plus de chances de succomber par suite d'une réaction vitale insuffisante, et le traitement sera d'autant plus efficace que le médecin arrivera plus vite et s'éloignera moins souvent du malade.

Conseils hygiéniques.

1^o Quand on est menacé d'une épidémie cholérique, le premier soin doit être d'occuper un logement parfaitement exempt d'humidité et largement fourni d'air et de lumière. On évitera avec soin de coucher en trop grand nombre dans la même pièce et de s'envelopper dans des rideaux hermétiquement fermés. Dès le matin, et plusieurs fois dans la

journée, suivant le besoin, on renouvellera l'air de la chambre en ouvrant les fenêtres. Toutes les parties de la maison seront entretenues dans une exacte propreté. Pour laver ou arroser les trottoirs, on se servira exclusivement d'une eau propre et limpide, au lieu de l'eau du ruisseau qui est souvent dégoûtante et toujours chargée de corps étrangers dont les émanations sont insalubres.

2° On se garantira avec soin du passage subit du chaud au froid et de la fraîcheur des nuits. On se vêtira chaudement, et dans ce but on fera bien de porter par-dessus les vêtements ordinaires un autre vêtement facile à ôter, mais fermant exactement au cou et aux poignets, au cou surtout. On a sagement recommandé l'usage des chaussures et d'une ceinture de laine pour mieux protéger les pieds et le ventre. Les soins personnels de propreté ne doivent jamais être négligés.

3° Quant à la manière de se nourrir, je recommande à chacun de conserver ses habitudes. Des habitudes même vicieuses ne sauraient être corrigées brusquement, tout d'un coup, sans que l'économie fût impressionnée par un changement aussi subit, et cette impression, cette modification apportée à toutes les fonctions pourraient bien avoir pour fâcheux résultat de rendre le sujet plus facilement accessible à l'influence épidémique. Faut-il ajouter qu'il est utile de faire des repas plutôt légers que copieux, et chacun n'éprouvera-t-il pas le besoin de s'abstenir des aliments dont il aura reconnu, par son expérience propre, que la digestion était difficile ?

Il n'est pas nécessaire de se priver de fruits, à la condition que ces fruits soient bien mûrs et de bonne qualité.

Les légumes cuits, tels que haricots, lentilles, pois, seront mangés plutôt en purée que dans leur entier.

Les viandes grasses (oie, canard, porc), les poissons gras, huileux (anguille), les coquillages (moules, clovisses, our-

sins), les charcuteries, les pâtisseries lourdes, les crudités, n'entreront jamais dans un régime bien entendu.

Les viandes de bœuf et de mouton; la volaille; les poissons, tels que le merlan, le pageau, la dorade, la sole; le riz, les pommes de terre seront les aliments préférés.

Le vin mêlé d'eau est de toutes les boissons la plus convenable; la bière, à moins d'en avoir une grande habitude, peut ne pas être sans inconvénients.

On évitera de prendre, à jeun, des boissons aqueuses ou acides, telles que limonade, groseilles, orangeades, orgeats; ces boissons froides offriront surtout un grand danger, si on les prenait quand le corps est échauffé par le travail ou par la marche.

Les personnes qui ont l'habitude de prendre du café n'en cesseront pas l'usage, mais n'en abuseront pas non plus. La plus grande réserve est commandée à l'égard des liqueurs alcooliques; les infusions médicamenteuses (menthe, tilleul, thé, camomille) sont interdites.

4° Les émotions vives sont à redouter ainsi que tous les excès dans les travaux de corps ou d'esprit. Il faut, avec courage et avec sang-froid, poursuivre le cours de ses occupations ordinaires, en évitant les veilles et les trop grandes ou trop fréquentes *dépense de forces corporelles*.

5° Le *chlore*, les *chlorures*, le *vinaigre aromatique*, etc., seront à jamais proscrits de l'intérieur des maisons, parce qu'ils sont impuissants, toujours, à faire aucun bien, et que dans quelques circonstances ils peuvent être nuisibles.

Préservatifs.

N'y a-t-il pas d'autres moyens de se préserver du choléra que d'observer avec soin les préceptes hygiéniques?

Les anciennes doctrines médicales n'en connaissent pas

d'autres ; aussi dans ces temps de calamité publique font-elles de l'hygiène leur idole.

L'hygiène a bien son importance et son utilité pratique , je suis bien loin de vouloir le contester , et les conseils que j'ai tracés plus haut découlent de mes principes ; je les ai sérieusement donnés pour qu'ils soient sérieusement suivis , mais il ne faudrait pas qu'on en exagérât la portée au point de croire que tous ceux qui pourront les mettre en pratique seront sûrement à l'abri , tandis que les autres , plus nombreux , à qui le devoir ou la misère imposent de nombreuses privations , seront infailliblement frappés.

On dépasse le but , à mon avis , toutes les fois que l'on se permet des recommandations hygiéniques au-delà de ce qu'exige la plus stricte nécessité.

Scientifiquement , on a tort , parce que c'est à la médecine et non à l'hygiène qu'il faut demander des modificateurs de l'influence épidémique , et au point de vue humanitaire c'est mal choisir son temps que de présenter le confort de la vie comme la seule voie de salut alors que le fléau vient ajouter à la misère publique , et rendre ce confort impossible pour le plus grand nombre.

Aussi ardemment que qui que ce soit , je désire que l'on apporte le plus grand soin à la propreté des villes , que l'on favorise par tous les moyens possibles le libre écoulement des eaux , qu'on enlève régulièrement de nos rues les boues et les immondices. Je reconnais qu'il serait utile *que nos villes fussent bâties toutes sur un sol choisi d'avance* , que nos maisons n'eussent pas une hauteur démesurée , que nos rues et nos places fussent suffisamment larges et parfaitement pavées , que nos caves fussent bien aérées , nos rez de chaussée pas trop bas ni trop humides , que nos lieux d'aisance *fussent placés et entretenus de manière à ne nuire à personne , ni par leur voisinage , ni par leur odeur* ; je voudrais , moi aussi , que *chacun eût la peau dans un état constant de pro-*

preté et qu'il pût choisir pour le moment de la promenade en plein air, les heures du jour où la température est la plus douce, le matin, en été; l'heure de midi, pendant l'hiver; je voudrais que personne n'eût peur; que la distraction, le plaisir, la gaieté se partageassent la vie, etc., etc., etc.

Mais que nous sommes loin de cette perfection, et, dût-on y atteindre, le choléra n'en continuerait pas moins ses ravages.

De tout temps nous avons eu des boues et des immondices dans nos rues; dans nos maisons, des rez de chaussée bas et humides, des caves mal aérées, des lieux d'aisance incommodes, et je ne sache pas qu'il en soit jamais sorti le choléra.

Laissons l'allopathie dérober sa pauvreté sous une apparence de trésors hygiéniques, trésors trop souvent stériles; l'homœopathie est assez riche d'elle-même pour puiser dans son propre fonds de quoi nous préserver du choléra, comme déjà depuis long-temps, elle nous a appris à nous préserver de la fièvre scarlatine épidémique.

Elle conseille deux médicaments dont l'expérience a constaté les vertus préservatives, l'ellébore blanc (*veratrum*) et le cuivre (*cuprum*). *3^o arsenicum*

Aussitôt qu'il n'y a plus aucun doute à avoir sur la présence du choléra autour de soi, il faut prendre une dose tous les quatre jours, le matin à jeun, tantôt de l'un tantôt de l'autre de ces médicaments, en commençant par le *veratrum*.

La dose pour les adultes est de trois globules; pour les enfants, de deux globules seulement.

Les médecins homœopathes allemands ont obtenu de très-beaux résultats de l'emploi de ces médicaments, comme préservatifs, et le docteur Jal, de Saint-Pétersbourg, affirme que parmi les individus en assez grand nombre, auxquels il a donné ce médicament, plusieurs ont eu une cholérine légère, mais aucun le choléra.

Traitement du Choléra dans toutes ses périodes et dans ses diverses manifestations symptomatiques.

En temps d'épidémie cholérique, les indispositions les plus légères en apparence ne doivent pas être négligées, parce qu'elles sont souvent le prélude ou le début de la maladie elle-même.

On peut et on doit considérer comme étant influencée, quoique à un faible degré, par le génie épidémique, toute personne qui présente les conditions suivantes :

- Lassitude, malaise général, angoisses;
- Tête entreprise, impossibilité de rester debout;
- Physionomie triste et abattue;
- Visage pâle et froid;
- Ralentissement du pouls;
- Etourdissement, tintement dans les oreilles;
- Refroidissement général ou partiel;
- Brûlement dans l'estomac;
- Sensibilité du creux de l'estomac au toucher;
- Crampes légères dans les mollets et dans d'autres muscles;
- Engourdissement dans les doigts;
- Peu de soif;
- Absence de vomissement et de diarrhée.

Aussitôt que se manifeste l'ensemble de ces symptômes, on doit, en toute hâte, envelopper le malade dans une couverture de laine ou le faire coucher dans un lit suffisamment couvert; puis on lui administre l'esprit de camphre de Hahnemann, à la dose de deux gouttes sur un morceau de sucre ou mieux dans une cuillerée à café d'eau froide. Répétez cette dose de la même manière toutes les cinq minutes jusqu'à ce que la chaleur revienne, que les battements du cœur et du pouls aient repris leur fréquence, qu'une sueur

générale se soit établie, ce qui a lieu ordinairement après la cinquième ou la sixième dose.

Au fur et à mesure du retour à l'état normal, on éloignera les doses, en les continuant toutefois jusqu'au rétablissement complet. (Pour boisson, eau froide ou quelques morceaux de glace.)

Quand la maladie est ainsi attaquée tout-à-fait à son début, la guérison est aussi sûre que rapide; mais il n'y a pas un moment à perdre. Cette première période de la maladie, période d'invasion, est rapide, de courte durée, et notez bien que le camphre n'est le spécifique de la maladie qu'à la condition qu'on le donne dans cette première période. Si les vomissements et la diarrhée ont eu le temps d'arriver, l'indication du camphre est passée, il n'est plus temps de recourir à lui.

(J'en conclus à ce que chacun ait en sa possession un flacon d'esprit de camphre de Hahnemann et qu'au besoin il n'en diffère l'administration, sous aucun prétexte, ni pour lui, ni pour les siens.)

Je suppose qu'on ait laissé passer inaperçu ce premier moment de la maladie (seul moment, je le répète, dans lequel le camphre se soit montré admirablement utile), et qu'à l'ensemble des symptômes qui précèdent, il faille ajouter, pour avoir le tableau complet de la maladie, des symptômes nouveaux provenant de désordres fonctionnels de l'estomac et des intestins.

Ces nouveaux symptômes peuvent être de deux sortes :

Ou les vomissements prédominent avec nausées,

Afflux de salive à la bouche ;

Vomissements muqueux ou jaunâtres ;

Peu de diarrhée ou diarrhée jaunâtre avec tenesme très-douloureux après les selles.

Dans ce cas, il faut recourir à ipécacuanha, 3 globules à la fois. Répétez la dose de demi-heure en demi-heure jus-

qu'à ce que vous ayez obtenu un amendement notable dans les symptômes.

Ou la langue est remarquable par un enduit jaunâtre assez épais , auquel le doigt s'attache quand il le touche ;

Vomissements nuls ou rares ;

Borborygmes bruyants dans le ventre ;

Coliques avec faiblesse de jambes.

Les selles d'abord composées de matières fécales , puis elles deviennent de plus en plus aqueuses , blanchâtres analogues à du petit lait mal clarifié ou à de l'eau de riz concentrée , mêlée de flocons albumineux ;

Ces évacuations fétides ou inodores ont lieu , sans efforts, sans douleur et comme par fusées ;

Urine rare ;

La face est décomposée.

L'acide phosphorique (acid. phosphoricum) est ici le remède par excellence , et trois globules déposés , à sec, sur la langue du malade , suffiront dans le plus grand nombre de cas pour dissiper ce cortège de symptômes déjà assez effrayants. (Eau fraîche pour boissons , toujours en très-petite quantité).

Si , une heure après, on n'avait pas une amélioration suffisante, il faudrait répéter le même médicament à la même dose ; mais en 1837, il était rare que nous eussions besoin de le répéter.

Jusqu'ici il n'a encore été question que des cas de choléra léger, peu intense, mais nos recommandations n'en sont que plus importantes à retenir, parce qu'elles s'adressent au début de la maladie , c'est-à-dire au moment où il est le plus facile de s'en rendre maître.

Que ces instructions soient suivies à la lettre, et j'en réponds, d'après mon expérience et d'après celle de plusieurs centaines de mes collègues , le choléra sera presque toujours enrayé dans sa marche, sans que le malade ait fait un pas de

plus vers la mort, sans même qu'il ait subi de nouvelles tortures.

On nous opposera, tant qu'on voudra, que nous n'avions pas à lutter contre des atteintes graves de choléra, mais en vérité, pour satisfaire aux exigences de nos adversaires, faudrait-il laisser arriver la maladie à son plus haut degré d'intensité quand nous avons la puissance de l'empêcher? S'il est beau de guérir le mal, il n'est pas moins glorieux et il est plus sûr de le prévenir.

Arrivons maintenant aux symptômes les plus essentiels et les plus caractéristiques du choléra.

La voix est altérée, affaiblie, à peine perceptible, ou bien elle est rauque et comme flûtée ;

Le malade est profondément amaigri ;

La faiblesse est excessive ;

Yeux caves ; regard éteint ;

Sens émoussés ;

Froid glacial dans tout le corps et surtout aux extrémités, au visage et à la langue ;

La peau est baignée d'une sueur froide, visqueuse ;

Urine supprimée ;

Les selles coulent involontairement, fréquentes, abondantes, chargées de grumeaux et sans odeur aucune ;

Soif violente avec désir d'eau froide, mais aussitôt après avoir bu, vomissements des boissons ingérées ;

Les vomissements incessants fournissent des produits analogues aux selles ;

Le ventre est déprimé, ordinairement insensible à la pression ;

Les battements du pouls sont de moins en moins sensibles au toucher ;

La respiration s'embarrasse, devient très-pénible ;

L'haleine est froide.

L'ellébore blanc (*veratrum*) est le souverain remède. Déposez-en huit à dix globules dans un verre d'eau, et donnez au malade une cuillerée à bouche de cette solution, de dix en dix minutes d'abord, puis de demi-heure en demi-heure, en éloignant les doses de plus en plus, en raison du résultat.

Sous l'influence de ce remède, on verra les vomissements et les selles diminuer de fréquence et s'arrêter; le froid perdre de son intensité; le pouls redevenir sensible, la respiration plus libre, les forces se relever, etc., etc.

On laissera se déployer librement cette heureuse réaction, et on donnera au malade pour boisson, de l'eau fraîche ou des morceaux de glace en petite quantité.

Si à l'ensemble des symptômes qui ont déterminé le choix de *veratrum*, l'observation ajoute comme symptôme dominant, des crampes souvent répétées et très-douloureuses, qui arrachent des gémissements et des cris aux malades, le cuivre (*cuprum*) est impérieusement indiqué.

Huit à dix globules dans un verre d'eau, à prendre par cuillerée à bouche d'heure en heure, ou alternés avec les cuillerées de *veratrum*, en ayant toujours le soin d'éloigner les doses au fur et à mesure de l'amendement de tous les symptômes.

Veratrum et *cuprum* embrassent ainsi dans leur sphère d'action les symptômes les plus essentiels et les plus caractéristiques du choléra confirmé; aussi dans les cas les plus graves, c'est à eux qu'il faut recourir le plus ordinairement.

Je dis le plus ordinairement et non pas toujours, parce que les symptômes du choléra grave ne sont pas constamment les mêmes uniformément, et que, pour être le spécifique d'une maladie, un remède a besoin de recouvrir l'universalité des symptômes; d'où l'on peut concevoir (et c'est là la grande difficulté de l'homœopathie) la nécessité de varier le traitement autant de fois que la maladie peut varier dans ses manifestations symptomatiques.

Il ne faut pas perdre de vue que ce n'est pas tel ou tel symptôme isolé qui devra décider du choix du médicament, mais bien et exclusivement l'ensemble des symptômes.

Or, dans le choléra même, l'ensemble des symptômes peut varier, et c'est ce qui explique pourquoi *veratrum* et *cuprum*, quoique devant être rangés en première ligne, peuvent cependant ne pas être suffisants.

Qu'on se souvienne du tableau de la maladie, tel que je l'ai tracé, pour qu'il pût être effacé par le *veratrum*, et qu'on y ajoute :

Une grande angoisse avec crainte de la mort ;

Une agitation extrême qui oblige le malade à remuer constamment, à sortir du lit, à se découvrir ;

Une brûlure au creux de l'estomac comme par un charbon allumé.

L'observation de ces derniers symptômes, à quelque période de la maladie qu'ils se présentent, réclament, avant tout, *arsenicum* (arsenic) 3 globules dans un verre d'eau, à prendre par cuillerée à bouche de demi-heure en demi-heure, d'abord, puis à des intervalles plus éloignés quand le médicament agit conformément au but qu'on se propose.

Chez les sujets faibles, cacochymes, épuisés par l'âge ou par des souffrances antérieures, le seigle ergoté (*secale cornutum*) sera l'objet d'une attention toute particulière, et dans les cas surtout qui présenteront pour caractère différentiels :

La tête embarrassée, étourdie comme par ivresse ;

Les sens émoussés et particulièrement l'ouïe ;

Découragement profond et préoccupation constante de la mort.

Ce médicament est encore employé avec beaucoup de succès quand le vomissement est apaisé en totalité ou en partie, mais que les déjections alvines ne changent pas de couleur et que tout annonce que la bile n'a pas encore reparu dans le

(canal intestinal. Sous son influence , les selles deviennent jaunes ou vertes , ce qui est d'un excellent augure pour une terminaison prochaine et heureuse de la maladie.)

Son mode d'administration est le même que celui de *veratrum* , mêmes doses et mêmes répétitions.

Il faut admettre des cas où le choléra n'a pas été enrayé dans sa marche toujours croissante, soit négligence de soins appropriés, soit impuissance de l'art.

La peau présente dans toute son étendue , une coloration bleu bronzé (cyanose) ;

La main appliquée sur le corps du malade éprouve une sensation de froid glacial , comme le ferait éprouver le corps d'un cadavre ;

Le globe de l'œil est tourné en haut de l'orbite et le blanc seul apparaît pâle et enfoncé ;

La voix est tout-à-fait éteinte ;

Oppression excessive ; le malade manque d'air et s'agite pour en trouver ;

Respiration lente , difficile ; haleine froide et glacée ;

Les battements des artères ne sont plus perceptibles au toucher.

Dans ce moment suprême , l'homœopathie n'a pas encore dit son dernier mot , et le charbon végétal (*carbo vegetabilis*) a souvent réussi , d'une manière inespérée , pour rappeler une vitalité qui paraissait éteinte.

On déposera huit à dix globules de (*carbo vegetabilis*) dans un verre d'eau , et on donnera au malade une cuillerée à bouche de cette solution toutes les cinq , ou dix , ou quinze , ou trente minutes , suivant le plus ou moins de gravité.

Après une heure d'attente , si *carbo vegetabilis* est demeuré sans effets , il faut recourir à l'acide hydrocyanique (*Acid. hydrocyanicum*). Trois globules à la fois , répétés à des intervalles plus ou moins rapprochés.

J'ai passé successivement en revue les perversions fonc-

tionnelles , les accidents les plus tranchés qui caractérisent le choléra depuis le premier moment de son invasion jusqu'à son plus haut degré d'intensité. J'ai groupé ces phénomènes morbides en catégories distinctes et indiqué le médicament le plus convenable à chacune de ces catégories , mais mon but n'est pas suffisamment atteint.

Si le malade ne succombe pas pendant les périodes du début et du froid , la maladie change d'aspect et revêt tous les caractères de l'état fébrile , généralement connu sous le nom de période de réaction ou de transformation.

Il me reste à étudier la maladie dans cette dernière période.

Le pouls prend quelque développement, il devient de plus en plus sensible , le froid des extrémités disparaît peu à peu et à mesure que le pouls se relève , la respiration devient plus large et plus profonde.

Si la réaction est franche et modérée, il suffit de surveiller le régime du malade , et d'empêcher qu'il ne prenne trop tôt des aliments solides pour que sa santé se rétablisse complètement , mais les choses ne se passent pas toujours aussi heureusement.

Il peut arriver que la réaction se fasse incomplètement.

La réaction incomplète se manifeste par le rétablissement incomplet de la chaleur, par une faible transpiration, une faible sécrétion d'urine; améliorations qui disparaissent bientôt pour faire place à plusieurs des symptômes caractéristiques de la maladie, précédemment énoncés.

La réaction sera toujours efficacement soutenue par les médicaments qui l'auront provoquée ; ainsi dans ces cas, on ne devra pas craindre de revenir au médicament qui avait produit l'amélioration et d'en répéter les doses autant de fois que le besoin s'en fera sentir.

Il peut arriver que la réaction affecte une forme inflammatoire caractérisée par une chaleur sèche à la peau, grande soif, pouls dur et fréquent; douleur de tête, les yeux sont

vifs. Ils se fatiguent à l'action de la lumière ; les lèvres sont injectées et chaudes ; la langue est un peu rouge dans toute son étendue, la respiration s'accélère, etc., etc.

Aconit, le grand régulateur de la circulation, rétablira bientôt l'équilibre.

Mode d'administration. Quatre globules dans six cuillerées à bouche d'eau, à prendre une cuillerée toutes les deux heures.

On peut encore observer, toujours dans la réaction, un délire avec grande agitation, qui sera efficacement combattu par la belladonne (belladonna).— 3 globules dans 6 cuillerées à bouche d'eau, à prendre une cuillerée toutes les deux heures, en éloignant les doses au fur et à mesure de l'amélioration.

D'autres fois, l'expression de la face est celle de l'imbécillité ; le regard est stupide, en quelque sorte ébahi.

La langue devient rouge, sèche, râpeuse, quelquefois même noirâtre et croûteuse ;

Les malades, plongés dans un état de stupeur, ne répondent que difficilement aux questions qu'on leur adresse ;

Constipation.

Ces symptômes, dont l'ensemble constitue l'état typhoïde, trouveront leur spécifique dans la bryone (Bruonia), trois globules dans six cuillerées à bouche d'eau, une cuiller à bouche toutes les quatre heures.

Mais je m'arrête ; si la réaction est susceptible de formes plus particulières encore, ces formes constituent des complications distinctes, des maladies nouvelles qui exigent forcément la présence du médecin et qu'il ne peut pas entrer dans mon sujet de développer ici.

Je dépasserais le but que je me suis proposé, et je cesserais de faire du bien à force d'être devenu inintelligible.

Convalescence du Choléra.

Le traitement homœopathique opérant toujours par voie directe ou spécifique atteint la maladie dans sa source , et met les malades à l'abri de ces convalescences interminables qui demeurent exclusivement l'apanage de la médecine allopathique ; cependant après une secousse aussi violente , il n'y aurait rien d'étonnant que les malades accusassent une faiblesse générale.

On remédiera sûrement à cette faiblesse par le quinquina (china) à la dose de trois globules, répétée deux ou trois fois à quarante-huit heures d'intervalle.

Note des médicaments désignés dans cette instruction comme étant indispensables dans le traitement du choléra.

1° <i>Spi. camph. Hah.</i>	Esprit de camphre de Hanemann.
2° <i>Ipecacuanha,</i>	3° dilut. Ipécacuanha.
3° <i>Acid. phosphoricum ,</i>	6° » Acid. phosphorique.
4° <i>Veratrum ,</i>	12° » Ellébore.
5° <i>Cuprum ,</i>	24° » Cuivre.
6° <i>Arsenicum ,</i>	12° » Arsenic.
7° <i>Secale cornutum ,</i>	6° » Seigle ergoté.
8° <i>Carbo vegetabilis ,</i>	12° » Charbon végétal.
9° <i>Acid. Hydrocyanicum,</i>	3° » Acide hydrocyanique
10° <i>Aconitum ,</i>	12° » Aconit.
11° <i>Belladonna ,</i>	12° » Belladonne.
12° <i>Bryonia ,</i>	12° » Bryone.
13° <i>China ,</i>	6° » Quinquina.

Au début de l'épidémie , on devra se munir d'avance de tous ces médicaments pour n'être pas exposé à perdre , au moment du danger , un temps toujours précieux.

On trouve à la Pharmacie TRICHON, 48, rue St.-Ferréol, à Marseille, des Boîtes contenant tous ces Médicaments au prix de F 20.

Notes et Pièces justificatives.

NOTE 1^{re}.

L'Histoire est là pour attester que rien n'est capable de démontrer la valeur de l'homœopathie comme les résultats qu'elle a obtenus dans le traitement du choléra épidémique. . . . Page 6.

En 1832, le choléra ravageait l'Autriche, la Bohême, la Moravie et la Hongrie. Le Ministre de l'intérieur, en Bavière, V. Wallerstein, chargea le docteur Roth, professeur de pathologie à l'Université de Munich, d'aller étudier, sur les lieux, les résultats des traitements homœopathiques contre le fléau épidémique. Notre confrère remplit avec zèle cette mission et publia, à son retour, le compte-rendu de tout ce qu'il avait vu (*Die homœopathische Heilkunst in ihrer Anwendung gegen die asiatische Brechruhr von doctor Johann-Joseph Roth, praktischer Arztl und privatdocent zu München. 1833*).

Ce livre, écrit avec conscience, aux foyers mêmes de l'épidémie, dans l'unique but de rendre témoignage à la vérité, se recommande par l'exposé de faits revêtus de toute l'authenticité désirable et certifiés vrais par les autorités des lieux où ils se sont passés. Personne ne l'a officiellement contredit, et loin de là, une foule de témoins oculaires entre autres le docteur Quin, médecin du roi des Belges, sont venus affirmer les mêmes résultats; qui donc s'élèvera aujourd'hui contre nous, avec autorité, quand nous ne faisons rien autre, que reproduire quelques pages de cette histoire ?

A Prague, le docteur Schuller a traité homœopathiquement 113 cholériques, et sur ce chiffre assez imposant, il a eu l'extrême bonheur de ne pas perdre un seul malade.

A Prague, le docteur Löwy, qui exerçait plus particulièrement dans la partie basse de la ville, c'est-à-dire, là où l'épidémie a sévi avec le plus de fureur, a traité 80 cholériques, et sur ce nombre 72 guéris, 8 morts.

A Tischnowitz, le docteur Gerstel a traité, à lui seul, 330 cholériques: guéris 298 et 32 morts. Cinq de ces derniers avaient plus de 70 ans.— Pendant ce temps, à Tischnowitz, 331 malades étaient traités par les méthodes allopathiques: guéris 229. morts 102.

A Vienne, le docteur Marenzeller perd 3 cholériques sur 30.

A Vienne, le docteur Læderer, élève de P. Frank, après avoir

perdu les 15 premiers malades, se décide à faire de l'homœopathie, et sur 80, 2 morts, 78 guéris.

A Vienne, le docteur Schutz, 17 malades, tous guéris.

§

Dès la première invasion (1832) le choléra fut attaqué vigoureusement sur tous les points de l'empire d'Autriche par les disciples de Hahnemann, pendant que les allopathes se perdaient en mille conjectures savantes sur la nature du mal, et variaient à plaisir leurs procédés nombreux. Les homœopathes, guidés par l'ensemble des symptômes morbides, administraient sans frais d'imagination, les remèdes indiqués par la loi des semblables. Les caractères du mal, dont la relation précédait l'arrivée du fléau, déterminaient eux-mêmes les indications thérapeutiques. Dans toute l'histoire de l'homœopathie, je ne trouve pas de fait plus glorieux pour elle, plus capable de démontrer sa valeur, que cette attitude des disciples de Hahnemann dans l'attente du choléra. Il y avait déduction d'un principe qui leur faisait annoncer la guérison d'une affection morbide (non d'un cas particulier) tout comme les calculs de l'astronome lui permettent de déterminer à l'avance l'apparition d'un phénomène céleste. Notre doctrine se montrait ainsi dans toute la majesté d'une science, tandis que l'allopathie, tombée sur le fléau avec ses mille théories, frappant en aveugle, saignant, purgeant, frictionnant, révulsant, émétisant, réfrigérant, réchauffant, débilitant, fortifiant, etc., etc., mettait en évidence ce qu'elle est, un ensemble de préceptes incohérents, un fantôme de science.

Le traitement homœopathique eut un brillant succès comparatif; la médecine ordinaire perdit plus de monde que lorsqu'on abandonnait les malades à la seule nature. Voici les résultats extraits d'un ouvrage récent, où l'on trouve l'indication de toutes les sources où il a puisé. (*Fortschritte und Leistungen der homœopathi. Von C. H. Rosenberg. Leipzig, 1843. Page 56 et suivantes*). Sur 44,044 cholériques traités par la nouvelle méthode, et sur lesquels on a pu obtenir des renseignements authentiques, 42,748 ont guéri, 1,266 sont morts. Sur 457,536 traités allopathiquement, 222,342 sont morts, 184,044 ont guéri; sur 42,036 on n'a pu obtenir d'indications positives, les uns ayant été atteints d'autres maladies, les autres étant en traitement à l'époque où les comptes-rendus avaient été publiés. Ce qui fait, pour notre méthode, une mortalité d'à peine 9 pour cent, et pour l'allopathie de près de 52 pour cent. (*Histoire de la doctrine médicale hom.*, par le docteur Rapou fils, tom. 1, pages 250 et 254).

§

A Vienne, l'hôpital homœopathique de Gumpendorf reçut depuis le 1er juillet jusqu'au 4 octobre 1836, 732 cholériques, dont 488 recouvrèrent la santé (186 hommes, 302 femmes), 244 moururent (109 hommes, 135 femmes), ce qui fait une mortalité de 33 pour cent, tandis que, pour les établissements allopathiques, les rapports officiels établirent, pendant le même temps, le chiffre de la mortalité à 70 pour cent.

Ce résultat, relativement bon, est cependant bien inférieur à ceux obtenus par les autres homœopathes de Vienne, de Bohême et de Hongrie; mais on se rend facilement compte de cette différence, quand on considère que, dans la pratique civile, le médecin est presque toujours appelé au début de la maladie, tandis qu'à l'hôpital de Gumpendorf, comme dans tous les hôpitaux d'ailleurs, on n'a jamais à traiter que des choléras confirmés. Le docteur Fleischmanu a été dans ce cas; il s'exprime ainsi dans son rapport officiel, rapport qu'il remit en audience particulière aux mains du ministre de l'intérieur, comte Kolowrath, en le priant de vouloir en disposer pour le plus grand avantage de la nouvelle méthode. « Je n'ai pas eu l'occasion de traiter les prodromes, parce que tous les malades étaient déjà atteints d'un choléra plus ou moins développé à leur entrée à l'hôpital. . . . Il s'est même présenté fort peu de cas de ce qu'on appelle cholérine. »

Ce fut d'après ce rapport du docteur Fleischmann que le ministre d'état demanda à l'empereur de révoquer le décret qui défendait de pratiquer l'homœopathie, et en effet, cette révocation eut lieu dans ces termes : « Je casse les dispositions prises par mon père, en 1819 et 1825, pour l'abolition de l'homœopathie dont la pratique est désormais permise. J'établis en outre un conseil composé de praticiens homœopathes expérimentés, dans le but de régler la dispensation des remèdes et d'aviser aux moyens de prévenir le charlatanisme qui pourrait s'introduire dans l'art médical à la suite de la nouvelle méthode. »

Ainsi, c'est le choléra qui, en humiliant l'ancienne médecine, a sauvé la liberté des médecins.

§

Veut-on avoir deux termes de comparaison, parfaitement exacts, qui permettent de juger toute la différence des résultats que l'on peut at-

tendre de l'allopathie et de l'homœopathie dans les mêmes lieux, dans les mêmes circonstances ? Qu'on lise le travail du docteur Hartung sur le choléra (*V. homœopatische heilung der choléra. Leipzig. 1837*).

« Ayant eu cent fois l'occasion de me convaincre que l'allopathie en était encore à chercher un traitement efficace contre le choléra, et préoccupé des devoirs de ma profession qui m'obligeaient à ne rien négliger de tout ce qui pouvait être utile aux intérêts de l'humanité, je résolus de recourir à l'homœopathie pour ma clientèle particulière. En effet, le succès dépassa mes espérances. Sur 52 cholériques je n'en perdis pas un seul, et huit malades seulement arrivèrent à la cyanose, c'est-à-dire, au troisième degré. Chez tous les autres le mal fut enrayé avant qu'il arrivât à la seconde période. En même temps je trouvai à l'hôpital trente-six cholériques, tous arrivés à la période bleue avec froid cadavérique et pouls insensible. La mortalité de mon service fut de deux sur neuf, tandis que dans les salles voisines, où le traitement allopathique était seul en vigueur, la mortalité fut constamment de deux sur cinq, *comme chacun peut s'en assurer d'après les registres.* (*Wie das protokol nachweist.*)

NOTE 2.

A Bordeaux, le docteur Mabit, page 7.

« Le choléra fit irruption à Bordeaux dans le mois d'août 1832. Dans mon service de l'hôpital, je répétai religieusement les traitements allopathiques qui m'avaient été désignés dans les deux capitales, comme ayant été les moins malheureux. Dans les trois autres divisions, comme dans les dépôts créés à cet effet, chacun usa de toutes les ressources qu'offre la médecine ordinaire ; cependant sur deux cent trente-quatre cholériques déclarés et observés, il y eut cent soixante-huit morts.

Le choléra reparut en novembre, après quarante-six jours de suspension. Cette fois il borna ses ravages au dépôt de mendicité, refuge d'individus affaiblis par l'âge, la misère, les infirmités ou la débauche. La maladie, trouvant un accès plus facile dans ces corps usés, marchait si rapidement à une terminaison funeste, qu'ils semblaient n'entrer à l'hôpital que pour y mourir ; on avait à peine le temps de les distribuer dans un service qui me fut laissé provisoirement. Je pensais alors que le moment était venu de commencer avec prudence les essais homœopathiques. J'y procédai aidé de MM. Ferrier, Cattenat, Lavergne, Dusson, etc., élèves distingués, en présence des docteurs Batlles, Bagard, Dauzat et plusieurs autres médecins qui ne venaient pas ha-

bituellement, tels que M. Léon Dufour, correspondant de l'Institut, domicilié à Dax (Landes), M. Pons, d'Agen, Nicod, de Limoges, Dupuy, Lefort, Paillon, etc., etc.

Le résultat dépassa mes espérances; sur trente-et-un malades, dont l'état ne pouvait être l'objet d'aucune contestation, nous n'en perdîmes que six, encore, pourrais-je ôter de ce nombre deux cholériques pour les symptômes desquels je manquais de spécifiques, et une femme qui mourut d'indigestion après la cessation de la période algide.

(*Observation sur l'hom.*, p. 11 et 12.)

NOTE 3.

A Marseille, les docteurs Duplat, Jal et Perrussel... P. 7.

Le docteur Duplat, alors établi à Marseille, a traité un grand nombre de cholériques, malgré la défaveur trop généralement attachée, surtout il y a quatorze ans, à ses opinions médicales. Le chiffre officiel, le seul qui ait été publié, à notre connaissance, s'éleva seulement à 60, dont 48 guéris et 12 morts.

La conduite du docteur Duplat, pendant les deux épidémies cholériques de Marseille, a été des plus honorables, et j'ai sous les yeux une lettre de M. le secrétaire-général de la Société académique de médecine qui exprime avec chaleur tout le bien qu'en ont pensé ceux qui l'ont vu à l'œuvre.

MONSIEUR ET CHER COLLÈGUE,

J'ai l'honneur de vous accuser réception de votre lettre du 25 octobre, et me hâte de vous transmettre les extraits des procès verbaux constatant votre conduite honorable pendant les deux épidémies cholériques.

Vous avez constamment signé le registre de présence, participé à toutes les délibérations importantes de la Société, accepté avec empressement les missions les plus dangereuses et les plus pénibles; vous vous êtes offert spontanément pour faire le service de l'ambulance confiée à nos soins; vous avez été attaché au bureau sanitaire du nord dans la première épidémie, et à celui de l'est (deuxième section) pendant la seconde; enfin, vous avez fait partie de la commission chargée de répondre aux questions adressées par M. le ministre du commerce; vous avez été entre tous un des plus actifs.

La Société académique remplit aujourd'hui à votre égard un acte de simple justice. Tous les faits que je viens de relater sont extraits du registre de présence, de celui des procès verbaux et de notre correspondance avec les autorités.

Témoins de votre zèle et de votre dévouement, des médecins de Marseille

s'étonneront que de semblables preuves aient pu vous devenir nécessaires , et je regrette personnellement de n'avoir eu à certifier que les faits qui sont du ressort de l'Académie.

Les meilleurs témoignages, Monsieur et cher Collègue, sont dans un cœur pur, une conscience sans reproche, dans l'estime de vos confrères, et la reconnaissance de vos concitoyens.

Permettez-moi de vous exprimer les sentiments qu'ont su nous inspirer votre caractère et vos talents.

Le secrétaire-général de la Société académique de médecine ,

Signé : DUGAS neveu , D. M.

Les docteurs Jal et Perrussel étaient venus uniquement dans le but de servir les intérêts de la science et de l'humanité. Il est à regretter que les habitudes et les préventions aient empêché l'administration municipale d'alors, de confier à ces honorables confrères une ambulance, ainsi qu'ils en avaient bien des fois manifesté le désir, je dirai plus, ainsi qu'ils en avaient sollicité la faveur. Le motif apparent du refus allégué par M. Consolat, maire, fut celui-ci, *le personnel des ambulances était tout-à-fait complet*. Étrange dérision !

Le docteur Jal put encore donner ses soins à 49 malades, dont 45 guéris et 4 morts.

Le docteur Perrussel fut attaché au bureau sanitaire de la seconde section de l'Est.

Le Président du bureau sanitaire de la seconde section de l'Est certifie que M. Perrussel (François), docteur en médecine, a été attaché au service du bureau pendant la deuxième invasion du choléra à Marseille, en 1835, qu'il a prêté avec zèle et dévouement le secours de sa science, de son expérience et de son talent à tous les malheureux qui y ont eu recours.

Certifie en outre que M. Perrussel, dans le court espace de temps qu'il a resté à Marseille, a su s'attirer l'estime et l'affection des administrateurs du bureau sanitaire qui se plaisent à consigner ici l'expression de leur reconnaissance, pour les services que M. Perrussel a rendus à leurs malheureux compatriotes.

En foi de quoi, le présent certificat a été délivré pour servir à ce que de droit.

Signé : L. H. ARNAVON.

Le 15 Août 1835.

Les malades qui reçurent les soins du docteur Perrussel ne s'élevèrent pas au delà de 42, et sur ce nombre 3 ont succombé.

Cette proportion de 3 morts, sur 9 guérisons, est comparativement assez belle, surtout si l'on veut bien se rappeler que M. Perrussel était alors familiarisé depuis peu de temps avec les procédés de l'homœo-

palhie et que c'était la première fois qu'il avait à lutter contre le fleau asialique.

Toujours est-il qu'il n'est permis à personne d'émettre le moindre doute sur les chiffres enoncés par notre collègue et ami. L'affirmation suivante est exubérante, je ne résiste cependant pas au plaisir de la reproduire ; elle honore tout à la fois le talent et le caractère de celui à qui elle fut adressée.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous adresser l'état certifié des malades auxquels vous avez donné vos soins dans la seconde section des secours sanitaires de l'Est.

Je regrette, Monsieur, que la position dans laquelle vous vous êtes trouvé dans notre ville, n'ait pas permis à l'autorité municipale de reconnaître votre zèle et votre dévouement pour le service des cholériques. Je le regrette d'autant plus, que mieux que personne j'ai pu juger de la franchise de votre caractère, de votre loyauté et de l'empressement que vous avez mis à remplir les obligations dont vous vous étiez volontairement chargé.

Je vous remercie pour les administrateurs du bureau que j'ai l'honneur de présider, et pour moi en particulier pour tout ce que votre lettre renferme d'obligeant et de flatteur pour nous. Vos suffrages, Monsieur, sont pour nous un dédommagement des peines et des soins que nous avons pris pendant la durée de l'épidémie.

J'ai l'honneur de vous offrir la nouvelle assurance de ma considération la plus distinguée.

Le Président de la 2me. Section de l'Est,

Signé : L. H. ARNAVON.

1er. Septembre 1835.

NOTE 4.

C'est à la médecine et non à l'hygiène qu'il faut demander des modificateurs de l'influence épidémique . . . Page 12.

Le choléra se joue de toutes les prévisions hygiéniques en apparence les plus justement fondées.

A Marseille, en 1835 et 37, on tremblait pour les habitants du port, à cause des émanations réputées insalubres et sûrement désagréables qu'exhale en grande quantité, surtout pendant la chaleur de l'été, l'eau de la mer non suffisamment renouvelée et surabondamment infectée, soit par les immondices de nos aqueducs, soit par les résidus de nos fabriques. — Il conste des relevés publiés par l'autorité, que le port a eu moins de malades que les quartiers les mieux favorisés sous tous les rapports.

En ce moment le choléra sévit avec une prédilection marquée sur la *Salpêtrière*, qui est de tous les hôpitaux de Paris le plus remarquable par sa situation, par son étendue et par le luxe de ses ressources hygiéniques ; tandis que le chiffre des morts à l'hôpital Saint-Antoine est constamment au-dessous de celui des autres hôpitaux placés dans des conditions meilleures que les siennes.

NOTE 5.

L'homœopathie conseille deux médicaments dont l'expérience a constaté les vertus préservatives..... Page 13.

Le professeur Roth, de Munich, a écrit dans son rapport officiel : « Il est à regretter qu'à Vienne, les médecins homœopathes n'aient pas eu à traiter un plus grand nombre de cholériques, mais cela tient à deux causes :

1^o Le plus grand nombre des cholériques a été envoyé à l'hôpital, où il n'y avait pas d'homœopathes.

2^o De toutes les personnes qui avaient l'habitude de se faire traiter homœopathiquement, très-peu ont été malades du choléra, parce que leur médecin les avait munies de préservatifs (*veratrum et cuprum*) qui les mettaient sûrement à l'abri des atteintes de l'épidémie régnante.

A Vienne, seulement, plus de quatre-vingt mille personnes ont fait usage de ces préservatifs, et c'est pour cela qu'à Vienne, relativement à sa population, le choléra a sévi sur un nombre de sujets bien moins considérables que dans d'autres localités. (*Die homœopathische Heilkunst in ihrer Anwendung gegen die asiatische Brechruhr.*)

§

On lit dans la *Gazette de Prusse*, du 44 novembre 1831 : « A St.-Petersbourg, les docteurs Hermann et Zimmermann, ont été chargés par le gouvernement d'un hôpital de cholériques, et suivant leurs rapports, presque tous leurs malades ont été guéris. Aucun de leurs clients, qui ont fait usage du *veratrum*, comme préservatif, n'a été atteint du choléra. »

§

Le docteur Hartung, dont tous les journaux français ont plus tard répété le nom, à l'occasion de la guérison si remarquable du général Radetzki, écrivait en 1837 : « J'ai fait prendre le *veratrum* comme pré-

servatif à un très-grand nombre de personnes , et pas une d'elles n'a été malade du choléra. » (*Homoopathische Heilung der choléra, Mittheilungen eines praktischen arztes in Italien, von dr. Hartung.*)

NOTE 6.

J'en conclus à ce que chacun ait en sa possession un flacon d'esprit de camphre de *Hahnemann*..... Page 15.

Il nous faut citer, en faveur du camphre, l'autorité imposante de *Hahnemann*.

« Il est important que chacun, à la première atteinte du choléra, traite ses proches avec le camphre, sans attendre l'arrivée du médecin et ses remèdes ; lesquels, si excellents qu'ils soient, pourront être administrés tardivement. C'est ainsi que j'ai reçu une multitude de rapports de Gallicie et de Hongrie, des personnes qui ne sont pas médecins et qui ont rétabli leurs gens, comme par miracle, en les traitant par le camphre, au moment de l'invasion de la maladie.

« Lorsque le choléra survient pour la première fois, il commence toujours par sa première période, caractérisée par des crampes touiques ; il y a prostration subite des forces du malade ; il ne peut plus se tenir debout, son visage est décomposé ; les yeux sont cassés ; la face devient bleue et froide, aussi bien que les mains ; tout le corps aussi devient froid ; le découragement, l'angoisse, le désespoir s'emparent du malade et se peignent dans tous ses traits. A moitié étourdi et privé de sentiment, il se lamente ou bien il crie d'une voix creuse et rauque, sans pouvoir exprimer clairement les douleurs, les brûlements qu'il ressent dans l'estomac, l'œsophage et les crampes qui le tourmentent aux mollets et dans les autres muscles ; il crie dès qu'on lui touche le creux de l'estomac ; il n'a ni soif, ni mal de cœur, ni vomissements, ni diarrhée.

« C'est dans cette première période qu'on peut apporter un prompt secours en administrant le camphre, mais il faut que les proches du malade en prennent eux-mêmes le soin, car cette période passe rapidement ou à la mort, ou à la seconde période, qui devient beaucoup plus grave, et que le camphre ne guérit point. Dans ce premier intervalle donc de la maladie, on doit administrer au malade, aussi souvent que possible, et au moins toutes les cinq minutes, une ou deux gouttes d'esprit de vin camphré sur un morceau de sucre, ou dans une cuillerée d'eau. » (*Bib. hom. de Genève, tom. 1, p. 66.*)

§

Hahnemann lui-même avait en outre recommandé de frictionner le malade avec l'alcool camphré et de lui administrer un lavement contenant deux cuillerées à café du même médicament. Plus tard, mieux éclairé par l'expérience, il a voulu qu'on recongât à cette pratique parce que s'il est administré à propos, l'esprit de camphre suffit à l'intérieur aux doses indiquées, et que s'il est prodigué même à l'extérieur, il peut devenir un obstacle à ce que les médicaments, devenus nécessaires, agissent librement.

On fera donc bien de s'en tenir au mode d'administration indiqué dans l'instruction. On aura même le soin de ne pas insister trop longtemps sur l'emploi de ce médicament. Si l'amélioration n'est pas réelle demi-heure après la première dose, on n'hésitera pas à employer les remèdes réclamés par l'ensemble des symptômes.

§

Le docteur Quin, aujourd'hui président de la Société de médecine homœopathique de Londres, rapporte un fait dont il a été témoin et qui à lui seul suffirait pour démontrer l'action salutaire, puissante du camphre dans le début du choléra, et ce fait le voici :

Le baron de Schel, en Moravie, bien convaincu, d'après l'enseignement de Hahnemann, de l'efficacité du camphre contre les premiers symptômes du choléra, réunit tous les bourgmestres des localités qui avoisinaient ses terres et leur distribua une grande quantité d'*esprit de camphre de Hahnemann*, en leur intimant l'ordre de veiller à ce que chaque famille de leur village respectif eût en sa possession un flacon de ce médicament et l'instruction convenable pour s'en servir. L'épidémie sévit avec intensité, et le résultat de la sage prévoyance du baron de Schel fut celui-ci : sur 63 malades traités par le camphre et en absence de tout médecin, 54 guérèrent, 44 seulement succombèrent.

En même temps et dans la même localité, sur 44 malades confiés à l'allopathie, il en mourut 25.

§

Si le choléra éclate brusquement, s'il y a vertiges, tintement d'oreilles, espèce d'ivresse, obscurcissement de la vue, comme s'il y avait une

gaze devant les yeux, soupirs profonds, serrement de poitrine, ralentissement des battements du pouls, chaleur à l'estomac et dans la gorge, crampes dans les jambes, roideur musculaire, sensation de froid général, peu de soif, absence de vomissements et de diarrhée et même commencement de cyanose : *spiritus camph.* est le médicament indiqué et qui produit souvent des merveilles contre cette forme de choléra, qu'on peut nommer le choléra sec. On en donne deux à trois gouttes dans une cuillerée d'eau froide, et on répète la dose, toutes les deux, trois ou cinq minutes, suivant l'intensité des accidents. Il est utile de faire précéder et suivre la dose de camphre, d'un petit morceau de glace placé sur la langue du malade. Je ferai observer, à propos de la glace, que dans le cas où les malades rejettent toutes les boissons, et même l'eau froide, la glace est tolérée, trompe et calme la soif ardente qui dévore, et que les cholériques la demandent avec instance et la reçoivent avec bonheur. Le malade doit être enveloppé dans une couverture de laine, dont on ne serrera pas trop les pieds, afin de pouvoir passer la main nue, ou garnie de flanelle, pour faire de haut en bas, sur les jambes, des frictions qui, quelquefois, calment les crampes, mais qui, dans tous les cas, font plaisir au malade, en lui prouvant qu'on s'occupe de lui, ce qu'il ne faut jamais négliger.

Voici ce qui arrive ordinairement sous l'influence de ce médicament, si le mal est pris à temps, dix à douze doses sont le plus souvent suffisantes pour en arrêter les progrès; il détermine alors une sueur locale d'abord, générale ensuite; les battements du cœur et du pouls reprennent leur fréquence, la chaleur revient, les crampes diminuent d'intensité; à mesure que les symptômes cèdent, on éloigne les doses, en prenant pour règles de conduite la diminution de la maladie et le retour à l'état normal.

Comme le médecin arrive rarement au début de la maladie, je ne saurais trop recommander à chacun de se pourvoir d'un flacon de *spiritus camph.* Tout le monde, le malade même, peut se l'administrer; et s'il est opposé dès le principe à la série des symptômes auxquels il est homœopathique, je ne crains pas de trop m'avancer en affirmant, et cela par expérience, que, dans la grande majorité des cas, le médecin aura peu de chose à faire pour compléter la guérison. Toutefois, je désire qu'on ne perde pas de vue que ce médicament n'est spécifique que des phénomènes nerveux de l'invasion de l'attaque; et que si, pendant son emploi, les évacuations sont survenues, il ne faut plus insister sur ce remède, mais recourir à d'autres. (*Docteur Jal. Le choléra traité en Russie par l'homœopathie.*)

§

Administré dès le principe de la maladie, le *camphre* est incontestablement le meilleur remède contre le choléra; il en arrête sur-le-champ les progrès et détermine une sueur critique qui amène une guérison complète. J'ai rarement eu besoin d'administrer, pour opérer la guérison, plus de 3 ou 4 doses *spirit. camph. gutt. 4* ou 2 sur du sucre à des intervalles de 5 minutes. (*Docteur Lichtenfeld de Vienne*).

§

Le camphre est appelé encore à nous rendre d'autres services.

Si le cholérique a déjà fait usage de quelques médicaments conseillés par l'ancienne médecine ou par les habitudes populaires, il faut, en arrivant auprès de lui, donner de suite 5 à 6 gouttes de *spiritus camphor. Hak.*, dans une cuillerée d'eau froide répétée plusieurs fois de 3 en 3 minutes, dans le but de ranimer le système nerveux et de neutraliser l'action des remèdes pris antérieurement, puis on passe à l'administration des médicaments indiqués par l'ensemble des symptômes.

NOTE 7.

Dans ce cas il faut recourir à *ipécacuanha*..... Page 15.

Ils sont nombreux parmi les médecins des anciennes écoles, ceux qui ont employé *l'ipécacuanha* dans le traitement du choléra; mais tous ne sont pas unanimes à se féliciter de son emploi. Les uns s'en vantent beaucoup; les autres disent n'en avoir retiré aucun bienfait. Ces assertions contradictoires peuvent être également vraies, et reconnaissent, pour cause, une thérapeutique livrée aux caprices de chacun; une thérapeutique sans loi, sans vérité principe.

L'ipécacuanha a réussi entre les mains de ceux qui, *par hasard*, l'ont administré dans des cas où il y avait analogie de symptômes entre le mal et le remède, autrement dit, dans des cas où il était homœopathique; les succès des autres tiennent au défaut d'appropriation.

Ainsi, les écoles rivales et ennemies fournissent souvent, malgré elles, des arguments pratiques en faveur de la loi homœopathique.

J'ai quelquefois entendu dire autour de moi, que *l'ipécacuanha* avait, dans un certain nombre de cas, arrêté merveilleusement le développement ultérieur de la maladie. Ces confrères ne m'apprenaient rien

de nouveau, et l'homœopathie, au contraire, aurait pu leur rendre le service de compléter leur science, sur ce point. Si, à défaut d'*ipécacuanha*, qui n'agissait pas ou qui agissait mal, parce qu'il n'était pas homœopathique, ces mêmes confrères avaient, en 1837, voulu consentir à donner *acid. phosph.* ou *veratrum*, les tables de mortalité auraient été moins douloureuses et moins humiliantes pour la médecine qui se dit *l'art de guérir*.

NOTE 8.

L'acide phosphorique est ici le remède par excellence

Page 16.

L'Académie nationale de France s'est beaucoup préoccupée, dans ces derniers temps, de l'importance de la diarrhée qui est le prélude du choléra ou mieux qui en est, de tous les symptômes, le premier, le plus essentiel, le plus caractéristique.

Par une attention plus soutenue, la plupart des honorables membres de cette Académie en sont venus à proclamer que la diarrhée précédait le choléra grave toujours ou presque toujours (car l'exception est infiniment rare).

Or, une fois ce fait démontré, à savoir : que le choléra ne foudroie pas à l'improviste et qu'il est annoncé par la diarrhée ; arrêter cette diarrhée au début pour prévenir le développement ultérieur de la maladie, c'est certainement le problème le plus intéressant que l'homme de l'art puisse se proposer à résoudre.

Pour l'allopathie le problème est insoluble ; elle épuîsera vainement toutes les excentricités pharmaceutiques ou gastronomiques (les truffes) sans arriver à aucun résultat satisfaisant.

Pour l'homœopathie le problème est résolu ; ses partisans n'ont pas attendu jusqu'à ce jour pour proclamer que la diarrhée avait été méconnue, oubliée dans la presque universalité des cas de choléra dits foudroyants. Dès long-temps ils ont appelé l'attention des praticiens sur la gravité de cette diarrhée, sur les avantages incontestables qu'il y aurait à l'arrêter dès le début ; ils ont fait mieux encore, ils ont trouvé le remède, et ce remède ils l'ont prôné, exalté, préconisé ; tant pis pour ceux qui ne veulent pas entendre.

Le plus chétif des homœopathes écrivait, en 1838 :

« Le médicament que je regarde comme le plus précieux contre le choléra, celui qui m'a rendu le plus de services, c'est l'*acide phosphorique*, dans le début de la maladie, c'est-à-dire dans la diarrhée

aqueuse, d'un gris blanc sale, avec horborygmes. Toujours son effet a été aussi prompt qu'infaillible.

Je n'ai jamais rencontré de cas de choléra foudroyant. Je pense donc et je soutiens que le choléra est toujours précédé, au moins de quelques heures, de divers prodromes et notamment de diarrhée; or, c'est cette diarrhée qu'*acid. phosphor.* m'a paru toujours guérir.

Je sais que toutes les diarrhées séreuses n'amènent pas nécessairement à leur suite le choléra; mais si le choléra ne frappe que ceux qui ont la diarrhée, ou mieux si le choléra commence toujours par la diarrhée, et s'il est vrai, d'un autre côté, que cette diarrhée soit toujours enlevée, dans un temps très-court par *acide phosphorique*, il est évident que cet agent thérapeutique assure dans une épidémie cholérique d'incontestables bienfaits. A moi, il m'a toujours réussi. (*Voir la Bibl. hom. de Genève, tom. 4, 2^e série, Lettre du docteur Chargé au docteur Peschier*).

NOTE 9.

Veratrum et cuprum embrassent ainsi, dans leur sphère d'action, les symptômes les plus essentiels et les plus caractéristiques du choléra confirmé; aussi dans les cas les plus graves, c'est à eux qu'il faut recourir le plus ordinairement. Page 18.

L'indication de ces deux médicaments est aussi précise que leur efficacité a été universellement reconnue par tous les médecins homœopathes qui ont eu à lutter contre le choléra.

Je n'en finirais pas si je voulais citer sur ce point toutes les autorités; toutes, sans exception, recommandent ces deux substances comme les deux remèdes principaux du choléra.

Ceci me rappelle un fait très-remarquable qui me réjouit beaucoup dans l'épidémie de 1837, et qui me signala, presque à mon début homœopathique, toutes les ressources qu'on était en droit d'attendre de la nouvelle doctrine suffisamment élaborée et habilement appliquée.

La femme du concierge de M. Magnan (rue du Lycée) était en proie à des crampes si violentes, depuis environ sept heures, que deux hommes vigoureux pouvaient à peine la contenir; on entendait du milieu de la rue les gémissements de cette femme; trois globules de *cuprum* déposés à sec sur la langue firent cesser toute douleur et conduisirent promptement et paisiblement cette malheureuse femme à une convalescence de très-courte durée.

NOTE 10 ET DERNIÈRE.

Les auteurs qui ont écrit sur le choléra ont assigné plusieurs périodes au développement successif de ses symptômes. Ces divisions scolastiques, utiles peut-être pour l'étude de la maladie, pour le diagnostic, et pour le pronostic, je les ai négligées à dessein pour ne pas embarrasser mon lecteur dans des détails sans utilité pratique. Il est moins facile d'ailleurs que beaucoup ne paraissent le croire, d'établir bien exactement, au lit des malades, les lignes de démarcation qui séparent les périodes indiquées et dans une instruction de la nature de celle-ci, je devais m'en tenir à ce qui était strictement nécessaire pour rendre facile à tous l'application des agents auxquels il est important de recourir. L'essentiel était de grouper les symptômes dans leur ordre naturel depuis le premier moment de la maladie jusqu'à son plus haut degré d'intensité, de n'en oublier aucun, de mettre en saillie ceux d'entre eux qui, pour les yeux les moins exercés, dominant au point de paraître vouloir exiger à eux seuls tel ou tel médicament; c'est tout ce que j'ai essayé de faire avec simplicité, mais avec la certitude de faire beaucoup de bien, si l'on veut m'écouter.

NOTES DE LA TROISIÈME ÉDITION.

Quand je publiai ces instructions pour la première fois, j'étais fort de la vérité du principe homœopathique et mes affirmations relatives aux succès de notre doctrine dans le traitement du choléra reposaient sur les témoignages irrécusables d'un très-grand nombre de praticiens inconnus les uns aux autres et unanimes pourtant à certifier les mêmes faits.

C'était plus de garantie qu'aucune doctrine médicale n'en eut jamais présenté jusqu'à ce jour; aussi, j'appelai avec confiance de tous mes vœux, nos confrères dissidents sur le terrain de l'expérimentation. Après leur avoir aplani toutes les difficultés, et prévoyant encore le cas, malheureusement trop probable, où les médecins refuseraient de m'écouter, je m'efforçai d'exposer le traitement homœopathique du choléra sous une forme si facile que tout homme de bonne volonté pût au besoin, tenter d'en constater par lui-même les résultats.

Ce que j'ai fait, je devais le faire et malgré les tracasseries qui s'en

sont suivies , malgré les injures nouvelles que quelques hommes ennemis de notre science et de notre repos, ont lancées publiquement contre mes principes et contre ma personne; je me réjouis de l'avoir fait , parce que je n'ai plus seulement l'espérance d'être utile, j'ai la certitude de l'avoir été et de l'avoir été si complètement, qu'un très-grand nombre de personnes parmi lesquelles se trouvent des amis qui me sont bien chers , doivent la vie à mes instructions.

Aujourd'hui une expérience personnelle qui repose sur plus de 360 faits ajoute à mes paroles une autorité nouvelle, et j'affirme que rien n'a été avancé dans ces instructions qui ne soit de la plus stricte vérité.

L'homœopathie seule , à l'exclusion de tout autre procédé même secondaire, tels que *frictions*, *linges chauds*, *cruchons*, possède en elle-même et dans son propre fonds des ressources suffisantes pour triompher, avec un brillant succès comparatif, du choléra à quelque période qu'on soit appelé à le traiter ; seulement ai-je besoin d'ajouter que les chances de salut sont d'autant plus favorables que la maladie est plus près de son début et que le malade est vierge de tout traitement antérieur. Si excellents que soient des remèdes, on comprend que trop tardivement employés , ils peuvent n'être suivis d'aucun résultat.

§ 2.

Dans cette épidémie pas plus que dans celle de 1832, à Paris, 1835-37 à Marseille et à Toulon, je n'ai vu de cas de choléra foudroyants , c'est-à-dire non précédé de prodromes qui, traités à temps et d'une manière convenable, n'eussent pu être supprimés sans que la maladie allât plus loin.

Ces prodromes que j'appelle période d'invasion, parce qu'ils ne sont en réalité que la maladie à son début, varient peu de forme et diffèrent souvent d'intensité. On les trouve plus ou moins rebelles au médicament approprié, sur l'usage dequel il peut être nécessaire d'insister plus ou moins long-temps, mais toujours on doit espérer d'en triompher sans que la maladie passe nécessairement à une seconde période.

§ 3.

Les symptômes de la période d'invasion du choléra sont : le refroidissement partiel, puis bientôt général de tout le corps, le ralentissement du pouls, des crampes légères dans les mollets ou dans d'autres muscles, souvent dans les muscles de la poitrine ; une altération prompte et

marquée des traits de la face, les yeux sont eernés, la langue est froide, ja tête est entreprise, sifflement des oreilles, vertiges, selles liquides plus ou moins rapprochées, nausées au moindre mouvement.

Contre l'ensemble de ces symptômes le camphre est d'une efficacité souveraine : 2 gouttes à la fois dans une cuillerée à café d'eau fraîche de 5 en 5 minutes et répétées 4 ou 5 fois au plus suffisent pour réchauffer tout le corps, provoquer une sueur abondante, dissiper les erampes, rendre au malade sa physionomie naturelle. L'art n'a plus besoin d'intervenir, le malade est guéri.

§ 4.

Veratrum contre la diarrhée blanche avec vomissements, froid glacial etc., a justifié eomplètement son antique réputation. Si on n'a pas été assez heureux pour saisir la maladie dans la première période, *veratrum* est le médicament le plus généralement indiqué.

Les erampes m'ont paru être un symptôme moins prédominant que dans les épidémies de 1835-37; aussi n'ai-je pas eu besoin de recourir à *cuprum* chez tous mes malades. Quand les erampes sont légères, ou fait bien de s'en tenir à *veratrum*.

Arsenic est le médicament dont l'appropriation m'a paru le plus universellement indiquée dans l'épidémie actuelle ; après le *veratrum*, presque toujours employé dans les cas graves, je me suis bien trouvé d'alterner ces deux médicaments. *Arsenic* mérite surtout la préférence, à quelque période qu'on observe la maladie, si la soif est irrésistible, si le malade brûle à l'intérieur, si la cyanose est apparente, avec oppression, jactation, les vomissements et les selles d'eau de riz trouvent eencore leur spécifique dans *arsenic*.

Dans le compte-rendu que je me propose de publier et qui comprendra l'histoire de tous les malades que j'ai soignés, soit au monastère de Notre-Dame de Charité, soit en ville, on pourra voir que *l'arsenic* seul a fait les frais de très-belles guérisons chez des cholériques arrivés à la cyanose la plus eomplète, avec asphyxie, absence eomplète du pouls, froid de glace, voix éteinte, urines supprimées, etc.

Sous l'influence de *veratrum* et *arsenicum*, il arrive parfois que la réaction s'opère sans que les évacuations alvines changent de nature; pour rétablir la sécrétion biliaire trop long-temps suspendue, il n'est pas de moyen plus puissant que *secale cornutum*. Deux ou trois cuillerées d'une solution de quelques globules de la 12^e dilution m'ont souvent suffi pour amener cet heureux résultat.

§ 5.

Cette épidémie de 1849 comparée à celles de 1835-37 présente des différences notables sous le rapport des manifestations symptomatiques de la maladie, et il résulte de cette différence que nous avons dû imprimer au traitement quelques modifications qui méritent d'être notées. Ainsi en 1835-37 *acid. phosphor.* avait été d'une application générale, puisque les malades au début présentaient presque tous ces borborygmes, ces douleurs crampoïdes ombilicales, cet enduit jaunâtre de la langue, tous symptômes caractéristiques de l'acide phosphorique; en 1849, je n'ai trouvé l'appropriation de ce remède que dans des cas exceptionnels, et je n'ai dû y recourir que très-rarement; mais, ce que je dois dire, c'est que là où il était réellement indiqué par l'ensemble des symptômes, son efficacité a été aussi prompte que radicale. Je pourrai citer plus tard l'observation du cocher de M. M., qui après cent et quelques selles a été guéri immédiatement par une seule dose d'acide phosphorique; et celle de Madame Régnier, qui depuis trois jours avait de 25 à 30 selles par jour; *acid. phosphor.*, 3 globules à sec, l'ont guérie sans retour.

Le camphre en 1835-37 n'avait été loué par aucun des médecins homœopathes du midi; je puis affirmer que cette année le camphre nous a rendu à tous les services les plus signalés.

Phosphorus n'a pas été plus souvent utile que *acid. phosph.*

Sa sphère d'action m'a paru limitée aux cas de diarrhée avec faiblesse et sensation, comme si l'on pouvait ou devait venir à chaque instant.

Ipeca, supérieur à tout autre médicament quand les vomissements prédominent, ou même quand les matières fournies par les selles l'emportent de beaucoup sur les matières vomies, mais toujours en conservant le caractère bilieux. En dehors de ces cas, l'*ipeca* est sans action, puisqu'il a cessé d'être homœopathique.

Carbo veget., ne se trouvant applicable qu'à une période très-avancée de la maladie, est trop souvent insuffisant pour provoquer la réaction nécessaire, et, je le dis à regret, je n'aurai que très-peu de cas à noter où il paraisse m'avoir rendu quelque service; il faudrait peut-être lui préférer *acide hydrocyanique*: je dois à ce médicament la vie de deux malades.

Sulfur a été trop négligé dans le traitement du choléra; une fois, je l'ai alterné avec *carbo veget.*, et je m'en suis bien trouvé (voir notre compte-rendu),

§ 6.

Mon expérience à l'égard des préservatifs confirme tout ce qu'ont dit en leur faveur les médecins homœopathes d'Allemagne, de Russie, et en dernier lieu tous nos collègues de Paris. De toutes les personnes qui ont eu foi en nous, et qui ont pris, *sans mélange*, les préservatifs indiqués, il n'en est pas une seule qui ait eu une attaque de choléra.

§ 7.

Nux vomica est de tous les médicaments en dehors de ceux signalés dans mes instructions, celui qui m'a été le plus utile pour dissiper des douleurs épigastriques avec tension et ballonnement de l'épigastre, nausées et vomissements, selles diarrhéiques peu copieuses avec envie pressante et anxieuse d'aller.

Je crois être certain que la cause de cette appropriation consiste dans l'abus des boissons alcooliques que trop généralement on s'obstine à considérer comme d'un usage favorable, en temps d'épidémie cholérique. Rien de mieux pour le régime que de rester fidèle à ses habitudes.

§ 8.

L'invasion du choléra n'a été, à Marseille, nulle part aussi terrible qu'à la caserne des douanes du Cours Bonaparte, et à la maison du Refuge, soit le monastère de Notre-Dame de Charité. Par une grâce providentielle, l'homœopathie a été appelée dans l'un et l'autre de ces foyers d'infection à fournir, au grand jour, des preuves irrécusables, authentiques de ce qu'elle pouvait faire. A la caserne des douanes, M. le docteur Vidal, médecin adjoint des douanes et ancien chirurgien-major de la marine, bien convaincu par son expérience personnelle de la nullité des traitements allopathiques, a accepté franchement dans cette circonstance l'enseignement de notre école; il y a soumis sa pratique; et son rapport officiel à M. le directeur des douanes dira que plus de soixante guérisons sont venues raffermir ses croyances nouvelles.

Au Refuge, sur 300 personnes environ qui composent l'établissement, plus de 270 ont ressenti à un degré plus ou moins fort les atteintes de l'influence épidémique. Il sera fait plus tard l'histoire de tous ces malades; qu'il me suffise aujourd'hui de répéter, après le témoignage de M. l'aumônier du Refuge, que le 21 septembre, époque depuis la-

quelle il n'y a plus eu de nouveaux malades, 15 décès seulement avaient eu lieu. Depuis lors j'ai eu 4 nouveaux décès dont trois enfants; en tout, 19 décès dont il faut défalquer, de toute justice, 4 décès ainsi répartis : une phthisique, une malade qui n'a été vue qu'à l'agonie, une femme de 70 ans, morte dans un état de démence absolue, et une quatrième enfant morte par imprudence.

Restent 15 décès sur plus de 270 malades, dont 200 ont présenté au moins pour caractères du choléra le froid de la langue, le refroidissement général de tout le corps, des crampes, le ralentissement du pouls et la diarrhée.

Je ne sache pas que nulle part l'homœopathie même ait obtenu de plus beaux résultats.

§ 9.

Notre pratique en ville n'a pas été moins heureuse : 70 guérisons que nous publierons plus tard avec les noms et prénoms des malades, symptômes et médicaments, sont là pour attester les succès du traitement homœopathique à des phases diverses de la maladie.

Pour fournir à chacun, dès aujourd'hui, l'occasion de vérifier nos assertions, je puis citer la guérison de Mme Bray, rue Thiars, n° 16, au 6^e étage. Arrivé auprès d'elle le 10 septembre à 10 heures du soir, je la trouvai cyanosée, sans pouls, etc.; elle est depuis plus de 8 jours rendue à ses travaux.

M. Gilly, plaine St.-Michel, n° 20, M. Courvoisier, rue Ste.-Marthe, n. 8 : M. Faure Martin, rue Torte, n° 1, sont encore des guérisons que je recommande à l'attention de mes adversaires.

J'aime à citer les trois dernières surtout, parce qu'elles sont dues presque entièrement à l'activité et aux soins de M. Couillet, médecin, mon élève.

Quant à nos insuccès, nous ne les taisons pas, d'abord parce qu'il n'entre pas dans nos principes de déguiser la vérité, et en second lieu parce que nous n'avons aucun intérêt à les cacher. Leur nombre n'est pas tel qu'il doive compromettre l'avenir de nos doctrines.

J'ai perdu le 30 août Mme Tempier, place de la République, n° 6, choléra enté sur une maladie chronique du tube digestif et de ses annexes.

Le 7 septembre, Anselme, 70 ans, rue des Trois Rois, n° 15, morte le 7^e jour d'une attaque violente de choléra, manque absolu de soins domestiques.

Le 10 septembre, Mme Fedon, Long-Champ, 86, morte le 5^e jour de la maladie.

Mme Poucel , plaine St. -Michel , 74 , morte 24 heures après l'invasion du chol. Constitution ruinée par des maladies antécédentes.

Voilà le nombre des cholériques que j'ai eu la douleur de ne pouvoir arracher à la mort.

On trouvera encore à l'état-civil les certificats de décès qui suivent: Anglade Martin, 74 , rue Marengo. (Mandé auprès de lui par le bureau de secours de la rue Paradis, je l'ai trouvé mort.)

Joseph, cafetier , cours Bonaparte. (A l'agonie quand je suis arrivé comme peut le certifier M. Rouffio, commissaire de marine, qui m'appela auprès de lui).

L'enfant Audibert , rue Consolat, 80, mort le quinzième jour d'une fièvre typhoïde.

Mlle Clairon, domestique des dames Sauze, rue de la Loubière, 41, 65 ans, morte de maladie chronique après avoir été alitée 51 jours.

M. Collot, au Cheval marin, abandonné par son médecin ordinaire et visité quand on avait complètement désespéré de son état.

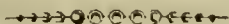
Mme Mutini, 62 ans, rue Ste. -Barbe, 57, une visite à l'agonie, morte d'une maladie organique du cœur.

Enfin, l'enfant de Bonnemant, âgé de 25 jours, mort à la suite d'une éruption répercutée.

Je ne suis responsable d'aucun autre décès, comme il est facile de s'en assurer à l'état-civil.

Il faut que l'on sache quels sont les médecins qui déguisent les morts cholériques dans leurs certificats. On arrivera sûrement à la vérité si chacun veut bien suivre mon exemple.

Marseille, ce 30 septembre 1849.



Lettre de M. MATTON, prêtre, aumônier du Refuge, adressée à tous les journaux de Marseille et publiée en totalité par la Gazette de Provence, le 23 Septembre 1849, et en partie par la Voix du Peuple, le 26 du même mois.

Monsieur le Rédacteur,

Les journaux de Marseille ont inséré, il y a quelques semaines, une demande que MM. les médecins homœopathes avaient adressée au conseil municipal, pour obtenir une ambulance dans le cas d'invasion sérieuse du choléra. J'ignore l'accueil fait à leur requête et ne veux nullement m'en enquerir. Ce que je sais, ce que je crois devoir publier, guidé que je suis, autant par la reconnaissance que par le désir d'être juste, c'est qu'une ambulance véritable a existé et existe même encore dans la maison du Refuge, chemin de la Loubière, derrière Notre-Dame du Mont, sous la direction du docteur Chargé, secondé par M. Couillet, son élève.

Malgré toutes nos précautions pour cacher l'existence du fléau dans la ville à tout le personnel de l'établissement du Refuge, malgré toutes les mesures recommandées par la prudence, soit le voisinage de l'hospice militaire, soit la mauvaise qualité de nos eaux, l'invasion de l'épidémie dans notre maison a été terrible. Sur plus de 300 personnes, 270 environ ont été plus ou moins frappées; et nous en avons eu jusqu'à 160 alitées en même temps. Au nombre de ces malades, il s'en trouvait à peu près 70 atteintes de la manière la plus violente et présentant les symptômes de l'asphyxie.

15 malades seulement ont succombé jusqu'ici, et chez la plupart d'entre elles, des causes étrangères au mal sont

venues paralyser les effets du traitement. Pour les unes, le docteur Chargé est arrivé à la dernière période de l'agonie, pour les autres, il est constaté qu'elles ont commis des imprudences, sans parler du tempérament fort débile de plusieurs de ces dernières. Quant aux deux religieuses que nous avons perdues, l'une a succombé évidemment victime de son zèle, après avoir servi 13 jours les cholériques, sans s'occuper de sa fatigue et du mal qui déjà la travaillait intérieurement.

Mais sans faire ici l'éloge de l'assiduité avec laquelle le docteur Chargé a suivi ses malades, venant trois et quatre fois par jour, qu'il fût appelé ou non, même de nuit, et se faisant au besoin remplacer par son digne élève M. Couillet, qu'il nous laissait des demi-journées pour veiller au danger, le prévenir ou l'arrêter à temps; sans parler de l'habileté et du tact avec lesquels il savait si bien relever le moral de nos malades effrayées, sans rappeler toutes les bontés dont il nous comble sans cesse, et cela sans autre intérêt que le bonheur que sa charité et son dévouement lui font trouver à nous soulager, il demeure bien prouvé que sur 270 malades dont 70 atteintes des symptômes les plus alarmants, 15 seulement ont succombé, et que les soins éclairés de M. Chargé ont seuls empêché le nombre des malades de s'accroître au milieu d'un foyer d'infection cholérique, tel qu'il n'en saurait exister, je crois, de plus dangereux ailleurs.

Nous aurions pu réunir ici les témoignages non-seulement de toutes les personnes de la maison qui ont soigné nos malades, mais ceux encore des bonnes religieuses de Saint-Vincent de Paule, de l'espérance et de la compassion qui sont venues en aide à nos pauvres sœurs épuisées de fatigue; elles attesteront toutes que lorsqu'on avait fait prendre aux cholériques les remèdes si simples et si prompts du docteur Chargé la réaction s'opérait sans peine.

Par ce simple exposé de faits incontestables, je crois, Monsieur, accomplir un devoir pour lequel j'ose espérer votre bienveillant concours, en vous priant de l'insérer dans votre plus prochain numéro.

Agréez, etc.

B. MATTON, prêtre, Aumônier du Refuge.

Marseille, le 21 Septembre 1849.

FIS.

